



HAL
open science

Transitionnelles géographies : Sur le terrain de la créativité artistique et scientifique

Anne Volvey

► **To cite this version:**

Anne Volvey. Transitionnelles géographies : Sur le terrain de la créativité artistique et scientifique. Géographie. Université Lumière - Lyon II, 2012. tel-00803871

HAL Id: tel-00803871

<https://theses.hal.science/tel-00803871>

Submitted on 26 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

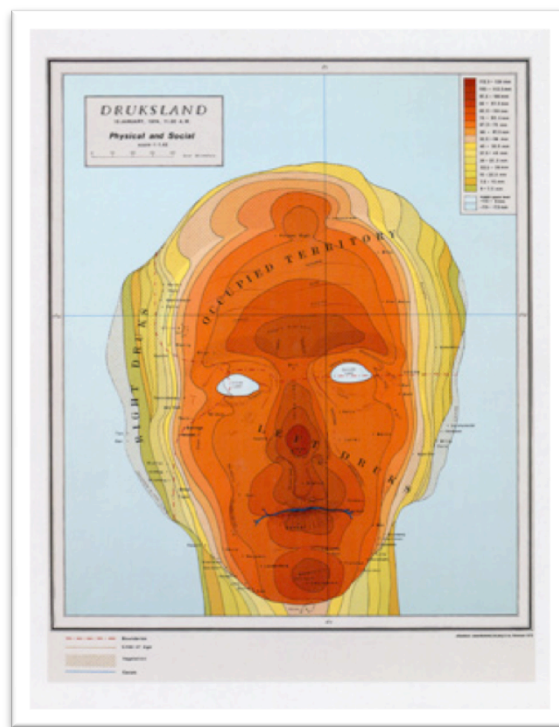
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne Volvey

Mémoire pour l'obtention de l'Habilitation à diriger des recherches
Université Lumière Lyon 2

Transitionnelles géographies : Sur le terrain de la créativité artistique et scientifique

t. 1 : Itinéraires



Jury :

Isabelle LEFORT, professeure de géographie à l'université Lumière Lyon 2 –garant

Hervé REGNAULD, professeur de géographie à l'Université Rennes 2 –rapporteur

Michel LUSSAULT, professeur de géographie à l'École Normale Supérieure de Lyon –
rapporteur

Réné ROUSSILLON, professeur de psychologie clinique et psychopathologie à l'université
Lumière Lyon 2 –rapporteur

Jean-Marc POINSOT, professeur d'histoire et de critique de l'art, à l'Université Rennes 2

Soutenue le 11 décembre 2012

À Mathis, Maud, Tabea
et Gabin

Introduction générale

Cette habilitation à diriger des recherches (HDR) prend l'ancienne forme dévolue à l'exercice, en trois tomes –tome 1 itinéraire, tome 2 sélection de publications, tome 3 inédit scientifique–, parce qu'elle articule de manière serrée un parcours et une proposition de recherche, de sorte que, si les tomes sont distingués, la numérotation des chapitres de 1 à 5 est, pour sa part, continue. Elle fonctionne, en effet, comme un parcours conçu par agrégations successives, depuis l'exposé d'un problème personnel éprouvé dans une situation scientifique, jusqu'à son élaboration en question scientifique et à sa résolution en une proposition en épistémologique, en passant par la construction des outils théoriques et des corpus empiriques qui le soutiennent. Elle se tient résolument sur le versant subjectif de la science, elle est à la fois montée à partir d'une méthode réflexive et sur un principe de symétrie, et sur l'axe de la spatialité, c'est-à-dire des faire avec l'espace, des expériences associées à ces faire. Elle est une entreprise d'épistémologie à fleur du sujet-chercheur-avec-l'espace –le/la géographe, l'artiste.

Le problème traité dans cette HDR peut s'énoncer sous la forme d'un ensemble de questions qui évoluent entre l'interrogation des conséquences problématiques liées à l'observation et à la mise en relation de phénomènes, des interrogations d'ordre théorique portant sur les outils pour s'en saisir et les traiter, en passant par des questions d'ordre épistémologique. Ces questions s'originent donc dans une observation qui concerne, d'une part, l'importance de la pratique de terrain en art aujourd'hui et le renouveau de celle-ci en géographie, et, d'autre part, l'évolution croisée de l'art vers une dimension cognitive et de la géographie vers une dimension esthétique, voire artistique. Sur ce point d'origine, l'HDR interroge d'abord le principe spatial qui traverse la pratique et fait fonctionner ensemble les qualités relationnelle (*i.e.* intersubjectif) et contextuelle qui lui sont reconnues. Elle s'intéresse, ensuite, aux enjeux inconscients du caractère intersubjectif des méthodologies contemporaines en art et en géographie, place les produits cognitifs de cette créativité en actes dans la perspective de l'esthétique qui lui est attachée, et élabore les outils psychanalytiques pour en rendre compte. Au plus près de l'expérience vécue et vivante de l'activité créatrice en actes, dans la considération de sa spatialité même, elle a l'ambition de participer à une géographie de l'hapticit , par la définition d'un régime haptique de connaissance commun à l'art et à la géographie aujourd'hui.

Dans quelle mesure la pratique méthodologique de terrain, compris comme faire *avec* l'espace, pratique qui se développe dans certaines formes de l'art contemporain et qui soutient le projet actuel de la géographie, donne-t-elle lieu à des intersections entre art et géographie autour d'objets communs ? Comment cette intersection redistribue-t-elle les cartes du projet cognitif entre art et géographie autour, d'une part, de la connaissance de l'espace et, d'autre part, des formes de la représentation de cette connaissance, contribuant à questionner la ligne de démarcation épistémologique entre champs d'activités culturelles distincts ? Et comment, inversement, cette intersection conduit-elle à interroger la dimension créative de la géographie ? Dans quelle mesure la prise en charge des dimensions subjectives et esthétiques (ensemble des éprouvés moteurs, perceptifs, émotionnels et affectifs) liées à la forme relationnelle (intersubjective) et performative (au sens anglais de *performance*) que prend

aujourd'hui cette pratique dans chacune de ces activités, permet-elle d'interroger le sens que ces situations méthodologiques ont pour ceux (l'artiste et le/la géographe) qui les mettent en place et les font fonctionner ? La relationnalité organisant la pratique de terrain autour du jeu intersubjectif et du corps, qu'est-ce qui est en jeu avec/derrière le projet cognitif associé à ces méthodologies en art et en géographie ? De quels outils sommes nous dotés pour élaborer la question des enjeux (inter)subjectifs de la pratique relationnelle de terrain et de l'expérience corporelle et/ou empathique qui lui est associée ? Dans quelle mesure ces enjeux et les types de données qui sont levées via des procédures intersubjectives donnent-ils lieu à des types d'objets spatiaux, et, si tel est le cas, faut-il définir pour en rendre compte un nouveau régime de connaissance au plus près de l'intersubjectivité et des corps ?

La double question de l'existence d'autres enjeux que cognitifs associés à la pratique de terrain et de leur transformation en objets cognitifs n'est pas étrangère à la géographie. La géographie féministe anglophone nous a, en effet, appris à voir derrière le terrain de la géographie classique un problème d'identité sociale (identité de genre), associé à une certaine manière, définie comme masculiniste, de faire avec l'espace. L'analyse critique de ce modèle, qui fonctionne sur le principe spatial de la mise à distance, a conduit les féministes à définir un régime dit scopique de connaissance en géographie –analyse qui a été reprise par tous les courants de l'approche culturelle post-moderniste et constructiviste de la géographie anglophone, qui ont tiré le terrain masculiniste vers d'autres consolidations identitaires (sexuelle, raciale, etc.). La définition du terrain est alors devenue un enjeu politique dans la discipline et a accompagné une refonte épistémologique d'envergure autour d'une méthodologie dite féministe, aux procédures justement relationnelles et peu à peu performatives, qui impliquent une spatialité de proximité. Une refonte largement partagée depuis par l'ensemble des approches culturelles et censée assurer la consolidation des identités sociales catégorisées comme minoritaires ou opprimées (enjeu de l'*empowerment*). Cette pratique est fondée sur le modèle psychanalytique du *care*, notamment sur les textes du psychanalyste anglais, D. W. Winnicott. Le temps est venu d'interroger de manière critique ce discours de la méthode en géographie. Ainsi, quels enseignements peut-on tirer de l'analyse des enjeux du terrain relationnel, avec les outils de la psychanalyse transitionnelle sur laquelle ce terrain est fondé ? N'y a-t-il pas contradiction entre les théories transitionnelles de l'appropriation subjective, de la naissance psychique via la créativité, des processus précoces de symbolisation du Moi, et l'usage politique qu'en font les féministes anglophones en direction de l'identité sociale ? L'enjeu du terrain relationnel et performatif réside-t-il dans la consolidation de l'identité sociale ou bien d'une autre définition de l'identité subjective (l'identité narcissique) accordée à ses bases métathéoriques relationnelle, corporelle, phénoménologique ? Faire travailler le modèle du *care* qui informe les méthodologies relationnelles ne permet-il pas, en retour, d'appuyer le développement des approches émotionnelle et haptique qui émergent en géographie aujourd'hui, en reconnaissant, dans l'adoption d'un principe de symétrie, que leur premier sujet d'étude devrait être le sujet de la méthode –le/la géographe–, et que c'est, par conséquent le projet géographique dans son ensemble, son épistémologie, que cette approche concerne ? Dans quelle mesure peut-on étendre ces interrogations à l'artiste, compte tenu du caractère relationnel de ses méthodes, de la visée cognitive qui est la sienne, et de la spatialité qui les sous-tend ?

Le tome 1 de cette HDR, qui construit avec une méthode réflexive le problème dont traite le chapitre 5, fonctionne sur le principe d'une mise en abyme pour faire surgir la

question des rapports entre narcissisme et créativité, et rompre le silence de l'expérience géographique de terrain. Organisé autour de l'arrêt et de la relance de mon projet scientifique, via une pratique artistique et une cure psychanalytique, il pose le problème dont il sera question ensuite, augmenté et construit par généralisation dans l'agrégation d'autres expériences recueillies au sein de deux corpus en art et en géographie. Ce tome construit la manière dont le terrain est passé pour moi du statut de problème personnel à celui de question scientifique. Il expose les outils théoriques et méthodologiques dont je me suis dotée, les collaborations qui ont accompagné, voire soutenu, ce parcours. Il se conclut par un curriculum détaillé qui rétablit la linéarité chronologique sur le parcours que le mode d'exposé biographique tend à distendre ou perturber par ailleurs.

Le tome 2, présente une sélection d'écrits replacés dans une progression scientifique, il montre en creux l'effort de synthèse réalisé dans l'HDR. On relèvera une recherche conduite d'abord autour de deux ensembles problématiques et thématiques distincts : le principe spatial de la relationnalité et de la contextualité en art, d'une part, la question identitaire saisie au niveau du sujet au terrain en géographie, d'autre part. Puis la jonction récente qui s'est opérée dans une investigation des formes relationnelles du terrain en art et en géographie, et le lancement d'une réflexion de type épistémologique sur la césure épistémologique entre art et science qui intègre les intelligibilités précédentes.

Le tome 3, traite de la question du terrain dans l'art contemporain, d'une part, et du terrain dans la géographie d'autre part, et de ce qui se joue à l'intersection entre géographie et art quand ils se retrouvent sur le même terrain. Il propose l'analyse de trois manières distinctes d'envisager la spatialité de l'art à partir de la triangulation des pôles de l'espace, de la forme artistique et de l'usage/de la pratique. Il positionne celle qui est la mienne par rapport à l'esthétique et par rapport à la géographie : un centrage sur l'activité artistique et un placement de l'objet dans la perspective de celle-ci, une compréhension de l'activité comme manière de faire avec l'espace et l'identification du principe spatial qui fait fonctionner la relationnalité et la contextualité, la reconnaissance du Land Art en matrice des méthodologies relationnelles du terrain en art. Il analyse de manière critique par ailleurs, le discours de la méthode de la géographie anglophone, pour faire émerger le modèle du *care* qui le traverse. Puis il fait travailler sur deux corpus empiriques distincts les conséquences théoriques et épistémologiques de ce modèle du *care* dans la créativité artistique et géographique, jusqu'aux objets cognitifs et la définition d'un régime haptique ou transitionnel de connaissance spatiale commun à l'art et à la géographie, à la définition de géographies transitionnelles.

Enfin, le caractère intégré et réflexif des trois tomes de ce travail m'a conduit à rédiger une introduction générale (celle-ci) et une conclusion générale (fin du tome 3) à l'ensemble de l'HDR.

Cette HDR est au moins pluri-disciplinaire et souvent interdisciplinaire (elle fait travailler les disciplines entre elles et autour d'un thème commun), mais elle est géographique au sens où elle est à la fois une approche par la spatialité de créativités en actes : elle propose une interprétation géographique de ce qu'elle reconnaît comme des tournants spatiaux en art et en psychanalyse. Elle invite de ce fait la géographie comme science du spatial à accompagner le tournant spatial, d'un tournant géographique. Elle est au moins pluri-culturelle et souvent interculturelle, en ce qu'elle dialogue avec le discours de la géographie anglophone, et invite les géographes à ce dialogue pour ne pas se laisser enfermer dans les

enjeux politiques qui sont propres à cette géographie et prendre par les formes d'abandon de la dimension spatiale du social qui souvent le caractérise. Dans les ceux cas, elle s'appuie sur la psychanalyse transitionnelle –sur sa théorie de la psychogenèse, sur sa définition de l'identité subjective au plus près du vécu relationnel et corporel– qu'elle recharge en spatialité, pour faire des arts de l'espace contemporains des géographies transitionnelles.

Chapitre 1– « Budapest, *Je suis contre...* tout contre »¹ : le sens de la dérive

Ce premier chapitre d'Egogéographie (Lévy, 1995) expose les événements et la situation qui m'ont conduit à faire du terrain, plus précisément, de la pratique de terrain, le thème principal de mes recherches en géographie sur l'art et la géographie. Il met en place les éléments d'un scénario qui seront clarifiés dans le chapitre 2, avec la présentation et la mise en œuvre de la théorie transitionnelle en psychanalyse. Il met en relief un moment fondateur de ma recherche, le terrain hongrois que j'ai conduit au début des années 1990, dans le cadre d'une première thèse que j'ai arrêtée. Un moment fondateur parce que s'y trouvent emmêlées les dynamiques contradictoires d'un impossible et d'une aspiration disciplinaires, dont le faire avec l'espace constitue le révélateur et le motif principal. C'est, en effet, tout mon déplacement par rapport à la discipline géographique qui se trouve joué à ce moment là à travers la pratique de terrain, à la fois scientifiquement, institutionnellement et personnellement. Ce point de départ (au sens où il s'y joue un commencement dont l'effectivité dépendra d'abord d'une séparation, d'un pas de côté disciplinaire) est non seulement décrit ici, mais analysé avec les outils conceptuels des théories positionnelles anglophones² (*positionnality* et *politics*), qui constituent la manière, dorénavant bien installée dans les sciences sociales, de construire le problème et la question du sujet-chercheur au terrain, de son rapport avec son contexte de recherche. Cette option théorique positionnelle sera mise en perspective de mon expérience dans le chapitre 2, avant d'être l'objet d'une étude critique dans le chapitre 5 au sein du mouvement général d'établissement d'un autre cadre théorique, transitionnel celui-ci, porteur d'une autre intelligibilité du terrain contemporain en géographie et en art, et du savoir spatial que ces disciplines produisent.

¹ Sous-titre dérivé d'une phrase fameuse de Sacha Guitry à propos des femmes : « les femmes, je suis contre... tout contre ».

² J'emploierai tout au long du texte de cette HDR, l'expression « géographie anglophone » bien qu'elle pose de multiples problèmes d'ordres variés, parce qu'elle me permet de désigner les phénomènes suivants : l'existence d'un centre de la pensée en géographie culturelle, à la fois moteur (même si pas le seul) et attracteur de la créativité scientifique, qui se construit et se situe dans un dialogue entre les chercheurs de langue anglaise (principalement Anglais et Etats-Uniens, mais aussi Australiens, Canadiens, etc.) ; l'existence d'un cercle de références et de citations entre ces auteurs qui tend à stabiliser et à clore les problèmes, les champs factuels, les approches et les objets sur la base de ce qui a été défini comme légitime par eux (y compris quand ils sont le fait d'emprunts, c'est le cas par exemple des *French theories*) ; en-deçà l'existence d'une culture philosophique partagée (par exemple, le pragmatisme esthétique) qui fonde le projet scientifique des chercheurs de ces cercles –un projet poétique on le verra– ; l'existence enfin d'un impérialisme scientifique anglophone qui a été maintes fois dénoncé et auquel, parce qu'il est contraire aux positions post-modernes des auteurs concernés, ses chercheurs tentent tant bien que mal de remédier. Mais cette expression désigne aussi le fait que, bien qu'il soit probable que des auteurs s'expriment au sein d'autres cultures scientifiques et philosophiques et dans d'autres langues participent à la construction des champs de réflexion sur lesquels je travaille, la barrière linguistique jouant, je ne les connais pas et, par conséquent, je ne dialogue pas avec eux. Géographie anglophone désigne donc une entité intellectuelle culturelle construite sur la base d'un jeu de langue et d'un partage métathéorique fondateur d'un projet politique en géographie, et une instance épistémologique avec laquelle je dialogue. En ce sens, cette expression a une fonction argumentative pour mon exposé. Les problèmes que posent cette expression, sont : le fait qu'elle atténue les effets de la circulation (théorique, cognitif, épistémologique et même philosophique) entre cultures ou académismes nationaux dans une période qui, au contraire, les favorise ; le fait qu'elle tend à renforcer l'idée d'un nationalisme, voire d'un communautarisme intellectuel ; le fait qu'elle s'écrit souvent au singulier quand les courants qui la traversent sont multiples –ce dont il m'arrivera de rendre compte.

1– 1. Vers la géographie

Comme beaucoup, je n'ai pas commencé mon parcours dans le supérieur par la géographie. Et mon passage en géographie s'il peut s'inscrire, comme tant d'autres, dans le prolongement de la pratique estivale du camping sauvage itinérant avec mes parents et de la fréquentation précoce des cartes, a été déclenché avant tout par la manière d'enseigner de J. Scheibling –professeur d'hypokhâgne et de khâgne au lycée Fénelon (Paris) où j'ai fait mes classes préparatoires (classique puis moderne), en spécialité histoire. J. Scheibling avait, en effet, une manière particulière de dispenser ses cours de géographie, de spatialiser la géographie qu'il enseignait. Sa pratique pédagogique était fondée sur un double engagement corporel, d'une part, avec l'espace de la classe ré-agencé par le placement des étudiant-e-s et, d'autre part, avec les objets géographiques. Ainsi, l'articulation, via l'expression corporelle et le faire avec l'espace pédagogique, de la dimension spatiale de sa pratique pédagogique, de la spatialité des objets qu'il décrivait (à l'époque surtout le modèle centre/périphérie, les différences de valeurs socio-économiques entre les places et les déplacements associés, ou des problèmes de géographie physique), et de la spatialité de leur représentation cartographique, sont les points d'ancrage de mon devenir académique de géographe. S'y trouvaient intégrées et converties l'expérience familiale ordinaire du sport emmenée par un père professeur d'EPS (éducation physique et sportive) en Ecole Normale et l'expérience collégienne personnelle d'une classe sport-études (natation) –expériences organisées par l'engagement corporel, l'espace de jeu (le terrain), la dimension spatiale du jeu (la pratique), et la représentation de leur mise en relation en des schémas spatiaux ou des cartogrammes³. En 1985, l'entrée à l'ENS de Fontenay – Saint-Cloud, en section Histoire-Géographie-Philosophie, m'a donc fourni l'occasion d'une inscription universitaire en géographie et d'un abandon du champ de l'histoire –spécialité dans laquelle j'avais passé le concours. J'analyserais aujourd'hui cette réorientation comme le produit précoce non pas de la découverte des objets spatiaux (ce que Scheibling nous enseignait), mais plutôt d'une première intuition de la spatialité, une spatialité rapportée à un sujet qui fait avec l'espace –en l'occurrence, Scheibling pour conduire un projet pédagogique, mais potentiellement n'importe qui d'autre pour n'importe quel autre projet. L'intuition de ce qui comptait pour moi, soit la spatialité de pratiques et d'expériences dans la perspective desquelles les objets spatiaux trouvent à être placés –c'est l'objet de cette première partie d'HDR d'en rendre compte–, et de ce qui pouvait devenir thèmes et objets de recherche –c'est l'objet de la troisième partie de cette HDR de le construire.

Mais cinq ans et une agrégation de géographie plus tard, je dressais un constat en demi-teinte de cette bifurcation disciplinaire. Dans la partie biographique de mon mémoire de DEA, partie requise dans le cadre du DEA A.T.E.G. (Analyse théorique et épistémologique en géographie) de Paris I – Panthéon – Sorbonne où je m'étais inscrite pendant l'année universitaire 1989-1990, je trouvais dans la théorie des cycles d'érosion de Davis la métaphore processuelle globale pour décrire mon jeune parcours en géographie. Utilisant métaphoriquement et extensivement les concepts davisien, je faisais correspondre agrégation et pénélénation, DEA et prémices d'un rajeunissement. En DEA, après le bachotage agrégatif sur des savoirs rebattus, conduit avec des approches problématiques attendues, la perspective historico-épistémologique ouverte sur le savoir géographique par Marie-Claire

³ Enfant, j'étais fascinée par les schémas tactiques de placements/déplacements des joueurs dans les sports collectifs, dessinés sur les tableaux noirs de l'Ecole normale où enseignait mon père.

Robic et le retour de la philosophie organisé autour de la question spatiale par Jean-Marc Besse ont été des éléments d'élévation de ma conscience géographique et, surtout, d'augmentation de mon envie de géographie –au point que c'est vers eux que je reviendrai après un séjour aporétique sur les terres de la géographie régionale hongroise. Ces enseignements dispensés dans le cadre des séminaires « Concepts et méthodes en géographie » et « Recherches sur l'explication en géographie », m'apportaient la démonstration qu'il était possible de réfléchir en géographie et avec la géographie en perspective, mais plus encore de l'intellectualiser en l'arrimant à d'autres disciplines moins ou, par définition, non anti-intellectuelles (ici la philosophie, plus tard la psychanalyse –cf. Chapitres 2 et 5). Un arrimage qui me convenait et auquel m'avait exercé la pluridisciplinarité des classes préparatoires. Un arrimage qui me permettait de faire rejouer une de mes tentations disciplinaires post-baccalauréat, la philosophie, tout en évitant ce dans quoi selon moi celle-ci se perd, l'exégèse, et, plus personnellement, l'ombre portée de François Châtelet (mon oncle philosophe), et en lui associant ce qui deviendra pour moi le cœur du problème : la pratique et l'expérience spatiale (que j'avais goûtées à travers une tout petite expérience de terrain en Maîtrise). En fin de compte, entre philosophie et géographie, il n'y a sans doute pour moi que, sur un plan intellectuel, les questions (fondamentales) de la méthode et de la spatialité associée à sa dimension pratique –spatialité peu analysée en philosophie à l'époque (Antonioli, 2004 ; Boissière et Volvey, 2010) – et, sur un plan familial, une terre « décentrée » à explorer⁴.

Il m'a fallu du temps, en effet, –et c'est l'objet de cette première partie d'HDR que d'en rendre compte– pour comprendre et transformer ce qui était en jeu dans ma réorientation universitaire : non pas le contenu de savoir de la géographie académique –celle, encore toute informée d'analyse spatiale et de méthode quantitative, qui s'enseignait dans les années 1980-1990, notamment pour l'Agrégation, mais aussi au DEA ATEG où elle structurait un parcours–, mais les promesses contenues dans les manières de la géographie –manières de faire avec l'espace pour enseigner ou pour chercher.

En 1990, au sortir du DEA, et après avoir hésité entre un travail en géographie régionale et un travail en épistémologie de la géographie, je cède aux diktats de l'empirisme⁵ et je m'inscris en thèse de géographie avec Violette Rey, Professeure à l'ENS Fontenay - Saint-Cloud, et devient doctorante de l'URA CNRS 1243 P.A.R.I.S., dirigée alors par Th. Saint-Julien –mais dont Violette Rey est une des trois co-fondatrices avec cette dernière et Denise Pumain. Violette Rey devant qui, pendant mon DEA, je m'interroge sur mon choix entre deux envies distinctes de recherche : géographie régionale industrielle ou épistémologie

⁴ Dans un film réalisé par Ivan Chaumeille (2010), intitulé *Avec François Châtelet, un voyage différentiel*, François Châtelet explique qu'il voulait intituler son *Histoire de la philosophie, Géographie de la philosophie*, « mais, dit-il, les habitudes mentales m'en ont empêché ». Son chapitre dans *Politiques de la philosophie* (Châtelet *et al.*, 1976), chapitre intitulé « La question de l'histoire de la philosophie aujourd'hui », il revient sur cette idée précisant qu'il s'agit « d'avoir une vision spatiale de la philosophie. » (*ibid.*: 52). Cet intérêt pour la géographie, il le devait à son amitié avec Y. Lacoste, avec qui il avait animé un séminaire commun sur l'épistémologie de la géographie à Vincennes, au début des années 1970 –séminaire dont Lacoste raconte dans le film sus mentionné, qu'il a un rapport direct avec la création de la revue *Hérodote*.

⁵ On connaît la citation suggestive d'E. Ardaillon (1901, publiée dans « Les principes de la géographie moderne ») : « On attribue à Paul Vidal de la Blache cette réflexion (...) : 'Avec les livres, on ne fait que de la géographie médiocre ; avec les cartes on en fait de la meilleure ; on ne la fait très bonne que sur le terrain' », ou le mot d'ordre plus autoritaire de B. Kayser « Sans terrain, pas de droit à la parole » emprunté à Mao (cf. Chapitre 5– 1.1.).

de la géographie, me répond en substance qu'il n'est pas possible de faire de l'épistémologie sans les années de terrain qui fondent alors sa légitimité. Il faut donc « faire lever » l'épistémologie de la géographie du terrain où elle se concrétise au contact des réalités (cf. Chapitre 5– 1.1.). Conformément à mes choix thématiques antérieurs, dérivés de mon travail de Maîtrise⁶ et de ma découverte de la géographie, et contrairement aux vœux de Violette Rey convaincue qu'il me fallait un sujet plus « culturel », ma thèse portera sur « La reconversion de l'appareil de production industriel hongrois dans la période de transition » –la période de la première transition⁷. Elle se fera sur le terrain, depuis Budapest, où depuis fin 1990 j'ai déjà effectué plusieurs courts séjours, et où j'obtiens une bourse de *Research Fellow* au *Collegium Budapest, Institute for Advanced Studies*. A cette fin, j'obtiens ma mise en disponibilité pour études et quitte mon poste de Chargée de recherches documentaires à l'Université de Paris XII – La Documentation Française que j'avais occupé pendant deux ans de septembre 1990 à août 1992⁸. Je resterai au *Collegium Budapest* un an et demi de septembre 1992 à décembre 1993 –période qui coïncide avec les deux premières années de lancement de l'institution. Le déplacement et l'installation à Budapest me donneront « l'espace potentiel⁹ » dont *je* avais besoin, mais le processus de construction de l'identité subjective qui lui est lié, s'il découla bien d'une pratique des lieux (cf. 1– 2.1.), ne dépendit pas précisément de l'activité scientifique de terrain que j'ai essayée tant bien que mal (et plutôt mal que bien) d'y mener (cf. 1– 2.1.). Pour le détail, j'ai oublié ce que j'ai vécu à Budapest, et, matériellement, il ne me reste rien de ce séjour –ni documents archivés ni articles publiés ni conférences sauvegardées–, sinon, dans un registre privé, des photographies et des relations amicales vivantes qui confirment les propos qui vont suivre. Il me reste des sentiments attachés à des souvenirs d'expériences qui dessinent aujourd'hui un tableau composé en deux motifs contrastés : celui d'une construction de soi intimement liée à la pratique de la ville, et celui de la faillite d'une recherche et, au delà, de l'échec de la construction d'une identité de chercheur, liés à la difficulté de la pratique scientifique de terrain. La Hongrie que je m'étais donnée comme lieu de recherche n'ai jamais devenue « mon terrain » fondateur d'une identité, d'un autorat et d'une autorité scientifiques. J'exposerai ici quelques éléments de ce découplage, particulièrement dans leur spatialité respective, d'une expérience scientifique avortée et d'une pratique de la ville porteuse d'un à-venir personnel. J'adopterai une écriture plutôt descriptive augmentée d'analyse positionnelle, insistant sur les conditions relationnelles d'une recherche en géographie, avant de reprendre ces éléments de manière plus problématisée dans le chapitre suivant.

⁶ Suite à mes classes préparatoires au Lycée Fénelon, j'avais fait ma maîtrise à Paris 1 dans le laboratoire STRATES, au sein du groupe de recherche « Système productif et organisation urbaine » fédéré par F. Damette et J. Scheibling et sous la direction officielle de M. Rochefort. Ma maîtrise portait sur le système productif urbain en Rhône-Alpes.

⁷ En septembre 1989, le parti communiste hongrois se prononce en faveur de la création d'un nouveau parti – Parti Socialiste Hongrois– et abandonne les principes directeurs du centralisme démocratique et la dictature du prolétariat. En octobre, la République populaire hongroise devient la République de Hongrie. Le processus de transition politique et économique est lancé.

⁸ Les postes de chargé de recherche documentaire sont attribués à raison de 4 postes par an à des professeurs agrégés anciens élèves des Écoles normales supérieures, pour une durée de 4 ans. Ils associaient un demi service d'assistant à l'université sur un support PRAG (94h) et un service à temps partiel dans l'établissement documentaire (15h hebdomadaires).

⁹ Le terme est du psychanalyste anglais D. W. Winnicott, il sera présenté plus loin (cf. Chapitre 2– 2.1). Il peut être entendu métaphoriquement dans un premier temps.

1– 2. Egogéographie positionnelle d’une situation de recherche

1– 2.1. *Au fond de soi, la pratique de la ville*

« La forme d’une ville change plus vite, on le sait que le cœur d’un mortel. Mais, avant de le laisser derrière elle en proie à ses souvenirs –saisie qu’elle est, comme le sont toutes les villes, par le vertige de métamorphose qui est la marque de la seconde moitié du notre siècle– il arrive aussi, il arrive plus d’une fois que ce cœur elle l’ait changé à sa manière, rien qu’en le soumettant tout neuf encore à son climat et à son paysage, en imposant à ses perspectives intimes comme à ses songeries le canevas de ses rues, de ses boulevards et de ses parcs. (...) Habiter une ville, c’est y tisser par ses allées et ses venues journalières un lacis de parcours très généralement articulés autour de quelques axes directeurs. (...) Il n’existe nulle coïncidence entre le plan d’une ville dont nous consultons le dépliant et l’image mentale qui surgit en nous, à l’appel de son nom, du sédiment déposé dans la mémoire par nos vagabondages quotidiens. (...) [plus loin] Je ne cherche pas ici à faire le portrait d’une ville. Je voudrais seulement essayer de montrer –avec toute la part de gaucherie, d’inexactitude et de fiction que comporte un tel retour en arrière,– comment elle m’a formé, c’est-à-dire en partie incité, en partie contraint à voir le monde imaginaire, auquel je m’éveillais par mes lectures, à travers le prisme déformant qu’elle interposait entre lui et moi, et comment de mon côté, plus libre que j’étais par ma réclusion¹⁰ de prendre mes distances avec ses repères matériels, je l’ai remodelée selon le contour de mes rêveries intimes, je lui ai prêté chair et vie selon la loi du désir plutôt que celle de l’objectivité. Qu’elle m’accompagne donc, comme un de ces *vade-mecum* qu’on promène partout avec soi, qu’on feuillette, qu’on annote, et qu’on rature sans ménagements (...). [plus loin] Ville qu’à travers ces images emblématiques aucun repère n’ancre en moi dans le passé à une date fixe, parce qu’elle n’a donné lieu à aucun lien, à aucun attachement privé, à rien d’autre qu’à une poussée annexionniste du *moi* presque abstraite, à l’énorme boulimie acquisitive et prospective qui règne sur une vie entre onze et dix-huit ans. » (Gracq, 1985 : 1-2, 7 et 213).

A l’instar de J. Gracq, qui, à 75 ans, a fait de sa relation à/avec Nantes le motif égogéographique de l’un de ces derniers récits, j’ai vécu à/avec Budapest, à l’orée de la trentaine, un moment intégratif de consolidation de mon identité subjective. Celui-ci est associé à un investissement et un vécu très fort de l’espace urbain, véritable terrain de jeu que je parcourais sans cesse dans ma Clio jaune toute neuve. Comme on peut le voir à travers ces extraits de l’introduction et de la conclusion, *La forme d’une ville* (Gracq, 1985) tisse son motif principal dans les descriptions d’un arpentage urbain : c’est bien la consolidation identitaire via la pratique d’une ville en transformation –Nantes– où l’auteur fait l’expérience, pour un temps, d’une situation de rupture avec son environnement d’origine –« le Saint-Florent de [son] enfance »–, qui est le sujet de ce récit urbain.

Pour ce qui me concerne en effet, mes grandes virées diurnes ou nocturnes, cette manière de jouer avec l’espace urbain budapestois constituent « mon » souvenir de Budapest ou plutôt mon principal souvenir de moi à Budapest, de ma manière d’y avoir été investie en tant que sujet, de mon sentiment d’y avoir existé. Cette pratique s’appuyait sur la primo-connaissance de la ville que j’avais acquise à la faveur de mes séjours précédents (été 1990 et 91), aidée de la lecture de la carte qui non seulement me familiarisait avec le plan de la ville mais m’informait de l’évolution de ma maîtrise de la langue hongroise¹¹, et elle se moulait sur

¹⁰ Gracq parle de son séjour nantais à l’internat.

¹¹ Je prenais des cours de Hongrois et j’aimais à me débrouiller dans cette langue. Je suis intimement convaincue par exemple que l’élection de *Nyugati* (de l’ouest) *Pályaudvar* (gare) comme point repère et point de passage obligé de mes déplacements dans la ville, a dépendu autant du fait qu’elle était devenue un marqueur reconnu de ma maîtrise du hongrois (aussi bien dans sa prononciation que dans sa structure agglutinante : *pálya* – voie (de

la *forme de la ville*. Ainsi, elle venait se lover dans l'enveloppe des boulevards de Pest qui m'évoquait Paris –dont le principe en avait été tiré–, elle s'en échappait pour suivre les transects urbains formés par ses avenues et les traversées du Danube offertes par ses trois principaux ponts (Margit hid, Lánchid, Erzsébet hid), elle affouillait les replis des collines de Buda, elle s'enfonçait dans Csepel Sziget¹² –ce lieu de relégation industrielle et résidentielle du sud de la ville. Elle s'ancrait d'abord à mes lieux de vie tous deux situés côté Buda (résidence, sur la colline du Gellért, et Collegium Budapest –sur celle du château), aux trois places qui architecturent le centre touristique de la ville (Roosevelt tér, Vörösmarty tér et le Café Gerbeaud, et Hősök tere), aux gares sur les boulevards (Nyugati Pályaudvar, Keleti Pályaudvar) et aux lieux de résidence des ami/es (Kati Z., Meggyfa utca, 3^e arr., nord de la ville, rive gauche ; Adrien P., Sárospatok utca, 12^e arr., arrières collines de Buda, ouest, rive gauche ; Vera K., Baross utca 52/B, 20^e arr., sud-est, rive droite ; Toni G., J. Pigey et Katie M. au Kempinski Hotel, sur Erzsébet tér, 5^e arr., au centre de Budapest) et de mes amants. Elle s'est déployée dans des trajets qui, dans une distanciation progressive par rapport aux lieux convenus (centraux et/ou touristiques), ont élargi peu à peu l'étendue spatiale de mon engagement avec la ville, atteignant des lieux d'élection éloignés du centre urbain, voire périphériques (Magyar Állami Földtani Intézet¹³, Wekerle-telep¹⁴, MementoPark¹⁵ et Szendendre¹⁶), et, bien au-delà encore, dans le trajet de mon « ressourcement occidental » Budapest-Vienne via Győr, en dehors de Budapest. Les trajets budapestois creusaient ce « paradoxe de l'urbain » relevé par O. Mongin (2005 : 39) : « un espace fini qui rend possible des trajectoires infinies » et le reconstruisaient dans la finitude provisoire d'une carte mentale dans laquelle s'incrustaient de multiples vignettes parisiennes.

Rouler dans Budapest au début des années 1990, c'était aussi faire l'expérience d'un espace travaillé par la transition (cf. Chapitre 2– 2.2.). La capitale de la Hongrie faisait peu

chemin de fer) / *udvar* – cour ou halle), que du fait qu'elle avait été conçue par les bureaux de l'architecte français Eiffel. S'y ajoutait le fait que j'avais trouvé une manière de l'apprécier, depuis un autopont, qui renvoyait à ma maîtrise de la circulation dans la ville.

¹² Et cela littéralement : un de mes souvenirs les plus forts d'expérience urbaine avait été l'inondation d'une partie des routes en terre battue de la pointe nord de l'île par des pluies diluviennes et l'observation effarée de la noyade des voitures dans d'immenses nids de poule remplis d'eau. Les conducteurs conduisaient leur voiture jusqu'au point où leur moteur buvait définitivement la tasse, avant de l'abandonner, aux côtés des autres, au milieu des vasques.

¹³ L'institut de Géologie de Budapest est un magnifique bâtiment Sécession, conçu par l'architecte Ödön Lechner, en 1899. Il est situé à l'est-nord-est de Budapest, dans le 14^e arrondissement, derrière la gare de l'est (Keleti Pályaudvar) et le Stade du peuple (Népstadion, renommé Ferenc Puskás Stadion en 2002) (cf. image 7, Chapitre 2– 2.2.).

¹⁴ La colonie Wekerle, située dans le 20^e arr. au sud-est de Budapest, dans le quartier de Pest-Erzsébet, est une cité jardin construite entre 1909 et 1926, pour accueillir 20 000 habitants dans 1091 bâtiments placés le long de rues dessinant un plan en losange.

¹⁵ Memento Park est le nom actuel du musée aux sculptures socialistes (Szobor Park) qui a ouvert ses portes en 1991, dans le 22^e arrondissement de Budapest –soit à l'extrême sud-ouest du territoire communal de Budapest. Il rassemble et expose quarante-deux sculptures socialistes monumentales, conçues entre 1945 et 1989, déboulonnées et soustraites à l'espace public budapestois à partir de 1989. Le maire de cet arrondissement périphérique de Budapest est à l'origine de ce parc, qui est devenu l'un des hauts lieux du tourisme budapestois et un des points d'accroche d'une politique culturelle de type événementiel.

¹⁶ Szendendre est une petite ville touristique, située sur la rive droite du Danube au nord de Budapest. Pittoresque et très tôt restaurée, elle est dès la fin des années 1980, à la fois un lieu de périurbanisation pour les riches budapestois et un lieu de concentration de galeries d'art et de restaurants qui accueille aussi bien les pratiques récréatives de fin de semaine des Budapestois que les pratiques touristiques des touristes internationaux.

neuve par le truchement d'un jeu « néotoponymique » conçu pour « éradiquer » le socialisme d'Etat et l'impérialisme soviétique et « restaurer » la légitimité et la grandeur nationale par le truchement de la référence à l'empire des Habsbourg, afin de fonder la « reconstruction » démocratique et libérale (pour les termes entre guillemets voir la typologie des processus toponymiques in Giraut et Houssay-Holzschuch, 2008), bien plus que par le truchement d'un travail direct sur le bâti urbain –déconstructions et déconstructions qui interviendront plus tard. Lisible sur les plaques de rue, mais seulement partiellement enregistrée par les plans et non encore stabilisée dans les représentations spatiales des Budapestois, cette néotoponymie – associée au démontage des statues et des marqueurs socialistes de la ville– induisait une confusion assez généralisée des repères urbains, cause d'erreurs répétées dans la désignation de nos lieux de rendez-vous et source de négociations consécutives de l'espace urbain de nos rencontres et de l'itinéraire de nos virées. Je circulais ainsi dans un espace qui jouait, au sens où les référents matériels et idéels des lieux, et au-delà les marqueurs de la spatialité urbaine (socialiste, post-socialiste) dans son ensemble, jouaient et ouvraient une spatialité intermédiaire (entre cartes, plaques, mémoires et lectures), et aussi au sens où la pratique intensive de la ville devenait une manière de jouer avec ça pour en faire un espace potentiel pour moi. J'embarquais dans ces virées mes amies hongroises et mes amies états-unien¹⁷, pour la plupart non motorisées, plus tard mes visiteurs/euses français-es. Ainsi, l'anglais formait une dernière modalité de ce jeu urbain, en tant que langue partagée, il le fondait en ses négociations sur les lieux et les parcours, il le construisait en ses récits par lesquels nous disions notre expérience commune d'habiter (la ville). L'anglais, en tant que langue qui pour moi s'augmentait, se configurait chaque jour de sa pratique et des expériences faites et discutées entre nous, était à la fois un opérateur et un marqueur de ce processus d'appropriation subjective¹⁸ via la pratique de la ville et les relations qu'elle impliquait. A l'instar de la néotoponymie, il y a de la transformation de soi contenue dans l'expérience pratique d'une autre langue.

Rétrospectivement, l'ensemble de ces éléments pratiques et discursifs, jusque dans leur caractère systématique, rappelle le principe de la « dérive » urbaine situationniste définie par G. Debord (1997 [1958] : 51-55 –tous les termes suivants entre guillemets sont ceux de Debord). Il s'agissait bien d'un type de « situation », que Debord appelle la « situation d'enquête » (parce qu'y sont impliqués des actes d'observation et des entretiens), qui fonctionne sur une « technique de passage hâtif à travers des ambiances variées », opère via l'exercice d'une subjectivité (le « comportement ludique-constructif » et la centralité de l'engagement sensori-affectivo-émotivo-moteur et de la réflexivité du dériveur) et vise le développement d'un imaginaire spatial singulier ou partagé (l'assignation discursive individuelle ou collective de valeurs aux lieux traversés et leur éventuelle mise en forme cartographique), qui articule sur une pré-détermination cartographique (le dériveur se prépare par une lecture préalable du plan), le « hasard » (le dériveur répond aux « sollicitations du terrain », de ce que Debord appelle le « relief psychogéographique » de l'espace urbain) et la routinisation (le dériveur organise progressivement ses dérives autour des « premières

¹⁷ Pour la plupart des employé/es des organisations gouvernementales ou non-gouvernementales qui participaient à la transition démocratique et libérale de la Hongrie post-socialiste. La plupart étaient des consultant/es de The Urban Institute pour le Városkutató Kft (Metropolitan Research Institute), et œuvraient à la transition du régime de propriété du sol à l'échelle des collectivités territoriales.

¹⁸ L'expression est du psychanalyste R. Roussillon, elle sera développée dans le chapitre 2 (cf. 2– 1.).

attirances psychogéographiques »). Mais, pour ce qui me concerne, cette méthode visait moins l'« étude de terrain » conduite aux fins du projet politique debordien pour la ville¹⁹, que le « dépaysement personnel » (collage de fragments urbains orientés par le trajet et l'attribution de valeurs) vécu dans la perspective d'une expérience d'appropriation subjective. Ma pratique urbaine fonctionnant sur le double mode de la corporalité (manière d'être corporellement engagée avec Budapest présent dans l'expérience) et de la corporéité (manière d'être corporellement engagée avec Paris absent dans l'expérience et distant de l'expérience)²⁰, ouvrait l'interstice supplémentaire d'un jeu de spatialités pour ce « dépaysement personnel ». Son produit, un *mapping* (forme concrétisée ou non du rapport au lieu d'un sujet produit dans l'engagement de son corps avec le lieu, et non pas représentation du lieu/espace), en l'occurrence jamais concrétisé, ressemblait moins à la « carte influentielle » voulue par G. Debord²¹, qu'à la « carte d'identité topologique » évoquée par J. Gracq dans *La forme d'une ville* et définie dans les approches phénoménologiques de M. Youchenko et de André-Frédéric Hoyaux (2010 : 34) –pour autant que ce que ce qui y était représenté de ce que j'éprouvais dans l'engagement corporel avec le lieu, signifiait autant de moi que du lieu.

Dans ce moment plutôt descriptif de l'exposé de ma pratique urbaine budapestoise, je fais le choix d'un premier niveau d'analyse posé en termes situationnistes, afin de prendre en compte, à la différence de la perspective exclusivement perceptuelle (visuelle) de l'urbaniste Kévin Lynch (1960) et de son groupe de recherche au MIT *Perceptual form of the City*, les dimensions émotionnelles et affectives de celle-ci et d'indiquer la perspective psychologique sur laquelle elle débouche²². J'ai aussi mis de côté la perspective « rythmanalytique » offerte par H. Lefèbvre (1992 –les termes entre guillemets sont cette fois de Lefèbvre), parce que, bien que centrée sur l'expérience d'intégration « polyrythmique » des « paquets » de rythmes internes du corps et des « bouquets » (ou « gerbes ») de rythmes externes de ce qui entoure le corps qui sent (entend et voit), et centrée aussi sur la manière dont cette intégration rend co-présents ce qui est instantané (qui est perçu) et ce qui est invisible ou absent (qui n'est pas saisi par les sens), la méthode rythmanalytique est conduite depuis la position distanciatrice et

¹⁹ L'un des buts assignés par Debord à la dérive et qui se décline dans les actions suivantes : « relevés des articulations psychogéographiques » (« unités d'ambiance », « entrées/sorties », « plaques tournantes » ou « zone d'interférence centrale »), établissement de « cartes influentielles », orientation de l'ingénierie spatiale (architecture et urbanisme) vers des actions de réduction des « marges-frontières » et de développement de formes urbaines (comme le « labyrinthe »). G. Debord (1997 : 13) : « Le monde dans lequel nous vivons, et d'abord dans son décor matériel, se découvre de jour en jour plus étroit. Il nous étouffe. (...) Les situationnistes se sentent capables, grâce à leurs méthodes actuelles et aux développements prévus de ces méthodes, non seulement de réaménager le milieu urbain, mais de le changer presque à volonté. (...) Les moyens de la psychogéographie sont nombreux et variés. Le premier, et le plus solide, est la dérive expérimentale. La dérive est un mode de comportement expérimental dans une société urbaine. C'est, en même temps qu'un mode d'action, un moyen de connaissance, particulièrement aux chapitres de la psychologie et de la théorie de l'urbanisme unitaire. »

²⁰ Dans ce texte, A.-F. Hoyaux (2010, 34) distingue la « corporalité (comme la mise en mouvement du corps en relation avec l'environnement spatial, social et temporel présent) » et la « corporéité (comme la mise en mouvement de la chair en tant que relation avec l'environnement spatial, social et temporel absent) ».

²¹ On trouve un exemple de ces « cartes influentielles » dans le dépliant intitulé *Guide psychogéographique de Paris* que Debord a édité avec Asger Jorn et publié chez un éditeur de Copenhague, en 1956. Elle se présente sous la forme d'un collage de fragments désorientés du plan de Paris formant des « unités d'ambiance » et reliés entre eux par des flèches de valeurs différentes qui indiquent des déplacements. Le collage représente la recomposition de l'espace urbain par le déplacement subjectif du piéton.

²² Un centrage sur le perceptuel d'autant plus surprenant qu'une des sources du travail de Lynch se trouve dans dans les pratiques Situ (voir Cosgrove, 2008).

discrétisatrice d'un balcon qui neutralise le corps moteur et émotionnel, et vise la définition de lois d'un ordre rythmique d'accordage de la ville et du sujet qui en fait l'expérience. Pour Debord, à l'inverse, la ville est un « terrain d'un jeu de participation », qui implique l'engagement du corps moteur, émotionnel et affectif dans un objectif psychologique qui concerne le rapport au lieu de celui qui le pratique et son savoir géographique. La pratique Situ qu'il décrit est une méthode esthétique qui vise le savoir géographique du sujet de l'expérience et la concrétisation de celui-ci dans un objet cartographique –en tant que méthodologie, elle constituera d'ailleurs un modèle d'un des courants de la « *performance-based research* » en géographie (cf. Chapitre 5– 2.). En revanche, à la différence de, voire en décalage par rapport ou en contradiction avec le projet psychogéographique d'inspiration révolutionnaire que la dérive situationniste soutenait en tant que méthode, j'utilisais préférentiellement la voiture –selon Debord, l'outil de l'aliénation urbaine maximale avançant sous les traits du fonctionnalisme architectural–, mon contexte historique et géographique d'opération était la transition post-socialiste hongroise et ma dérive n'avait pas d'horizon politique mais subjectif...

Aujourd'hui, je relie à Budapest cette expérience intense fondatrice d'un sentiment d'existence ou d'être moi qui s'y est initié et développé. Un processus d'appropriation subjective s'est trouvé étayé sur ma pratique ludique de la ville, le *je/moi* s'étant trouvé tissé dans le *mapping* (diraient les géographes anglophones) pratique et expérientiel de la ville. Mais, de fait, ce faire spatial (la gestion de la proximité/distance, du déplacement/placement, de la présence/absence, la construction d'une carte mentale), et ce faire géographique (la mobilisation d'un capital spatial informé par un savoir géographique acquis : l'appropriation cognitive des lieux aidée de la lecture des cartes et leur construction dans des images mentales des lieux), n'étaient pas orientés vers la production scientifique pour laquelle je me trouvais là, et ne m'avaient pas permis d'engendrer le sujet cherchant, connaissant et situé épistémologiquement –l'un des principaux attendus d'une thèse de doctorat. Il ne s'agissait pas, en effet, d'une méthode empirique d'observation et d'enquête²³, guidée par une volonté de collecte et de corrélation de données issues de la perception et de l'interlocution, aux fins d'une mise en intelligibilité du monde construite dans un énoncé théorique cohérent –énoncé portant, en l'occurrence, sur les dimensions spatiales matérielles et/ou idéelles de l'objet urbain Budapest. Par le mouvement du corps transporté à l'intérieur de la voiture (parfois co-voituré donc), prolongé par le mouvement des yeux regardant à l'extérieur de la voiture et les échanges verbaux avec mes compagnons de route, mais aussi les échanges émotionnels et affectifs, j'accédais certes à un sens de la spatialité urbaine, mais celui-ci n'était pas orienté vers la construction empirique de la connaissance géographique du lieu/de l'espace, mais s'articulait à une expérience d'appropriation subjective pour s'orienter plutôt vers la construction de l'identité subjective (cf. Chapitre 2– 2.2.). L'expérience du corps en mouvement, transporté, et de l'ensemble des émotions et affects associés, mettait en relation deux entités, espace urbain et identité pour les co-construire à l'intérieur d'une problématique d'expérience de soi et d'appropriation subjective, et non pas d'une problématique de

²³ Je note d'ailleurs, qu'à l'exception de Csepel sziget, mes virées urbaines ne concernaient qu'accidentellement les espaces industriels autour desquels tournait ma thèse, ne venant pour ainsi dire jamais reprendre par le jeu urbain les lieux de mes enquêtes.

connaissance géographique située, au sens de la « *situated knowledge*²⁴ » de la géographie anglophone. Ma manière de faire avec l'espace urbain était bien l'embrasseur de quelque chose, un quelque chose qui n'avait pas de rapport avec la connaissance des dimensions géographiques du lieu, mais avec l'expérience, la reconnaissance, l'affirmation de soi. A Budapest, depuis mon déplacement liminal vers les caves d'un tailleur de la périphérie de la ville pour commander un manteau de cuir –que je n'ai en fin de compte jamais investi, jamais porté et que j'ai finalement laissé à ma mère...–, jusqu'à la fréquentation des boutiques des designers du centre-ville où j'ai acheté une veste au moment où je quittais définitivement la ville –que je possède encore à défaut de la mettre–, en passant par la découverte de chapeliers où je me suis fournie en coiffures pendant tout le séjour, j'avais fait peau neuve et le rapport à la ville, dans sa spatialité et sa corporalité mêmes, m'y avait aidée. L'étoffe textile de ma nouvelle peau identitaire sera rapidement remobilisée comme thème et médium dans une cure analytique transitionnelle et une pratique artistique (cf. Chapitre 2–2.3. et –2.4.), qui occuperont ma vie post-Budapest, tandis que le signe capital du chapeau ne sera entendu que quelques années plus tard dans un parcours scientifique capable de les intégrer.

1– 2.2. Inhibition du terrain et crise scientifique

Quant à la pratique scientifique de terrain, au contraire, toujours mal assurée et hésitante, elle m'est devenue rapidement pénible à plusieurs titres, puis progressivement impossible. Je vais présenter ici cette difficulté et tenter une première interprétation dans les termes des rapports de domination (« *politics* ») proposés par les théories de la positionnalité.

Malgré une hypothèse directrice inédite qui m'était venue à l'esprit sur le terrain assez rapidement, que j'avais testée auprès de collègues économistes et sociologues du Collegium Budapest²⁵ et qui me plaisait (cf. Chapitre 2–2.2.), je n'ai jamais pu conduire à bien ma recherche. Après quelques entretiens préliminaires, il m'était apparu qu'une des modalités originales, en tout cas inédites, de la transition post-socialiste des entreprises hongroises reposait sur l'association, apparemment contradictoire et sans doute conjoncturelle, d'un changement de régime de propriété (privatisations et « ventes par appartement », transformations des joint-ventures des années 1980 en filiales d'entreprises occidentales) avec le maintien des réseaux et des modalités d'échanges antérieurs (troc, commerce triangulaire²⁶). Cette hybridation particulière de l'ancien et du nouveau était un moyen pour

²⁴ Soit à la fois « *embodied* » (incarnée et aussi liée à l'engagement de la corporalité tout entière), partielle (limitée à la perspective déployée par le/la chercheur-se ou à l'ensemble des perspectives déployées par ses « *multiple selves* » engagés dans la recherche et définis par les marqueurs identitaires de la race, du genre, du statut socio-économique ou de la classe, de la préférence sexuelle, etc.), et toujours renégociée dans la rencontre avec l'autre et ses identités fragmentées propres (le sujet enquêté, l'assistant, le traducteur, etc.). Une notion clé de l'épistémologie féministe en particulier, mais aussi de toutes les pensées critiques de l'épistémologie scientifique positiviste et moderne, qui, en contestant la fausse neutralité et universalité du chercheur et du savoir qu'il/elle produit, met en avant à la fois l'encodage subjectif (au sens des identités sociales décrites ci-dessus) et l'origine hybride et négociée du savoir (intervieweur-se / interviewé-e).

²⁵ En particulier auprès de David Stark, Professeur de sociologie économique à Cornell University, Fellow pendant l'année académique 1993-1994, avec lequel j'avais eu deux entretiens au sujet de nos recherches communes sur la transition post-socialiste.

²⁶ Association commerciale entre plusieurs entreprises permettant, dans le contexte des règles régissant les échanges commerciaux entre l'UE et l'Europe de l'Est d'une part et entre l'Europe de l'Est et la Russie d'autre part, l'importation de biens différemment transformés et à plus ou moins forte valeur ajoutée. Il s'agit concrètement du paiement par une entreprise russe ou d'Europe orientale de l'achat de biens transformés par une entreprise basée en Hongrie, en matières premières, sources d'énergie extraites en Russie ou en ex-Asie

les entreprises occidentales comme pour celles des Etats membres de la naissante CEI d'accéder à des biens et/ou à des marchés qui leur étaient totalement ou partiellement rendus inaccessibles par les règles du droit commercial international : pour les têtes de pont des entreprises occidentales en Hongrie un moyen d'accéder aux gisements de ressources et de s'insérer dans les marchés de la Russie et de l'ex-Asie soviétique –et plus encore pour les entreprises non européennes (américaines, japonaises) qui ne bénéficiaient pas des accords préférentiels signés entre l'UE et les Etats d'Europe centrale–, inversement pour les entreprises orientales un moyen d'accéder aux biens raffinés ou à haute valeur ajoutée produits par les entreprises occidentales. Mon hypothèse qualifiait d'une manière particulière la première transition économique et ses acteurs, puisque le changement du régime de propriété conduit par les acteurs de la libéralisation économique de la Hongrie, tant nationaux (initiés de l'ancienne nomenklatura socialiste) qu'internationaux (dirigeants des appartements rachetés ou des entreprises privatisées), devenait, par le jeu de leur collusion d'intérêts, l'outil du maintien partiel et de la reconversion des modes de fonctionnement antérieurs des réseaux d'échange et des marchés. D'une certaine façon, cette hypothèse constituait une déclinaison historicisée de la qualité d'entre-deux de l'Europe médiane, celle des premiers temps de la transition post-socialiste. Elle revenait à questionner la dimension transitionnelle de la spatialité économique de la Hongrie de la première transition historique.

Dans cette perspective problématique, le terrain d'enquête était un faire scientifique nécessaire pour pallier l'absence de données disponibles –à la fois un héritage socialiste et une conséquence de la première transition– et je décidai de le centrer sur la collecte d'informations ayant trait aux relations interentreprises, aux stratégies d'échanges de biens interentreprises, et de procéder par entretiens libres avec les responsables des approvisionnements de grandes entreprises nationales privatisées ou en cours de privatisation, démantelées ou pas, vendues par appartements ou pas, rachetées par des capitaux étrangers (investissement direct étranger) ou pas. Je me souviens, par exemple, d'entretiens à Budapest chez Chinoin, le leader pharmaceutique hongrois racheté par Sanofi avec qui il était auparavant en joint-venture, et chez Hungalu, le leader de l'aluminium démantelé, puis privatisé sous capitaux hongrois (aujourd'hui MAL) ; à Gödöllő chez Ganz Mérőgyár, un « appartement » privatisé sous capitaux étrangers du leader hongrois de la fabrication de matériel électrique (Ganz) ; à Székesfehérvár et à Győr chez Videoton, le leader hongrois de la fabrication de matériel électronique, privatisé sous capitaux hongrois ; à Törökbálint chez TetraPak, usine privée à capitaux étrangers de fabrication de conditionnement cartonné, etc. Je conduisais aussi des recherches sur un autre phénomène important de la transition économique, le développement des petites entreprises industrielles, les pépinières d'entreprises et autres incubateurs, en particulier dans l'ouest de la Hongrie²⁷. Le rapport entre ces deux aspects de mon champ factuel (grandes entreprises et petites et moyennes entreprises industrielles), en particulier compte tenu de la problématique que j'avais posée, n'était pas établi au-delà d'un simple constat de concomitance et d'une simple inscription dans une tendance scientifique, voire une mode²⁸. Dans l'ensemble, mon terrain correspondait

soviétique ou bien semi-finis produits dans ces régions, via une entreprise intermédiaire spécialisée dans l'extraction/production de ces produits.

²⁷ Je me souviens d'avoir travaillé cette question dans la ville de Székesfehérvár et aussi d'avoir participé à un forum de petits entrepreneurs privés à Záhony, une ville du tri-confinium Hongrie, Slovaquie, Ukraine.

²⁸ A l'orée des années 1990, la géographie économique est, en effet, informée d'économie régionale, celle développée en France par exemple sous le nom d'« économie territoriale » par Philippe Aydalot. De manière générale, l'économie régionale des années 1980 complétait les théories de la diffusion spatiale des technologies

donc à des entretiens de facture très classique, conduits en anglais, avec des acteurs de la transition (responsables de divisions de la grande industrie, petits entrepreneurs et responsables d'associations d'entrepreneurs, aménageurs responsables du développement de zones industrielles ou de pépinières d'entreprise) sur la base de questionnaires ouverts et, parfois, dans le cadre de visites de site accompagnées. S'y ajoutaient des pratiques d'observation sur ces sites et dans des forums d'entrepreneurs. Le tout devait donner lieu, après transcription et compte rendu de prises de notes, à un traitement qualitatif de l'information géographique –du type analyse de contenus– fonctionnant par recoupements des propos et visant l'émergence des idiomes et significations partagés entre ces acteurs qui m'aurait permis de qualifier la première transition industrielle.

Mais je n'ai pas rencontré d'acteurs porteurs d'informations, d'idées ou soutiens d'émotions sur lesquelles mon envie de recherche aurait trouvé à s'accorder, je ne suis pas parvenue à investir des lieux de sorte qu'ils fonctionnent comme des prises à la fois intellectuelles et esthétiques (au sens strict du terme qui intègre le sensoriel, l'émotionnel et l'affectif) pour ma recherche. Ainsi, je n'ai pas su trouver un environnement facilitateur de ma recherche, un environnement qui aurait soutenu le désir et l'effort de recherche tout en me permettant d'apaiser, d'appivoiser les peurs associées (cf. Chapitre 2–2.1. qui explicite l'expression « environnement facilitateur »). Du côté de l'industrie hongroise en transition, tout me paraissait laid, mais aussi fermé et secret comme si les stratégies relationnelles déployées dans la transition industrielle étaient gouvernées par une logique de la rétention et de crispation avec laquelle je n'arrivais pas à faire. A Budapest, Miskolc, Nyíregyháza, Győr, Székesfehérvár et Sopron –les grandes et moyennes villes du nord et de l'ouest de la Hongrie où j'ai le plus enquêté–, les paysages industriels post-socialistes des zones industrielles des périphéries urbaines, jusqu'aux locaux et bureaux des grandes entreprises ou bien des pépinières d'entreprise, étaient porteurs d'une esthétique (cette fois, au sens dérivé et habituel

et du développement régional à partir de pôles de développement, en mettant en avant le rôle actif de « milieux innovateurs » régionaux ou locaux dans le développement économique régional. Il s'agissait de rendre compte du rôle de ces « réseaux » locaux dans l'« adoption créative » de technologies nouvelles et dans le développement consécutif de systèmes locaux ou régionaux de production, voire de systèmes de production endogènes. C'est dans ce cadre que se sont développées les théories des districts de production ou « districts industriels » qui décrivent aussi bien le fonctionnement adaptatif de districts historiques (le paradigme toscan de la « troisième Italie » face au triangle industriel Milan-Turin-Gênes et au Mezzogiorno, mais aussi le district textile du choletais, la lunetterie d'Oyonnax, etc.) que le fonctionnement émergent de districts récents (les paradigmes de la Silicon Valley ou de la Route 128, par exemple), sur la base d'une « spécialisation flexible » et d'une coordination de petites et moyennes entreprises. La mode est donc aux districts industriels, dont il s'agit de penser la manière dont ils s'articulent ou s'opposent aux formes tayloristes d'organisation de la production (fondées sur la division régionale du travail et une organisation spatiale hiérarchique internationalisée, voire mondialisée, de type centre-périphérie) et de formaliser leur traduction « géonomique » pour l'aménagement. A. Lipietz, un économiste et homme politique français, et G. Benko, un géographe français d'origine hongroise, ont rassemblé ces propositions théoriques dans *Les régions qui gagnent*, un ouvrage publié en 1992, sous-titré *Districts et réseaux : les nouveaux paradigmes de la géographie industrielle*, qui analyse de manière critique les modèles d'organisation productive régionale fournis par l'économie spatiale, mais ces questions étaient bien représentées dans la revue RERU (la Revue d'Economie Régionale et Urbaine), à laquelle j'étais abonnée. En Europe centrale ces questions trouveront rapidement leurs mots-clés : derrière le développement régional exogène fondé sur la division spatiale du travail et organisé par les grandes entreprises mondiales (joint-ventures, appartements socialistes rachetés, investissements directs étrangers, etc.), les « *maquiladoras* » ; derrière le développement régional endogène à partir des milieux innovateurs localisés, les « districts industriels » supportés par l'ingénierie spatiale locale et les acteurs supra-étatiques européens dans le cadre des politiques de développement transfrontalier (type eurorégions), via la multiplication de « pépinières », d'« incubateurs », mais aussi l'organisation de forums d'entrepreneurs, etc. Une dualisation de la transition post-socialiste industrielle et sociale que promouvait l'équipe de recherche hongroise, RKK, avec laquelle j'étais en relation.

du terme) désuète, ils étaient souvent vétustes et mal entretenus. Comble de l'impossible pour moi, le chantage énergétique russe n'ayant pas encore fait son œuvre, ces locaux étaient surchauffés en hiver ce qui m'indisposait vraiment et m'empêchait de conduire les entretiens. Les hommes (le plus souvent occidentaux, mais pas toujours) placés par les entrepreneurs qui avaient acheté des « appartements » industriels ou transformé en filiales les joint-ventures des années 1980, n'étaient pas prêts à répondre à mes questions sensibles ou bien exigeaient un « retour sur l'investissement » dans un laps de temps trop court pour moi. Les employés hongrois qui craignaient d'occuper les sièges éjectables de la privatisation et de la restructuration en cours, tétanisés par la considération de leur vulnérabilité et/ou tendus dans la recherche d'opportunités personnelles, étaient peu ouverts à l'approche scientifique –soit, à un processus d'interlocution entre acteurs issus de champs d'expertise distincts, autour de l'accès à des informations sensibles, visant l'étude des processus qui les disqualifiaient ou les faisaient se sentir disqualifiés. Mais ils étaient aussi, du fait de leur position, peu informés. Les chercheurs hongrois, quant à eux, inquiets de l'ouverture de leur chasse gardée à des chercheurs occidentaux cherchaient à transformer l'expérience personnelle et collective de la dictature socialiste en une arme fatale²⁹, un outil de savoir absolu pour eux (« *insiders* » dans la littérature anglophone) et de mise en question de la pertinence de la perspective, de la problématique et du savoir potentiel des autres (« *outsiders* »), mais aussi une justification de leur gestion de la négociation scientifique entre chercheur-e-s.

Ce profil particulier et contextuel des rapports entre les interlocuteurs impliqués dans la pratique de terrain peut s'analyser en termes de rapports de pouvoir ou de domination (« *the politics of knowledge production* » et en particulier « *the politics of the field* », dans la littérature anglophone) –je reprendrai ces éléments avec une autre grille de lecture, transitionnelle celle-ci, pour proposer une autre interprétation de ma situation de recherche budapestoise dans le chapitre 2 (cf. Chapitre 2– 2.), par ailleurs, je reviendrai sur la théorie anglophone du terrain dans le chapitre 5 (cf. Chapitre 5– 1.2.). Tels que je les appréhendais confusément alors et les décris aujourd'hui, ces rapports me posaient à la fois des problèmes de « positionnalité » (au sens de « *positionality* » dans la littérature anglophone), et, cela est lié, des problèmes d'accès à l'information. La « *positionality* » est une notion critique clé qui vient compléter la problématique post-moderne et constructiviste des « *situated knowledges* » (cf. note 24) et appuyer la dénonciation de l'illusion idéologique de l'universalisme scientifique moderne et la mise en doute de sa légitimité. Cette notion permet de replacer la question de l'encodage multidimensionnellement subjectif du savoir scientifique dans la perspective des rapports de pouvoir tels qu'ils fonctionnent dans le processus de recherche conduit au sein de contextes de recherche : le savoir est « situé » c'est-à-dire non universel parce que lié à un point de vue subjectif (position) dégagé dans un contexte donné via une pratique scientifique qui est relation de pouvoir. La définition de l'identité sociale du/de la chercheur-e en relation avec les autres dans un contexte de recherche devient alors l'un des enjeux du travail scientifique que celui-ci/celle-ci doit conduire au nom de motifs tant politiques et éthiques (comme condition de légitimité de son discours scientifique),

²⁹ Ainsi un anthem lancinant et un thème sans aucun doute très partagé en situations de recherche à l'étranger (*i.e.* transposable dans de nombreuses situations de recherche à travers le monde) : « quand on n'a pas connu le socialisme [même « de goulash »...] dans sa chair... ». Il s'agit toujours pour les *insiders* d'énoncer cette « spécificité », souvent non explicitée, qui fait obstacle à la compréhension des *outsiders* et de disqualifier la légitimité scientifique de leur positionnement et partant de leur savoir.

qu'épistémologiques (comme condition de validité de son discours scientifique). L'exercice d'une réflexivité portant sur les conditions politiques de la recherche et s'exerçant dans deux directions d'une part, introspective (qui vise l'autoconscientisation du chercheur sur son identité sociale) et d'autre part, tournée vers l'extérieur (qui explore la relation du chercheur à ses sujets de recherche et à sa communauté scientifique), est alors considéré par les épistémologies critiques, en particulier féministes, comme le moyen privilégié de « situer » le/la chercheur-e dans le champ des rapports de pouvoir qui constitue son contexte d'activité scientifique, et d'accéder à une nouvelle forme d'objectivité. Celle-ci fonde la validité et la légitimité scientifique des « *situated knowledge* » sur l'impératif de la triple objectivation de la conscience du sujet cherchant, des conditions et du contexte d'effectuation de sa recherche et de sa représentation académique (voir par exemple la synthèse critique du projet de l'objectivité scientifique féministe dans Rose, 1997³⁰ –cf. Chapitre 2–2.1.). De fait, la question de ma « positionnalité » s'imposait violemment jusqu'à faire problème, alors même que je n'avais, à l'époque, aucune véritable compréhension de la teneur des enjeux scientifiques engagés par ces relations scientifiques et aucune idée de la manière de les négocier et de les construire dans le processus de la recherche ; parce que je n'avais pas, alors, de positionnement épistémologique et théorique conscient, réfléchi, assumé et énonçable³¹ – c'est-à-dire pas de cadre d'intelligibilité pour penser des hypothèses, élaborer une problématique, poser des questions et pour finalement interpréter les données de terrain.

Or la situation était complexe, comme le montre dans le paragraphe précédent la mobilisation de valeurs esthétiques (« laid » et « dépassée ») et morales (« fermé » et « secret ») pour qualifier mon rapport décalé à la totalité de l'environnement industriel qui formait mon contexte de travail –un décalage mal contrebalancé par les limites de la séduction de l'exotisme central-européen. Ces valeurs parlent d'encodage culturel du chercheur et de ses interlocuteurs, des biais induits par ces encodages en termes de représentation de soi, de l'autre, des jugements consécutifs à l'absence d'accordage entre ces codes, laissant entrevoir, pour ce qui me concerne, une certaine suffisance occidentale fondée au fond sur une adhésion à l'idéologie du développement comparé qui servait de corps de chauffe à la transition. A 28 ans, je pensais sans doute que « là d'où je venais » (Europe occidentale, France) était l'un des

³⁰ « Feminists of many kinds have elaborated their own role in the complex relations of power by exploring their 'position', and frequently ascribe the politics of knowledge production to a geography of 'positionality'. Facets of the self –institutional privilege, for example, as well as aspects of social identity– are articulated as 'positions' in a multidimensional geography of power relations. Clare Madge (...) is typical in her argument that when situating knowledge it is crucial to consider 'the role of the (multiple) "self", showing how a researcher's positionality (in terms of race, nationality, age, gender, social and economic status, sexuality) may influence the "data" collected and thus the information that becomes coded as 'knowledge'. Haraway's work has been important in theorizing this notion of 'position'. According to her, 'positioning is... the key practice grounding "knowledge"' (...), because 'position' indicates the kind of power that enabled a certain kind of knowledge. Knowledge thus positioned, or situated, can no longer claim universality. As Haraway argues, situatedness is not given; it must be developed, its technologies revised and invented. For many feminist geographers, reflexivity is one of those situating technologies. » (Rose, 1997: 308).

³¹ C'était peut-être d'ailleurs, au-delà d'une conséquence du « régionalisme » français en matière de réflexion sur le travail scientifique (cf. Chapitre 5– 1.1.), une des limites du DEA A.T.E.G. qui, ne requérant pas de ces étudiants la rédaction d'un mémoire conséquent préalable à la thèse, ne les invitait pas à en penser le positionnement scientifique avant de l'engager. Par ailleurs, alors même que l'option épistémologie de ce DEA aurait dû donner les outils d'un tel positionnement, son inscription dans une histoire de la pensée géographique bornée à chaque bout par Vidal de la Blache, représentée par M.-C. Robic, et l'analyse spatiale, représentées par D. Pumain et Th. Saint-Julien, plutôt que dans une véritable épistémologie de la géographie, ne favorisait pas son développement ni même la compréhension des enjeux épistémologiques contemporains, non uniquement francophones. C'est en tout cas ce qui m'est arrivé.

points d'aboutissement possibles de la trajectoire de transition –un des stades supérieurs du développement fait modèle de développement–, et, sans aucun doute, je me présentais à mes interlocuteurs avec cette conscience occidentale et/ou nationale-là que je transmuais en une autorité qui se trouvait alors engagée dans la relation de recherche. En retour, leur « tu n'as pas vécu le socialisme dans ta chair » était sans doute une réponse qui visait moins les conditions de possibilités d'une compréhension scientifique de la situation que ses conditions de possibilité politiques et éthiques –ce que je n'ai jamais envisagé à l'époque. Cependant, dans le contexte transitionnel très concurrentiel qui fonctionnait sur une constellation d'acteurs étendue, ma position était aussi compliquée par les rapports que pouvaient entretenir mes interlocuteurs avec ma discipline et ma communauté scientifique, au-delà de moi et à travers moi. Ainsi, je représentais aux yeux des entrepreneurs une discipline, la géographie humaine, à faible potentiel comparée à celle des économistes, aux économistes spatiaux, juristes et sociologues étrangers qui occupaient le terrain³² du savoir et de l'expertise, mais aussi un pays d'origine des investissements directs étrangers ou des aides moins engagé que d'autres (Etats-Unis, Japon, Allemagne) dans la transition. L'entrée spatiale que je privilégiais leur paraissait dénuée d'intérêt intellectuel mais paradoxalement elle touchait à des sujets hautement sensibles car stratégiques. Disons que si, avec l'effondrement du socialisme, l'ouverture inscrivait l'économie de l'Europe centrale à un tournant spatial de son histoire récente (post-WWII), cette nouvelle spatialité n'avait pas encore donné lieu au « tournant géographique » –c'est-à-dire la renaissance de la science géographique associée à la montée en puissance de sa reconnaissance sociale³³ (voir Warf et Arias, 2009, et Soja, 2009)... La géographie leur paraissait aussi dénuée de la pertinence pragmatique immédiate des sciences économiques, politiques ou juridiques par exemple –qui fournissaient experts et conseillers aux acteurs politiques de la transition. Peut-être aussi que l'association de la science géographique avec le pouvoir étatique, soit le rôle de l'ingénierie spatiale dans la construction de la société socialiste, jouait aussi en ma défaveur. Ce n'était donc pas si facile d'obtenir des rendez-vous pour des entretiens et il m'aurait fallu en contrepoint le soutien d'un réseau académique.

Du côté des chercheurs-e-s institutionnalisés-e-s justement, en particulier des géographes ou des économistes spatiaux avec qui j'avais pu entrer en contact, la majorité d'entre eux étaient des relations scientifiques de Violette Rey. Les rapports qu'ils/elles entretenaient avec moi étaient par conséquent médiatisés par ceux (intellectuels, institutionnels, éditoriaux, financiers, etc.) qu'ils/elles avaient entretenus avec Violette Rey avant la transition et par ceux qu'ils/elles escomptaient entretenir avec elle dans ce contexte très compétitif de l'ouverture, de la première transition –au rang desquels comptait son

³² Je me souviens que les entrepreneurs très sollicités par les doctorant-e-s de toutes origines géographiques et disciplinaires, organisaient des entretiens groupés afin d'optimiser leur emploi du temps. L'approche intellectuelle et le technoculte qu'ils avaient en commun avec les doctorant-e-s en économie ou en finance, associés à leur difficulté à comprendre l'intérêt d'une approche spatiale des phénomènes économiques interrogés, et *a contrario* leur inquiétude à diffuser des informations sensibles concernant les réseaux d'échanges industriels et leurs modalités de fonctionnement, me mettaient invariablement dans une position très périphérique et délicate.

³³ « As a result of the rebirth in scholarship in geography, other disciplines have increasingly come to regard space as an important dimension to their own areas of inquiry. (...) Geography matters, not for the simplistic and overly used reason that everything happens in space, but because *where* things happen is critical to knowing *how* and *why* they happen » (Warf et Arias, 2009: 1).

positionnement comme géographe française, professeure à l'ENS Fontenay-Saint-Cloud, responsable de l'équipe d'accueil CGR³⁴/Géophile, spécialiste de l'agriculture roumaine³⁵. Ainsi, j'ai plutôt le sentiment d'avoir été confrontée à une stratégie générale délibérée d'isolement –i.e. de non partage de l'information scientifique brute ou élaborée (bases de données, publications) ou des informations de réseautage ayant trait à sa production (contacts, assistants, traducteurs, etc.). J'ai donc le sentiment d'avoir été livrée à moi-même pendant un an et demi, sans soutien des supposés relais hongrois de ma directrice de thèse, et sans sa bienveillance accompagnante même puisqu'à la distance géographique (je revenais rarement en France, elle ne venait pas en Hongrie), s'ajoutait une distance thématique. Quant à l'équipe de recherche P.A.R.I.S. dans laquelle j'étais doctorante, elle ne pouvait pas non plus fonctionner comme un appui et cela pour des raisons évidemment épistémologiques : ses membres étaient spécialisés dans l'étude des systèmes urbains occidentaux qu'ils abordaient avec les outils théoriques et méthodologiques de l'analyse spatiale –décalage dont, pour le coup, j'étais hautement consciente³⁶. Par ailleurs, la situation d'interlocution, compte tenu des choix méthodologiques que j'avais faits, se compliquait d'un fait linguistique dont je n'avais pas assez mesuré les conséquences. J'avais en grande partie choisi la Hongrie de la transition, plutôt que la Tchécoslovaquie (où j'avais séjourné) ou la Roumanie (de V. Rey), parce qu'il y avait déjà une tradition de publication en anglais et que j'avais imaginé que l'anglais pourrait devenir ma langue scientifique, tout particulièrement de terrain. Or, même secondés par mon petit bagage magyar –bagage linguistique qui me permettait d'établir le contact avec mes interlocuteurs hongrois–, les échanges en anglais –qui pour moi aussi s'étaient révélés plus difficiles que prévus, en particulier du fait d'un vocabulaire technique que je ne maîtrisais pas– ne relevaient pas le challenge d'un entretien substantiel au-delà des limites de Budapest et/ou des entreprises investies par les capitaux étrangers. De plus, je n'avais pas les moyens financiers de m'offrir les services d'un-e assistant-e ou d'un-e traducteur/rice –une fonction (formelle ou informelle) hautement recherchée et cher payée dans la Hongrie de la transition. Comment, dès lors, faire évoluer, construire dans le processus d'interlocution la « position » scientifique et, avec cela, faire évoluer le rapport de pouvoir inhérent à la recherche de terrain pour rendre possible cette recherche ?

Bref, si « *the position indicates the kind of power that enables a certain kind of knowledge* » (D. Haraway citée par G. Rose, 1997: 308), « ma position » dans le champ des rapports de pouvoir qui contextualisaient mon terrain hongrois, soit : une jeune femme blanche de 28 ans, hétérosexuelle, occidentale, française, normalienne, apprentie chercheuse géographe, *fellow* du Collegium Budapest, doctorante d'une spécialiste de géographie

³⁴ Centre de Géographie Rurale, fondé par J. Bonnamour.

³⁵ Ainsi l'un de mes principaux interlocuteurs scientifiques, Györgyi Barta, économiste régionale, directrice du Regionális Kutatások Központja (Centre d'études régionales) de l'Académie des sciences de Hongrie, m'avait incitée à travailler plutôt sur l'agriculture hongroise et ses restructurations que sur l'industrie hongroise –son propre champ de recherche. De fait, elle n'a pas volontiers répondu à mes demandes de mise en relation avec des acteurs des grandes entreprises ou des universités, demandes qu'elle aurait pu honorer comme je le découvris plus tard en conduisant quelques uns de mes entretiens.

³⁶ A la fin d'une présentation de mes recherches en novembre 1993, Denise Pumain était intervenue pour dire « Je ne suis pas sûre d'avoir compris tout ce que vous avez raconté et d'ailleurs je n'ai rien écouté, mais j'ai une question : quelle est la validité scientifique de votre travail ? »... Une phrase lapidaire d'une professeure d'université à une doctorante, qui marquait l'irréconciliable méthodologico-épistémologique, et à laquelle j'avais répondu bravement « si vous voulez dire que je n'utilise pas d'outils mathématiques... ».

agricole de la Roumanie et intégrée dans une URA CNRS spécialisée dans l'analyse spatiale des villes et des systèmes urbains, ma position donc était à mon sens globalement défavorable à la rencontre d'un environnement scientifique porteur de mon désir et de ma pratique de recherche. Je n'ai pas su faire avec ce contexte très tendu et concurrentiel avec lequel j'interagissais, pas su y mettre en jeu sans doute le seul atout dont je disposais pour étayer peu à peu mon autorité de chercheur : le Collegium Budapest –même si, à ma décharge, les deux premières années de son lancement, le Collegium n'était pas encore une « institution » hongroise, surtout dans le monde des affaires. Je n'ai pas su non plus le travailler réflexivement pour transformer intellectuellement ce qui s'imposait à moi, avec récurrence et violence (ressentie), comme un problème de positionnalité, parce que je ne comprenais pas de quoi il s'agissait, ce qui m'arrivait, et je ne disposais pas d'un cadre théorique pour le penser et le construire. Cela m'a peu à peu conduit à une position dépressive, où dominaient la perte de la mobilité et de l'envie nécessaire à la conduite des entretiens, la crispation identitaire (au sens social du terme) et un très grand sentiment d'isolement, voire de solitude³⁷, associé à un affaissement de l'estime de soi (cf. Chapitre 2– 2.2).

1– 2.3. Rapports au Collegium Budapest : bonheurs et malheurs d'une position académique

Le Collegium Budapest lui-même n'a pas fonctionné pour moi comme un milieu facilitateur de la recherche, tellement, dans ces deux premières années de son fonctionnement, se divisait et se recomposait le long d'axes à la fois générationnels, genrés, culturels, institutionnels, disciplinaires et épistémologiques, un champ relationnel complexe et tendu sur lequel se développaient des logiques variées d'investissement de l'Europe centrale et/ou de la Hongrie, individuelles et collectives. J'avais pris l'habitude alors de diviser ce champ en trois sous-ensembles de chercheurs³⁸, que je présenterai grossièrement : les *returnees* (ou revenants), les « post-socialistes », les chercheurs occidentaux. Les *returnees*, des chercheurs confirmés, originaires d'Europe centrale et tout spécialement de Hongrie, ayant émigré en Europe de l'Ouest ou aux Etats-Unis pendant la seconde guerre mondiale ou dans les années 1950-60, revenaient après l'effondrement des régimes socialistes³⁹. A mon sens, deux grands types d'enjeu les animaient : se refaire une légitimité centre-européenne en jouant un rôle dans la transition intellectuelle en tant que chercheur (voire dans la transition politique ou économique, en tant qu'expert) ; (se) recomposer dans l'expérience des lieux et des personnes (relations amicales/familiales renouées par dessus la vacance des années d'émigration, relations académiques nouées dans le mouvement de retour) une histoire identitaire qui intègre enfin héritage et histoire personnelle. Dans les deux cas, ils ont représenté ce rôle ou cette expérience dans des textes scientifiques ou littéraires⁴⁰, dans lesquels ils ont fait rimer

³⁷ Je me souviens avoir fait de Pierre Gentelle le confident de ce sentiment, à l'automne 1993, à la faveur d'un dîner dans son jardin à Budapest –où il vivait alors par intermittences. Il m'avait répondu en me faisant part de la crainte de Violette Rey, que je n'arrête ma thèse...

³⁸ 16 fellows en 1992-93 et 25 en 1993-94.

³⁹ Par exemple, Viktor Karady, sociologue de l'histoire de l'éducation, directeur de recherches à l'EHESS, né en 1936 et ayant quitté la Hongrie à la fin des années 1950 ; Susan R. Suleiman, professeure de littérature comparée et de civilisation française à l'université d'Harvard, née en 1939, ayant quitté la Hongrie en 1949.

⁴⁰ Ainsi, S. R. Suleiman, exilée de Hongrie avec ses parents à l'âge de 10 ans et installée aux Etats-Unis depuis, s'immerge dans le monde des lettres et des arts budapestois et voyage en Hongrie et en Pologne, à la faveur d'une année au Collegium Budapest (1992-93). Elle a transformé cette expérience dans un livre, intitulé

identité et autorité dans la maîtrise de la langue maternelle. Ils étaient peu présents au Collegium qui n'était en aucun cas leur terrain de jeu, mais battaient la ville ou la campagne pour collecter des données ou pour retisser des liens. Ils voulaient jouer néanmoins un rôle de premier plan vis-à-vis des deux autres groupes de chercheurs, habillés de leur légitimité de quasi *insiders* vis-à-vis des chercheurs occidentaux, dotés de l'autorité d'un « vrai » chercheur occidental vis-à-vis des chercheurs « post-socialistes ». Les « postsocialistes », chercheurs jeunes⁴¹ ou moins jeunes⁴² d'Europe centrale, pour qui la transition se déclinait au jour le jour et sur tous les plans, au singulier comme au pluriel, tentaient de prendre le train de la transition à la recherche d'une reconnaissance intellectuelle, académique et de financements. Ils étaient très présents au Collegium et aussi dans les institutions concurrentes et/ou partenaires (Fondation Soros, Central European University), où d'une part, ils recherchaient les conditions d'une coopération scientifique et d'un réseautage fructueux, et d'autre part, ils trouvaient les conditions matérielles d'un travail de réflexion et d'écriture (bureau, téléphone, connexion Internet, etc.). Leurs travaux étaient souvent tournés vers l'évaluation des aptitudes (sociales, culturelles, économiques, politiques, etc.) des Etats post-socialistes à la transition. Ils procédaient via l'identification et la caractérisation de processus d'occidentalisation antérieurs au socialisme d'Etat et ayant perduré à travers lui, processus dont les produits étaient sensés servir de matrice aux transitions contemporaines. Les chercheurs occidentaux⁴³ – parmi lesquels j'étais –, jeunes ou moins jeunes, délestés en tout cas de tels enjeux existentiels, formaient une nouvelle génération de chercheurs occidentaux sur l'Europe centrale – une génération qui se distinguait philosophiquement ou politiquement de celle des chercheurs engagés des années 1960-80. Ils tentaient d'investir intellectuellement une nouvelle frontière centrée sur la thématique de la transition économique (changement de régime de propriété, passage d'une économie d'Etat à une économie de marché) et politique (démocratisation, création d'une citoyenneté démocratique) postsocialiste, pour se garantir ou consolider une place institutionnelle, ou bien pour faire œuvre d'experts. Une grosse partie du travail de transfert d'innovation et de coopération scientifiques ouest-est, soit l'objectif fondateur du Collegium⁴⁴, reposait sur leur bonne volonté tant en matière de réseautage et de

Budapest Diary: In Search of the Motherbook, publié en 1996, où elle articule la problématique de ses racines et de son héritage hongrois aux perspectives développées dans ses recherches académiques (*gender studies* et identité féminine dans l'avant garde littéraire française, *jewish studies* et identité juive dans l'avant-garde littéraire d'Europe centrale). *Anyakönyv* (littéralement le livre-mère), une expression hongroise qui désigne le certificat de naissance et qui sert de modèle au titre de son ouvrage en Anglais (voir Tötösy de Zepetnek, 1999), signale cette couture narrative spécifique – une image filée jusqu'au récit de la recherche dans un village polonais du certificat de naissance de son père détruit pendant l'holocauste.

⁴¹ Les *junior fellows*, par exemple Laszlo G. Toth, économiste à l'Académie des sciences de Hongrie, plus tard expert à l'OCDE.

⁴² Tomasz Lubienski, écrivain et journaliste polonais, il travaillait sur le rôle des intellectuels dans les sociétés post-communistes ; Ioana Vlasiu, historienne de l'art, membre de l'académie des sciences de Roumanie, elle travaillait sur la diffusion des modèles artistiques depuis les centres européens occidentaux vers les périphéries orientales de l'Europe, et sur le placement de la Roumanie et de Bucarest le long de ces axes de diffusion.

⁴³ Par exemple, Stephen Holmes, Professeur de sciences politiques et de droit à la University of Chicago, analyste de la transition politique de l'Europe centrale ; George P. Fletcher, professeur de droit à la Columbia University, qui travaillait sur la question de la tolérance ; John Litwak, professeur assistant en économie à la Stanford University, spécialiste de la transition économique en Europe Centrale et en Russie ; David Stark, professeur de sociologie à la Columbia University, spécialiste de la transition politique.

⁴⁴ Le Collegium Budapest s'était donné pour mission de promouvoir la science et la culture via une politique d'immersion de chercheur-e-s de haut niveau dans un environnement international, interculturel, interdisciplinaire, intergénérationnel, inter-genre, etc. Cette politique générale, qu'il partageait avec les autres *Institutes for Advanced Studies* auxquels il était affilié, était secondairement doublée d'une politique de

conception de projets de recherche ou éditoriaux, qu'en matière d'enrichissement des échanges intellectuels internes. Cependant un jeu de rôles et de places travaillé d'envies, de mésestimes, d'incompréhensions, de suspicions croisées, mais aussi de dépendances réciproques (linguistiques, relationnelles, éditoriales, etc.) entre ces fort/es en tête et en ambitions, s'était rapidement installé –un jeu auquel le Collegium essayait de trouver des règles tout en gérant, me semble-t-il, ses propres ambiguïtés⁴⁵. En ces deux premières années du Collegium, les conditions d'un « vivre-ensemble » des *fellows* n'avaient pas encore été mises en place : ils n'habitaient pas encore une résidence commune, ne devaient pas encore partager des repas hebdomadaires communs et leurs jours de présence effective au Collegium n'étaient pas encore soumis à un décompte strict. Seules leurs conférences annuelles ou, secondairement, celles de quelques « *guest stars*⁴⁶ » internationales servaient de terrains de rencontre et d'échange institutionnalisés –plus souvent terrains d'évitements, de dialogues de sourd ou d'affrontements.

Ma propre conférence annuelle, intitulée « Lectures géographiques de l'Europe centrale. Un siècle de géographie française face à l'autre Europe » avait mis au jour toutes ces tensions dans un psychodrame révélateur à plus d'un titre. A travers une lecture de textes de géographes français publiés entre 1894 et 1991⁴⁷, lecture centrée sur le rapport entre dénomination, délimitation et contenu cognitif, je tentais de déconstruire⁴⁸ le sens de l'idée d'Europe centrale construite par une géographie française héritière des enjeux scolaires de la Troisième République, dans un jeu d'opposition géopolitique avec la seule Allemagne. Dans la dernière partie de ma présentation faite en français, Viktor Karady (cf. note 39) qui avait déjà manifesté beaucoup d'agacement pendant l'exposé, s'est brutalement levé de son siège, a marché sur moi, pris mes cartes sur le rétroprojecteur pour les froisser avant de les jeter dans la poubelle, puis de quitter la salle sans explication –le lendemain sa femme m'a appelée pour s'excuser, à sa place. Puis Susan Suleiman (cf. note 39), qui était arrivée pendant la conférence, m'a demandé de manière abrupte et incompréhensible pour moi à l'époque, de préciser le caractère « situé » de ma proposition de lecture. Enfin Stephen Holmes (cf. note 43), profondément agacé par ces deux attitudes, comme il me l'a expliqué par la suite, s'est mis à défendre la qualité de mon exposé et de son positionnement. L'explication qui s'en est suivie entre Holmes et Suleiman a occupé le reste du temps imparti à la conférence ; aucune des autres *fellows* présents, y compris des personnes de qui j'étais (et suis restée) proche, n'est

coopération scientifique et de transfert d'innovation liée spécifiquement à son contexte d'émergence. Il a été conçu au début des années 1990 comme un outil de la transition –soit de la réparation de l'isolement intellectuel de l'Europe centrale et orientale et de lutte contre le *brain drain*. Il a fermé en décembre 2011.

⁴⁵ Emanation du Wissenschaftskolleg zu Berlin, membre du réseau des *Institutes for Advanced Studies*, le Collegium est une structure aux capitaux mixtes, co-financée par des gouvernements européens (allemands – niveaux fédéral et fédéré–, français, autrichiens, suisses, néerlandais, hongrois) et des fondations privées européennes et états-uniennes, dotée d'une double direction (hongroise, officielle, et allemande, officieuse).

⁴⁶ Pendant ces deux années, dans mon souvenir, au moins, Ilya Prigogine, George Duby, Maurice Godelier, Luc Boltanski, Bernard Lepetit.

⁴⁷ Une vingtaine de textes individuels ou collectifs édités par A. Himly, de E. Martonne, P. George, J. Tricart, A. Blanc, A. Frémont, M.-C. Morel, G. Frelastre, P. Lacoste et V. Rey.

⁴⁸ J'emploie aujourd'hui ce terme en référence à la déconstruction dans la mesure où il s'agissait bien pour moi alors d'élaborer un corpus de textes via une manière de les lire qui faisait ressortir les implications non reconnues du façonnement théorique de l'Europe centrale auxquels ils procédaient, et qui mettait à jour une généalogie française normative de cette idée. Mais, dans les faits, je n'avais pas alors de méthode déconstructiviste et peu d'idée sur la déconstruction en général.

intervenu-e dans un sens ou dans un autre. En revanche, ils/elles se sont profondément disputé-es après-coup. J'étais choquée.

De fait, je n'aurais pas dû donner une conférence sur un sujet de recherche qui n'était pas le mien, adoptant sans en avoir conscience un point de vue surplombant, prétendument impartial et objectivant sur des sujets sensibles, cristallisant sur ma présentation une triangulation complexe des rapports de force internes au Collegium et, plus généralement, au cœur de la transition intellectuelle à laquelle œuvrait le Collegium. Mais cette situation est selon moi symptomatique à, au moins, trois titres. Pour ce qui me concerne, cette conférence me permettait sans doute de masquer le fait que j'échouais à conduire le projet de recherche pour lequel j'avais été invitée comme *fellow* au Collegium tout en visant l'étayage de mon autorité/identité sur ma discipline et sur des filiations disciplinaires –un étayage rendu problématique par la mésestime disciplinaire que je ressentais sur le terrain. Elle faisait émerger ce que, à l'époque, j'aurais sans doute aimé travailler au croisement de la géographie politique et de l'analyse de discours scientifiques (et qui était peut-être *in fine* la raison de mon choix est-européen). Et enfin, tout en révélant les tensions propres à la politique internationale, interculturelle, intergénérationnelle, inter-genre et interdisciplinaire du Collegium, elle mettait en exergue mon immaturité (scientifique –une incapacité à comprendre les enjeux scientifiques–, et institutionnelle –une incapacité à gérer les contextes sociaux, d'alliance et de conflits de la recherche) et la fragilité/vulnérabilité de mon identité/autorité d'apprentie chercheuse. Sans doute Karady et Suleiman, chacun à leur manière –plus ou moins émotionnellement contrôlée et intellectuellement outillée– me posaient-ils la même question, m'opposaient-ils la même critique : « qui es-tu pour... ? » ou plutôt « dis qui tu es pour... ? ». Ce « qui es-tu pour... ? » désignant à la fois ma jeunesse et mon sexe (ensemble ou séparément), mes origines nationale et disciplinaire, mon nationalisme linguistique, et pouvant se mesurer en creux de leur autorité construite sur leur âge, leur sexe, leur discipline, leur double identité nationale, leur institution de recherche, leur choix épistémologique, etc. Au-delà de la pertinence de leur critique compte tenu de l'exercice que je tentais, ils jouaient, ce faisant, de leur autorité bi-facée, d'*insiders* (puisqu'ils étaient Hongrois d'origine) et de « vrais » scientifiques (parce qu'ils maîtrisaient les approches occidentales) pour contrôler le droit des autres chercheurs (groupes des chercheurs occidentaux et des « post-socialistes ») à faire de l'Europe centrale post-socialiste un objet scientifique « comme les autres » en soumettant les énoncés scientifiques de ceux-ci à deux conditions de légitimité placées à l'origine du savoir et de sa représentation : la confusion sujet/objet de recherche et le *main stream* scientifique. Ils en jouaient aussi contre une lecture de textes qui se limitait à déconstruire alors qu'ils se voulaient, pour leur part, engagés dans la reconstruction –ce qui suppose un point de vue normatif (celui du *main stream* scientifique). Je n'avais aucun moyen de leur répondre –alors même que la question qu'ils me posaient était le prolongement logique de l'exercice de déconstruction que j'avais proposé, et tandis que la réponse que j'aurais dû faire était contenue dans leur question même. Il me fallait « dire » qui j'étais « je », cherchant et discourant ici et maintenant sur ce thème, pour asseoir ma légitimité à le construire réflexivement. Mais cette carence quant aux moyens de la réponse n'était pas que théorique et dépendante de l'état des rapports de force dans le champ institutionnel cette fois, elle était aussi psychologique et allait devenir l'objet de pratiques ultérieures centrées justement sur le « je » –pratiques desquelles dépendraient la renaissance d'un projet scientifique et la naissance d'une chercheuse. Quant à la double dissension qu'avait suscitée cette conférence –dissension entre les chercheurs états-uniens d'une part, et entre les

chercheurs « post-socialistes » d'autre part—, elle était aussi représentative des rapports de pouvoir dont était traversé le Collegium. Le problème au cœur de la confrontation entre Holmes et Suleiman renvoyait aux enjeux propres à l'engagement des chercheurs occidentaux (et particulièrement états-uniens) en Europe centrale et orientale dans la période de transition : qui, des *insiders* et des *outsiders*, a une légitimité scientifique, politique et morale à y faire, outre de la recherche, de l'expertise et du conseil, qui peut légitimement recevoir les accréditations et les financements occidentaux associés à cette transition, et, par conséquent, à quelle(s) fin(s) ? Ce « qui » se déclinait selon tous les axes de l'identité sociale des chercheurs concernés —origines (immigrés/étrangers), disciplines, domaines et champs, types d'approches⁴⁹ (philosophique, politique), etc., et posait en dernier ressort la question de la norme privilégiée pour conduire la reconstruction post-socialiste dans sa globalité. Tandis qu'au cœur de l'échauffement entre les chercheurs « post-socialistes » (T. Lubienski, I. Vlasiu —cf. note 42— et L. Toth —cf. note 41) se trouvait la question de la discrétisation est-ouest des pays de l'Europe centrale et orientale selon un critère d'occidentalisation (valant pour forme et niveau de développement) et, par conséquent, la question de l'écart à la norme privilégiée pour la transition de chacun des pays.

La sexualité est le dernier aspect de mon séjour hongrois qu'il m'importe d'évoquer dans cette partie. Reliant dynamiquement l'ensemble des éléments jusqu'ici exposés, relevant plutôt de l'intimité personnelle, la sexualité joue un rôle dans la problématique identitaire présentée ici (cf. Chapitre 2—2.2.). La question sexuelle —l'érotisation de soi et de l'autre, l'investissement libidinal des personnes attachées au lieu ou à la pratique du lieu, la pratique sexuelle— est souvent au cœur des expériences de terrain, des modes de relation au terrain des chercheur-e-s immergé-e-s dans un ailleurs, pour une durée relativement longue. Moyen de négocier le rapport à l'autre et à l'ailleurs, le rapport à soi dans/avec l'autre et l'ailleurs, elle est souvent tue, gardée secrète ou cachée, frappée qu'elle est d'un double interdit épistémologique. En effet, elle constitue à la fois une transgression des devoirs de neutralité et de non engagement du/de la chercheur-e supposé-e travailler objectivement à l'objectivation de la réalité du terrain, et une transgression des devoirs éthiques du/de la chercheur-e supposé-e conduire la situation de terrain en traitant réflexivement les rapports de domination. Bref, elle constitue une transgression des formes aussi bien positivistes que post-modernes (féministes et post-coloniales, par exemple) de l'encodage du travail scientifique, de sa norme académique. Elle est un des attraits du terrain pour les chercheur-e-s en même tant qu'elle en constitue un tabou, non pas seulement social, mais scientifique. Bien que source de plaisir sensuel et de satisfaction narcissique autant qu'outil d'appropriation, d'exploration de cet ailleurs/autre et d'attachement à ceux-ci, et du coup mode d'accès à l'information sur cet ailleurs/autre, elle est rarement réfléchie et construite dans le discours académique, puisque sa reconnaissance décrédibiliserait, voire délégitimerait le résultat scientifique même. Quand elle est prise en charge dans le champ académique, elle se fait soit confession plus ou moins déguisée d'un retraité (l'exercice serait-il masculin ?), en tout cas après-coup et hors champ :

« Le terrain (...) sollicite une sensualité qui ne se limite pas à la vue. Sons, odeurs, saveurs et jusqu'aux qualités tactiles interfèrent en subtiles correspondances pour singulariser chaque place que le regard désigne. (...) Ce vécu n'est pour ainsi dire pas restituable dans le

⁴⁹ La conférence annuelle de Suleiman, post-moderne et « située » à souhait, s'intitulait « My war of Yugoslavia ». Elle avait particulièrement énervée S. Holmes —ce qui confirmait leur désaccord philosophique centré sur la condition postmoderne de la science.

cadre d'une recherche construite sur des catégories qui laissent peu de place à la subjectivité. (...) Toute une part du terrain se trouve reléguée en un jardin secret. Les sensations, les émotions, la mémoire nostalgique du corps ne passent cependant pas entièrement à la trappe : quand on s'est frotté à la peau de ses semblables on ne procède probablement pas, au moment de la construction scientifique de son objet, à la manière d'un entomologiste qui épingle les espèces selon leur singularité, car les manifestations singulières de la vie qui ont excité notre désir de connaissance sont celles de notre propre espèce. S'extraire du terrain représente souvent une épreuve. Il faut émonder dans le foisonnement des impressions reçues, se placer nécessairement en position d'observateur et canaliser l'information en fonction d'une thématique. La question se pose du choix des faits qu'il sera jugé opportun de retenir pour rendre une situation intelligible. Or le savoir géographique relève fondamentalement d'un 'ça-voir'. »⁵⁰ (Pourtier, 1991: 93-95) ;

soit sujet d'étude qui met en question, plus que d'autres, l'identité sexuelle du chercheur et qui constitue une sorte de point limite du faire méthodologique (Blidon, 2012 –à paraître), devenant porteur d'un impératif (d'une injonction ?) de réflexivité qui ne prend pas en charge la pratique et l'expérience sexuelles :

« L'enjeu de la géographie de la sexualité devenait ainsi par un processus de retournement celui de la sexualité du géographe. (...) Concernant les recherches sur la sexualité, *faire du terrain* peut consister à recueillir la parole (...) une position relativement confortable en termes d'exposition de soi (...) puisque le chercheur se trouve en position d'extériorité (...) *Faire du terrain* peut aussi signifier autre chose en termes de participation notamment quand la vie sexuelle du chercheur devient son propre terrain. (...) Mon propos n'est pas ici de défendre telle ou telle position mais d'en souligner l'intérêt, les limites et les enjeux épistémologiques à partir de deux idéals-types heuristiques : le voyeur et l'acteur. (...) Ce que révèle crûment l'existence des subjectivités érotiques et la prise de conscience de l'importance du désir –quelle que soit la nature de ce désir et son devenir– dans l'enquête, c'est la porosité des frontières entre activité professionnelle et vie personnelle (...). (...) La sexualité –qu'elle soit de l'ordre du désir ou de la pratique– n'est donc que la dimension paroxysmique de ce que signifie partager la vie des enquêtés. (...) Ce que révèle l'abstinence ou les interactions sexuelles sur le terrain, c'est que *le roi est nu* ou, pour le dire autrement, que l'engagement corporel est constitutif de la pratique de terrain. (...) Peu de chercheurs ont brisé ce tabou et mentionné des implications sexuelles sur leur terrain ; à l'exception de quelques anthropologues dont la position institutionnelle était garantie [note originale supprimée]. En général, *cela se sait* –Erich Goode parle à ce propos de « *dirty little secret* [note originale supprimée] –, alimentant ragots et fantasmes, mais *ne se dit pas*. Pourtant combien de choix de terrain sont déterminés par la présence d'une compagne (ou d'un compagnon), d'une seconde famille ou d'un espace de liberté sexuelle [note originale supprimée] ? Et dans quelle mesure les relations à la population, aux enquêtés ou aux intermédiaires en sont-elles affectées ? Il ne s'agit pas de prescrire des règles de conduite sur le terrain mais de rappeler que chaque chercheur est un sujet sexuel qui sera appréhendé comme disponible ou indisponible, désirable ou indésirable...

⁵⁰ Lors de la journée AGF consacrée au terrain des géographes (« Le 'terrain' pour les géographes hier et aujourd'hui ») en décembre 2006, R. Pourtier se dit aussi « un farouche défenseur du terrain au nom de principes hédonistes », évoque le « principe de plaisir trouvé exclusivement sur le terrain » (*i.e.* « dans un milieu où j'ai l'impression de vivre, (...) le plaisir d'être au contact charnel avec ceux qu'on interroge (...) tout le monde est content, en tous les cas moi ») et reprend sa référence freudo-lacanianne pour interdire derechef son exploration scientifique « le terrain c'est le *ça-voir* : le *ça* je le trouve quelque part sur le terrain. Mais revenons à des sujets plus scientifiques ». Le *Ça* est, à côté du *Moi* et du *Surmoi*, l'une des trois instances de la seconde topique freudienne. Selon Freud, le *Ça* est l'instance du fonctionnement psychique inconscient de l'homme qui trouve son principe dans la pulsion, et dote le psychisme de contenus de nature pulsionnelle et d'ordre inconscient. Le *Ça* est l'instance et le lieu de conservation des transcriptions psychiques de données somatiques sous l'effet de la pulsion –principalement sexuelle. Ainsi l'expression « *ça-voir* » proposée par Pourtier évoque la célèbre formule de Lacan à propos de l'émergence des désirs inconscients dans le cadre de la cure psychanalytique : « *ça parle !* », et met en relation pour sa part pulsion libidinale/terrain/regard/savoir.

Indépendamment de ce qu'il engage sexuellement sur le terrain et cela d'autant plus que le décalage culturel et la non-maîtrise des codes relationnels sont importants. Il ne suffit donc pas de se fixer une éthique de l'abstinence sur son terrain pour être quitte de ces questions.» (Blidon, 2012 –à paraître) ;

soit, justement, objet de la réflexivité d'une épistémologie anglophone (Cupples, 2002) centrée sur la construction de l'identité sociale (sexuelle et de genre) du/de la chercheur-e et de l'autre (informateur/rice ou assistant-e) (Rose, 1997 ; Hapke et Ayyankeril, 2001) et sur l'impact sur de la recherche (modalités et résultats) de l'investissement libidinal de cet/te autre, en fantasmes stéréotypés (érotisation, racialisation) et/ou en actes (sexualité) – un sujet traité exclusivement en termes de positionnalité (*positionality*) et de rapports de pouvoir (*politics of the field*) :

« Exploring our sexuality in the field is crucial to geographers wishing to address the question of power relations between the researcher and the researched, as it forces us to examine whether we are reproducing Western and orientalist notions of the other, transcending the self-other dichotomy or creating a space in which hybrid understandings and identities can emerge » (Cupples, 2002: 388) ;

Me concernant, ce qui me frappe, c'est combien l'investissement libidinal de ma situation hongroise (et les actes associés à celui-ci) n'a pas touché le terrain, mais plutôt le champ académique. Il a donc concerné non pas des personnes interviewées dans le cadre de mes recherches ou des intermédiaires de celles-ci, mais des *fellows* (des trois groupes, mais avec un investissement notablement moindre du groupe des post-socialistes) du Collegium, des éléments de la constellation des chercheurs gravitant autour de ce nouveau « centre culturel » budapestois, des administratifs d'institutions académiques. Il est venu s'articuler à ma pratique de la ville, mes amants devenant des partenaires sur le terrain de jeu des dérives urbaines et leurs lieux de résidence des éléments du « relief psychogéographique » dessiné par celles-ci. Cette activité sexuelle visait des « positions » à travers des hommes et peut donc s'analyser en termes de « *politics* ». On peut considérer d'une part, que cette hétérosexualité active manifestait mon échec même dans le champ scientifique : le jeu de séduction avec des hommes plus âgés, reconnus scientifiquement et institutionnalisés, redoublait sexuellement ma situation d'immaturation et de vulnérabilité scientifiques d'un assujettissement académique ou institutionnel. Mais d'autre part, en jouant, des chapeaux au parfum, le rôle stéréotypé de la jeune femme française, en érotisant mes relations avec ces hommes, je déclenchais un processus de reconnaissance sexuelle de ma valeur et je m'appropriais fantasmatiquement ce que je faillissais à construire : l'identité de chercheur-e. Car je vérifiais auprès d'eux que, malgré ma défaillance sur le terrain scientifique, je pouvais intéresser quelqu'un pourvu de cette identité qui me faisait envie et défaut, et je me nourrissais narcissiquement de cette situation intersubjective. Ce faisant, je confondais dans cet investissement libidinal la situation d'un objet de valeur sexuelle et celle d'un sujet producteur de valeur scientifique, et en ratais le but inconscient dans une sorte de répétition sans fin.

Ainsi, tout ce qui, en paroles ou en actes à Budapest, m'avait invitée à travailler, à objectiver la question du « je » cherchant, de l'identité et de l'autorité scientifiques –un droit à dire conditionné–, n'avait pas été pris autrement par ce « je » immature et fragile que comme une injonction à se taire –une interdiction de dire, tout court. Cette injonction est alors entrée en résonance avec la sentence parisienne de D. Pumain « quelle est la validité scientifique de

votre travail ? » (cf. note 36) pour devenir la raison exogène –un « qu'elle se taise » de la communauté scientifique, que je fantasmais– à l'arrêt de ma thèse⁵¹, au lieu de devenir l'outil de la reconnaissance du motif interne –le « je » a quelque chose à dire– du possible déploiement d'une thèse. Dès mon retour à Paris en janvier 1994, j'ai demandé un rendez-vous à Violette Rey pour lui dire que j'arrêtais définitivement ma thèse. Elle m'a demandé : « pour quoi faire ? », j'ai répondu « une analyse »... Et lors d'une de mes discussions portant sur l'échec de mon entreprise de thèse avec Georgette Zrinscak⁵², c'est cette fois clairement un problème épistémologique que je mets au fondement de ma décision d'arrêter et qui se résumait à « je ne crois pas en la vérité scientifique et en l'objectivité du chercheur ». Deux convictions que j'ai formulées peu ou prou en ces termes, à côté d'autres choses exprimant ma non adhésion à un certain projet scientifique, auquel je rattachais Violette Rey, l'équipe P.A.R.I.S. et mon sujet de thèse hongrois, et dont j'ai gardé plus le sentiment que la mémoire précise. Ces deux dire intuitifs prenaient donc au sérieux ce qui s'était passé pour moi (à l'époque), selon moi (aujourd'hui), à Budapest : d'une part, l'affaissement narcissique associé la situation de recherche et l'expérience contraire intense d'être soi associée au jeu avec l'espace de la ville et, d'autre part, la distanciation par rapport à une certaine idée de ce qu'est le rapport sujet/objet de la connaissance, via l'échec du terrain et peut-être l'effet d'ambiance intellectuelle du Collegium. Et ils dessinaient l'horizon de leur prise en charge et de leur articulation. A l'époque, l'idée que la prise au sérieux de la question de l'identité subjective en science me ramènerait sur le terrain de la géographie ne m'effleurait même pas. En attendant, c'est bien mon identité et mon autorité de chercheuse que je n'ai pas été en mesure de construire à ce moment-là, faute d'une position tenable dans ce champ de rapports de pouvoir, gâchant la situation unique dans laquelle j'avais été mise de construire un sens à cette place et, de là, une carrière⁵³. Mais inversement, les éléments de ce qui constituera mon parcours scientifique se sont cristallisés ici et à ce moment-là d'abord sous la forme d'une crise ayant entraîné à court terme une rupture avec la géographie scientifique (cf. 1– 3.), avant de trouver à être élaborés une quinzaine d'années plus tard en une proposition scientifique (cf. Chapitre 2– 3. Et 2– 4.), que formule le texte de cette habilitation à diriger les recherches (cf. Chapitre 5). La question de l'identité subjective, le rapport entre identité subjective et pratique à dimension spatiale, la prise en compte du corps et de l'expérience attachée à la pratique dans la question de la construction empirique de connaissances sont, de fait, au cœur de cette proposition. Son élaboration reposera sur l'investissement préalable

⁵¹ L'association inconsciente des mots thèse/taise n'ayant été « entendue » que plus tard, au sein d'une autre pratique (cf. Chapitre 2– 2.).

⁵² Doctorante de Violette Rey, elle travaillait sur la décollectivisation des campagnes tchèques. Elle a soutenu sa thèse en 1997, elle est aujourd'hui Maître de Conférences à l'Université de Paris I – Sorbonne.

⁵³ A contrario Alessandro Stanziani est un exemple significatif de la manière dont le Collegium –où il a été *junior fellow* (1992-93)– pouvait participer au lancement et de l'orientation de la carrière (académique et scientifique) d'un chercheur qui savait l'investir et en faire quelque chose. Sa carrière est internationale : il a été à deux reprises *fellow* de l'Harriman Institute à la Columbia University (1991 et 1995) et il est *fellow* au WissenschaftsKolleg zu Berlin (2011-12), et celle-ci s'est déroulée dans des institutions de bonne renommée internationale : il est directeur d'études à l'EHESS, directeur de recherche CNRS (IDHE) et professeur affilié à l'ENS-Cachan, après avoir été, dans l'ordre, Maître de conférences en histoire de l'économie à l'Université de Naples (1994-1999) et Chargé de recherche au CNRS (1999-2005). Dans ce contexte international, ses thèmes de recherche ont évolué depuis l'étude de l'histoire des marchés et des formes de régulation (France, Russie, Europe Occidentale 18è – 20è siècles), jusqu'à l'histoire du travail forcé (Russie, France, Asie 17è – 20è siècles), en passant par l'histoire de la gestion des risques et crises alimentaires (France 19è – 20è siècles). Il a publié en Français, en Anglais, en Italien et en Allemand. [Voir <http://crh.ehess.fr/document.php?id=1176>]

d'autres pratiques et sur l'appriovissement progressif et critique d'un corpus de textes issus de la littérature géographique post-moderne anglophone, m'engageant dans un long travail de maturation intellectuelle. Je m'engageais alors, sans le savoir, sur la *slow track* de la recherche scientifique.

1– 3. A une heure de TGV : Arras, une position universitaire pour gérer la rupture avec la recherche en géographie

Dans les mois qui suivent mon retour de Budapest le 31 décembre 1993, non seulement j'arrête ma thèse, je perds le poste A.T.E.R. à l'université de Paris XII – Val de Marne que j'avais obtenu pour le 2^{ème} semestre universitaire 1993-94 et je deviens P.R.A.G. à l'université d'Artois (Arras). L'arrêt de la thèse et l'installation universitaire sur un poste de P.R.A.G. à Arras prolongent logiquement mon expérience budapestoise et signent ainsi ma rupture avec la science géographique. Cette installation arrageoise fonctionnera aussi et paradoxalement comme le trait d'union académique partiellement facilitateur d'une reconversion disciplinaire et scientifique, sorte d'espace de transition pour gérer sur presque vingt ans une crise personnelle et son dépassement dans la relance d'un projet scientifique autour, d'abord, d'une thèse sur la spatialité de la pratique artistique que je soutiendrai en 2003 (Volvey, 2003a) (cf. Chapitre 3– 1.). Cette fonction dans ma transition personnelle interroge la place de ce moment arrageois dans les séquences constituant le récit de mon parcours scientifique. En faisant le choix de placer ici une partie de mon récit arrageois (voir aussi Chapitre 3– 2.), je fais le choix paradoxal de placer cette installation universitaire dans la perspective de la rupture disciplinaire. Je fais aussi un choix concernant le traitement de la temporalité des moments de mon parcours en combattant la contrainte narrative de la séquentialité et du phasage par une sorte de récit en anamorphose dans lequel c'est moins l'étalement dans la durée d'un phénomène qui compte et détermine sa présentation, que le moment de son émergence et/ou la forme qu'il prend alors, et dont découlent la valeur et le sens que je lui donne. Le sens du temps long arrageois dans mon parcours, 20 ans, a surtout à voir avec les conditions dans lesquelles j'y suis arrivée.

La fin de mon contrat d'A.T.E.R. à Paris XII est liée à la disparition du support budgétaire alloué à l'université par le ministère, mais, d'un point de vue personnel, elle est logique compte tenu de l'arrêt de ma thèse. Elle est précédée d'une discussion significative avec B. Dumas –doyen de la faculté de Lettres et Sciences Humaines, et professeur de géographie physique au département de géographie– et E. Jaurand –ancien condisciple de l'ENS Fontenay-Saint-Cloud, A.T.E.R à l'université de Paris XII, doctorant de J. Raffy (professeure de géographie physique à l'ENS et collègue scientifique de Dumas). Au second semestre de l'année académique 1993-94, lors de mon retour à Créteil (où j'avais été A.M.N. pendant 2 ans avant mon départ pour Budapest), B. Dumas m'avait donc convoquée en compagnie d'E. Jaurand pour discuter des contenus légitimes de l'enseignement de géographie aux étudiants de D.E.U.G I et II d'histoire, dont je m'occupais. Il s'agissait, en fait, de me faire comprendre que le choix pédagogique que j'avais fait en faveur de l'étude d'extraits de textes littéraires⁵⁴ « contre » celui des cartes géologiques du bassin parisien

⁵⁴ J. Gracq La forme d'une ville, A. Tchekhov L'amour est une région bien intéressante, B. Chatwin Le chant des pistes, Defoe Robinson Crusoe et V. S. Naipaul L'énigme de l'arrivée.

constituait une grossière erreur qu'on entendait que je corrige au plus vite en suivant le modèle d'E. Jaurand –qui depuis, il faut le signaler, a fait son « tournant culturel » en abandonnant l'étude des processus érosifs glaciaires dans les Apennins pour les pratiques touristiques homosexuelles. Ainsi, contrairement aux rôles dévolus aux textes littéraires ou à l'écriture dans la géographie sociale française et phénoménologique de l'époque⁵⁵, le texte littéraire n'est pas un moyen de l'accès à un savoir géographique académique car, pour mes contradicteurs, il n'y avait rien de « géographique » représenté ou révélé par/dans une écriture littéraire. Et contrairement aux avancées de la didactique de la géographie –le texte littéraire est instauré du fait de son pouvoir descriptif en support pédagogique d'une transmission de connaissance, essentiellement paysagère–, le « traitement de texte » (Tissier, 1992) n'a pas la force d'une méthode. Alors que, formée au DEA ATEG par J.-M. Besse qui venait de commenter les écrits de Dardel (1990), je m'essayais simplement à faire travailler les catégories de la synthèse que proposait J.-L. Tissier (1992) sur les rapports possibles entre littérature et géographie⁵⁶, ils convoquaient l'agrégation d'histoire et ses attendus en géographie, et les renvoyaient à la tradition disciplinaire du commentaire de carte –l'exercice encodé qui permet d'atteindre, en classe, la réalité géographique⁵⁷. Les arguments étaient essentiellement institutionnels et académiques, mais leurs fondements scientifiques implicites étaient en fait disciplinaires (une vision naturaliste de la géographie) et paradigmatiques (un réalisme et un positivisme scientifiques)⁵⁸, tandis qu'une fois encore les rapports de pouvoir n'étaient pas favorables à la défense de ma perspective centrée sur l'appréhension et les

⁵⁵ Dès la fin des années 1970, la géographie sociale se fait grande consommatrice de textes littéraires. Ceux-ci sont sensés permettre l'accès à certaines dimensions de vie, perceptives et/ou vécues de l'espace social, via leur représentation dans le texte (Frémont, 1999 [rééd.] ; Di Méo, 1991). Di méo en développera le principe dans *Géographie sociale et territoires*, en 1998, un texte dans lequel il retrouvera aussi les prémices d'E. Dardel. Même si les travaux d'A. Berque sur le paysage –en particulier ceux produits en collaboration avec A. Roger (Berque, 1994)– ont fait le choix de la peinture plutôt que celui de la littérature pour accéder à la « trajection paysagère », on sait la place du texte littéraire dans les écrits phénoménologiques de Dardel (1990 [rééd.]) où, entremêlés aux paragraphes de Dardel les extraits de poèmes disent « le sens du paysage », la « géographicités ».

⁵⁶ Soit la description littéraire d'une réalité géographique, l'écriture d'un rapport symbolique au lieu/à l'espace, le texte littéraire comme source substitutive à l'enquête ou à la base de données pour accéder à une réalité géographique cachée.

⁵⁷ Une tradition et un encodage sur lesquels E. Jaurand se penchera d'ailleurs plus tard pour les déconstruire et démontrer, en particulier, la géomorphologisation croissante de l'exercice qui avait atteint son apogée naturaliste dans les années 1960 (Jaurand, 2000, 2003) et qui fondait implicitement la réaction de B. Dumas.

⁵⁸ Il s'agissait bien, en effet, de défendre une vision résolument duale de la géographie (physique/humaine), dont la lecture de la carte géologique était le garant, pour y maintenir une épistémologie naturaliste, mais, plus fondamentalement, il s'agissait de refuser la révolution culturelle de l'approche de la question de la nature en géographie –soit l'approche des dimensions symboliques ou mythologiques et donc signifiantes de la nature pour un collectif social donné. En 1997, B. Dumas est l'auteur du compte rendu publié dans *Géomorphologie : relief, processus, environnement* d'un ouvrage collectif dirigé par M. Derruau, publié en 1996 et intitulé *Composantes et concepts de la géographie physique*. Il y fustige la « crise de conscience » de certains géographes physiciens dont témoignerait l'ouvrage et s'insurge contre le glissement de la géographie dans le domaine des sciences sociales qu'entérinerait, selon lui, une réflexion introductive de Derruau : « la division traditionnelle entre géographie physique et géographie humaine est devenue une question de point de vue plus que de substance ». Il répond : « Il existe une géographie physique qui a pour objet d'expliquer l'organisation et le fonctionnement naturels de l'espace au sein duquel l'Homme est un agent parmi d'autres (...) » et affirme le caractère « nomothétique » (donc « explicatif ») de ce « champ » de la géographie et revendique la méthode quantitative d'analyse corrélative des données qui lui est attachée (soit l'observation systématique). Mes propositions pédagogiques centrées sur la problématique du rapport des individus et des collectifs d'individus au monde (dans toutes ses dimensions) et basées sur des lectures interprétatives ou herméneutiques de représentations littéraires de ces rapports pour en dégager les dimensions émotionnelles, représentationnelles et signifiantes contestaient, sans les assumer véritablement, les positions structuralistes et quantitativistes de B. Dumas.

formes de représentation de la spatialité des pratiques et des expériences. Depuis les positions institutionnelles, générationnelles et de genre respectives jusqu'à l'état de la géographie française, au sein de laquelle les approches culturelles et interprétatives de la dimension spatiale du rapport au monde des sociétés n'étaient pas encore dominantes en France, en passant par l'état de la construction effective de nos autorités scientifiques respectives, rien ne venait à l'appui de cette partie de ma proposition pédagogique. A l'époque, cette explication de texte (*i.e.* du texte « légitime » de la géographie, soit la carte, et de la norme scientifique acceptable, soit le réalisme scientifique et le néopositivisme) a renforcé ma conviction que je n'avais rien à faire avec cette discipline et cela quel que soit mon profond intérêt pour la question spatiale –celle qui s'était affirmée, par exemple, dans ma réorientation disciplinaire à l'entrée à l'ENS. J'ai donc postulé sur un poste de P.R.A.G. au département d'histoire-géographie de l'Université d'Artois, afin de gagner ma vie pendant que je l'engageais de fait dans d'autres pratiques (cf. Chapitre 2– 2.2. et –2.3.), afin sans doute aussi de redoubler d'une distance géographique (distance physique et aussi symbolique) mon « pas de côté » par rapport à la dimension scientifique de la discipline.

Je suis devenue enseignante à l'Université d'Artois en septembre 1994 –fondée en 1992 dans la vague du plan de modernisation des universités intitulé « Universités 2000 » décidé par Lionel Jospin, l'Artois avait alors deux années d'existence. Compte tenu de l'éloignement par rapport à mon lieu de résidence parisien, je pensais n'y rester que quelques années. Or malgré cet éloignement qui a fluctué pour se réduire parfois (j'ai vécu à Lille entre 1996 et 1998) ou inversement s'accroître notablement (j'ai ainsi pendulé entre Lausanne, où je m'étais installée, et Arras entre septembre 2005 et juillet 2007), j'y suis restée presque 20 ans de 1994 à aujourd'hui, sous des statuts différents et avec des responsabilités inégalement réparties dans le temps. D'une certaine façon et *a contrario* de mes premières intentions, l'université d'Artois, est devenu le lieu stable, point d'attache en continu du fil de mes déplacements tant géographiques que personnels ou intellectuels. Ces quelque vingt années, que je me propose de présenter ici dans leur seule dimension institutionnelle, témoignent d'une participation au fonctionnement de cet établissement qui se différencie en fonction des missions de l'enseignant-chercheur et au gré des changements de direction à la tête du département ou de l'université. En septembre 1994, m'étant assurée d'un point de chute alimentaire sur la base d'une nomination définissant une mission d'enseignement –mission qui caractérise la fonction du P.R.A.G. (service d'enseignement de 384h annuelles) dans un établissement universitaire–, je n'étais pas très au clair sur le développement de cette situation universitaire, puisque je n'envisageais plus à l'époque de conduire à nouveau un projet scientifique personnel.

Presque vingt ans d'affectation dans un même établissement universitaire⁵⁹, ce n'est pas rien, *a fortiori* dans un établissement qui, pendant cette période, se crée et trouve progressivement sa manière de prendre en charge ses différentes missions d'éducation, de recherche et d'insertion, en s'autonomisant des universités de Lille dont elle a émané à la fin des années 1980 et avec qui elle compose depuis 2009 le PRES Lille Nord de France⁶⁰. Cette

⁵⁹ Nombre des données factuelles rapportées ici ont été compilées avec obstination par M. Galochet, MCF à l'université d'Artois, aux fins de la rédaction de sa propre HDR. Je le remercie de me les avoir transmises et d'avoir accepté que je les utilise.

⁶⁰ Le Pôle de Recherche et d'Enseignement Supérieur de Lille Nord de France, créé en 2009, est un Etablissement public de coopération scientifique (EPCS), il comprend les universités de Lille I, II, III, d'Artois,

université située dans la 2^{ème} région universitaire de France pour ses effectifs et dont le siège est à Arras, est à la fois multipolaire (8 UFR et 2 IUT situés à Arras, Lens, Douai, Béthune et Liévin) et de taille modeste : les effectifs étudiants, qui ont cru constamment de 1992 (total de 3 554 étudiants) à 1997 (11 302 étudiants), se sont stabilisés depuis cette date pour se maintenir entre 9 000 et 10 000 étudiants suivant les années –effectifs IUFM exclus⁶¹. D’après les chiffres publiés dans le rapport d’évaluation de l’AERES en 2009 (source : www.aeres-evaluation.fr) et dans les rapports de l’observatoire de la vie étudiante de l’université d’Artois en 2009 et 2010 (source : www.univ-artois.fr/content/.../4449/.../STATINFO_2010_WEB.pdf), l’université d’Artois présente le profil d’une université de proximité avec : un recrutement régional de ses étudiants (sur le pôle d’Arras, 29,6% des étudiants sont arrageois, 16,7% béthunois, 5,8% douaisiens, 22,8% lensois et liévinos, 8,8% lillois, 10,3% d’autres lieux du Nord-Pas de Calais, et seulement 6% sont originaires d’une région hors Nord-Pas de Calais), mais aussi de fortes représentations du grade de Licence (82% des effectifs contre 72% au niveau national) par rapport aux grades de Master et Doctorat, des formations professionnelles (31%) et des IUT (18% contre 8% au niveau national), des bacheliers entrants issus de filières technologiques et professionnelles (30% contre 18,7% au niveau national) et des étudiants boursiers sur critères sociaux (42% contre 25% au niveau national) –un phénomène qui fait écho à l’origine socio-professionnelle modeste des étudiants artésiens (parents retraités ou inactifs 16,2% contre 13,3% au niveau national ; ouvriers 24,5% contre 11,4% ; professions intermédiaires 16,3% contre 16% ; employés 12,7% contre 15% ; cadres et professions intellectuelles supérieures 22,1% contre 34,9% ; artisans et commerçants 6,7% contre 7,4% ; agriculteurs 1,6% contre 2,1%). Le département de géographie de l’université d’Artois est associé au département d’histoire dans l’UFR d’histoire-géographie et situé dans le pôle d’Arras de l’université. Les effectifs de la faculté sont inférieurs à 1000 étudiants depuis 2006 et se sont stabilisés entre 600 et 700 ; ceux de géographie décroissent régulièrement depuis quinze ans : 300 étudiants en 1997-98, à 200 en 2001-2002, 100 en 2007-2008, toutes formations confondues. Les effectifs enseignants se sont établis à 10 depuis le début des années 2000, ils comprennent au maximum 2 Pr., 8 MCF (dont une délégation IRD depuis 2008) et 1 PAST –les besoins restant étant satisfaits par un nombre circonscrit de postes ou demi-postes d’ATER et le recours aux vacances. Ces enseignants-chercheurs ont été pour la plupart recrutés sur des postes non profilés ou aux profils élargis (géographie humaine/géographie physique) –à l’exception d’un poste de MCF fléché « tourisme » en 1998, de 2 postes de MCF « géographie humaine des espaces urbanisés et concours » et « géographie physique, SIG » en 2006, d’un poste de MCF « frontière et environnement » en 2008 et d’un poste de PR « Habiter, durabilité et discontinuités urbaines » en 2010). Cette absence de profilage est au service d’une polyvalence des enseignants du département qui sont engagés dans les formations générales de Licence en géographie (parcours « aménagement-environnement », « parcours enseignement ») et en histoire (parcours « enseignement », parcours « patrimoine », parcours renforcé « sciences politiques »), dans la formation aux concours de CAPES d’histoire-géographie, aujourd’hui MEF, et selon les années d’agrégation d’histoire et/ou de géographie, mais aussi dans la licence professionnelle de géographie (« Aménagement du paysage »), depuis 2011, dans la licence professionnelle de l’IUT de Béthune (« Bâtiment et construction. Construction

du Littoral et de Valenciennes, l’Ecole centrale de Lille et l’Ecole des mines de Douai, auxquelles s’associent 14 autres établissements d’enseignement supérieur.

⁶¹ L’IUFM du Nord-Pas de Calais a été intégré à l’université d’Artois en 2008.

durable, habitat et environnement urbain »), dans la formation en IUP tourisme, depuis 2005 (devenu Master professionnel 1 et 2 Mise en valeur du Patrimoine, MVP, en 2008), dans le Master professionnel et recherche 1 et 2 bivalent géographie et économie DTAE (Développement des Territoires, Aménagement et Environnement), depuis 2010. Mais sous cette absence de profilage, le recrutement a permis d'accroître les ressources humaines de l'EA 2408 DYRT dont l'un des principaux axes de recherche tourne autour du développement frontalier, en particulier nord-européen : 9 des 10 enseignants du département de géographie sont membres de l'EA, tandis que les 4 chercheurs de l'équipe restants sont, pour 3 d'entre eux, MCF à l'IUFM du Nord-Pas de Calais et MCF en économie dans la faculté EGASS (Économie Gestion Administration et Sciences Sociales) de l'Artois.

Tableau 1 : Définition et répartition des missions de MCF, Anne Volvey, Université d'Artois

	Mission enseignant (statut et %)		Missions administratives électives (Université)	Missions administratives nominatives/électives (Département)	Mission scientifique
Sept. 1994	PRAG (à 100%)				
Sept. 1996					
Sept. 1999			Membre élue CEVU		
Sept. 2000			Membre élue CA	. Responsable des Etudes (Deug 2)	
Sept. 2001	(décharge 192h)			. Responsable des Stages de Terrain	Membre associée de l'EA 2468 DYRT
Sept. 2002	MCF au titre du détachement (à 100%)				
Sept. 2004	MCF titulaire (à 100%)			Responsable des Etudes (Licence)	
Sept. 2005				Membre élue de la Commission de spécialistes (suppl.)	
Sept. 2007			Congé d'adoption	Congé parental	
Sept. 2008	MCF titulaire (à 80%)				
Sept. 2009					
Sept. 2010					
Sept. 2011	CRCT – CNU (1 ^{er} semestre)	MCF titulaire (à 100%)		Montage et Responsabilité de la Licence Professionnelle « Aménagement des paysages »	

A mon sens, les périodes les plus riches de mon implication dans cet établissement coïncident tout d'abord avec mes années de PRAG, pendant lesquelles, outre une charge

pédagogique importante propre au statut (384h/an pendant 6 ans, puis 256h et 192h sur les deux dernières années), je me suis investie dans la vie administrative de l'Université (membre élue des Conseils sur deux mandatures, la deuxième ayant été interrompue par mon changement de statut) et du département (responsable des études de Deug 2 et des sorties de terrain). Ce sont, en effet, les années de la mise en route de l'établissement universitaire et de sa normalisation administrative –création par décret en 1991, plein exercice en 1992, ouverture progressive des différents pôles de cette université multipolaire, fin du statut d'administration provisoire en 1996-97. Ce sont aussi les années assez excitantes de profilage du positionnement disciplinaire du département de géographie, avec dès l'origine un questionnement récurrent sur la place de la géographie par rapport à l'histoire –et donc, parallèlement, aux enseignements destinés aux concours de l'enseignement– dans une UFR que cette dernière gouverne⁶² et aussi un questionnement fort sur l'importance de l'orientation régionale nordiste en matière d'enseignement puis de recherche, ainsi que sur la place et la nature de la géographie physique dans le cursus d'enseignement⁶³. Du fait de mon élection aux différents conseils de l'université et du petit effectif enseignant du département, je participe concrètement à cette mise en route et à la définition de ce qui s'y met en jeu, au-delà sans doute de ce qui est d'usage pour un PRAG. La deuxième période d'implication personnelle correspond, d'autre part, aux deux dernières années pendant lesquelles j'ai assuré le montage et la responsabilité d'une formation professionnelle de Licence3 (cf. plus loin). Faut-il, dans cette segmentation de mon implication dans les tâches collectives du département, voir l'effet général d'une pratique genrée ou statutaire (liée au statut) du pouvoir et/ou de la manière dont je m'y rapporte et m'en accommode ? Je note simplement, qu'à l'échelon du département, les années les plus riches correspondent à des périodes où la direction du département était assurée par des femmes Maître de conférences, de 1999 à 2005 et depuis 2009, et caractérisée par une gouvernance plutôt collégiale –et formalisée comme telle entre 1999 et 2003. Inversement, les années intermédiaires sont marquées par le mode de gouvernement plus individuel, concentré et moins transparent d'un directeur, qui, par le truchement de l'ensemble de ses fonctions, a une influence hiérarchique décisive sur l'administration, la formation (initiale, continue), le recrutement des enseignants-chercheurs, la recherche et sa publication, et cela à l'échelle du département et de la faculté comme à celle de l'université. Qu'on veuille y voir le syndrome d'une petite et jeune université aux effectifs de Pr. réduits et volatiles ou le sens des responsabilités d'une personne ou encore une conjonction circonstanciée des deux, cette concentration du pouvoir sur une personne a constitué pendant toutes ces années la toile de fond du travail collectif du département, où les inimitiés d'origine idéologique, épistémologique ou humaine avaient des répercussions individuelles à travers toute la chaîne de compétences de l'échelon du département à celui de l'université au point de favoriser la concentration secondaire de l'ensemble des

⁶² La liste des batailles les plus importantes des enseignants géographes au sein de l'UFR d'histoire-géographie : commission de spécialistes autonome, préparation de l'agrégation de géographie, création d'une équipe de recherche, etc.

⁶³ L'orientation régionale sera subsumée sous une orientation frontière et discontinuité qui s'affirmera avec l'arrivée en 2000 de Jean-Pierre Renard, Pr. d'origine lilloise, et qui permettra aussi le recrutement de collègues dont les recherches sont associées à d'autres aires géographiques que le Nord-Pas-de-Calais et à d'autres champs que la géographie industrielle et urbaine (notamment géographie du tourisme et de l'aménagement). Pour ce qui concerne la géographie physique, d'emblée elle relève de courants scientifiques contemporains : géographie fractale ou géographie environnementale, avec un accent mis sur la maîtrise d'outils (notamment télédétection et SIG).

responsabilités subalternes dans les mains d'une poignée de collègues. Par conséquent, ces années intermédiaires ont été pour moi (mais aussi pour d'autres collègues) celles d'un certain désengagement d'abord contraint puis lassé, voire consentant puisque ce dessaisissement puis cet empêchement me (nous) libéraient, en quelque sorte, des tâches collectives pour d'autres tâches pédagogiques ou scientifiques, exercées ou non au sein de l'établissement.

On observera que, alors que je relance mon activité de recherche par une inscription en thèse fin 1997, je n'ai jamais été pleinement chercheuse dans l'Equipe d'Accueil 2468 DYRT (Dynamique des réseaux et des territoires), Ecole Doctorale SESAM (Sciences Economiques, Sociales, de l'Aménagement et du Management) de l'Université d'Artois, pôle d'Arras. Les raisons de mon statut de « chercheuse associée » trouvent leur origine, à côté des raisons managériales décrites ci-dessus, dans une irréductibilité des thématiques et des postures épistémologiques. Depuis sa création en tant que jeune équipe en 1995, transformée en équipe d'accueil en 1998, l'EA DYRT a été dirigée par : Pr. Didier Paris (1995), Pr. Olivier Sevin, (1996-1998), Pr. Bouziane Semmoud (1998-2001), Pr. Jean-Pierre Renard (2001-2007), Pr. Téléphore Brou (2007-2011) et depuis 2012 par le Pr. B. Reitel. Elle regroupe ces dernières années 13 enseignants-chercheurs titulaires Professeurs et Maîtres de conférences, 2 chercheurs associés, 9 membres associés (PRCE ou PRAG), 2 ingénieurs d'étude et de recherche, environ 7 doctorants. Les recherches du laboratoire portent sur les discontinuités socio-spatiales et environnementales et leurs effets territoriaux. Elles s'organisent en trois programmes plus ou moins interfacés et poreux : 1- les dynamiques frontalières –un programme impulsé par J. P. Renard spécialiste des discontinuités, notamment frontalières ; 2- l'approche systémique de l'environnement littoral et forestier –un programme impulsé par V. Morel et M. Galochet ; et 3- la santé publique et les maladies infectieuses en lien avec les dynamiques environnementales et frontalières –un programme proposé par T. Brou climatologue spécialiste des milieux tropicaux humides. Il est difficile d'y articuler les thèmes de recherche dont je m'occupe depuis la fin des années 1990⁶⁴ (cf. Chapitre 3– 3.1.), non seulement pour des raisons thématiques mais surtout pour des raisons épistémologiques à la fois d'ordre paradigmatique et d'ordre méthodologique. La géographie des membres du laboratoire est une géographie générale construite sur l'étude de cas régionale, via l'observation systématique (*i.e.* le recours à des méthodes quantitatives), et centrée sur la question de la production d'espaces. Pendant ma thèse, j'étais doctorante à l'UMR 8504, Géographie-Cités, Université de Paris 1 – La Sorbonne, dans l'Equipe EHGO (Epistémologie et histoire de la géographie) que dirigeait M.-C. Robic (Directrice de recherche au CNRS), ma directrice de thèse, puis Jean-Marc Besse ; en septembre 2009, j'ai été élue membre de l'UMR 5600, Environnement Ville et Société, de l'Université Jean Moulin Lyon 3. La plupart de mes collaborateurs en recherche ces dernières années se trouvent ou se sont trouvés dans l'ensemble des laboratoires de l'UMR 5600 à Lyon (Universités de Lyon 2 ou 3, ou ENS-LSH) ou à Saint-Etienne (Université Jean Monnet) –notamment ceux avec qui je collabore depuis 2009, dans l'ANR Médiagéo (Dynamiques et médiations des savoirs géographiques). Je suis néanmoins chercheuse associée de l'EA 2468 depuis septembre 2002 et j'ai, à ce titre, assisté à quelques réunions de laboratoire et, au gré des thématiques, à quelques conférences.

⁶⁴ Il m'est arrivé par exemple qu'un directeur de l'EA tergiverse sur le remboursement d'ouvrages de psychanalyse –qui sont une des bases bibliographiques de mes recherches– au nom du fait que je suis géographe..., ou qu'un autre me demande une invitation des artistes que j'avais sollicités pour des entretiens et une lettre de justification avant de m'accorder le remboursement du billet de train.

J'ai donné, dans le cadre de l'EA, trois conférences sur mes thèmes de recherche : l'épistémologie de la discontinuité en géographie en 2002, le terrain des géographes en 2004 et la dimension spatiale des pratiques artistiques contemporaines en 2006. En juin 2008, dans le cadre de la Maison de la recherche (Université d'Artois), j'ai aussi co-organisé avec des collègues membres de l'UMR 5600, un colloque international intitulé « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » / « *Mapping practices : doing fieldwork in geography* ». En mars 2007, dans le cadre de la MESH (Maison européenne des SHS) du Nord, j'ai aussi co-organisé avec Anne Boissière (Pr. Philosophie, Université de Lille 3) et Véronique Fabbri (Collège international de philosophie) un symposium pluridisciplinaire intitulé « Activité artistique et spatialité », qui a rassemblé dans une interdisciplinarité inédite des philosophes et des praticiens de l'art, des psychanalystes et des géographes (cf. Chapitre 3– 1.3.).

Au final, mon profil arrageois est assez conforme à la donne de départ : il est centré sur la mission pédagogique, individuelle et collective. Mon recrutement comme MCF à mi-parcours n'a pas changé cette donne, puisqu'il s'est fait sur des arguments essentiellement pédagogiques et didactiques (cf. Chapitre 3– 3.2.), à une époque où l'idée selon laquelle les trois missions d'un enseignant-chercheur devaient être effectuées dans le même établissement, sous peine d'un manque-à-gagner pour celui-ci, n'était pas encore érigée en règle absolue de leur recrutement et en moyen marketing des services universitaires et du *branding* universitaire en direction des tissus entrepreneuriaux locaux et des bassins de clientèle estudiantins. Et c'est donc sur le fil que j'ai maintenu des rattachements scientifiques extérieurs à ma résidence administrative, convaincue que la plus value d'une inscription scientifique à l'Artois pour le laboratoire comme pour moi serait faible, et acceptant les conséquences d'un tel choix (quasiment aucun financement de recherche) ou tentant d'en contourner les limites (demande de CRCT au titre du CNU en 2010). En revanche mon investissement pédagogique en Artois a été appliqué, aussi bien à titre individuel qu'à titre collectif, et favorisé par les positionnements stratégiques privilégiés à l'Artois à partir de 2004, en faveur des spécialités scientifiques de chacun des enseignants du département (cf. Chapitre 3– 3.2.). A titre individuel, j'ai toujours tenu à assurer une charge d'enseignement dans les cycles L et M de la formation en géographie, dispensant des enseignements de plus en plus axés d'une part, sur une dimension réflexive appliquée à la discipline ou au métier de géographe (L1 et L3) trouvant sa place dans la filière de formation « Enseignement » (*i.e.* préparation des concours de l'enseignement secondaire), et axés d'autre part, sur l'art pour des formations en aménagement (L3, parcours « Aménagement et Environnement » et Master DTAE « Développement des Territoires, Aménagement et Environnement »). Sur le fondement de mes compétences en matière de géographie de l'art, je participe aussi à d'autres formations de la faculté, au Master Mise en valeur du patrimoine, par exemple pour des cours portant sur l'art contemporain inclus dans le module « histoire de l'art » et pour des cours portant sur le développement culturel dans le module « Aménagement et patrimoine ». La mise en perspective de ces contenus d'enseignement avec les profils des étudiant-e-s d'une part, et avec l'environnement régional d'autre part, est intéressante. Les étudiant-e-s de l'Artois dans leur grande majorité ont peu de connaissance en matière d'art contemporain et ne désirent pas en avoir, comme en témoigne la phrase « la géographie de l'art n'a rien à faire dans un cursus normal de géographie » qui concluait une pétition contre mon cours portée par les étudiants de L3 en 2005 – première année de son enseignement. Mais les collectivités

territoriales de la région Nord-Pas-de-Calais sont, de leur côté, très versées dans le développement culturel, et surtout artistique, des territoires. Lille Capitale Européenne de la culture en 2004 en a été le fer de lance et, aujourd'hui, l'installation du Louvre-Lens en est à la fois le coup d'éclat et la locomotive pour des acteurs régionaux qui en attendent un « effet Guggenheim ». L'université d'Artois elle-même cherche à en bénéficier (cf. ci-dessous).

A titre collectif, outre une prise en charge rigoureuse des tâches administratives banales afférentes à la mission pédagogique et une implication toujours active et réfléchie dans le processus de renouvellement et/ou habilitation ministérielle des maquettes dans le cadre des contrats quadriennaux successifs (1998-2001, 2002-2005, 2006-2009, 2010-2013), j'ai activement participé à la conception de projets pédagogiques plus spécifiques. A titre d'exemple, en 2010, j'ai participé aux réunions de réflexion sur la création d'un axe d'excellence « Arts – Cultures – Patrimoines » qui visait le positionnement de l'Artois au sein de l'offre de formation et de recherche du PRES Lille Nord de France. Le projet qui cherchait à fédérer un ensemble de Masters (Master Mise en valeur du patrimoine de la Faculté d'histoire-géographie d'Arras, Master Instrumentation au service de l'art de la faculté de Sciences de Lens et Master Arts du spectacle de l'UFR Lettres et Arts d'Arras) et d'expériences pédagogiques collectives (fouilles archéologiques de la chartreuse du Mont-Saint-Marie de Gosnay dans lesquelles la faculté d'histoire-géographie est impliquée depuis 1997) et individuelles (par exemple, mes cours de géographie de l'art en L3, filière aménagement), n'a pas abouti.

Mais, ces dernières années, ce sont le montage et la mise en œuvre de la Licence professionnelle « Aménagement paysager. Gestion durable des espaces verts urbains et ruraux » qui ont retenu toute mon attention pédagogique. J'ai hérité en septembre 2010 de ce projet de formation en partenariat avec le LEGTA (lycée agro-environnemental) de Tilloy les Mofflaines, retoqué une première fois par le ministère à l'été 2010. Il s'agit donc à la fois de reprendre le dossier d'habilitation pour répondre aux critiques du Ministère, de transformer des intentions en une véritable maquette de formation centrée sur la gestion différenciée des espaces verts et de recruter des formateurs pour sa mise en œuvre. Habilitée en juillet 2011, elle ouvre en septembre de la même année pour former des « Coordonnateur/trices gestionnaires des espaces verts », des « Chargé-e-s d'aménagement en gestion durable des espaces urbains et ruraux », des « chef-fes de projet paysage », des « manager-e-s de service espaces verts ». Le montage d'une formation de qualité et sa mise en œuvre ont été pour moi l'occasion d'exercer à nouveau des tâches collectives et de le faire selon les principes projectuels et pluriactoriels, et dans le respect d'une pluridimensionnalité qui m'importent. Du fait de la triple origine professionnelle de ses acteurs (Lycée/CFA, université et « professionnels » issus des collectivités territoriales, du monde associatif ou du monde entrepreneurial) et de la diversité de son public, une LP a une dimension didactique et pédagogique particulière. Elle intègre des savoirs fondamentaux (en l'occurrence, de géographie et des sciences de l'environnement), des savoirs appliqués (économie, management, communication, science juridique, paysagisme) et des savoir-faire opérationnels (méthodes de diagnostics et d'expertises, SIG et cartographie appliquée) autour de la gestion différenciée⁶⁵, dans un ensemble diversifié de pratiques pédagogiques alliant le terrain,

⁶⁵ La gestion différenciée est une nouvelle approche de l'aménagement des espaces verts dits naturels ou anthropisés en milieu urbain, péri-urbain ou rural, qui cherche à intégrer développement durable et amélioration du cadre de vie et du paysage, dans un modèle socio-économique soutenable pour les collectivités territoriales.

l'observation en entreprise ou dans une collectivité territoriale et le cours magistral ou les travaux pratiques en salle de classe, mises en perspective de stages en situation professionnelle. Elle s'adresse à un public d'étudiants en provenance de BTS (BTS mention « Aménagement paysager » et BTS mention « Gestion et protection de la nature ») qu'elle doit acclimater aux formes et contenus d'un enseignement plus abstrait et théorique, et à une culture universitaire. Pour diriger cet assemblage différencié d'acteurs et de pratiques, j'ai adopté un principe de collégialité que j'ai appliqué à la répartition des charges comme à la prise de décisions, pour créer une dynamique d'équipe. Réflexivement, mon engagement dans la Licence professionnelle et les manières de faire que j'y ai développées doivent sans doute beaucoup aux modèles d'action et aux types de pratique que j'étudie dans le domaine scientifique : les formes participatives de la pratique artistique (Cf. Chapitre 4– 3.) et de la pratique géographique (cf. Chapitre 5– 3.3.).

Conclusion

Mais, bien avant ce long parcours académique à l'Artois, les années 1990 sont surtout pour moi une période d'engagement dans des pratiques non scientifiques : une cure psychanalytique et une pratique artistique, qui me ramèneront sur la voie du géographique scientifique, après une reconnaissance des motifs de la crise budapestoise et de leur première élaboration dans des objets d'art textiles. C'est cette voie qui fonde un parcours sur des traverses que je vais exposer maintenant.

La mise en œuvre de l'agenda 21 à l'échelle des collectivités territoriales, par une approche de type gestion différenciée, s'appuie sur la prise en compte d'un ensemble de paramètres tant physiques qu'humains (patrimoine vert, usages et valeurs du lieu, représentations et significations, etc.) associés au(x) lieu(x), afin d'adapter le plan d'aménagement et de gestion des espaces verts à l'utilisation et à la représentation que les acteurs (experts, administrateurs, résidents, usagers) se font de ces milieux localisés dans leur espace de vie et/ou leur périmètre de compétence. La gestion différenciée tente l'intégration d'un processus de re-naturalisation des espaces verts dans les usages et les pratiques de ceux-ci, via des stratégies de différenciation des modes de gestion des espaces verts au sein d'un territoire donné, et de développement de la communication et de la pédagogie ciblées.

Chapitre 2– *E-loignements (1993-2003) : Crise, rupture et dépassement*⁶⁶.

La seconde moitié des années 1990 et le début des années 2000 est, pour moi, une période très dense. Marquée par un mouvement apparent d'éloignement par rapport à la science géographique, par l'investissement d'activités qui semblent fort éloignées de celle-ci, elle est en fait la période pendant laquelle je construis les conditions psychique, théorique et pratique de mon travail scientifique avant de les articuler entre elles en une proposition scientifique. Ce second chapitre présente un matériel particulier, celui lié à ces activités –y compris jusque dans certaines de leurs productions non directement scientifiques. Il a un rôle tout à fait particulier dans ce texte d'HDR, puisqu'il présente à la fois les théories psychanalytiques transitionnelles sur lesquelles s'appuie mon travail scientifique aujourd'hui –sur le terrain en art et en géographie– (cf. Chapitre 5– 3.) et dessine les pistes d'une première mise au travail de celles-ci autour de mes expériences personnelles de terrain et artistiques – autour d'une mise en abyme réflexive au statut introductif. Il reprend les éléments présentés dans le chapitre 1 pour les construire réflexivement et les objectiver autrement autour de la mise en relief des motifs identitaires inconscients du sujet qui trouve/crée ses objets scientifiques/artistiques via des situations de recherche (pratiques et expériences). Il se présente, par conséquent, comme la construction d'une autre perspective sur la question du rapport entre identité subjective et pratique scientifique que celle présentée dans le premier chapitre en termes de positionnalité (*positionnality*), et réalise, ce faisant, une première mise en perspective critique des fondements métathéoriques et des propositions théoriques de la géographie post-moderne anglophone (particulièrement féministe), un premier positionnement par rapport à cette épistémologie (cf. Chapitre 5– 1.2.). Il se présente aussi comme un premier matériau de recherche (de nature totalement réflexive) pour l'étude des problématiques que j'élabore dans le chapitre 5 à partir d'un double corpus constitué d'une part, du recueil d'expériences de géographes français (cf. Chapitre 5– 3.2.) et d'autre part, du recueil d'expériences et de l'analyse des œuvres d'artistes (cf. Chapitre 5– 3.3.). Ce qui est au cœur de ce deuxième chapitre c'est la question de la créativité scientifique dans son rapport avec l'identité subjective (la construction de celle-ci), tandis que la dimension spatiale qui inscrit fortement cette problématique dans le champ de la géographie sera, elle, au cœur du 3^{ème} tome de cette HDR (cf. Chapitre 5– 3.1.).

2– 1. Analyse transitionnelle d'une crise : fondements théoriques

« La crise : pour l'avoir éprouvée surgissant d'une seule pièce, inattendue, dans la massivité indéchiffrable de l'événement, nous maintenons longtemps après sa résolution l'idée qu'elle nous a surpris, qu'une part de nous même y était étrangère. Ce n'est qu'irruption faite, et

⁶⁶ Titre d'un ouvrage collectif définissant la clinique transitionnelle en psychanalyse et présentant des études de cas (Kaës *et al.*, 1997). L'« é-loignement » fait référence par ailleurs à l'idée heideggérienne selon laquelle la distanciation physique est condition du rapprochement/d'ouverture du sujet avec/à son monde dans l'ordre du Dasein. Elle désigne ici les détours et mises à distance par lesquels je suis passée pour construire mon projet géographique.

à certaines conditions qui nous permettent, dans le temps de l'après-coup, de nous ressaisir comme sujets d'une crise qui nous a séparés de nous-mêmes, qu'elle s'inscrira dans la chaîne d'une histoire. Une histoire au passé indéfini, que la crise a rendu confus et obscur, et dont nous aurons à reconnaître qu'elle aura produit cet effet de confusion, pour autant que nous parviendrons à reconstruire la signification qu'elle aura eue pour nous, et que désormais elle prendra en nous. (...) Les crises que nous avons nécessairement à vivre, et pour vivre, ne sont pas seulement des crises privées, intimes, individuelles. (...) Pour certaines d'entre elles, elles ont leur cause dans la relation du sujet avec son environnement d'objets, électifs ou imposés ; elles ont sur eux des effets : d'une manière inaugurale, les propriétés de l'objet sont telles qu'il est en mesure de déclencher la crise et de contribuer à sa résolution. En dépit de ses efforts pour mettre l'objet 'en position favorable', le sujet le rencontre d'abord dans l'expérience fondamentale de la violence qu'il produit en lui, par son absence, son manque ou sa présence excitante et traumatique, dans le dérèglement qu'il instaure, dans la menace qu'il contient. (...) [et plus loin] L'analyse transitionnelle propose une perspective de la pratique psychanalytique centrée sur l'élaboration de l'expérience de crise, afin que se rétablisse une aire transitionnelle entre l'espace intrapsychique, l'espace intersubjectif et l'espace de la culture. On pourrait dire aussi : afin que les objets internes soient placés en position suffisamment favorable dans leurs rapports avec les objets externes, de telle sorte que le sujet y retrouve sa capacité de symboliser, de penser et de créer. L'analyse transitionnelle est une méthode d'investigation, de traitement et d'élaboration des effets psychiques des expériences de rupture et de discontinuité dans l'appareil psychique individuel et groupal. Elle crée le rétablissement de nouvelles continuités de l'organisation de l'espace intra-psychique dans ses corrélations intersubjectives, à travers la formation d'aires transitionnelles génératrices d'illusion, de symbolisation et de créativité. (...) L'analyse transitionnelle implique l'instauration d'un cadre, à la fois ferme et malléable, propre à rétablir les fonctions de conteneur, de liaison et de transformation de l'expérience et des pensées, capable de soutenir le jeu interprétatif nécessaire à l'élaboration multidimensionnelle de l'expérience de la crise. » (Kaës, 1997: 1-2 et 7).

Le texte d'une HDR n'est pas le lieu pour parler d'une expérience psychanalytique, mais il m'importe de dire ici dans quelle mesure et sur quelles bases elle a réorienté mon parcours de recherche –la théorie psychanalytique étant aujourd'hui au cœur de ma proposition scientifique et la cure psychanalytique en ayant été l'opérateur. J'aimerais ainsi mettre en évidence combien les difficultés budapestoises dans l'ordre du scientifique (terrain, gestion du monde académique, etc.) étaient des manifestations d'une crise personnelle. Combien elles avaient plus à voir avec les failles d'un sujet psychologiquement fragile et fragilisé par la situation de recherche qu'avec la vulnérabilité d'un sujet épistémique scientifiquement immature, projeté dans un champ de rapports de pouvoir qu'il ne pouvait maîtriser. Si, comme je l'ai montré précédemment, ces failles avaient bien été mises au jour et à l'épreuve dans le jeu des différents rapports de pouvoir qui organisaient le contexte d'action de mes recherches hongroises, il me semble néanmoins que la définition de l'identité qui sous-tend la théorie de la positionnalité n'est pas apte à rendre suffisamment compte de l'expérience d'affaiblissement narcissique et d'inhibition de la créativité (de l'activité symbolique) que j'ai alors vécue ni des premières stratégies d'une reconstruction de soi via une pratique à dimension spatiale que j'ai alors mises en place. En effet, les difficultés et les doutes attachés à l'activité de recherche et principalement de terrain sont partagés par une large majorité de doctorant-e-s, particulièrement en début de parcours, mais ils ne les conduisent pas tou-te-s à l'échec. Et c'est donc, par comparaison, l'incapacité dans laquelle je me suis trouvée de transformer mon cadre de recherche en environnement facilitateur propre à soutenir le processus de construction d'une identité et d'une autorité légitimes de chercheur, et, par conséquent, en creux, l'inhibition de l'activité symbolique et de l'expérience culturelle

en général –soit de la créativité– qui a alors été la mienne, qu’il me semble important de mettre en mots pour rendre compte réflexivement de mon parcours de recherche. Cette mise en mots d’une crise subjective identitaire, de ses conditions relationnelles, de ses manifestations et de son dépassement, impose ici une présentation de la perspective transitionnelle sur ce que la psychanalyse contemporaine appelle la souffrance narcissique-identitaire, c’est-à-dire sur l’expérience de vie de personnes présentant des troubles bénins (personnalités dites narcissiques) ou sévères (personnalités dites alors *borderline*) de la construction identitaire de soi et présentant un potentiel créatif à la fois entravé et au travail. C’est la question du rapport dynamique originaire et durable entre identité subjective et créativité qu’élabore ce courant de la psychanalyse contemporaine, faisant de la créativité l’enjeu et l’outil de la construction de l’identité de soi. Ainsi la théorie transitionnelle constitue l’un des cadres privilégiés de l’intelligibilité psychanalytique contemporaine de la créativité artistique (Winnicott, 1970 ; Anzieu, 1981 ; Tisseron, 1987 ; Milner, 1987) et intellectuelle (Anzieu, 1981). Tandis que dans le champ scientifique, Liz Bondi et Amanda Bingley, des géographes féministes anglaises, y font directement référence pour décrire et qualifier la relation d’un directeur de recherche avec son doctorant (Bondi, 1999) et/ou ce que pourrait être celle d’un jeune chercheur (doctorant), pratiquant les méthodes d’entretien qualitatif, avec un contrôleur dans le cadre d’une analyse didactique⁶⁷ (Bingley, 2002) –Je reviendrai sur ces points dans le Chapitre 5– 1.2. La présentation de la psychanalyse transitionnelle sera ici conduite en comparaison des apports de la psychanalyse freudienne et de sa refondation lacanienne, d’une part, parce que la psychanalyste transitionnelle est comprise en France comme l’alternative au formalisme longtemps dominant du lacanisme – tout particulièrement sur les questions de l’identité subjective et de l’activité symbolique qui m’occupent ici–, et, d’autre part, parce que le freudisme et le freudo-lacanisme étant mieux connus des milieux non « psy », la présentation de la transitionnalité nécessite son dégagement en référence à ces courants mieux identifiés. Dans cette perspective, je m’autoriserai de nombreuses citations d’auteurs organisées à l’intérieur d’un raisonnement porteur d’une analyse de ce courant centrée sur identité subjective, créativité, relation à l’environnement-objet et corps. Enfin, cette présentation servira de support à l’élaboration des fondements de mes propositions théoriques (cf. Chapitre 5– 3.1.), pour laquelle elle sera sollicitée. Comme dans l’ensemble du texte de cette HDR, la présentation, l’analyse et la mobilisation hors champ des apports théoriques et conceptuels de la psychanalyse (en particulier transitionnelle) reposent sur la lecture des nombreux textes sollicités par une non spécialiste (à la fois non praticienne et non théoricienne) –curieuse, méthodique et approfondie, cette lecture n’est sans doute pas exempte de contre-sens ou de faux-sens. J’espère qu’au final, le produit de cette lecture studieuse mais aussi orientée ne sera pas jugé à la fois comme dénué de sens par les non-initiés et comme tissé de contresens par les spécialistes.

⁶⁷ L’analyse didactique (ou contrôle) est une pratique obligatoire de la formation d’un psychanalyste. Elle correspond à un emboîtement de psychanalyses et désigne « la psychanalyse conduite avec un patient par un psychanalyste lui-même en cours d’analyse et qui accepte d’être contrôlé ou supervisé, c’est-à-dire de rendre compte de cette psychanalyse à un autre psychanalyste appelé contrôleur. Le contrôle porte d’un côté sur l’analyse par le contrôleur du contre-transfert du contrôlé à l’égard de son patient et de l’autre sur la manière dont se déroule l’analyse du patient. » (Roudinesco et Plon, 1997: 194). A. Bingley (2002) souligne dans son texte « the risks of embarking on in-depth research without adequate training or supervision ».

2– 1.1. De l'identité subjective, de la créativité et du corps

A mon sens, l'échec de mon parcours de recherche hongrois ne trouve pas à s'expliquer suffisamment par une interprétation en termes de positionnalité, c'est-à-dire dans les termes exclusifs d'une identité sociale et culturelle (*gender*, race, classe, génération, etc.) mise en jeu ou malmenée dans des rapports de pouvoir/domination –soit dans les termes exclusifs d'une définition sociale du sujet et de l'identité subjective. Cette socio-logique identitaire localise la question de l'identité dans les processus socio-culturels et la soumet à la dynamique des normes collectives au maintien desquelles elle participe en retour. Elle fait du sujet le produit des aliénations successives (des identifications) de l'individu à des systèmes symboliques variés portés par des institutions (au nombre desquelles la famille, la différence de sexes, etc.) dont il n'a pas, par définition, la maîtrise, vis-à-vis desquelles il est dépendant. Elle associe subjectivité et sujétion, pour faire de la première le procès de la seconde (procès de sujétion). Dans cette perspective, du côté de la psychanalyse, chez Lacan par exemple, le sujet « oscille à l'infini entre l'illusion d'identité, les croyances narcissiques d'une 'captation imaginaire', résumées dans la figure du *moi*, et l'inconnu du conflit, la reconnaissance d'une question venue de l'*autre* (à commencer par l'autre sexe) comme ce qu'il a pourtant de plus propre » (Balibar, Cassin et Libera, 2004: 1250). A la croisée du structuralisme linguistique de Saussure (le primat du langage dans la société humaine), du fonctionnalisme linguistique de Jakobson (la structure bipolaire du langage –fonction métaphorique et fonction métonymique) et de l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss (les structures élémentaires de la parenté), sa théorie de la détermination du sujet par le signifiant fait du discours de l'autre (Autre) l'opérateur de la subjectivation (la nomination symbolique du sujet)⁶⁸. L'individu est institué comme sujet par le langage (« le langage est cause du sujet » selon Lacan) et cette existence de l'autre en soi via le langage montre que l'identité du sujet ne peut se réduire à une relation de soi à soi : c'est par son insertion/aliénation dans/à l'ordre symbolique que le sujet constitue sa singularité identitaire (le Je), identité autour de laquelle il construira dans l'ordre de l'imaginaire la croyance qu'elle est unique, unifiée et pleine (le Moi – nécessairement imaginaire)⁶⁹. Cette conception de l'identité subjective comme assujettissement à un ordre symbolique par le truchement du langage et via des identifications, a informé le féminisme anglophone et l'approche de la question de l'identité sexuelle qu'elle a élaborée dans la problématique de la positionnalité (cf. Chapitre 1– 2.2.). Non seulement le sentiment d'unité de soi est une illusion, mais le sujet se trouve actuellement divisé entre la multiplicité de ses identifications aux systèmes symboliques qui le déterminent, l'aliènent et l'identifient d'être tel ou tel, et qui (se) jouent dans les différents contextes de vie. Le rapport établi entre langage et identité sociale peut ainsi expliquer la profondeur de l'articulation entre *empowerment* et *linguistic turn* chez les féministes, dont l'enjeu concerne autant le sujet-enquêté que le sujet-cherchant (cf. Chapitre 5– 1.2.).

⁶⁸ Le « nom-du-père » est le signifiant de la fonction symbolique paternelle ou « métaphore paternelle » : le père nomme, il donne son nom et, par cet exercice de nomination, il incarne la loi et prive l'enfant de la mère, permettant à celui-ci d'acquérir son identité sociale. Cette « fonction symbolique du père » permet à Lacan de repenser le complexe d'Œdipe, en tant que structure élémentaire de l'identité sociale, autour du primat du langage.

⁶⁹ Ce clivage de l'identité subjective entre le sujet (de l'inconscient) « Je » et l'illusion du Moi, recoupe la distinction entre deux des trois catégories de la topique lacanienne (S.I.R.) : le symbolique où s'origine le « Je », l'imaginaire via lequel se construit l'illusion du Moi, et le réel qui concerne les signifiants rejetés (forclus) hors de l'univers symbolique (soit la réalité inaccessible à toute pensée subjective qu'on retrouve dans la psychose).

Cette socio-logique structuraliste, anti-humaniste, ne reconnaît pas et partant ne prend pas en charge la dimension égoïque du sujet⁷⁰ –soit la mise en équation de la subjectivité et de l'égoïté– telle qu'on la trouve en revanche dans les pensées dites humanistes. Pour celles-ci, le sujet est une entité indépendante et constante, donnée dans l'expérience, connue de manière réflexive et discursive –processus dont découlent l'amour ou l'estime de soi (le narcissisme)– et placée au fondement de la conscience et de la revendication de soi (l'identité). La psychanalyse transitionnelle, d'appartenance humaniste, se situe elle du côté d'une définition égoïque de la subjectivité –dans laquelle sujet (je) et moi sont mis en équation et travaillés dans leurs dimensions conscientes et inconscientes, et complétés d'une dimension narcissique (le soi). Ce courant contemporain de la psychanalyse est une convergence diachronique d'un courant de la psychanalyse anglaise post-Seconde Guerre Mondiale –soit la voie du *Middle Group* dans les Grandes Controverses⁷¹ (par exemple, John Bowlby, Michael Balint, Donald W. Winnicott, Joyce MacDougall, Marion Milner)–, et d'un courant de la psychanalyse française des années 1990 –dit transitionnel (par exemple, René Kaës, Didier Anzieu, René Roussillon). Cette convergence est compliquée à expliciter –*a fortiori* pour une non spécialiste– parce qu'elle s'articule à deux écoles psychanalytiques post-freudiennes distinctes, à deux propositions distinctes de refonte de la doctrine freudienne : le winnicotisme vient transformer d'une perspective relationnelle existencialo-phénoménologique la théorie des relations d'objet de Mélanie Klein⁷², tandis que les auteurs de la transitionnalité en France visent la doctrine lacanienne dont ils contestent l'accent mis sur la fonction symbolique du langage et la définition de l'identité subjective qui en découle. L'expression de

⁷⁰ La triple définition du sujet entre subjectité (sujet physique support de propriétés), subjectivité (antonyme d'objet, acception psychologique du terme) et sujétion (ce qui est assujéti) est, par exemple, au cœur de la notice rédigée par E. Balibar, B. Cassin et A. de Libera dans le *Vocabulaire européen des philosophies* (2004: 1233).

⁷¹ Les *Controversial Discussions* de l'année 1942 renvoient à un moment du mouvement psychanalytique anglais, postérieur aux installations respectives de Mélanie Klein (1926) et d'Anna Freud (1938) à Londres, qui opposa violemment les anna-freudiens (le « *B Group* » ou « *Contemporary Freudians* »), porteurs d'une conception orthodoxe (dite « continentale ») de la psychanalyse, centrée sur la théorie pulsionnelle et la clinique de la névrose, et les freudo-kleinien (le « *A Group* »), porteurs d'un renouvellement conceptuel de la théorie freudienne centrée sur la psychose et les troubles narcissiques, et d'un renouvellement de la clinique organisé par la question des relations d'objet. Dans ce moment d'opposition qui prit alors la forme d'une série de discussions organisées, le *Middle Group* (appelé plus tard le « *Group of Independents* ») se distingua par son refus des positions dogmatiques des deux clans opposés, mais il adopta des éléments de la refonte kleinienne : ceux des relations d'objet et des troubles du narcissisme (pour plus d'information sur le groupe des Indépendants voir Rayner, 1994 ; Stewart, 2005). Il réunissait entre autres les psychanalystes anglais dits de la 2^{ème} génération, J. Bowlby et D. W. Winnicott par exemple, et était numériquement le plus important des trois groupes.

⁷² Dans le prolongement de la théorie de la pulsion chez Freud (la pulsion élit un objet par lequel elle cherche à atteindre son but –la satisfaction) mais en opposition avec sa compréhension biologique du développement psychique, la relation d'objet est un concept employé dans la psychanalyse (d'abord anglaise) pour désigner la manière dont le sujet se construit dans ou par sa relation au monde extérieur, non plus en des stades mais en des positions (dépressive, paranoïde-Schizoïde, par exemple). Chez Mélanie Klein, ces relations sont précoces et fantasmatiques, elles fonctionnent par des processus d'introjection, de projection, de clivage, de perte, etc. et s'organisent autour de la position de la mère (objet partiel et clivé en bon –gratifiant– et mauvais – persécuteur) dans la relation archaïque du nourrisson à son monde (haine, envie). Chez les Indépendants, la thématique des relations d'objet sort du domaine auto-centré de la vie fantasmatique du nourrisson pour intégrer le domaine de l'expérience relationnelle avec son entourage, de l'expérience vécue. L'approche relationnelle marque une triple évolution de la théorie psychanalytique : elle est condition de possibilité d'une clinique des infans (tout petits, nourrissons dont elle reconnaît la souffrance psychique) ; elle abandonne le fondement biologique de la théorie freudienne de la psychogenèse pour une prise en compte du monde dans et avec lequel vit le nourrisson et de la relation qu'il a à celui-ci ; elle intègre les psychoses, états-limites et troubles de la personnalité dans le champ de la psychanalyse (théorie et clinique) et au-delà inscrit les éléments psychotiques au cœur même de la subjectivité.

« psychanalyse transitionnelle » (a fortiori « transitionnalité ») que j'emploie pour la qualifier est, d'ailleurs, une extrapolation à l'ensemble du domaine théorique de la psychanalyse des personnalités dites narcissiques-identitaires et de la psychanalyse des états-limites, que je fais, des élaborations métapsychologiques de Winnicott, dont le concept clé est « phénomène transitionnel », et des propositions cliniques de R. Kaës (1997) et D. Anzieu (1997).

Dans le contexte psychanalytique français, l'opposition entre deux définitions du sujet et du sentiment de soi (de l'identité subjective) est précisément mise en scène sous la forme d'une coupure épistémologique entre lacanisme et winnicottisme. A. Green, par exemple, fait du second la base d'une alternative paradigmatique (ou matricielle) au premier :

« Si aujourd'hui j'essayais d'évaluer l'importance de Winnicott, je dirais que dans la psychanalyse, après Freud, je vois deux auteurs qui ont poussé leur recherche et leur cohérence très loin à partir de deux points de vue tout à fait différents, et qui vont jusqu'à un certain point se rejoindre. Ces deux auteurs, ce sont Lacan et Winnicott. » (Green, 1999: 172) ;

ou encore R. Roussillon (1999: 10-11, 13-14), le commentateur et développeur français de la matrice théorique winnicottienne :

« Il [Winnicott] a souvent été lu et compris comme un auteur venant ajouter quelques notions supplémentaires, certes essentielles, au corpus de la métapsychologie psychanalytique, quelques concepts fondamentaux, tel celui de transitionnel⁷³ (...) Nous verrons que ce n'est pas le cas et que l'apport de Winnicott va au-delà d'un simple raffinement de notre compréhension du psychisme, il révolutionne celle-ci. (...) La première traduction française de l'article fondamental que Winnicott consacre aux 'objets transitionnels' s'est effectuée sous l'égide de J. Lacan qui le premier a perçu l'importance pour une théorie du symbole et de la symbolisation, de ce que Winnicott avançait dans cet article. Mais ce qui a été moins perçu d'emblée (...), [c'est que] la théorie de la symbolisation que son travail implique ne renvoie à nul ordre symbolique préétabli qu'il s'agirait d'arriver à habiter ou qu'il s'agirait de vivifier pour son compte propre. La théorie de la symbolisation inhérente aux processus transitionnels n'est pas une théorie d'un ordre ou d'un état, c'est plutôt la théorie d'un processus, la théorie d'un mouvement, pas celle d'un destin préfiguré, d'une structure préétablie, plutôt celle de l'émergence de la psyché en tant qu'elle est porteuse de vie. (...) L'un des thèmes majeurs de Winnicott est dans doute celui de l'être (...) aux prises avec la question de son identité. (...) Pour penser cette dimension de la subjectivité humaine, celle qui est au cœur de toute la souffrance identitaire-narcissique, celle qui est au cœur du manque à être qui caractérise les états-limites de la subjectivité, il a fallu réaliser cette 'coupure épistémologique invisible' (...) que certains reconnaissent à la pensée ou au 'style' de Winnicott. » (...) [Plus loin] L'œuvre de Winnicott (...) est centrée sur l'appropriation subjective, sur ses conditions internes et externes de possibilités. (...) Introduire la question de l'être en psychanalyse, la question de l'identité subjective, à partir de la question de l'appropriation subjective, de ce que Winnicott appelle la créativité, et de ses conditions de possibilités aussi bien interne qu'externe, c'est en effet retrouver une question, sans doute là d'emblée dans l'histoire de la psychanalyse, pour la

⁷³ Voir à ce sujet, par exemple, les entretiens qu'a réalisés A. Clancier avec plusieurs psychanalystes français qui corroborent la présentation que fait ici Roussillon du rapport de la psychanalyse française aux textes winnicottiens : « Son œuvre ne constitue pas un système théorique bien structuré, bien organisé, j'allais dire : bien français. C'est beaucoup plus : un regard extraordinairement neuf, avec des néologismes théoriques, des néo-concepts maintenant ensemble des choses qui apparemment, sur le plan des processus secondaires, ne sont pas compatibles. Il se montre là assez génial, parce qu'à la fois cela nous parle au niveau secondaire et résonne en nous à d'autres niveaux » (Cahn, 1999: 164) ; « En France nous aimons forger des 'néo-concepts', ne serait-ce que pour nous démarquer de nos maîtres et de nos collègues ; après quoi, on les applique, on trouve toujours de quoi justifier leur pertinence. Winnicott procède à l'inverse : il trouve –les cures difficiles qu'il a conduites le poussent à la trouvaille– et, tant bien que mal –ce n'est pas un freudologue–, il met des mots sur la trouvaille. Cela se sent dans ses écrits : beaucoup de banalités et puis, soudain, au détour d'une phrase, l'illumination, la percée fulgurante. » (Pontalis, 1999: 197).

rouvrir et avec elle la question des fondements de la psychanalyse aussi bien que des fondements de la psyché. »

Les auteurs de la transitionnalité participent dans le champ de la psychanalyse à l'élaboration de la question générale de la « naissance psychique » ou de « l'émergence du sujet humain » (Kamieniak et Marcello Passone, 2007). Remontant très en amont dans l'analyse de l'émergence de la vie psychique dans ses dimensions conscientes et inconscientes, elle s'intéresse aux processus de subjectivation précoces⁷⁴ qu'elle n'aborde pas d'abord comme une question de normation sociale et culturelle, et à son produit le sentiment de soi qu'elle ne traite pas comme une illusion problématique (en complément des points exposés ci-dessous permettant de situer la transitionnalité voir le Chapitre 5– 3.1.).

Selon Winnicott, dont c'est l'apport fondateur et spécifique au courant transitionnel qui se développera à partir de ses travaux, « un bébé tout seul, ça n'existe pas »⁷⁵. Autrement dit, un nourrisson est toujours partie prenante d'une dyade (nourrisson/environnement de soins) : tout ce qui lui arrive, tout ce qu'il transforme a à voir avec cette situation dyadique actuelle et vivante, qui bien qu'asymétrique n'est pas de sujétion. Dans la situation de soins, il revient à l'entourage⁷⁶ (*caregivers*) d'aménager pour le nourrisson (*baby*) les conditions d'une relation que Winnicott appelle « trouvée/créée » avec son environnement de vie et de maintenir un temps « the illusion that there is an external reality that corresponds to the infant's own capacity to create. » (Winnicott, 2005: 16). Il lui revient d'aménager cette « aire d'illusion » (*area of illusion*) –dite aussi « aire transitionnelle » ou « aire potentielle » (*transitional space* ou *potential space*)–, cette situation transitionnelle (entre la réalité externe et la réalité psychique interne) et transitoire (entre un état dit « subjectif » et un état dit « culturel »), afin de soutenir le processus d'appropriation subjective chez le nourrisson. Tandis qu'il revient au nourrisson de « jouer » (*playing*) ou plutôt de faire en jouant avec cette situation (*the use of the object*)⁷⁷. Ainsi, au cours du travail d'appropriation subjective, le nourrisson trouve dans le monde extérieur ce dont il a besoin pour vivre –objets qui lui sont présentés du dehors par son environnement de soins (le sein maternel, par exemple) et qu'il perçoit–, mais paradoxalement il trouve ce monde réel objectif comme s'il était une réalité psychique intérieure –comme s'il l'avait créé lui-même subjectivement, du dedans, comme s'il l'avait halluciné. Dans l'aire transitionnelle, les hallucinations (créations hallucinatoires) par lesquelles le nourrisson apaise les tensions liées à ses besoins rencontrent les perceptions par lesquelles il trouve les objets que son environnement lui présente pour satisfaire ces besoins, et cet ajustement est producteur chez le nourrisson de l'illusion qu'il

⁷⁴ Avant le début de l'acquisition du langage, soit avant 24 mois environ.

⁷⁵ Winnicott est célèbre pour ces mots qu'il proféra lors d'une réunion de la Société psychanalytique britannique : « Mais un bébé tout seul, ça n'existe pas » et pour ses explications : « quand on montre un bébé, on montre aussi quelqu'un qui s'en occupe et au moins un landau auquel sont rivés les yeux et les oreilles de quelqu'un » (voir Clancier et Kalmanovitch, 1999: 37 ; Roussillon, 1999: 14), complétées de « un bébé ne peut exister tout seul, il est presque exclusivement un partenaire de relation. » (cité dans Rayner, 1994: 73).

⁷⁶ Les transitionnalistes utilisent le terme d'entourage ou d'environnement-maternant (en anglais *caregivers*) pour se référer aux personnes concrètes qui donnent les soins au nourrisson, car même si la mère est souvent le *caregiver* principal, elle n'est pas le seul. Si certains, comme Roussillon, tendent à employer plutôt « mère », c'est de manière non restrictive en tant que figure des soins.

⁷⁷ Processus psychique, le jeu dépend d'actes : Winnicott revient à plusieurs reprises sur le fait que ce jeu mental avec la réalité dépend d'actes physiques, il écrit (2005: 55) notamment « *playing is doing* » et « *involves the body* » et, s'opposant à M. Klein, « *To control what is outside, one has to do things, not simply to think or to wish. Playing is doing.* » (2005: 55) (voir aussi Chapitre 5– 3.1.).

s'apporte à lui-même la satisfaction de ses besoins (illusion d'omnipotence). Ce jeu du « trouver/créer » qui s'origine dans et qui est soutenu par la réalité d'interactions agies entre *caregivers* et nourrisson, crée la base d'illusion sans laquelle l'épreuve de réalité n'est pas acceptable et symbolisable par le petit enfant. L'illusion, produit chez le nourrisson de la rencontre et du chevauchement de l'hallucination de l'objet et de sa perception, peu à peu désaccordée par les défauts d'ajustement environnement/nourrisson et par la destruction/résistance de l'environnement-objet, est la condition de possibilité historique (ou originaire) du processus de subjectivation qui aboutit à l'intégration de l'ensemble des états du je sous la bannière du moi et, partant, à la distinction moi/non moi, intériorité/extériorité, sujet/objet, ainsi qu'à leurs relations. Ce jeu n'est donc pas entièrement situé dans la réalité psychique du nourrisson et son produit, le Moi, n'est pas intégré de manière innée – contrairement à la définition de la relation d'objet et du Moi que M. Klein a introduit dans la psychanalyse freudienne –, de même qu'il n'est pas une production imaginaire.

L'opposition avec d'autres courants de la psychanalyse sur la question de l'identité subjective se double, par conséquent, d'une seconde opposition qui traverse la question de la symbolisation. La psychanalyse transitionnelle met la créativité personnelle aux origines du fonctionnement psychique et de l'appropriation subjective (genèse du Moi et de l'identité subjective). La créativité, soit « la capacité de former des symboles » (Milner citée dans Rayner, 1994: 91), est posée comme l'opérateur des processus et formes précoces de symbolisation de l'expérience de la réalité extérieure et intérieure en un premier univers de significations et de valeurs – soit la primo-symbolisation ou symbolisation primaire. Le thème de la créativité est donc omniprésent dans ce corpus de textes psychanalytiques, mais rarement défini et travaillé en soi⁷⁸, pas plus que ne sont particulièrement explicités les fondements philosophiques (l'empirisme et le pragmatisme, en particulier l'esthétique pragmatiste⁷⁹) qui, plus généralement, font participer la transitionnalité des psychothérapies humanistes⁸⁰. La formation de symboles est considérée comme un processus créateur : elle est

⁷⁸ Le cinquième chapitre de *Playing and reality* de Winnicott (2005 [1971]) s'intitule « Creativity and its origins ». La créativité artistique est au cœur de plusieurs ouvrages ou articles de Marion Milner : *Rêver, peindre. L'inconscient et la peinture* (Milner, 1999 [1950]), traite de sa pratique de peintre amatrice, de la souffrance psychique qui se fait jour sous la souffrance artistique de ne pas arriver à peindre (le titre anglais du livre est *On not being able to paint*) ; *Les mains du dieu vivant* (Milner, 1975 [1969]), est un compte rendu de la longue cure d'une jeune femme avec Milner et du rôle du dessin dans celle-ci ; *La folie refoulée de l'homme en bonne santé* (Milner, 2008), rassemble les principales analyses de Milner concernant les rapports entre psychanalyse et créativité artistique. La première partie de *Le corps de l'œuvre* (Anzieu, 1981) s'intitule « L'auteur travaillé par la création ». La créativité est aussi abordée par Bernard Chouvier (2010) dans son article « De l'espace psychique à l'espace créateur ».

⁷⁹ Rayner, 1994, met en avant la tradition de pensée anglaise, le pragmatisme et l'empirisme, dans la compréhension des positions du groupe des Indépendants, en revanche il ne fait pas référence spécifiquement à l'esthétique pragmatiste dont la pensée winnicottienne semble tellement informée.

⁸⁰ En 1954, Carl Rogers publie « Towards a theory of creativity », un article qui sera repris et développé sous la forme d'un chapitre dans son ouvrage de 1961 intitulé *On becoming a person : a therapist view of psychotherapy* (Rogers, 1961). Il s'attache alors à la créativité personnelle et ses rapports avec le sentiment de soi pour souligner ses enjeux politiques contemporains et ses conditions de développement –notamment dans le cadre d'une thérapie. Il définit l'acte créateur comme « l'émergence dans l'action d'un produit relationnel nouveau » sous la poussée de la « tendance de l'homme à s'actualiser, et à devenir ce qui est potentiel en lui » et supportée par trois conditions de possibilité : « l'ouverture à la totalité [de son] champ d'expériences intérieur et extérieur », « l'existence d'un centre interne d'évaluation » (de la création), « l'habileté à jouer avec les éléments et les concepts » pour créer de nouvelles liaisons. Ces conditions sont elles-mêmes dépendantes d'ambiances facilitatrices : « le sentiment d'être en sécurité » et « d'être libre de faire l'expérience de toutes sortes de

une activité et non pas une forme accomplie et stabilisée dans un objet créé, une activité liée à l'exercice de la faculté d'imagination inscrite dans l'expérience et orientée vers la création, une activité qui fait advenir (émerger), qui engendre des créations sans qu'il soit nécessaire de supposer une structure préalable innée ou prélevée sur le monde extérieur, qu'en quelque sorte elle rééditerait ou recopierait dans ce processus (Boissière, 2010). Il s'agit pour le nourrisson de tirer des formes du néant (du non encore advenu à soi), de les faire exister (advenir), de leur donner forme, de les stabiliser, de les lier et de les organiser via l'imagination créatrice. C'est pourquoi le registre terminologique de la créativité, son univers de référence artistique⁸¹ et son horizon, l'imagination et la production de significations et de valeurs, est préféré à celui de l'inventivité, à son univers de référence positiviste (scientifique ou technique) et à son horizon, l'intellection et la production de connaissances, pour laquelle la question de l'invention se pose à l'intérieur d'un double existant de référence pré-établi et extérieur à celui qui pense : la réalité, dont il s'agit de (re)trouver l'en soi et l'ordre déjà-là, et le corpus des inventions antérieures, par rapport auquel il s'agit de positionner l'innovation. Chez Marion Milner (1998, 1999) la naissance psychique, l'émergence du sujet humain est saisie à travers l'activité libre du dessin et de la peinture, et dans l'analyse des traits et des formes qui symbolisent les états subjectifs. Elle pose les bases d'une compréhension des processus figuratifs de symbolisation (par différence avec linguistiques), ce que la

relation » [les citations en français sont issues de la traduction française du texte publiée chez Dunod], qu'il revient, par exemple, au thérapeute d'installer dans le cadre spécifique d'une thérapie via la « compréhension empathique », la « congruence » (ou l'« accord avec soi-même »), l'« acceptation/considération positive inconditionnelle de l'autre » (ou la « chaleur »). C'est bien le sentiment de soi qui est lié à l'exercice de la créativité dans l'acte créateur, en tant que celui-ci permet d'accéder au « sentiment d'être un 'moi en action' », ou dans l'émergence de la création, en tant que celle-ci manifeste « une actualisation de [ses] potentialités ». Ce sentiment s'accompagne d'une « peur d'être isolé » et d'un « désir de communiquer », son antidote. Cette approche esthétique de la créativité (au sens où la créativité s'origine dans l'expérience) est une déclinaison dans le champ de la psychothérapie du développement de la personne (et aussi de l'éducation) du pragmatisme états-unien. A l'instar de l'esthétique pragmatiste (Dewey (2010 [1934]), elle n'établit pas de « degré de créativité » entre les différents champs d'exercice de celle-ci, le texte se référant autant à la créativité ludique de l'enfant, qu'à la créativité artistique, ou qu'à la créativité scientifique et, au-delà, à toutes formes de création d'idées – « l'essence même de la création [étant] dans sa nouveauté ».

⁸¹ Si Winnicott ne fait pas de l'activité artistique un champ d'étude privilégié de la créativité primaire et se refuse donc à l'exercice de psychanalyse appliquée (Winnicott, 2005: 93), il multiplie néanmoins dans ses textes les références métaphoriques à la pratique artistique. Comme pour Rogers et l'esthétique pragmatiste en général, la création artistique n'est en fin de compte pour lui qu'une des manières d'exprimer la créativité – manière soutenue par un talent (Aubourg, 2005)–, mais une des manières dont la référence fait sens. Par ailleurs, sa femme, Clare Winnicott (1977: 37) a rappelé la place du dessin dans la vie de Winnicott (et du couple) : « Il y avait aussi ces interminables *squiggles* qui faisaient partie de la routine quotidienne. Il y jouait avec lui-même, faisant des dessins parfois terrifiants, parfois amusants, et doués, souvent, d'une forte intégrité qui leur était propre. ». Ainsi, c'est en toute logique, que le numéro de *L'Arc* (1977) et l'ouvrage collectif *Le paradoxe de Winnicott* (Clancier et Kalmanovitch, 1999) qui lui sont consacrés, présentent des dessins de Winnicott. Marion Milner partage cette vision d'une continuité de la créativité entre les champs d'exercice différents de celle-ci : « la créativité psychique est la capacité à créer des symboles. Ainsi, la créativité dans l'art consiste à créer un symbole représentant un sentiment, la créativité scientifique créant de son côté des symboles représentant la connaissance » (citée in Rayner, 1994: 91), mais c'est sur et avec la créativité artistique amatrice qu'elle a spécifiquement travaillé (cf. note 78) (Milner, 1999, 1998, 1975). Quant à la psychanalyse appliquée à l'esthétique d'Anzieu (1981), elle s'attache au travail créateur aussi bien dans le champ de l'art/littérature (Valéry, Henry James, Alain Robbe-Grillet, Jorge Luis Borges) que dans celui des disciplines scientifiques ou intellectuelles (Freud et Pascal). Mais c'est autour des œuvres de Francis Bacon et de Samuel Beckett qu'il formule ses analyses les plus abouties.

psychanalyse va retenir sous le terme de « psychisation⁸² » (Golse, 1999: 1). Serge Tisseron (1995, 1996) développera cette perspective en travaillant sur l'activité psychique imageante (cf. Chapitre 5– 3.1.).

« [ce mode de symbolisation premier] prend sa source dans le jeu, le jeu effectivement joué, il se déroule entre dedans et dehors, mêle l'hallucination interne aux propriétés matérielles des objets, mêle le 'créé' intérieur au 'trouvé' externe. Cette première forme de symbolisation ne se conçoit que dans cette intrication étroite qui estompe la différence entre réalité interne et réalité externe. Ce qui veut dire qu'elle peut échouer, soit du fait du sujet soit de celui des objets, qu'elle n'est pas une donnée automatique de l'expérience subjective, elle est conditionnelle et conditionnée particulièrement aux particularités de l'environnement. L'activité de représentation et de symbolisation 'primaire' est une activité intersubjective qui est subordonnée à certaines conditions de fonctionnement de l'intersubjectivité. Ce premier constat introduit toute la recherche pratique actuelle sur la fonction symboligène ou désymbolisante des relations intersubjectives. (...) Il infiltre toute la réflexion sur l'action psychique de ce qui n'a pas été historiquement représenté et sur les moyens de reprendre dans l'actuel le travail de symbolisation à l'époque entravé. » (Roussillon, 1999: 17).

Mais ce processus créateur n'est pas solipsiste, au sens où –c'est la force du paradoxe winnicottien (le paradoxe du « trouver/créer»)– l'objet-environnement, sa réalité matérielle et sa participation active à des interactions actuelles (*care*), est condition de la mise en route de la symbolisation, voire de ses modalités mêmes. L'activité de symbolisation s'enracine dans l'« aire d'illusion ». Ainsi, les représentations ne s'auto-engendrent pas, elles ne sont pas issues « du travail psychique solitaire, du travail de renoncement, voire d'un travail de sublimation » (Roussillon, 2008: VIII). Il s'agit moins dans cette approche, à la différence des approches freudiennes et post-freudiennes, de définir les processus à l'œuvre dans le travail de symbolisation en l'absence de l'objet-environnement –processus dits secondaires qui opèrent après-coup sur des conflits déjà symbolisés mais que le sujet ne peut se formuler à lui-même ou sur des structures symboliques qui l'habitent mais l'aliènent ou le clivent (Je/Moi)–, que de penser les conditions de possibilités de processus primaires de symbolisation, processus inscrits dans l'expérience de la présence actuelle et active de l'environnement-objet. Dans les textes de Milner et de Tisseron évoqués ci-dessus à propos de l'activité artistique, la réponse du matériau-support (la feuille de dessin, la pâte à modeler) dont les qualités sont trouvées et animées par le mouvement de la main qui dessine, est essentiel au développement du processus de symbolisation figurative, à la psychisation. C'est ce qu'énonce l'idée de « médium malléable » (*pliable medium*) que propose Milner (1998 [1952]). Soit un environnement-objet dont les qualités, en particulier l'impressibilité, permettent d'une part, l'échoïsation des ressentis du sujet, et répondent d'autre part, au besoin du sujet non seulement de l'utiliser (y compris destructivement) mais d'y laisser une trace dans le mouvement de séparation d'avec lui –d'y laisser une trace sans qu'il soit confronté à la menace de la réciprocité, c'est-à-dire d'un possible retour agressif ou destructeur de l'environnement⁸³. Depuis *Playing and reality* (Winnicott, 2005 [1971]), si la condition de la mise en route de la symbolisation primaire est le *care*, le modèle transitionnel de la

⁸² Le terme de psychisation est préféré à celui de mentalisation pour désigner une symbolisation infra-verbale aux modalités figuratives –par opposition avec une dynamique langagière reposant exclusivement sur des opérations de mentalisation.

⁸³ Illustrant cette approche du médium artistique, l'artiste Claës Oldenburg disait à propos de ses sculptures : « Celui qui veut être aimé, désire un monde souple. Les matériaux rigides excluent l'approche, refusent le contact, leur dureté dresse un mur d'indifférence. Mais si j'appuie sur un ballon, il cède, m'accueille et me répond en reprenant sa forme. » (cité in Thomas, Mainguy et Pommier, 1985: 203).

symbolisation comme processus créateur est le jeu : le jeu comme « *playing* » par opposition à la fois à « *game* » –le jeu encadré par des règles pré-établies explicites auxquelles se conforment les joueurs– et à « *play* » –la forme verbale active non gérondive, centrée sur l'action au détriment du processus de son effectuation ; et le jeu comme « entre-je(u) » pour Roussillon (1995a, 2008) qui étend la notion initialement réservée chez Winnicott à l'usage de l'objet chez le nourrisson, à la relation de l'ensemble des sujets co-présents (*caregivers* et nourrisson) dans la situation de soins (*caring*).

« Jouer, exister, vivre créativement sont profondément intriqués avec l'expérience que le bébé va éprouver précocement dans la relation à la mère. (...) Suivant la qualité de cette relation entre la mère et l'enfant, cette situation peut induire chez le tout-petit l'émergence de la créativité ainsi que le sentiment d'avoir un self ou au contraire interrompre le mouvement vers la santé. (...) L'importance de [la créativité] est à l'origine de 'l'échange significatif avec le monde' et aussi du sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue, ce qui, pour Winnicott, s'oppose à une relation de soumission et d'adaptation à la réalité externe. » (Aubourg, 2005: 25-26).

« Le modèle freudien d'une activité représentative omnipotente et autonome, c'est-à-dire ne dépendant que des mouvements propres du sujet, se trouve dans le rêve. Le rêve, dans son fonctionnement, dans ses productions, est effectivement indépendant de tout objet externe. Ainsi, la psyché est pensée comme auto-engendrée par les fantasmes originaires, modes d'actualisation dans l'histoire individuelle de la structure originare et universelle freudienne : l'œdipe. » (Roussillon, 1995: 144-149).

Le modèle transitionnel du jeu s'oppose au modèle du rêve inscrit dans la tradition psychanalytique depuis Freud (*Die Traumdeutung*, 1899 –*L'interprétation des rêves*). Le rêve est, en effet, le produit même d'une théorie pulsionnelle du fonctionnement psychique fondée sur la seule considération de l'opérativité des conflits intrapsychiques entre instances topiques (pulsion libidinale, conflit entre Moi/Surmoi/Ça, censure, production de contenus inconscients par les processus de refoulement). Le rêve est à la fois, d'un point de vue théorique, le modèle du fonctionnement psychique inconscient –soit, suivant la logique du « rébus », la traduction des pensées latentes du rêves en images manifestes, traduction par laquelle s'accomplit de manière déguisée le désir refoulé– et d'un point de vue clinique, la « voie royale d'accès » à l'inconscient dans la vie psychique (à côté du lapsus, de l'acte manqué, etc.), plus précisément à son contenu –soit, les « représentants-représentations » (les représentants pulsionnels transformés en représentations de choses et de mots). Même considéré comme une activité ludique, le rêve reste le modèle d'une activité symboligène ou représentative endogène : « indépendant de tout objet externe, narcissiquement protégé de l'influence des objets, le rêve [peut] soutenir l'illusion d'une capacité représentative autonome et ne dépendant que des mouvements propres du sujet, donc auto-engendrée » (Roussillon, 1999: 16). Au contraire, l'approche relationnelle du processus de subjectivation, le modèle du *care*-jeu, permet à la théorie transitionnelle d'échapper à l'idée d'omnipotence représentative d'une psyché autonome, toujours là d'emblée, capable de représenter tout ce qui l'habite et la met en mouvement, et dont les productions symboliques témoignent de la prévalence de la réalité interne sur les objets externes. Ainsi Winnicott (cité par Abram, 2005: 56) : « le centre de gravité de l'individu ne naît pas à partir de l'individu. Il se trouve dans l'ensemble environnement-individu ». Dans le modèle du jeu, le processus de subjectivation suppose bien le détour par l'autre, un autre incarné et interagissant, devenu condition de possibilité de la

symbolisation du moi, du monde et de soi dans le monde via l'exercice d'une imagination créatrice.

« La théorie de l'omnipotence représentative de la psyché (...) est une illusion liée au désir de maîtrise narcissique de la psyché, à son désir que rien de ce qui se produit en elle ne lui échappe. Tout ce qui est doit être fantasme, représentation, effet de la subjectivité propre : la psyché et la théorie de la psyché a concédé l'inconscient elle n'a pas cédé sur son projet d'emprise. (...) La psyché n'est pas toute puissante dans son processus représentatif, même dans les aspects inconscients de celui-ci, elle n'est pas d'emblée autonome, elle dépend de conditions d'environnement. » (Roussillon, 1999: 15).

Cette conception relationnelle du processus de symbolisation/subjectivation permet d'ailleurs à R. Kaës (1997: 7) d'étendre l'idée d'aire transitionnelle à l'accordage des phénomènes (« espaces ») intrapsychiques, intersubjectifs et culturels, comme ce qui fait « coexister sans crise ni conflit le déjà-là [culturellement encodés et incarnés/exprimés par l'environnement de soins] et le non encore advenu [de/chez l'enfant] », et, au-delà, de proposer un schéma transitionnel pour les thérapies des institutions, des groupes, des familles ou des couples.

« Oui, toute la théorie freudienne part de quelque chose qui existe déjà ; Winnicott, lui, a senti que quelque chose doit se constituer pour que le fonctionnement psychique puisse s'instaurer et se développer. Il part de l'immédiateté de la relation. » (Cahn, 1999: 166).

Le dernier élément de l'articulation entre subjectivité et créativité au sein de la transitionnalité réside dans l'adoption d'un cadre de pensée phénoménologique avec lequel elle cheville la conscience de soi au corps (Khan, 1977). Cette inscription dans la phénoménologie permet à la transitionnalité de venir étayer son point de vue psychogénétique sur un appareil conceptuel qui dépasse le simple empirisme. Au cœur de la perspective relationnelle, c'est le vécu du corps éprouvant qui est placé à la racine du travail de symbolisation primaire dont procède la différenciation moi/non moi (processus d'appropriation subjective). Le corps est à la fois ce à partir de/sur quoi s'effectue la mise en route de la symbolisation et aussi, pour certains auteurs, un modèle organisateur des formes primaires de la symbolisation. Ce n'est donc pas simplement le corps éprouvant au moyen de ses sens dont il est question ici, mais le vécu du corps éprouvant tel qu'il donne accès à la conscience d'exister et de l'identité subjective. Comme le souligne D. Widlöcher (1999: 201), c'est aussi dans la prise en compte à fleur du corps vivant des dimensions de l'émotion et de l'affect que le winnicottisme fonctionne comme une « antidote » à un « formalisme un peu intellectualiste qui avait cours à pareille époque », une antidote à la « théorie un peu froide ou académique » –formalisme intellectualiste et théorie froide derrière lesquels il n'est pas difficile de reconnaître le lacanisme.

« Ce qui était refoulé du temps de Freud, dans les discours individuels et les représentations collectives, c'était le sexe ; ce fut la raison d'origine externe (l'autre fut son auto-analyse) qui amena l'inventeur de la psychanalyse à mettre l'accent sur la sexualité. Presque tout au long du troisième quart du XXème siècle ; le grand absent, le méconnu, le dénié dans l'enseignement, dans la vie quotidienne, dans l'essor du structuralisme, dans le psychologisme de beaucoup de thérapeutes et parfois même dans la puériculture, ce fut, cela reste pour une grande part, le corps, comme dimension vitale de la réalité humaine, comme donnée présexuelle et irréductible, comme ce sur quoi les fonctions psychiques trouvent toutes leur étayage. » (Anzieu, 1974: 195).

« L'histoire de la psychanalyse peut être aussi envisagée d'un point de vue [différent] qui met l'accent sur l'interaction avec le contexte scientifique et culturel. (...) [Mais] la logique de ce second point pourrait aller plus loin, et concerner le contenu même des découvertes psychanalytiques : ce qui était refoulé du temps de Freud c'était le sexe, ce qui amena Freud à tant parler de sexualité. Aujourd'hui le grand absent, le méconnu, le dénié dans l'enseignement, dans la vie quotidienne, dans la mode du structuralisme linguistique, dans le psychologisme de beaucoup de thérapeutes et bientôt, si cela continue, dans la puériculture, c'est le corps, comme dimension vitale de la réalité humaine, comme donnée globale présexuelle et irréductible, comme ce sur quoi s'étaient toutes les fonctions psychiques. » (Anzieu, 1974: 195).

« À l'heure actuelle encore bien souvent les formes d'expression du corps, celles qui passent par les symptômes psychosomatiques en particulier, sont considérées par la plupart des somaticiens et même certains psychosomaticiens, comme dépourvues de sens, elles sont 'bêtes' disent certains. De la même manière, dans la direction donnée par la notion psychiatrique de passage à l'acte, certains ne voient dans le recours à l'acte et à l'agir que l'on peut observer dans certaines formes de psychopathologie, que tendance à la 'décharge', qu'évitement ou l'évacuation des contenus psychiques. Là encore une activité humaine, pourtant parfois complexe, est considérée comme insignifiante, ou plutôt comme ne signifiant rien d'autre que le refus du sens, qu'une tentative pour évacuer celui-ci. Ce qui vient du corps a mauvaise presse, il représente souvent ce qu'il faut bien accepter pour être, mais ce qui doit rester muet, ce qui doit rester silencieux car dépourvu de sens. (...) D'autres [psychanalystes], à l'inverse, dans une tradition plus strictement freudienne, sont persuadés que rien dans l'humain n'est radicalement dépourvu de sens, et tentent de percer les logiques et langages sous-jacents à ce qui est alors considéré comme des formes d'expression, non seulement de la pulsion, mais aussi du sujet qui l'anime. Ma réflexion se situe dans cette direction (...). » (Roussillon, 2008/b: 23-24).

L'attention portée par l'ensemble de ces auteurs aux interactions dans la situation de soins/jeu leur permet de penser un double étayage de la créativité non seulement sur l'environnement-objet mais aussi sur le corps du nourrisson. Le fonctionnement relationnel interactif engage le nourrisson *avec* son entourage via des agir au contact et en écho⁸⁴ –d'un côté, les agir et les contacts liés à l'utilisation de situation par le nourrisson et, de l'autre, ceux de la facilitation et de l'échoïsation par l'entourage de cette utilisation aux fins de satisfaction des besoins du nourrisson. L'expérience de la situation dyadique et l'éprouvé du corps agissant, soit par conséquent la corporalité dans sa multidimensionalité perceptivo-affectivo-émotionnelle et motrice, sont ainsi placés au cœur de l'émergence de la vie psychique, de la conscience/l'inconscient du Moi et du sentiment de l'identité de Soi.

« (...) c'est sûrement la conscience intérieure qu'on a de son propre corps qui reprend le rôle de la mère externe ; non pas seulement dans le sens qu'on apprend à faire pour soi-même les actes externes de soin corporel que la mère avait fait jadis, mais dans le sens où l'on se façonne une sorte de sphère psychique ou de nouvelle matrice à partir de l'image qu'on a de son propre corps, comme seul endroit sûr où habiter, d'où l'on peut sortir des antennes vers le monde. » (Marion Milner⁸⁵ citée par Aubourg, 2005: 25).

⁸⁴ Le terme d'écho est préféré à celui de miroir forgé par Winnicott, dans la mesure d'une part, où la dimension visuelle de l'expérience n'est pas la seule dimension ni la dimension privilégiée par la transitionnalité qui conçoit le maternage sur le modèle de l'enveloppement (tactile, rythmique, sonore, etc.), de l'enveloppe de soins qui implique la totalité du corps, et non pas sur celui du face-à-face qui n'implique que le visage et ses expressions (cf. Chapitre 5– 3.1.). Ainsi Anzieu ouvre la liste des fonctionnements en écho ou « échoïssations » en mentionnant l'échopraxie, l'échotactilisme, l'échorythmie, l'écholalie, etc. Le terme d'écho est préféré d'autre part, dans la mesure où ce que réfléchit l'environnement maternant qui « échoïse » la communication infra-linguistique du nourrisson ce n'est pas une copie neutre, une reproduction de cette communication mais une interprétation ou une reconstruction de celle-ci, interprétation qui sert en retour au nourrisson à valider pour lui l'expérience advenue et à la qualifier (signification et valeur).

⁸⁵ Marion Milner était membre du groupe des Indépendants et une amie proche de Winnicott.

Chez certains auteurs, cet étayage de la symbolisation primaire sur l'expérience du corps va au-delà, puisque le corps est aussi le modèle organisateur des représentations engendrées, des proto-formes du Moi (formes archaïques ou primaires du Moi). Ils postulent, en effet, une indifférenciation du Moi corporel et du Moi psychique dans les premiers moments du processus de subjectivation (Anzieu, 1995) (cf. Chapitre 5– 3.1.). Les interactions donnent lieu à un travail créatif d'intériorisation et de psychisation des éprouvés corporels qui leur sont associés –Anzieu (1995) parle d'images-sensations.

« En même temps que j'avance, je voudrais exprimer des réserves sur la notion de travail psychique de la création, en raison de ses connotations trop intellectuelles. Créer n'est pas se mettre au travail. C'est se laisser travailler dans sa pensée consciente, préconsciente, inconsciente, et aussi dans son corps, ou du moins dans son Moi corporel, ainsi qu'à leur jonction, à leur dissociation, à leur réunification toujours problématique. Le corps de l'artiste, son corps réel, son corps imaginaire, son corps fantastique sont présents tout au long de son travail et il en tisse des traces, des lieux, des figures dans la trame de son œuvre. » (Anzieu, 1981: 44)

Chez Anzieu, par exemple, le moi se subjective par dérivation des fonctions de la peau éprouvées dans les relations de soin :

« Toute fonction psychique se développe par appui sur une fonction corporelle dont elle transpose le fonctionnement sur le plan mental. (...) Pour le psychanalyste que je suis, la peau a une importance capitale : elle fournit à l'appareil psychique les représentations constitutives du Moi et de ses principales fonctions » (Anzieu, 1995: 119).

Les formes précoces du moi sont dérivées des processus de symbolisation primaire des expériences corporelles faites dans la relation de soins. Le corps comme interface entre le nourrisson et le monde est le moyen d'un co-engendrement créatif du moi et du non-moi : via le corps au contact et en écho de l'environnement qui le soigne, le nourrisson en même temps qu'il crée l'objet en le trouvant, trouve le sujet dans sa dimension égoïque en le créant et le stabilisant dans une représentation précoce, dans une image du corps⁸⁶. Ainsi, le processus de subjectivation n'est pas pensé comme se développant intérieurement à partir d'un noyau déjà-là, dans un rapport interne problématique, mais bien à partir d'une sorte de double enveloppement sur lequel viennent s'étayer de part et d'autre de leur limite et dans leur jeu (au double sens de jouer), la construction de la dimension égoïque du sujet et la dimension signifiante de l'autre que soi, du monde extérieur. Ces formes précoces de la symbolisation réalisent le premier rassemblement sous la bannière du Moi des multiples états vécus par le « je » (des multiples états de l'expérience subjective), elles mettent en équation la subjectivité (je) et l'égoïté (moi) pour instruire la conscience d'une identité subjective narcissique. C'est ce processus que Roussillon nomme « l'appropriation subjective » : l'intégration de la « nébuleuse subjective⁸⁷ » dans une représentation stabilisée, consistante, durable de soi – même primaire.

⁸⁶ Ce concept forgé par P. Schilder (1968 [1950]) et repris par Françoise Dolto (1984) dans une perspective lacanienne, n'est pas vraiment investi par le courant transitionnel.

⁸⁷ Une image que Roussillon (2006) emprunte à M. David pour désigner la non intégration identitaire de la pluralité et de la variation des expériences liées à la situation de soin, chez le nourrisson.

2– 1.2. *L'inconscient, la souffrance psychique et le modèle du care*

« On pourrait dire qu'il y a eu en France, à une certaine époque deux tendances opposées. Il y avait les analystes qui avaient besoin de s'accrocher au langage, à une sorte de formalisme, et qui trouvaient des bases dans les travaux de Lacan, et ceux qui au contraire privilégiaient la relation thérapeutique, l'affect et donc les travaux de Winnicott » (Clancier in Widlöcher, 1999: 202).

« Si aujourd'hui j'essayais d'évaluer l'importance de Winnicott, je dirais que dans la psychanalyse, après Freud, je vois deux auteurs qui ont poussé leur recherche et leur cohérence très loin à partir de deux points de vue tout à fait différents (...). Ces deux auteurs, ce sont Lacan et Winnicott. (...) Il y a eu de la part de Freud un choix délibéré pour que la psychanalyse soit une cure qui agisse exclusivement au moyen de la parole, de l'échange verbal et qu'elle arrive à se priver de tout autre moyen. Peut-on pour autant articuler le fait qu'il s'agisse d'une cure parlant avec la structure de l'inconscient ? Lacan a trouvé une réponse, que pour ma part je ne partage pas, (...), sa conception de l'inconscient est structurée comme un langage. (...) Comment se fait-il qu'au moyen de la parole nous changions quelque chose à la structure du sujet alors même que ce que nous modifions n'est pas dans le champ de la parole ? (...) Winnicott, lui, prend la question autrement, d'une manière qui paraît encore plus féconde que Lacan. Jusqu'à Winnicott il n'y a pas de théorie du cadre. Je me suis attaché à la question et j'ai démontré, je crois, que le modèle du rêve et le modèle du cadre sont des modèles homogènes. Freud ne s'est jamais expliqué là-dessus (...). Il est évident que chez Winnicott ce n'est pas le modèle du rêve qui est privilégié, c'est le modèle des soins maternels. » A. Green (1999: 172-73).

Le théorie freudienne du rêve a donné à la psychanalyse en général son principe thérapeutique : le rêve métaphorise l'événement ou le conflit intrapsychique qui ne peut être dit selon des modes et règles de symbolisations qui sont celles du langage –non seulement métaphorique, mais aussi séquentiel et narratif–, et cette homogénéité de structure entre le rêve et le langage est la condition du travail clinique de prise de conscience. La cure psychanalytique est une méthode d'interprétation par le psychanalyste du contenu latent du rêve par déchiffrement de la libre association que fait l'analysant à partir du récit du contenu manifeste de ses rêves. Mais ce modèle a participé au-delà à la liaison du sort de la psychanalyse au langage –le rêve étant appréhendé comme un texte original (contenu latent) à déchiffrer parce qu'écrit dans une autre langue (contenu manifeste)⁸⁸, la psychanalyse devient une cure par la parole (*talking cure*) par laquelle s'opère la traduction des contenus inconscients en pensées conscientes– ; et il a préparé la voie à la redéfinition lacanienne de l'inconscient sur des bases linguistiques : « l'inconscient est structuré comme un langage »⁸⁹. C'est en revisitant selon un schéma linguistique la question des mécanismes inconscients de refoulement/déguisement des pensées latentes mis au jour par Freud, par l'assimilation du mécanisme de condensation à la métaphore et du mécanisme du déplacement à la métonymie, et en les étendant aux symptômes, actes manqués et mots d'esprit, que Lacan formulera l'idée selon laquelle l'inconscient a la structure radicale du langage –et partant sa théorie du

⁸⁸ Dans *L'interprétation des rêves*, Freud écrit : « Le rêve est un rébus, nos prédécesseurs ont commis la faute de vouloir l'interpréter en tant que dessin. C'est pourquoi il leur a paru absurde et sans valeur » (cité in Roudinesco et Plon, 1997: 514). Revenant sur ce point O. Mannoni complète la métaphore du rêve comme écrit codé d'une référence à la version latine : les pensées manifestes sont comme la version d'un texte originel en latin (pensées latentes) produite par un mauvais élève (*ibid.*).

⁸⁹ Kristeva, 2011 : « N'est-ce pas l'attention freudienne au langage, telle que le fondateur de la psychanalyse l'impose dès ses premières analyses des rêves, que Lacan reprend et amplifie dans le contexte de la linguistique structurale ? ».

signifiant (cf. plus haut). Ce faisant, il mettra l'aliénation et l'illusion, soit la folie, au cœur de la définition de l'identité subjective.

« A l'inverse de ce qu'il est ordinaire de faire en pareille circonstance, je commencerai par adresser des critiques à M. Lacan, avant de dégager ce que j'ai retiré de profitable de son rapport.

La critique, on peut la ramasser en deux formules : il n'est pas sûr que le langage soit tout dans l'analyse, et il n'est pas nécessaire de considérer que le langage est plus qu'un simple signe de la pensée, il n'est pas nécessaire de considérer, comme le fait M. Lacan, que le langage constitue la chose en la dénommant. Il me semble que tout ce que le Dr Lacan a pu montrer relativement à la psychanalyse d'une façon particulièrement vivante et féconde n'est pas inséparable de ces deux propositions sur lesquelles il se fonde : il veut identifier d'une part le langage à la totalité du champ de la psychanalyse, et d'autre part le langage à la totalité de la praxis humaine. » (Anzieu, 1956: 228).

Mais les psychanalystes non lacaniens (voir Roussillon, 1995) ont montré que cette définition de l'inconscient chez Lacan est le produit d'une confusion entre « conditions de possibilité de l'analysabilité » –la mise en mots est la condition de la compréhension de la signification inconsciente d'actes ou de discours, l'analyste travaille à partir du seul langage comme un « praticien de la fonction symbolique » (Lacan)– et cause déterminante de l'inconscient –le primat du langage (comme système symbolique). Une confusion dont la conséquence sera la traduction du fonctionnement psychique dans l'appareil du langage. Ainsi, selon eux, l'inconscient n'est pas un langage mais son existence psychanalytique, son analyse, passe ou est passée par le langage : « le cadre psychanalytique (...) tend à transformer l'appareil psychique en appareil de langage, l'inconscient prenant alors une forme référentielle au dire ou au non-dire » (Roussillon, 1995: 181, citant A. Green). Dans la citation ci-dessous, Roussillon (1995a: 115-119 et 182) analyse les éléments de l'assimilation via le dispositif clinique, du modèle du rêve, du langage et de l'appareil psychique :

« Depuis l'immédiat après-guerre, on a pu remarquer que le dispositif spatial de l'analyse mettait le patient dans une situation qui, d'une certaine manière, rendait superposables la séance de psychanalyse et l'espace du rêve. La fermeture relative du pôle perceptif, la fermeture relative du pôle moteur concourent à induire un fonctionnement psychique de l'analysant possédant certaines analogies avec le rêve (...). (...) le dispositif divan/fauteuil (...) [signifie] l'épargne d'effort musculaire et sensoriel, de façon à permettre à l'analysant de pouvoir optimalement se concentrer sur sa propre activité psychique, s'éveiller ou rester éveillé à celle-ci. (...) En invitant l'analysant à s'allonger sur le divan, le psychanalyste invite implicitement celui-ci (...) à relâcher sa vigilance à l'égard du monde extérieur. [il s'agit] d'assurer une neutralisation suffisante des perceptions externes, de façon à ce que l'analysant puisse 'le mieux possible' se concentrer sur ce qui se passe à l'intérieur de lui-même. (...) Le pôle perceptif n'est pas exactement fermé comme dans le rêve, il est plutôt relativement *neutralisé* (...). (...) Un autre aspect de la position allongée sur le divan est l'invitation manifeste mais implicite (...) à restreindre sa motricité. (...) Le pôle moteur n'est pas strictement aboli –comme dans le rêve– mais il est freiné *de fait*, comme pour indiquer la suspension de l'acte, du mouvement corporel et, *a contrario*, l'invitation au mouvement 'psychique' interne, à la 'psychisation' du mouvement. (...) La seconde caractéristique du dispositif spatial manifeste concerne cette fois la position arrière, en retrait, de l'analyste. A un premier niveau, elle redouble la raréfaction des perceptions déjà notées : l'analyste est dérobé au regard, privant ainsi l'analysant d'un ensemble de percepts visuels, il est dérobé au touché [sic], privant ainsi l'analysant d'un ensemble de perceptions tactiles. A. Green⁹⁰ a pu remarquer qu'un tel dispositif tend à transformer l'appareil psychique en appareil de langage, en

⁹⁰ Référence à « Le langage dans la psychanalyse », in *langages*, Paris : Les Belles Lettres, 1984.

restreignant à la seule communication verbale les contacts entre analyste et analysant. [Et plus loin] La restriction motrice (...) qui opère comme un restrictif de ne pas avoir recours à la motricité, va produire une exacerbation des potentialités 'actionnelles' de la parole, un transfert de l'action sur la parole. »

L'approche créative, relationnelle et corporelle de la naissance et du fonctionnement psychique et de ses produits le Moi et le sentiment de l'identité subjective, conduit la psychanalyse transitionnelle à proposer une autre définition de l'inconscient –et partant de la souffrance psychique et de sa clinique. Tout d'abord, l'inconscient n'a pas la définition d'un système constitué de contenus psychiques : représentants de la pulsion qui échappent aux deux autres instances de la topique freudienne ou signifiants du « discours de l'autre » de la position lacanienne. Cependant, la définition renouvelée de l'inconscient varie chez les héritiers de Winnicott, entre ceux qui le conçoivent comme constitué des traces d'une incomplétude de la symbolisation primaire (soit, les non-advenus de la créativité) et d'autres comme constitué de symbolisations primaires défailtantes (soit, les défauts de la créativité). Pour certains, c'est le cas de Roussillon ou de Green, l'inconscient ce sont des potentiels non advenus de la relation trouvé/créé (ou les potentiels de la créativité non advenus), des éprouvés non symbolisés –la « réserve de l'incréable » selon Green ou le « 'trouvé' non 'créé' » et le « 'créable' non 'trouvé' » comme l'énonce Roussillon ci-dessous :

« Freud l'avait fortement pressenti en 1923, on ne peut plus dire l'inconscient, car il y en a plus d'un, car il y a plusieurs manières d'être inconscient. Il y a, c'est classique maintenant, l'inconscient fonctionnel ; le pré-conscient, celui qui résulte d'une fonctionnalité de 'l'organe' de la conscience qui ne doit pas être submergée par trop d'informations actuelles et doit donc 'mettre de côté' un certain nombre de contenus psychiques néanmoins susceptibles de redevenir conscients. Il y a ensuite l'inconscient au sens du refoulé, plus difficile d'accès : son analyse et sa prise de conscience sont l'objet de la psychanalyse freudienne. Mais il y a maintenant aussi (...) des formes d'inconscient dissocié, clivé, une manière d'être inconscient et inapproprié, une manière d'être et de ne pas être dans la psyché. Il y a le 'trouvé' non 'créé', le 'créable' non 'trouvé', ce qui a et n'a pas lieu, ce qui reste potentiellement présent sans être accompli, ce qui a été vécu et non symbolisé, ce qui hante les alcôves de la psyché, errant, en quête de forme, en quête de représentation, en quête même d'une simple capacité de présence. Il y a l'inconscient au sens du potentiel. » (Roussillon, 1999: 18).

Dans cette perspective essentiellement relationnelle, l'inconscient est donc constitué de traces d'expériences précoces non symbolisées, non synthétisées sous la bannière du moi, parce que elles ont été éprouvées dans une situation relationnelle où leur transformation en représentants formels s'est révélée impossible du fait de l'immaturité psychique du nourrisson (« nébuleuse subjective ») et du fait d'un défaut de l'environnement à soutenir activement le processus d'appropriation subjective, en tout cas du fait des aléas du mouvement du nourrisson et de son environnement l'un vers l'autre (jeux d'échoïsation dans la situation de soin).

Pour d'autres, l'inconscient est constitué de primo-représentations fondées sur une dynamique de symbolisation non pas langagière (« logo-dynamique », in Golse, 1999: 5) mais figurative. Dans cette perspective intéressante, parce qu'elle ouvre la question des rapports entre inconscient et langage figuratif (cf. Chapitre 5– 3.3.), la psychisation découle du double étayage relationnel et corporel des processus de symbolisation primaires. Ces processus de symbolisation précoces *prennent* depuis le corps éprouvé dans la situation de soins et induisent une indifférenciation somato-psychique du Moi précoce. Ils donnent lieu moins à des représentations de contenus psychiques qu'à des représentations de contenants

psychiques, dits aussi « enveloppes psychiques » (Houzel, 2005), sortes de formes primaires formant matrices des représentations secondaires (des contenus psychiques) –D. Houzel (2005), reprenant Bion, parle de « peau mentale ». Comme le souligne B. Golse (1999: 14), cherchant un descripteur de cette révolution paradigmatique transitionnelle :

« Tout d’abord, et pour schématiser un peu les choses, il me semble que depuis les années 50 environ, on est passé d’une psychanalyse qu’on pourrait dire jusque-là surtout ‘*orificielle*’ à une psychanalyse que je désignerai comme plus ‘*cutanée*’. (...) Je soutiendrais volontiers l’idée que la psychanalyse des orifices [zones érogènes partielles] visait surtout les *contenus* par le biais des traumatismes par excès ou intrusion, alors que la psychanalyse cutanée vise surtout les *contenants* par le biais des traumatismes en creux liés à une défaillance des enveloppes. »

La psychanalyse transitionnelle propose donc une théorie des contenants psychiques – Golse (2009: 111) parle de « représentants de formes » pour les associer tout en les distinguant des représentants de mots, produits psychiques des processus secondaires décrits par la psychanalyse freudienne. C’est, par exemple, le cas des « figurations » du « Moi-peau » décrites par Anzieu (1995), des « enveloppes psychiques » de D. Houzel (2005) ou encore des « schèmes d’enveloppe et de transformation » de Serge Tisseron (1995). Ils constituent les premières formations du rassemblement des expériences corpo-relationnelles précoces en une première synthèse subjective dont découle la différenciation Moi/non-Moi. La mise en perspective de l’expérience corpo-relationnelle, de processus/produits inconscients d’une créativité figurative dont dépend la synthèse identitaire-narcissique est un point clé de cet ensemble théorique sur lequel je reviendrai (cf. Chapitre 5– 3.1.).

Ces définitions de l’inconscient impliquent une redéfinition de la souffrance psychique dans ses formes bénignes et sévères –celle des différentes formes de la souffrance narcissique-identitaire. Pour tous ces auteurs, d’un point de vue étiologique, la souffrance narcissique-identitaire renvoie à des dysfonctionnements précoces de la relation environnement et nourrisson (du *care*, de l’entre-jeu) qui ont fait entrave au développement normal de la créativité (primo-symbolisation). Elle se manifeste par l’inscription ou le rejou dans l’actuel des traces des ratés de la primo-symbolisation –ratés portant précisément sur le problème de l’unification de la multiplicité et de la diversité des états subjectifs (je) du nourrisson sous une construction symbolique identitaire suffisamment cohérente, consistante et continue (je-moi), placée à la base de la différenciation, de l’expression et de la revendication de soi. Ainsi, les auteurs de ce courant, quelle que soit leur culture intellectuelle nationale d’origine, partagent tous un point de vue commun que Rayner (1994: 3) définit comme celui des Indépendants : « les effets de l’environnement sur l’individu sont à l’origine de traumatismes, conservés sous la forme de souvenirs « gelés » ou dissociés du noyau central du moi de la personne et de son fonctionnement ». Winnicott a cette formule très forte pour définir la souffrance narcissique-identitaire : « D’après mon expérience, il y a des moments où un patient a besoin qu’on lui dise que l’effondrement, dont la crainte mine sa vie, a déjà eu lieu. » (cité in Clancier et Kalmanovitch, 1999: 142).

« Il y a la souffrance liée à ce qui n’a pas pu avoir lieu. (...) Dans cet espace potentiel il y a le pire et le meilleur. Le pire se sont les ‘agonies primitives’, les expériences catastrophiques, les vécus de mort psychique et d’autres formes d’angoisses extrêmes qui ont tellement menacé l’être que celui-ci a dû, pour survivre à leur impact, se dissocier, se retirer de lui-même, se couper de lui-même et de ses expériences essentielles et ainsi de toute possibilité de se représenter ce à quoi il était confronté. Les agonies sont sous-jacentes aux formes

cliniques de la négativité ou du négativisme, elles alimentent d'une source inépuisable la destructivité, les formes d'anti-sociabilité (...). (...) Le meilleur (...) ce sont les potentialités créatives qui n'ont pu trouver matière à se faire reconnaître, c'est ce que A. Green a récemment appelé 'la réserve de l'incroyable'. Le meilleur c'est ce qui aurait pu se développer pour enrichir le mode d'être, les capacités créatives du sujet, s'il s'était passé dans l'environnement quelque chose qui avait rendu possible sa prise en compte. Comme l'écrit très judicieusement Winnicott 'il ne s'est rien passé là où il aurait pu utilement se passer quelque chose'. Les potentialités d'être non advenues restent 'en souffrance' dans la psyché, comme l'on dit d'une lettre qui n'a point atteint son destinataire qu'elle est 'en souffrance'. Le meilleur qui peut tourner au pire c'est ce qui n'a pas reçu d'échos de l'environnement, qui n'a pas été investi par les objets référentiels, et qui a été petit à petit délaissé, sans disparaître pour autant, à force de n'être ni senti, ni vu, ni entendu par le miroir primaire de soi, et qui, depuis lors, reste silencieusement tapi hors-moi, en attente, dans l'oubli de soi. Le meilleur qui tourne au pire c'est ce qui n'est pas utilisable de soi parce qu'il n'a pas rencontré d'objet 'utilisable' pour lui, pas rencontré d'environnement facilitateur. C'est ici toute la question de la carence des besoins du moi et des effets de celle-ci qui se trouve impliquée. (...) les besoins du moi représentent ce dont le moi a besoin pour faire son travail d'appropriation subjective des expériences vécues qui trament son histoire. » (Roussillon, 1999: 18-20).

Pour Roussillon (2008a, 2008b, 2010a) qui s'est particulièrement attaché à la description du fonctionnement des personnalités narcissiques-identitaires, les expériences corpo-relationnelles précoces non symbolisées sont potentiellement désorganisantes et angoissantes –Roussillon parle de « traumatismes primaires ». Dans la mesure où elles n'ont pas participé à l'appropriation de soi via la créativité, elles tendent, quand c'est possible, à réapparaître dans le champ perceptivo-affectivo-moteur actuel (compulsion de répétition), provoquant la crise identitaire-narcissique dont témoigne R. Kaës dans la citation introductive de ce chapitre. Ces expériences ont donné lieu à des « défenses narcissiques » qui fonctionnent psychiquement non par refoulement et retour du refoulé, mais par clivage et retour du clivé⁹¹. Le sujet se coupe de la partie de lui-même qui leur correspond et/ou tend à supprimer le ressenti de leur « mise au présent », de leur réactivation sous la forme d'affects ou d'agir. Cette coupure empêche la reprise et la mise en sens secondaire de telles expériences dans l'appareil du langage verbal –où elles peuvent apparaître néanmoins dans ses aspects non verbaux (l'expressivité corporelle d'accompagnement, la prosodie ou le style –voir Roussillon, 2008b). Leur retour donne lieu à une « symptomatologie à expression corporelle » (Roussillon, 2010a : 1473) : les « traces mnésiques perceptives ou perceptivo-motrices » –des perceptions (physiologiques, motrices et/ou hallucinatoires) et des agir. L'expression corporelle est la symptomatologie privilégiée de la crise identitaire-narcissique. « Quand elle [la trace mnésique] est activée, elle se présentera au sujet plutôt comme une sensation, une perception ou une poussée motrice, c'est-à-dire comme un élément actuel, voire un acte. (...) [les traces mnésiques] sont des indices de l'activation de la zone traumatique primaire du sujet » (Roussillon, 1995b: 1361-62).

⁹¹ « D'un côté la 'réalité psychique' reste le fruit des aléas d'une expérience soumise à l'exercice du principe de plaisir/déplaisir et à l'intrication de celui-ci avec le jeu pulsionnel, elle exprime un fantasme de désir, fût-il transformé ou conflictualisé par la prise en compte du principe de réalité. D'un autre côté, la réalité psychique ou partie de celle-ci, concerne ce qui échappe ou a échappé au travail intégratif des pulsions de vie, elle exprime alors l'impact psychique d'événements historiques (...) qui n'ont pu être reliés au reste de l'évolution subjective. D'un côté la spécificité de la 'réalité psychique' est celle de la représentation de désir affrontée à la tendance à la réalisation hallucinatoire du désir, de l'autre sa spécificité est celle de l'hallucination perceptivo-motrice de zones traumatiques soumises à la compulsion de répétition. » (Roussillon, 1995b: 1358).

« Dans toutes les formes de souffrances narcissiques-identitaires sur lesquelles j'ai pu me pencher, une partie du tableau clinique présenté déborde la seule expressivité verbale et se manifeste par une pathologie de l'affect ou de l'agir qui me semble témoigner, pour prolonger l'hypothèse que propose Freud, de la 'réminiscence' d'expériences subjectives précédant l'émergence du langage verbal. L'hypothèse que je propose en complément de celles qu'il [Freud] avance, est que ces expériences subjectives vont tendre à se manifester dans des formes de langages non-verbaux qui empruntent au corps, au soma, à la motricité et à l'acte, leur forme d'expressivité privilégiée. De la même manière que l'enfant 'préverbal' utilise l'affect, le soma, le corps, la motricité, le registre mimo-gesto-postural etc. pour communiquer et faire reconnaître ses états d'être, les sujets en proie à des formes de souffrance narcissique-identitaire en lien avec des traumatismes précoces, vont utiliser aussi ces différents registres d'expressivité pour tenter de communiquer et faire reconnaître ceux-ci et ceci de manière centrale dans leur économie psychique. » (Roussillon, 2008b: 31-32)

Ainsi, « Les différentes formes de manifestations somatiques et corporelles que nous observons dans la clinique infantile ou dans la clinique adulte tentent de 'raconter' de façon dégénérée (c'est-à-dire ayant perdu son pouvoir génératif) ou 'inachevée' des expériences subjectives précédant l'apparition du langage verbal. » (Roussillon, 2010a: 1471). La personne souffre de réminiscences : le non advenu (non engendré) du processus créatif, condition de l'appropriation subjective, dans ses manifestations corporelles, fait souffrir. Ces manifestations actuelles sont donc doublement vécues comme des attaques contre l'identité de soi –elles témoignent à la fois d'une intégration subjective non aboutie et d'une dépendance primaire à l'environnement, dite « anaclitique »– et vont avec le maintien d'un potentiel créatif entravé : « l'identité est menacée, amputée ou ne peut se maintenir que dans des conditions particulières dans lesquelles le potentiel créatif du sujet est entravé » (Roussillon, 2008a: 112). Cette « effraction de l'identité » dont parle Roussillon, permet de définir le narcissisme : « le narcissisme devient interprétable comme l'effort du sujet pour intégrer coûte que coûte (...) la zone traumatique de son histoire au sein de son omnipotence interne. » (Roussillon, 1995b: 1360). Un effort qui implique la remise en jeu, dans l'actuel, via des scénarios, du double étayage du processus d'appropriation subjective sur l'environnement-objet et le corps, afin d'obtenir la reconnaissance par l'environnement-objet des expériences problématiques et les réponses permettant leur reprise par le processus de symbolisation. Du coup, ces traces n'ont pas seulement le statut d'indices mais aussi celui de signes à valeur messagère, signes qui cherchent dans l'actuel auprès d'un destinataire, l'environnement-objet actuel, la reconnaissance de l'expérience non symbolisée et le *care* ou l'entre-jeu qui rende possible enfin son intégration. Ainsi les personnalités narcissiques-identitaires se caractérisent par : une hypersensibilité aux ambiances relationnelles, elles sont empathiques (c'est-à-dire qu'elles continuent à fonctionner relationnellement sur le mode primaire de l'échoïsation avec leur environnement) ; une intolérance aux changements qu'elles vivent comme autant d'expériences d'effondrement ou d'affaissement narcissique ; et une expressivité corporelle organisée dans des scénarios, scénarios où rejoue le mal ou le non-advenu de soi et où il joue dans une tentative du sujet pour le faire reconnaître et le dépasser.

Pour les auteurs (Anzieu, Tisseron, Houzel) qui travaillent sur les formes de symbolisation issues des processus primaires, la souffrance psychique est liée à l'existence de formes altérées ou pathologiques des figurations archaïques/primaires du Moi que sont les contenants psychiques –soit des formes qui signalent la défaillance bénigne ou sévère de la différenciation moi-non moi et de l'appropriation subjective. C'est ce qu'Anzieu (1995), par exemple, appelle les « signifiants formels », où le terme de signifiant, exporté en dehors du

champ linguistique, renvoie là aussi au caractère sémaphorique ou messenger de ces formes. Ces auteurs mettent l'accent sur les expressions somatiques (agir, émotions, affects) de ces altérations ou formes pathologiques : par exemple, le couple vomissement/aérophagie, les affections cutanées ou altérations de la peau, le développement d'une armure musculaire ou d'une peau passoire, etc. Les manifestations somatiques de ces formes pathologiques ou altérées du Moi ne sont pas seulement des indices (de l'existence de ces formes), mais elles ont un rôle de narrateurs des expériences précoces inintégrées –Anzieu (1997) les appelle des « actes-signes corporels ». Distinguant l'approche transitionnelle des souffrances narcissiques-identitaires de l'approche classique, linguistique, des souffrances de type névrotique, Anzieu (1997) décrit la narrativité corporelle de la souffrance psychique d'une patiente traitée par R. Kaspi (1997) dont Anzieu est le contrôleur, avant de généraliser aux patients narcissiques-identitaires :

« A ces demandes exprimées, non dans un langage utilisant principalement un système de signifiants mais par des signes, c'est-à-dire des morceaux de corps mélangés à des morceaux de code, le psychanalyste qui pratique l'analyse transitionnelle répond (...). Il répond d'une part par l'acceptation neutre et bienveillante du matériel qui lui est, dans le transfert, proposé (il a à accepter la nature de ce matériel (...), et il a à accepter la forme, sensorielle, posturale, motrice, sous laquelle ce matériel lui est présenté). » (Anzieu, 1997: 196).

« (...) les patients auquel s'applique [l'analyse transitionnelle] (...) ne peuvent verbaliser les carences de l'environnement primitif à leur égard (carences qui peuvent être par excès, ou par défaut, ou par alternance brutale et accumulée d'excès et de défaut) puisqu'ils ne possédaient alors pas un appareil à penser suffisamment organisé ou exercé pour identifier une carence et pour attribuer la cause à un environnement distinct d'eux-mêmes. Faute de pouvoir *signifier* la carence, ce qui leur permettrait d'articuler ensuite celle-ci à sa cause (...), ils *expériment* ses effets. Ils déploient dans l'espace-temps de la séance les traces laissées sur leur fonctionnement psychique par celle-ci, ils manifestent les failles et les distorsions de leur topique subjective. C'est leur corps, leur corps sensoriel, postural et moteur (avec ses marques réelles, grossies ou cachées sous des déformations fantasmatiques) qui fournit le matériel de la séance. Sur lui, par lui, ces traces, ces failles, il les donnent à voir, à toucher, à sentir (par les odeurs qu'ils introduisent dans la pièce), à entendre (au sens acoustique du terme, par la force de leur voix ou par sa baisse de volume, par leurs intonations rauques ou aiguës, par les saccades du rythme, par les flux submergeant du débit ou par son reflux, par les moments de brusques coupures du son), à respirer (par leurs halètements, étouffements, apnées et dyspnées) et, dans un jeu fondé sur la réciproque, ils cherchent avidement, nécessairement, vitalement, à voir, à toucher, à sentir, à entendre, à respirer le psychanalyste afin de vérifier que ce qui leur fait défaut ne lui manque pas et de retrouver sur lui les mêmes marques qu'en eux. » (Anzieu, 1997: 193).

Une telle définition de la souffrance psychique permet d'appréhender le double phénomène d'investissement par les personnalités narcissiques-identitaires de situations corpo-relationnelles permettant de rejouer le mal ou l'insuffisamment élaboré d'une part, et d'inhibition de la créativité inhérente à cette situation transférentielle. La définition transitionnelle de la souffrance identitaire-narcissique permet de penser la transitionnalité des phénomènes de jeu/déjeu corpo-relationnel et d'inhibition/stimulation de la créativité.

2– 1.3. Le cadre thérapeutique comme une « situation de transfert »

L'ensemble de ces auteurs s'accordent sur le fait que les souffrances narcissiques-identitaires, sous des formes plus ou moins bénignes ou sévères, sont aujourd'hui dominantes dans les cabinets d'analystes –où elles trouvent leur place dans une histoire des étologies

psychiques–, mais aussi dans le cadre de pratiques thérapeutiques non analytiques fondées sur des approches dites corporelles et émotionnelles. Ces auteurs proposent, en effet, une histoire de la psychanalyse organisée par le double principe d'une histoire sociale des pathologies psychiques et d'une remontée des théories psychanalytiques vers des périodes de l'enfance de plus en plus précoces. Cette histoire sociale des souffrances psychiques court de la névrose, analysée chez S. Freud, aux troubles limites de l'identité et du narcissisme, chez D. Winnicott, A. Green, D. Anzieu et R. Roussillon, en passant par les psychoses, chez M. Klein et J. Lacan. Ainsi Anzieu (1995: 28-29) :

« Toute recherche s'inscrit dans un contexte personnel et se situe dans un contexte social, qu'il convient maintenant de préciser. (...) Si je devais résumer la situation des pays occidentaux et peut-être de l'humanité entière en ce XX^e siècle finissant, je porterais l'accent sur la nécessité de mettre des limites (...). Pour m'en tenir à un domaine qui ne me touche plus seulement comme un simple citoyen mais dont je fais l'expérience professionnelle quasi quotidienne, le changement dans la nature de la souffrance des patients qui demandent une psychanalyse est significatif depuis trente ans que j'exerce cette thérapeutique et il m'est confirmé par mes collègues. Du temps de Freud et des deux premières générations de ses continuateurs, les psychanalystes avaient à faire à des névroses caractérisées, hystériques, obsessionnelles, phobiques ou mixtes. Actuellement, plus de la moitié de la clientèle psychanalytique est constituée par ce qu'on appelle des états limites et/ou des personnalités narcissiques (...). (...) En fait ces malades souffrent d'un manque de limites (...). (...) La cure psychanalytique des états limites et des personnalités narcissiques requiert des aménagements techniques et un renouvellement conceptuel qui en permettent une meilleure compréhension clinique et auxquels l'expression de psychanalyse transitionnelle, empruntée à R. Kaës (...), me semble convenir. » ;

Dans cette perspective narcissique-identitaire, Anzieu (1995: 137) reconnaît aussi le « besoin [chez les 'gens normaux' (sic)] de reconfirmer périodiquement par des expériences concrètes [leur] sentiment de base d'un Moi-peau » dans le développement contemporain des thérapies de soins et de confort à base corporelle. A. Green (1999: 176) souligne, lui aussi, ce changement historique dans les souffrances psychiques :

« Pendant des années j'ai été exégète de Freud, et pendant des années et des années, j'ai surtout cherché à comprendre ce qu'il voulait dire, puis je me suis aperçu que dans la clinique moderne ce que Freud disait n'était pas en accord avec ce qu'on voyait dans les analyses de patients difficiles, alors que cela allait parfaitement lorsqu'il s'agissait d'une névrose hystérique ou d'une névrose obsessionnelle. Il a donc fallu faire la théorie de ces faits nouveaux dans une épistémologie qui procède de notre temps, de notre expérience, avec des références qui ne soient pas celles qui dominaient l'horizon épistémologique de Freud. (...) Or actuellement, à mon avis, il y a une réévaluation du champ de la clinique qui ne consiste pas (...) à ajouter les structures *borderline* à ce que nous savons déjà. Il s'agirait plutôt d'un recentrage, c'est-à-dire que la névrose n'est plus au centre de nos préoccupations (...). Je crois que Winnicott est, à tous égards, l'analyste des *borderline*, il est *à la limite* dans la théorie, dans la clinique, partout. Le concept de limite est tout à fait central chez lui (...) ».

L'ensemble des éléments du changement paradigmatique en métapsychologie impose non seulement un changement du cadre clinique de la prise en charge des patients à problématique narcissique-identitaire, mais une évolution de la théorie de la clinique. Il s'agit de trouver les conditions de la mise en analyse concrète des souffrances de ces patients, d'instaurer les conditions de ce que Roussillon appelle un « transfert sur le cadre » (sur la situation analytique et non sur l'analyste) et aussi de son analyse :

« Le transfert se fait donc ‘transfert de situation’, (...) devient transfert d’une situation historique ‘globale’ sur la ‘situation actuelle’. (...) Comme nous le montrerons plus loin, c’est la problématique de l’originaire qui me semble alors venir se rejouer autour du cadre, la problématique des conditions/préconditions de l’histoire de l’originaire. [et plus loin] J’avancerais que *ce qui tend à se transférer spécifiquement sur le cadre, c’est la question de la symbolisation*. (...) Ce qui se transfère sur le cadre, c’est la préhistoire/histoire de la symbolisation, autrement dit, le rapport transférentiel au cadre reproduit, répète l’histoire de la constitution du transitionnel, de ses avatars historiques, de ses réussites et ses échecs. Dès lors la question de l’analysabilité du cadre rebondit. Ce n’est pas le cadre qui sera analysé, mais ce qui à travers le rapport transférentiel au cadre apparaît des conditions/préconditions historiques/préhistoriques de la représentation qui, dès lors, seront plus à reconstruire qu’à interpréter. » (Roussillon, 1995a: 141 et 161-162).

Les expériences précoces qui n’ont pas été ou ont été mal symbolisées ou encore qui ont été insuffisamment secondarisées jouent dans le cadre analytique sous la forme d’« actes-signes corporels » (Anzieu, 1997). Sous le transfert sur le cadre de ce matériel désorganisant, la situation analytique devient elle-même une situation d’effraction de l’identité, une situation de crise psychique susceptible de mettre en échec le projet de cure même : « le cadre est le lieu de dépôt par le patient (et peut-être le psychanalyste) de ses fixations symbiotiques. » (Anzieu, 1997: 205). Des aménagements techniques du cadre sont alors nécessaires à la relance de la symbolisation du non ou du mal-advenu et à l’analyse du caractère transférentiel du cadre⁹² : « permettre que soit rappelé quelque chose qui n’a pas encore eu lieu pour lui permettre d’advenir, c’est-à-dire rétablir un processus de maturation qui n’a pas eu lieu » (Winnicott cité par Clancier et Kalmanovitch, 1999: 142). Une symbolisation dont le cadre devient alors porteur : « un cadre nouveau doit être trouvé-créé par les deux parties contractantes (le psychanalyste et le patient), intermédiaire entre le cadre psychanalytique classique, qui reste l’objectif du psychanalyste, et le cadre-prothèse, exactement ajusté afin de les compenser aux manques du patient, qui le réclame de façon explicite ou implicite » (Anzieu, 1997: 205). La psychanalyse transitionnelle s’émancipe ainsi du principe de la cure freudienne, cure par la parole fondée sur le modèle du rêve qui instaure la suspension de la motricité et la liaison symbolique (technique de la libre association) en conditions de la prise de conscience, pour y substituer un modèle des soins maternels (*caring/playing*). Elle pose le principe d’une fonction transitionnelle du cadre et de l’analyste, qui met la créativité, l’environnement-objet et le corps au centre du processus analytique, pour faire advenir créativement le non advenu de la symbolisation/subjectivation ou pour réparer les formes primaires défaillantes de l’identité narcissique.

« Le psychanalyste a, dans ce cas, à dégager le sens de la réalité corporelle à laquelle ce sens est fusionné ; il a à trouver –inventer un sens transmissible en signifiants prélinguistiques puis verbaux pour des états psychiques que les patients ne peuvent mettre qu’en actes, qu’en gestes, qu’en attitudes, qu’en signes corporels. La règle de la psychanalyse classique qui prohibe au patient le ‘passage à l’acte’ est justifiée à l’égard du névrosé qu’elle oblige à dire son désir pour le reconnaître, et le faire reconnaître. Elle n’est pas de mise quand le problème du psychanalysant concerne non plus les mécanismes de défense tissés autour et à l’encontre de l’un de ses désirs mais les besoins du Moi sous-stimulés, dédaignés ou déniés par l’environnement primitif. L’acte du patient est un appel à une prise en considération de ces besoins, et répète le scénario par lequel ils furent autrefois délaissés, condamnés ou rejetés. » (Anzieu, 1997: 200).

⁹² « Ce que la clinique moderne commencera (D. W. Winnicott, M. Khan, D. Anzieu, A. Green, J.-L. Donnet, etc.) à faire apparaître, c’est qu’il y a des cures où l’enjeu primordial est celui d’être en mesure d’analyser le rapport au cadre psychanalytique » (Roussillon, 1995a: 37).

Cet aménagement transitoire ou total du cadre et la mise en place des règles qui lui sont associées est ce que D. Anzieu, à la suite de R. Kaës, appelle précisément la psychanalyse transitionnelle, que celle-ci concerne la psychanalyse de groupe ou la cure individuelle (pour les développements sur la pratique transitionnelle du cadre voir Chapitre 5–3.1.). L'ouvrage collectif coordonné par R. Kaës en 1997 cerne les contours d'un tel cadre clinique (Kaës *et al.*, 1997 ; voir aussi Roussillon, 1995a).

« Des pathologies psychiques de cette sorte s'avéraient améliorables à condition de réorganiser la situation psychanalytique de façon à ce qu'elle permette : a) le rétablissement chez le patient d'une aire d'illusion, au sens Winnicottien du terme ; b) l'analyse dans le transfert, du type d'empiètements destructeurs de cette illusion et responsables, par là-même des failles du Soi, des arrêts brusques de certaines fonctions du Moi et de la fragilité de l'équilibre psychosomatique du sujet. » (Anzieu, 1997: 187).

Le terme emblématique qui résume cette transformation du cadre est le terme de *holding*. Emprunté à Winnicott, chez qui il désigne d'abord l'un des trois types de *care* (cf. Chapitre 5–3.1.), avant d'être été extrapolé à la technique thérapeutique, il sert à décrire à la fois la double fonction anaclitique du cadre (modèle du *care*) et du thérapeute (figure du *caregiver*) pour un patient qui les utilise pour une relance du processus de symbolisation. Aussi fructueuse qu'elles soient cliniquement, l'idée et la pratique du *holding* thérapeutique posent de nombreux problèmes théoriques à la psychanalyse transitionnelle, puisqu'elles conduisent la transitionnalité aux limites des règles thérapeutiques et de la définition même de la psychanalyse comme « cure par la parole ». C'est d'ailleurs la définition même que donne Green de la psychanalyse winnicottienne, elle est « à la limite » (cf. p. 62). Anzieu (1995, 1997) travaillera particulièrement ce problème dans le sens d'un réaffermissment des règles et d'une conversion dans le processus secondaire de la parole du fonctionnement du *holding* thérapeutique (cf. Chapitre 5–3.1.). Plusieurs psychanalystes ont cherché des solutions à ce problème théorique par le recours pratique à des médiations. Ces refontes du cadre tendent à remobiliser, explicitement ou non, l'idée de medium malléable (cf. Chapitre 2–2.2.). Ainsi, dans son approche théorique de la clinique, Roussillon (2001, 2008) reprend à Milner l'idée de medium malléable et l'intègre à sa problématique de l'entre-je(u), pour axer sa technique sur l'« objeu », médium entre *care* et *playing*. L'objeu est un medium malléable, informe (en quête de configuration) et énigmatique, trouvé/créé et utilisable pour la relance du jeu de symbolisation.

« On soulignera fortement ici que l'objeu peut être le thérapeute lui-même ou certains aspects de la relation au thérapeute, si c'est le transfert lui-même qui est l'arène du jeu, mais aussi bien le langage dans les cures centrées sur la parole, le dessin, les jouets, les marionnettes, la pâte à modeler, la scène psychodramatique, l'espace de jeu lui-même, les exercices relationnels proposés par certaines formes de thérapies humanistes etc. à l'avenant de la composition du cadre et de la structure du dispositif utilisé. » (Roussillon, 2001: 7).

Mais à la différence de l'objet malléable, non seulement il échoïse les ressentis du sujet mais aussi le sens qui leur est attaché et que le sujet trouve ainsi à symboliser (créer) : il est utilisable à la fois comme objet pour symboliser et objet à symboliser.

« Ce [les objets] sont des objets *pour* la symbolisation, les objets proposés par le dispositif pour que s'accomplisse le travail de transformation-représentation et de mise en sens, des objets qui symbolisent la symbolisation souhaitée et possible dans un dispositif donné, ceux qui sont mis à disposition pour que s'opère le transfert du passé réminiscent et qu'il se métabolise. » (Roussillon, 2001: 8).

« Grâce à l'hallucination, l'objet va prendre sa valeur psychique et son sens, grâce à la perception, l'objet va pouvoir être saisi matériellement, grâce à la motricité, il va pouvoir être exploré et avec lui quelque chose de l'expérience subjective qui y a été logée. Grâce à l'ensemble de ses propriétés perceptivo-motrices, il va ouvrir à un processus de symbolisation et de transformation de l'expérience subjective engagée. » (Roussillon, 2008: 84).

C'est le jeu avec le médium malléable qui permet l'installation de la situation de transfert : avec l'objet, le patient joue ; il le trouve/crée et l'utilise en jouant pour rejouer la situation originaire et relancer autour d'elle, de sa problématique subjective, la symbolisation. D'autres auteurs (Tisseron, 1995), à la suite de M. Milner, vont investir cliniquement les pratiques artistiques. Celles-ci étaient d'ailleurs déjà présentes dans le jeu du *squiggle*⁹³ (gribouillage) que Winnicott réservait aux cures d'enfants (Winnicott, 1971) (cf. Chapitre 5–3.1.).

Cependant, le rôle accordé à la créativité en général dans les processus de symbolisation, font de toute expérience dite « culturelle » le lieu privilégié du développement de processus transitionnels. Ainsi Winnicott y inclut les activités artistiques et intellectuelles qui ont lieu dans des « espaces transitionnels » au sein desquels il est possible de « vivre créativement » afin que rejoue le non ou le mal advenu de soi, que soit relancée la symbolisation, que s'éprouve et s'élabore la réparation ou la re-confirmation de l'identité narcissique.

« This intermediate area of experience, unchallenged in respect of its belonging to inner or external (shared) reality, constitutes the greater part of the infant's experience, and throughout life is retained in the intense experiencing that belongs to the arts and to religion and to imaginative living, and to creative scientific work. » (Winnicott, 2005: [1971]).

De ces activités de la créativité, Anzieu (1981) a fait le sujet de son ouvrage *Le corps de l'œuvre*. Si le sujet analysant tend à faire fonctionner la situation analytique comme un scénario inconscient où s'expriment en actes et en affects, et de manière transférentielle, ses besoins narcissiques-identitaires en souffrance, toutes les situations organisées autour de l'exercice de la créativité personnelle sont appréhendées par la psychanalyse transitionnelle du point de vue de cette perspective transitionnelle. Dans la relation (le jeu ou l'entre-jeu) avec les éléments vivants et vécus de celle-ci (« objet »), il/elle y « trouve/crée » les conditions de l'évolution de ce scénario vers une reprise du travail d'élaboration symbolique, faisant émerger ce travail du vécu du corps perceptivo-affectivo-émotionnel et moteur.

2– 2. Retours sur Budapest, une perspective transitionnelle

Budapest, la Hongrie, ont été pour moi le lieu d'une « crise » narcissique-identitaire et c'est la reconstruction des éléments de cette crise dans un travail thérapeutique, puis leur développement dans une activité artistique, qui ont rendu possible la relance d'une activité créative de type scientifique, une activité qui s'y était, je l'ai dit, enrayée. Je me propose dans cette partie d'analyser l'échec budapestois de mon travail de recherche et son ressaisissement ultérieur pour/dans une relance de mon travail en géographie, non plus dans les termes de l'identité sociale proposés par les théories anglophones de la domination (*positionnality* et

⁹³ Pratique graphique libre (sans finalité définie à l'avance) et partagée entre un enfant et son thérapeute qui, chacun à leur tour, font évoluer un dessin commun

politics of the field) –et auxquels j’ai recouru précédemment parce qu’ils étaient relativement connus et balisés, et aussi parce qu’ils permettent de rendre compte pour partie de la situation–, mais dans ceux de l’identité narcissique posés par la transitionnalité. Ces termes permettent, en effet, de rendre compte de l’effet et du sens qu’a eu cette expérience pour moi, en tant que chercheuse en géographie, et de la perspective qui s’y est ouverte.

2– 2.1. *La positionnalité relationnelle privée de psychanalyse*

« Feminist geographers have certainly situated their analytical gaze, and are now staring hard from locations in the material histories of inequality. But this positioning is still producing some very thorough demands for knowledge. (...) the questions that project creates seem to me to be extraordinarily difficult to answer. (...) Indeed, the answers are so massive, the questions are so presumptuous about the reflective, analytical power of the researcher, that I want to say that they should be simply unanswerable: we should not imagine we can answer them. For if we do, we may be performing nothing more than a goddess-trick uncomfortably similar to the god-trick⁹⁴. Some feminist geographers have suggested that the difficulty of reflexivity is due to our current lack of understanding. (...) However, this argument seems to retain the conviction that, with more personal and collective reflection and theorization, transparent reflexivity can adequately situate knowledge. Many other feminist geographers are less convinced that this is the case. » (Rose, 1997: 311-312).

G. Rose, dans ce texte de 1997 qui traite de l’analyse réflexive de son identité sociale conduite par le/la chercheur-e féministe pour instruire sa « positionnalité » dans le contexte de sa recherche (le terrain), critique le désir sans fond des féministes d’augmenter les moyens techniques et théoriques de la mise en visibilité et de l’objectivation de leurs identités sociales, et dénonce le risque épistémologique afférent. Le risque de la « *goddess-trick* » reviendrait, en effet, à substituer à la fiction positiviste de la neutralité ontologique du sujet épistémique, une fiction néo-positiviste féministe de « *transparent reflexivity* » –ou plutôt d’une réflexivité dont l’exercice rend transparent acteurs et contextes d’action : soit le passage de l’invisibilité du sujet épistémique à sa (mise en) transparence. La méthode réflexive instaurée en instrument d’objectivation des « positions » respectives des acteurs de la recherche et des relations de pouvoir inhérents à la situation de recherche, rendrait transparent ce qui, selon les féministes, fait problème dans la recherche (les identités sociales, les relations de domination) et permettrait *in fine* la validation scientifique d’un savoir scientifique situé comme objectif, donc vrai. Elle conteste, par conséquent, le bien fondé du remplacement d’une démarche objectiviste visant la connaissance de l’objet (le sujet étant neutralisé) par une démarche objectiviste visant la connaissance du sujet.

« The imperative of transparent reflexivity assumes that messiness can be fully understood. The last section, though, suggested that such messiness may be beyond the kind of understanding invited by a sort of reflexivity that assumes a transparently knowable self separate from its transparently knowable context. (...) In this view, research is not seen as transparently, reflexively, mirroring selves and context, since ‘there is no prior reality or unified identity to gain access to or to be created by research’ (Gibson-Graham (...)). Instead, research is seen as constitutive (if not completely so), both of the researcher and of the other involved in the research process. » (*ibid.*: 314-315).

⁹⁴ L’expression fait référence à la fiction de la neutralité et de la transparence du chercheur qui constitue, selon les féministes, les outils de l’universalisme scientifique et de la domination masculine dans le domaine scientifique.

Adoptant, dans le cadre métathéorique du constructivisme pragmatiste, une posture à la fois relationnelle et non représentationnelle (au sens de *non-representational theory*), Rose substitue à la problématique de la connaissance celle de la construction du sujet et souligne la complexité de cette construction, non seulement du fait de la multiplicité ou de la fragmentation l'identité sociale mais du fait de son caractère relationnel.

« (...) the identity to be situated does not exist in isolation but only through mutually constitutive social relations, and it is the implications of this relational understanding of position that make the vision of a transparently knowable self and world impossible. Many feminist geographers argue that identities are extraordinarily complex, not only because gender, class, race and sexuality, to name just a few axes of social identity, mediate each other, but also because each of those elements is relational. (...) Identity if theorized as based on *difference* from others but not on *separation* from others. » (*ibid.*: 314).

La situation de recherche est condition de co-émergence et de co-construction des identités sociales du/de la chercheur-e et du sujet enquêté, car l'intersubjectivité impliquée par celle-ci a des effets identitaires pour/sur tous ses acteurs : « researching gender is 'doing gender' » (*ibid.*: 315) ou « social identity is also made and remade through the research process. » (*ibid.*: 316). Ainsi, Rose augmente la finalité cognitive du projet scientifique d'une dimension de signification et de valeur identitaire : « we are made through our research as much as we make our own knowledge » (*ibid.*: 316). Cette dimension de surcroît est un effet des modalités de l'action (ou de l'interaction) scientifique qu'elle appelle « *performance* », embarquant dans son propos sur la co-construction identitaire en situation de recherche, par ce terme explicitement emprunté à la *non-representational geography* thriftienne, la question de l'expérience émotionnelle et corporelle liée à la pratique (« *ways of doing* ») de la recherche⁹⁵.

« Our identities do not pre-exist our performances of them. (...) Thus the authority of the researcher can be problematized by rendering her agency as a performative effect of her relations with her researched others. She is situated, not by what she knows, but by what she uncertainly performs. » (*ibid.*: 316).

Rose fait alors référence à l'inconscient qui œuvre au cœur de la relation intersubjective et joue un rôle dans la co-construction identitaire (cf. la référence à Steve Pile dans la première partie de la citation ci-dessous). Reprenant étrangement une position réaliste matérialiste et de méfiance par rapport à la psychanalyse elle prétend l'inconscient non seulement inaccessible, mais demande qu'il le reste pour ne pas augmenter d'une réflexivité informée de psychanalyse la « *goddess-trick* » de la « *transparent reflexivity* ». Un argument d'autant plus étonnant que Rose (1993) a mobilisé la psychanalyse lacanienne dans des textes antérieurs pour rendre compte des moyens pratiques (procédures de terrain) de la consolidation de l'identité sexuelle masculine dans le projet de la géographie classique, pour situer l'identité sociale masculine dans la géographie (Volvey, 2012a, 2012c –à paraître ; Volvey *et al.*, 2012 –à paraître) (cf. Chapitre 5– 1.2.).

« (...) In this argument, we depend for our sense of self precisely on an otherness we can never fully know. Moreover, as Madge (...) suggests, some understandings of that relationality emphasize the role that fantasies about the researched as 'other' may play in the research process. Madge draws on the work of a number of postcolonial theorists to suggest that the relation between researchers working in the third world and their research subjects may be structured by (among other things) boundaries constructed by psychic processes such as

⁹⁵ Un thème de recherche qu'elle développera à l'orée des années 2000 (Rose, 1999 ; Gregson et Rose, 2000).

fetishism and paranoia; as Pile (...) notes, such processes, dependent as they are on the unconscious, are not possible to access fully. » (*ibid.*: 314).

« We cannot know everything, nor can we survey power as if we can fully understand, control or redistribute it. What we may be able to do is something rather more modest but, perhaps, rather more radical: to inscribe into our research practices some absences and fallibilities while recognizing that the significance of this does not rest entirely in our own hands. » (*ibid.*: 319).

L'argument anti-positiviste contre une méthode réflexive sans limite visant la connaissance totale des pôles de la connaissance scientifique (sujet-chercheur, sujet-objet de la recherche) et du champ de leur relation, leur mise en transparence réflexive, et contre le report *in fine* du problème de l'accroissement de la validité du savoir situé sur la perfectibilité théorique et pratique de la méthode réflexive est certes recevable, mais pourquoi ce quelque chose qui doit rester caché devrait être en particulier l'inconscient ? Pourquoi les motifs, les processus et les formes inconscients de la construction de l'identité sociale via le processus de recherche devraient-ils être refoulés hors du cadre d'exercice de la réflexivité ? Pourquoi la réduction de la dichotomie épistémologique classique entre subjectivité et scientificité, et le recentrage sur la construction identitaire via le terrain devrait-elle s'arrêter au seuil de l'inconscient ? Et du coup, pourquoi la participation de la psychanalyse à la définition féministe de l'identité sociale serait-elle moins légitime que celle de la sociologie, par exemple ? Pourquoi aurait-elle moins de pertinence à rendre compte de la construction de l'identité par le truchement d'une pratique féministe de la science qu'elle n'en a eu pour rendre compte de la construction pratique de l'identité masculine ? N'est-ce pas plutôt qu'il manque à Rose et aux féministes une théorie psychanalytique qui leur permette non pas de connaître le sujet-chercheur jusqu'aux profondeurs de son inconscient, mais d'appréhender la manière relationnelle et performée dont sont construites les identités dans la pratique scientifique et dont procède la créativité scientifique ?

En l'occurrence, il s'agit pour moi, dans cette sous-partie, de reconnaître dans les vécus de l'expérience de terrain budapestoise exposés précédemment, les éléments d'une crise transitionnelle aux motifs narcissiques-identitaires, pour les replacer et les faire valoir au fondement du processus créatif ultérieur et des formes scientifiques qu'il prendra. Dans cet exercice de réflexivité, je mobiliserai la théorie transitionnelle –sa définition égoïque du sujet, sa compréhension relationnelle et corporelle de la construction de l'identité subjective, son accent sur la créativité et sa compréhension du rôle de l'incomplétude ou de la défaillance de la construction de l'identité subjective dans les formes variées que prend le processus créateur contemporain. Dans cette sous-partie, j'appuierai mon exposé moins sur les textes théoriques des auteurs de la transitionnalité que sur leur compte-rendu de cures transitionnelles (en particulier les textes du volume collectif Kaës *et al.*, 1997), ainsi que sur les interprétations d'expériences transitionnelles de création (Anzieu, 1981). En effet, ces compte rendus et interprétations donnent à entendre le contenu des crises narcissiques-identitaires et constituent autant de références pour l'analyse d'autres crises identitaires-narcissiques. Comme l'écrivent les auteurs de *Crise, rupture et dépassement* (Kaës *et al.*, 1997), le processus créateur s'ouvre par une crise personnelle à la faveur de laquelle, avec plus ou moins d'acuité, l'individu fait l'expérience d'un affaissement narcissique, et se trouve douloureusement confronté à la remontée de traces mnésiques qui, sous des formes scénarisées mettant en jeu le corps et les relations à l'environnement actuel (situation de transfert), sont les indices de l'activation de la

zone traumatique (problématique) primaire du sujet. L'hypothèse sur laquelle je travaille est la suivante : le déplacement, l'installation et la situation de recherche (terrain et monde académique) en Hongrie ont mis à l'épreuve, par la quantité et la qualité des difficultés rencontrées, certaines fonctions du moi qui faisaient défaut pour aborder le monde extérieur comme une réalité distincte compréhensible, maîtrisable émotionnellement et symboliquement, élaborable scientifiquement et représentable dans un discours scientifique ; en même temps qu'ils ont créé les conditions de possibilité d'une première tentative de dépassement de la crise via des pratiques non directement scientifiques, découplées du terrain mais associées à lui. Il est ainsi possible d'analyser, d'un point de vue transitionnel, le décalage entre mon investissement budapestois dans certaines pratiques de déplacement et de contact (dérive urbaine, sexualité) d'une part, et l'inhibition budapestoise de mes pratiques scientifiques de déplacement et de contact (recherche de terrain, activité académique, pratique d'écriture) d'autre part, et au-delà de les mettre en perspective pour les articuler. Je propose donc de revenir sur ces pratiques budapestoises et de les analyser transitionnellement, afin de faire émerger autour d'elles le problème de la dimension narcissique-identitaire et des motifs inconscients de la créativité scientifique.

2– 2.2. *Transitionnalités hongroises*

Anzieu (1981) définit la crise psychique personnelle à la faveur de son essai sur le « travail psychique de la création » intellectuelle ou artistique⁹⁶, pour en faire le premier moment de celui-ci. Bien que précoce, ce texte décrit la crise dans les termes de la souffrance narcissique-identitaire –soit, l'effraction de l'identité par des traces mnésiques dont les manifestations (affects, émotions et agir) sont autant d'indices de l'activation de la zone traumatique primaire du sujet :

« Dans les deux cas [Proust et Freud], à l'occasion d'un état de douleur inextricablement corporelle et psychique, le surgissement de l'oublié, de l'inconnu, d'un inexplicable, d'un trop violent pour être vraiment éprouvé, d'une marge de soi qui n'a pas trouvé son emploi ni sa représentation, d'un noyau d'être ou de vide difficile à différencier en sensation, en fantasme, en affect. » (Anzieu, 1981: 27).

« Le saisissement (du futur créateur par une sensation-image-affect dont il fera le thème directeur de son œuvre) est inséparable d'un dessaisissement (de soi-même, du contrôle habituel du Moi, des représentations établies de son être, des investissements dans des buts et dans des objets censés épuiser l'intensité pulsionnelle). Cette mise en question de l'unité de sa personne, cette effraction de son enveloppe psychique, cette rupture dans son narcissisme sont éprouvantes, toujours dans un premier temps extrêmement angoissantes⁹⁷. » (*ibid.*: 102).

⁹⁶ L'ensemble de cet ouvrage, *Le corps de l'œuvre*, est à la fois un exposé des cinq étapes du processus créateur appuyé sur des références à Freud, Proust et Valéry, et une collection de monographies (cf. note 81). Publié par D. Anzieu en 1981 –soit 2 ans après sa participation à la première édition de l'ouvrage collectif dirigé par R. Kaës, *Crise, rupture et dépassement*, et 4 ans avant la première édition de son ouvrage majeur *Le Moi-peau*– il est centré sur la question de la crise narcissique-identitaire et de sa résolution dans le travail psychique de la création. Il propose une approche psychanalytique non pas des œuvres artistiques, littéraires ou scientifiques mais du travail psychique de la création dans la perspective duquel il replace alors les œuvres. Il pose les linéaments d'une intelligibilité des rôles du corps, d'un environnement facilitateur et d'une pensée figurative dans cette résolution créatrice –thèmes qui sont au cœur de la théorie du Moi-peau (cf. Chapitre 5– 3.1.).

⁹⁷ Anzieu décrit aussi, en citant M'Uzan, « le sentiment éprouvé par le sujet d'un changement de sa position à l'égard du monde, voire de sa propre identité ».

« La double capacité du Moi de régresser et de tolérer ce qui surgit alors –fantasmes inattendus, accès d’angoisse, autres affects intenses, approche d’un vide où se perd la substance de l’être, instauration d’une immobilité posturale mortifère ou déclenchement d’une agitation motrice forcenée– constitue la condition du passage à la seconde phase du travail créateur. » (*ibid.*: 98).

Quant à René Kaës, qui a beaucoup travaillé sur les crises personnelles de ceux qu’il appelle des « sujets en transition » (les migrants et les exilés), il met en avant le rôle des vécus de rupture environnementale dans la crise psychique. La rupture est à la fois la condition et le contenu d’expérience de la crise qu’il dit « de désétayage » : « le sentiment subjectif de la rupture dans la continuité de l’environnement et de soi » (Kaës, 1997: 28), « la crise est vécue comme l’éclatement du conteneur, la menace d’un désétayage » (*ibid.*: 51). La crise correspond à une situation de déliaison ou de dérégulation des bricolages subjectifs du sujet, qui favorise la libération et la remontée dans l’actuel des traces mnésiques, soit le transfert de situation, et, partant, un vécu critique. Pour Kaës, les délocalisations (déplacements accompagnés d’installations) sont donc des facteurs de ces déliaisons ou dérégulations parce qu’elles impliquent la perte des appuis environnementaux habituels et remettent au cœur du vécu du sujet la question du défaut d’étayage de l’environnement. L’impact de ce vécu est particulièrement fort, voire dévastateur, pour les personnalités narcissiques-identitaires qui se caractérisent, nous l’avons vu, par une forte dépendance anaclitique primaire à leur environnement-objet et une forte intolérance consécutive au changement. La crise se marque principalement par une « perte de la capacité à vivre créativement » (*ibid.*: 37) la relation à son environnement de vie et prend la forme d’un effondrement ou au moins d’un affaissement narcissique, associé, parfois, à une réaction persécutive (ou un « mouvement de repli (...) comme attente angoissée de la persécution » (*ibid.*: 50)).

« Cette faille dans la confiance ‘va ligoter la capacité de jouer de l’individu, du fait des limitations de l’espace potentiel’ [citation de Winnicott, 1975: 151]. Le mouvement qui s’en suivra pourra être le suivant : 1– La limitation de l’espace potentiel et la faille dans la confiance aboutissent à la perte de la capacité à vivre créativement. 2– Les possibilités du sujet sont alors ou bien la soumission extrême, l’établissement d’une personnalité comme si (*as if*) et d’un faux soi ; ou bien une réaction persécutrice devant l’enculturation d’empiètement. 3– Le recours à un groupe offrant un objet à la pulsion d’être quelque chose, assurant les conditions d’un sentiment continu de l’existence, d’une élaboration du vécu persécutif, d’une néo-culture, d’une capacité de faire confiance à un conteneur suffisamment bon⁹⁸. 4– La retrouvaille de la capacité à vivre créativement. » (*ibid.*: 37)

Avant d’exposer cette perspective narcissique-identitaire sur ma pratique urbaine budapestoise et comme en contrepoint de celle-ci, je reviens à nouveau sur J. Gracq qui, au détour de quelques phrases du 4^{ème} chapitre de *La forme d’une ville*, laisse entrevoir le motif qui, selon lui, donne sens à ce texte et, au-delà, à l’ensemble de son œuvre littéraire⁹⁹, et qui, selon moi, permet d’interpréter transitionnellement la pratique urbaine qui est au fondement du roman égo-géographique de ce septuagénaire.

« Je me suis trouvé par là peut-être plus sensibilisé que d’autres à toutes les lisières où le tissu urbain se démaille et s’effiloche, sans pourtant qu’on l’ait tout à fait quitté pour la

⁹⁸ Cet auteur évoque aussi (1997: 42) le rôle de la « capacité d’inventer un projet commun dans un groupe intermédiaire ».

⁹⁹ On peut penser à *Le rivage des Syrtes* bien sûr, mais aussi à *Au château d’Argol*, au recueil de textes intitulé *La presqu’île* (*La Route*, *La presqu’île* et *Le Roi Cophetua*), à *Balcon en forêt*, etc.

campagne, et il m'arrive quelque fois de penser, en songeant aux livres que j'ai écrits, que ce goût pour les zones bordières a gagné chez moi par la suite de proche en proche et pris de l'ampleur, jusqu'à se faire jour, par un jeu d'analogies, dans des domaines inattendus, de tonalité sensiblement plus sombre : de la lisière à la frontière, pour l'imagination, il n'y a qu'un pas. Chaque fois en tout cas que je relis le poème de Rimbaud cité déjà ('La ville avec ses fumées et ses bruits de métier nous poursuivait par les chemins...') je retrouve le sentiment doux-amer –que le rêve bien souvent nous restitue, mais que je vivais alors familièrement– d'une dérive engourdie, frileuse, le long d'un vaste corps vivant dont on perçoit la respiration toute proche, mais qu'un sort malin empêche de rejoindre. C'est sur ces glacis atones, peu à peu gagnés par le silence et par une sorte de catalepsie, que la ville, ressentie grâce au recul de son immensité, devient une hantise, à la manière d'une bête géante et tapie dont on ne percevrait que le souffle. » (Gracq, 1985: 42-43)

Ce motif exponentiel, polymorphe et « sombre » qui associe le « tropisme des lisières » (Gracq, *ibid.*: 44) à l'expérience de contact impossible avec la ville, s'apparente, selon moi, à une trace mnésique d'éprouvés corporels précoces traumatiques non ou mal symbolisés (cf. « sentiment doux-amer » et la référence quasi psychanalytique au « rêve ») qui rejouent dans le champ perceptif (la pratique de Nantes) et dont Gracq-adulte fait le récit. La ville est dépeinte comme un « vaste corps vivant »¹⁰⁰ (une « immensité ») dont Gracq-jeune éprouve la présence vivante (la « respiration toute proche ») mais désaccordée et qui devient par là même inaccessible et menaçant. Enchâssé dans le thème général de l'identité subjective qui ouvre et referme le livre (cf. extraits d'introduction et de conclusion cités pages 3 et 4, Chapitre 1), ce motif inconscient parle de *holding* raté ou empêché, de non accordage et d'attachement impossible entre un nourrisson et son environnement maternant qui ne peut pas l'échoïser (« silence » et atonie). Il parle d'une souffrance psychique liée à ce qui n'a pu avoir lieu ou de ce qui a eu mal lieu du fait de dysfonctionnements précoces de la relation environnement/nourrisson et de l'immaturation psychique de ce dernier. Il dit aussi les conséquences catastrophiques¹⁰¹, terriblement angoissantes, voire mortifères, pour le sujet (le « glacis » comme métaphore de l'entre-deux¹⁰², la « catalepsie », la « hantise » de la mère-ville-bête) de ce défaut du *caring* maternel ou d'entre-je(u). Le motif tisse, comme l'écrit Anzieu dans la citation donnée page 53, le corps réel, le corps imaginaire et le corps fantasmatique (« la bête géante et tapie ») dans la trame de l'œuvre en une vaste métaphore du roman égo-géographique descripteur d'une véritable empathie urbaine. La ville est ici l'objet de la projection de la dépendance anaclitique de Gracq à son objet-environnement (l'environnement maternant d'origine) et la condition de son rejeu expérientiel dans l'actuel (situation de transfert nantaise et au-delà urbaine). Articulés à ce motif originaire qui fait indice autour d'un traumatisme primaire, des scénarios agis fondés sur des déplacements (faire des aller-retour par dessus ou à travers le glacis, transplanter un lieu dans un autre, etc.) signalent l'effort entrepris par Gracq-jeune pour le faire reconnaître et l'intégrer psychiquement dans l'expérience et la représentation de soi.

¹⁰⁰ Gracq emploie aussi l'expression « chair d'une ville » (*ibid.*: 46).

¹⁰¹ On ne peut que suivre la logique des mots de « atone » (qui manque de tonicité ou d'expression) à « catalepsie » (paralysie), via catatonie (inertie motrice et psychique), pour laisser entendre, ce qui n'est pas écrit, la catastrophe personnelle de Gracq.

¹⁰² Le glacis avec ces deux univers de sens d'une part, militaire –le talus défensif placé au devant de fortifications– et d'autre part, géologique –la surface d'érosion en pente à laquelle s'associe une idée de glaciation–, c'est un abord du corps ville-mère qui sépare au lieu d'accueillir et sur la surface inclinée et glacée duquel il est difficile de s'agripper. Cette métaphore du glacis traduit la défaillance de l'accordage, le défaut d'attachement.

« L'image de Nantes qui lève spontanément de mon esprit est restée, pour cette raison, non pas celle d'un labyrinthe de rues centrales d'où l'on s'évade qu'épisodiquement, mais plutôt celle d'un grand nœud mal serré de radiales divergentes, au long desquelles le fluide urbain fuit et se dilue dans la campagne comme l'électricité fuit par les pointes. (...) [plus loin] Il m'arrive de rêver plus loin encore que le retour régulier de ce tropisme des lisières, et de me rappeler que le rythme de ma vie, les lieux entre lesquels elle se distribue au long de l'année, pourraient sembler en somme, de l'extérieur, l'effet d'une longue hésitation, jamais tout à fait tranchée, entre la ville et la campagne (...). Il m'arrive même de laisser à mes rêves de la nuit le soin de mettre fin à une contradiction latente, et je remarque qu'ils le font –en toute désinvolture onirique– à peu près à la manière d'Alphonse Allais, qui proposait de transporter les villes à la campagne. » (*ibid.*: 42 et 44).

Des agir moteurs qui, à l'échelle de la ville, mettent la pratique urbaine –par exemple, le transect urbain qui alimente la trame descriptive du texte– au cœur du scénario narcissique-identitaire et fournissent sa figure principale à la « mythologie personnelle¹⁰³ » de Gracq-jeune, le tramway.

« Je ne peux pas dire pourquoi Nantes est restée ma ville sans éclaircir d'abord les raisons qui font qu'Angers ne l'a jamais été. (...) Le génie d'Angers –s'il y a un génie du lieu– m'a toujours paru être celui du confinement (...). (...) Au surplus, parce que l'idée qu'à l'âge adulte on se fait du monde reste toujours tributaire de la conception enfantine, il y a deux raisons qui faisaient, et qui font encore, que je ne pouvais reconnaître Angers comme une ville tout à fait accomplie. (...) L'autre raison tenait à la question des *tramways*, alors un des éléments de ma mythologie personnelle. (...) Toujours est-il que le tramway repêchait dans mon esprit quelques villes de moins de cent mille habitants, qui s'en trouvaient pourvues. Mais il ne repêchait pas Angers. (...) ceux de Nantes, plus longs, mieux carénés, d'une couleur avenante de beurre frais, s'ouvrant sur la route d'un timbre arrogant et autoritaire, me firent tout de suite auprès d'eux l'effet d'une locomotive de rapide (...). Ils donnaient de plus au visiteur la surprise, les mois d'été venus, d'accrocher derrière leur motrice une *baladeuse*, remorque sans parois ni vitres et très basse sur roues, où on accédait directement de la rue à son siège, et qu'on quittait aussi commodément qu'on quitte un trottoir roulant (...). Disparus depuis plus d'un quart de siècle, ils continuent pour moi à rendre secrètement attirante la fiction de Boris Vian dans *L'Automne à Pékin*, où un tramway avec ses passagers, échappant à sa noria urbaine comme une planète devenue folle, continue indéfiniment par monts et par vaux sa pérégrination à travers la campagne. Et certes, à bord d'une de ces séduisantes baladeuses nantaises, qui faisaient de tout itinéraire un chemin d'école buissonnière, j'aurais volontiers exploré indéfiniment les routes de France. (...)

[Plus loin] Nantes fut d'abord pour moi, et pendant longtemps, aux vacances d'été, une simple étape sur le chemin de la mer. (...) Nous nous arrêtions guère à Nantes que pour changer de train, mais, au retour des vacances, mes parents profitaient quelques fois d'un battement de quelques heures pour passer une commande ou visiter un fournisseur. C'est ainsi que j'ai gardé le souvenir ébloui –alors que ma première rencontre avec le chemin de fer ne m'en a laissé aucun– de mon premier trajet en tramway (...). (...) Cette progression, cette procession paresseuse du convoi par le beau milieu d'une grande ville, dans le carillon des passages à niveau, les coups de timbre précipités des tramways, le concert des trompes et des klaxons, m'éveillaient à un sentiment de vie furieuse et innombrable, de hâte et d'allégresse endiablée, que je rencontrais là pour la première fois. La grande surprise d'une enfance campagnarde mise en présence de la ville n'est pas tant la nouveauté matérielle, l'échelle inattendue des bâtiments et des rues, le foisonnement des objets insolites, que le sentiment véhément et tout neuf d'une pression humaine jusque-là jamais ressentie, au milieu de laquelle on se sent brusquement immergé, et que le pouls ralenti d'Angers n'avait pu me communiquer encore d'aucune

¹⁰³ Le tramway est présenté comme un des éléments de la « mythologie personnelle » de Gracq-jeune. Il est donc une des figures merveilleuses du récit fondateur de l'histoire originaire de Gracq –une figure qui ouvre sur d'autres mondes (tant géographiques que psychiques)...

manière. Moment assez grave, où la vie monte à la tête comme un vin corsé, et dont l'enfance de la ville ne connaît pas le dé clic, aussi décisif, aussi troublant presque à sa manière qu'une première puberté. Les rythmes naturels, protecteurs, berceurs et presque naturellement porteurs, cèdent tout d'un coup de toutes parts à l'irruption inattendue de l'effréné, au pressentiment de la jungle humaine. » (*ibid.*: 11-24).

On voit avec cet exemple littéraire l'enjeu transitionnel de la pratique urbaine, qui, suffisamment étayée sur un conteneur de substitution –le tramway, le train qui protègent, bercent et portent–, remet en/de la circulation, innerve ce qui était paralysé, (re)donne vie au sujet (je-moi), et permet de transformer l'entre-deux glacis –l'expérience relationnelle précoce traumatique, conservée mais dissociée du noyau central du moi– en une aire d'expérience transitionnelle (où la pression humaine devient vivante), condition d'une remise en jeu des éprouvés traumatiques et de leur reprise par le travail créateur, et partant d'une renaissance psychique (« la vie monte à la tête ») et d'une construction identitaire –celles-ci rassemblées plus loin sous l'image de l'éveil pubertaire (*ibid.*: 26-27). La pratique urbaine peut être considérée ici comme une « symptomatologie à expression corporelle » (Roussillon, 2010a) ou des « actes-signes corporels » (Anzieu, 1997) et, dans sa perspective, la ville comme la situation « trouvable/créable » pour le transfert et « utilisable » par cette personnalité narcissique-identitaire pour un voyage transitionnel réparateur, dans l'actuel. Cette interprétation psychanalytique des motifs gracquiens qui accompagnent sa pratique urbaine, articule étroitement des dimensions spatiales à la problématique narcissique-identitaire. Elle commande une réflexion théorique sur la question spatiale dans l'approche transitionnelle du narcissisme-identitaire, dans la théorie transitionnelle. Ce point fera l'objet d'une présentation au Chapitre 5– 3.1.

Pour ma part, ma manière de faire avec les lieux en Hongrie était, je l'ai dit, double et contrastée, voire contradictoire : inhibée jusqu'à un immobilisme culpabilisé pour ce qui concernait ma pratique scientifique –les enquêtes et entretiens de terrain ; exploratoire et ludique pour ce qui concernait ma pratique récréative –les dérives urbaines. C'est donc au niveau de la divergence des pratiques et de l'expérience associée à celles-ci (de l'engagement corporel et de la relationnalité), précisément au niveau de la spatialité de celles-ci, en mettant en relief les thématiques du placement et du contact, que je vais saisir ce vécu contradictoire, puisque dans tous les cas elles avaient lieu sur mon terrain (dans l'espace correspondant à ce que j'avais défini comme le cadre spatial de ma recherche). C'est sur cette contradiction des pratiques que je reviens ici. Il convient alors d'appréhender mon déplacement et mon installation en Hongrie pour mettre en œuvre une thèse de doctorat, comme ce qui a créé les conditions d'un « transfert de situation ». Cette situation pour un transfert fonctionnait sur le principe d'un désétayage par rapport à l'environnement-objet original, par rapport à une dépendance anaclitique qui dans ces conditions d'éloignement se trouvait perturbée.

D'un côté donc, l'immobilisme teinté d'un ressenti de terrain négatif, que j'interprète comme une défense psychique contre la manifestation de la réapparition dans le champ perceptivo-affectivo-moteur de l'éprouvé traumatique non intégré à mon histoire subjective. Il s'accompagnait d'une créativité –en l'occurrence une créativité intellectuelle orientée vers la production scientifique– très limitée (entravée) ; d'un affaissement narcissique-identitaire – soit une incapacité à construire une image de soi en tant que sujet épistémique et à la placer au fondement de la revendication identitaire pour fonder une « autorité » scientifique jouable sur le terrain comme dans la production scientifique ; et enfin, d'une réaction qu'on pourrait sans doute dire quasi persécutive à certains éléments de l'environnement académique. Ces derniers

ressentis tendaient en retour à renforcer l'immobilisme. Dans le registre scientifique, mon principal vécu hongrois, c'est une incapacité à aller faire du terrain (téléphoner pour entrer en contact avec des personnes à interviewer et prendre avec eux des rendez-vous pour ces entretiens, comme conduire la voiture pour aller effectuer ces entretiens¹⁰⁴), une incapacité sans cesse contrariée par le sentiment que j'avais le devoir d'en faire¹⁰⁵. Seul un accident de terrain¹⁰⁶ a apaisé la forte culpabilité que j'éprouvais à ne pas répondre pleinement et sereinement à l'impératif catégorique du terrain en géographie, me fournissant pour moi-même et aux autres le motif qui m'autorisait à ne plus en faire –motif rendu plus indépassable encore par le récit cauchemardesque que j'en faisais. Je relève aussi la charge esthétique que j'associais aux premières expériences de terrain, charge qui était à l'origine des jugements de valeurs énoncés plus tôt (laideur, fermeture, secret, surchauffe) et qui coloriait la pratique d'une négativité porteuse de désengagement. Cet immobilisme était, par ailleurs, associé à une fixation à mon bureau du Collegium que je quittais très peu tout en n'y faisant pas grand-chose : mon bureau était vide de visiteurs, vide d'ouvrages à lire, vide de travaux d'écriture. On peut aussi relever un certain paradoxe scalaire dans la mise en perspective de l'ampleur projetée pour mon terrain d'étude : la totalité de l'espace industriel hongrois en Hongrie, et de la limitation effective de mes déplacements de recherche : mon cantonnement à mon bureau du Collegium, et surtout dans le maintien d'une grande échelle d'étude (nationale) après que j'avais pris conscience de mon inhibition. De fait, dans cette période, je n'ai pas produit grand-chose, sinon la conférence au Collegium déjà évoquée et une intervention forcée dans un colloque parisien organisé par des économistes, dont je n'ai gardé que l'impression désagréable d'y avoir été ni à ma place ni légitime. A l'inhibition de l'agir comme défense contre la réactivation de la zone traumatique, correspondait un affaissement narcissique-identitaire –étendu à, voire projeté, sur ma discipline scientifique même– et ma survie psychique avait alors pour condition une créativité intellectuelle limitée.

Ma situation de recherche en Hongrie était donc comparable à une situation d'effraction de l'identité, une situation de crise psychique marquée par des états de type dépressif et secondairement des réactions de type persécutif. Ces réactions coloraient, en effet, mes relations avec Susan Suleiman ou encore Viktor Karadi, soit des membres du groupe des *returnees* du Collegium –un groupe dont les membres étaient dotés d'un capital, en particulier linguistique mais aussi biographique, leur permettant d'agir à la recomposition du puzzle identitaire en articulant les fragments d'ici et de là-bas–, ou bien avec les collègues

¹⁰⁴ Je me souviens en particulier d'une situation qui m'avait marquée à l'époque : j'étais allée au siège de la délégation européenne à Budapest et je n'ai tout simplement pas été capable d'entrer dans le bâtiment, effrayée à l'idée de devoir me présenter, expliquer mon projet, etc. Cette situation, dont je garde un souvenir précis, avait fonctionné pour moi à l'époque comme l'événement par le truchement duquel j'avais pris conscience de mon difficulté à faire du terrain du fait de mon incapacité à entrer en contact avec de possibles informateurs ou enquêtés.

¹⁰⁵ Un sentiment d'autant plus fort qu'il entraînait en résonnance avec les conseils pro-terrain de V. Rey (en substance : on n'est autorisé à conduire une réflexion épistémologique sur la géographie qu'en fin de carrière, après s'être frotté au terrain), dispensés lors d'une discussion concernant mon avenir post DEA A.T.E.G., et sous l'effet desquels j'avais abandonné l'idée d'une thèse en épistémologie de la géographie avec M.-C. Robic et imaginé un sujet pour une géographie industrielle de terrain en Hongrie avec elle.

¹⁰⁶ Sur les petites routes à deux voies reliant sur 250km Nyíregyháza, où j'avais effectué des entretiens, à la grande périphérie de Budapest (l'autoroute s'arrêtait à l'époque à une soixantaine de kilomètres de Budapest), dans un brouillard épais, j'ai dû mettre ma voiture dans le fossé pour éviter les conséquences dramatiques de l'inconscience d'un conducteur de camion roulant lumière éteinte en sens inverse et doublant au petit bonheur la chance sur la voie de gauche.

géographes membres de l'académie des sciences –un groupe dont les membres détenaient les codes (nationaux, institutionnels, disciplinaires) pour tenir leur place ici (Hongrie, académie des sciences, géographie)–, et au déploiement desquelles ma conférence annuelle au Collegium avait servi de scène. Il me faut alors mettre en regard de cette problématique identitaire la situation « sans langue maternelle » qui était la mienne et qu'articule R. Kaës (1997) quand il met en relation l'absence de maîtrise linguistique dans la relation avec l'environnement d'accueil du « sujet en transition » et le blocage de ses capacités langagières de symbolisation, pour expliquer son repli pathologique sur le registre de la primo-symbolisation, celui de l'agir. Là encore il y avait un décalage entre le choix d'une méthodologie fondée sur l'échange verbal (l'entretien avec les entrepreneurs) et la situation linguistique qui était la mienne.

Il est frappant de voir que cette inhibition de l'agir a néanmoins connu deux exceptions : des entretiens budapestois conduits avec deux amis français qui étaient venus faire leur stage du diplôme MBA du CESMA (de l'Ecole Supérieure de Commerce de Lyon) et dont l'un était bilingue franco-allemand¹⁰⁷ ; un terrain d'exploration en Transylvanie avec trois collègues du Collegium (Joana Vlasiu, notre guide roumaine et, selon ma classification, membre du groupe « post-socialiste », Franz Verspohl et Alessandro Stanziani, deux « chercheurs occidentaux »), qui nous conduisit en particulier à Târgu Jiu sur le site des œuvres *in situ* de Brâncuși (la *Porte du baiser*, l'*Allée des chaises*, la *Table du silence* et la *Colonne sans fin*) et à Hobița dans sa maison natale transformée en musée. Ces deux terrains s'étaient trouvés facilités par la présence de mes compagnons –une facilitation qui évoque la fonction étayante substitutive de groupes intermédiaires dans la tentative d'élaboration de l'expérience de rupture (citation de Kaës, 1997 –cf. p. 70)–, mais ces moments de terrain apaisés n'avaient cependant pas libéré ma créativité scientifique.

Par conséquent, mon immobilisme relevait, à mon sens, d'une symptomatologie à expression corporelle, il y avait un sens fusionné à cette modalité corporelle-là, un sens qu'elle exprimait. La non construction de mon identité/autorité de chercheur à partir du terrain hongrois que je m'étais donnée, est une conséquence logique de cette impossibilité de transformer pratiquement et psychiquement la situation de transfert de recherche en une situation trouvée/créée, en une situation utilisable pour un dépassement de la problématique narcissique-identitaire remise en jeu, ici et à ce moment-là. L'aporie scientifique est ici le produit d'une problématique narcissique-identitaire, ses formes d'expressivité mettent en scène (scénarisent) cette dernière et lui confèrent le profil d'une crise identitaire-narcissique.

J'interprète, au contraire, mes dérives budapestoises comme une tentative pour intégrer coûte que coûte, via l'agir, l'expérience précoce réactivée, et donc pour transformer la situation de transfert budapestoise en quelque chose d'utilisable pour un premier dépassement de cette crise identitaire, pour une première relance de l'appropriation subjective. Cette activité articulait une pratique à dimension spatiale (les déplacements dans Budapest), des « conteneurs » (ma voiture, mon groupe d'amis) et l'espace urbain en transition (Buda-Pest post-socialiste, lieu d'une néotoponymie active). Il ne concernait pas alors le champ de la recherche, mais lui était associé. Il y a deux manières distinctes de rendre compte transitionnellement de ces dérives urbaines : comme des « actes-signes » scénarisant

¹⁰⁷ La possibilité de faire des entretiens en français –les questions étant traduites par mon co-interviewer en allemand, une langue parlée par la plupart des Hongrois en poste à l'époque– m'avait alors facilité la tâche, en réduisant la difficulté linguistique.

le vécu de dérélition –aller à la dérive comme une narration d'un état de désespoir associé au fait de ne pas savoir où j'« habite » pour reprendre l'expression de Winnicott– et signifiant, d'autre part, la demande narcissique (le besoin du moi) qui lui est associée, soit trouver sa place, trouver où on habite, être à sa place. Mais elles étaient aussi le moyen du dépassement de cette crise de désétayage, de sa transformation par une première relance, en acte, de l'activité de symbolisation et de l'appropriation subjective. Cette pratique spatiale signifiante et réparatrice dépendait alors et du lieu où elle s'accomplissait et du véhicule grâce auquel elle s'épanouissait.

La Budapest de mes dérives est un espace en transition, travaillée par les transformations néotoponymiques que j'ai précédemment décrites, la ville est aussi, je l'ai dit, fortement reliée dans mon imaginaire à Paris à qui elle emprunte, côté Pest, l'armature de son plan sur les boulevards. Par ailleurs, le nom de Budapest rappelle cette fusion administrative dont procède la ville à la fin du 19^{ème} siècle : d'une part, Buda, prolongement collinéen des massifs de Transdanubie, et Óbuda (littéralement « vieux Buda »), d'autre part, Pest, prolongement de l'Alföld –la grande plaine hongroise. Un assemblage rendu très sensible dans la pratique par leur répartition de part et d'autre du Danube d'une largeur d'environ 300m et par le caractère spectaculaire, mais rare, des pièces d'ingénierie constituées par les ponts. Dans sa forme urbaine, Budapest pose et donne à éprouver une problématique d'union-séparation et de transition entre des entités urbaines à la fois spatialisées (juxtaposées dans l'espace) et historicisées (ancien/nouveau : sur le rive gauche, Óbuda au nord s'oppose à Újbuda au sud, les collines du château et du Gellért). De tous ces points de vue (formels et toponymiques), Budapest constitue à mon sens un « objet » –selon la reprise de l'idée de « medium malléable » (Milner, 1998 [1952]) par Roussillon (2001, 2008). Dans le cadre de la situation de transfert qu'est la cure psychanalytique, l'« objet » est l'objet-environnement à partir duquel, compte tenu de ses qualités plastiques aptes à échoïser les ressentis du sujet, peut se déployer le processus d'appropriation subjective, ainsi que la symbolisation du sens du transfert. L'objet-environnement est à la fois objet pour symboliser –il a une valeur psychique– et objet à symboliser –il a un sens à trouver/créer. « L'objet c'est l'objet utilisable pour le jeu ; celui avec lequel la symbolisation et le jeu nécessaires au travail de symbolisation vont pouvoir avoir lieu, c'est aussi le jeu pris comme objet » (Roussillon, 2001: 7). Il s'agit du jeu comme *play* (et même *playing*), au sens winicottien du terme, qui implique un état interne d'indétermination, des actes, du jeu libre –*i.e.*, sans règle pré-établie. A l'instar de ce qu'est la lisière urbaine pour Gracq, la dérive urbaine est alors pour moi autant scénarisation d'une problématique narcissique-identitaire qu'exploration de l'énigme de l'objet Budapest, exploration de ses potentialités transitionnelles pour une symbolisation, pour une re-création de l'identité subjective. Les balayages automobiles de cette ville en transition à des échelles de plus en plus grandes sont comparables au mouvement vivant de la main qui anime la feuille de papier que décrit Milner à propos de la méthode des dessins spontanés dans le cadre thérapeutique. J'aimais particulièrement rouler en voiture de nuit, si l'absence d'embouteillages favorisait les longs transects pluri-kilométriques, l'éclairage jaune et faiblard propre aux villes ex-socialistes de l'époque augmentait la marge d'erreurs dans les repérages et favorisait les approches par approximations progressives. La pratique photographique intense qui s'est peu à peu associée à ce balayage urbain permettait une première forme de symbolisation figurative de ce sens transitionnel (union-séparation, transition) contenu dans l'objet, à travers une série de photographies de fragments urbains dont les motifs principaux sont le Danube (dans sa largeur), les ponts (et le tunnel sous la

coline du Château qui débouche sur le pont de chaîne –image 6), les portes (des palais et des enceintes) et les voies de circulation (images 1 et 2). Cet équivalent photographique du *mapping* –associé à la dérive Situ (cf. Chapitre 1– 2.1.)– non seulement recousait les fragments d’une expérience esthétique subjective de la ville en une couverture dont les fils étaient le fleuve et les boulevards/avenues, mais en représentait le sens dans un langage figuratif et spatialisé (celui du cadre et de la composition des photos).



Image 1 : Szabadság híd (pont de la Liberté) et Pest, depuis la rive Gauche © Anne Volvey, 1992



Image 2 : Le Danube et Pest, depuis la rive gauche. @ Anne Volvey, 1992

A l’instar du rôle du tramway dans les extraits gracquiens cités plus haut, ce jeu avec l’objeu est facilité par l’existence d’un « conteneur ». Mes expériences de dérive urbaine reposaient, en effet, sur l’usage de ma voiture, une Clio jaune, immatriculée en France et

offerte par mes parents sur l'argent de l'héritage de ma grand-mère paternelle quelques mois avant mon départ pour Budapest, dans laquelle je passais des K7 de variété française et que je conduisais d'une manière qualifiée de « parisienne »¹⁰⁸ par mes passagers. Objet situé symboliquement entre-deux, à la fois objet lié à ce que je laissais à Paris et objet investi de mon séjour hongrois –au point que j'ai envisagé un possible changement d'immatriculation–, ma voiture était aussi le moyen principal de mes agirs urbains et de ce qui s'y jouait (éprouvés et sens). Au delà de sa fonction d'outil de la motricité, véhicule pour l'exploration urbaine, la voiture avait une « fonction vicariante »¹⁰⁹ (Kaës, 1997: 38), au sens où elle fonctionnait comme un dispositif qui suppléait dans l'actuel l'insuffisance fonctionnelle de l'environnement primaire et qui rendait possible le dépassement de cette défaillance primaire réactivée dans la situation de transfert. Cette fonction était redoublée par le groupe intermédiaire des ami-e-s avec lequel-le-s je partageais ces moments automobiles, lequel-le-s, quand ils/elles étaient Hongrois-es, aidaient en particulier à l'exploration et à la résolution de l'énigme géographique et toponymique de cet espace en transition. L'expression choisie par Kaës (1997: 50) de « nidation dans un conteneur » pour qualifier cette tentative du sujet en transition de s'appuyer dans l'actuel sur un environnement de substitution rassurant qui facilite l'élaboration psychique des éprouvés difficiles liés au désétayage et à l'exploration, est particulièrement adaptée à la voiture qui était donc à la fois objet transitionnel et continuum spatio-temporel rassurant pour une transformation.

Ce rôle de facilitateur psychique du véhicule dans des expériences transitionnelles a été décrit par R. Kaës (1997: 46-52). Kaës généralise dans ces pages l'analyse qu'il propose de l'expérience du « jeu du transsibérien » vécue par un groupe de thérapeutes en formation – jeu qu'il propose dans la première session d'un cycle de journées dédiées au psychodrame analytique qu'il encadre. Le jeu scénarisé est le suivant : plusieurs personnes sont en voyage dans le transsibérien vers une destination inconnue ; installées dans un compartiment de luxe, elles sont plongées dans l'attente d'un événement violent (meurtre, attaque ou viol).

« Tout d'abord il me semble que la mise en scène du trans-sibérien figure la situation de crise des participants, la situation d'entre-deux qui caractérise le processus de formation. Ils sont en effet 'en rupture de quelque chose', rupture qui motive leur demande de formation et que, dans la séance elle-même, ils revivent dans la difficulté de trouver un thème, puis un espace de jeu. (...) En d'autres sessions, le jeu d'une première séance de psychodrame met souvent en scène des thèmes analogues ou opposés, mais toujours centrés sur la recherche d'un espace, d'un lieu souvent mobile : un train, un bateau, une automobile symbolisent non seulement la transformation qui est le but espéré et redouté du voyage ou de l'errance, mais autant le conteneur qui assure [dans ?] la transition la permanence d'un environnement (*Umwelt*) familier et fiable (*heimlich*). (...) [plus loin] Ces quatre premières séances constituent une mise en scène des fantasmes de rupture et d'union ; elles sont surtout, de notre point de vue actuel, une tentative pour effectuer une double exploration : la première est celle du conteneur et du cadre psychanalytique (il s'agit de 'tester' les propriétés stables et fiables, vivantes et vivifiantes de l'environnement que constituent le dispositif et la personne des moniteurs) ; la seconde est alors celle de l'espace transitionnel, lieu où s'élabore l'expérience d'être 'en rupture de quelque chose'. La première exploration est capitale : la crise est vécue comme l'éclatement du conteneur, la menace d'un désétayage. Dans cet ouvrage, R. Kaspi décrit l'histoire du désétayage multiple de Madame O. (...) Ce qu'elle met à l'épreuve, comme les passagers du

¹⁰⁸ D'autant plus parisienne que ma mère était monitrice d'auto-école et qu'elle m'avait enseigné la conduite...

¹⁰⁹ Dans la terminologie médicale est dit « vicariant » un organe qui remplace ou se substitue à un autre organe déficient pour suppléer son insuffisance fonctionnelle.

trans-sibérien, c'est la solidité, la fermeté et la capacité à contenir du cadre et du thérapeute. »
(Kaspi, 1997 : 48-49 et 51)

Au bout de ces dérives dans cette ville en transition devenue terrain de jeu transitionnel, je trouve/crée un lieu à moi, Vekerle-Telep. Cette cité-jardin dotée d'un plan en pelures d'oignon (images 3 et 4) –ensemble de losanges emboîtés et distribués autour d'une place centrale jardinée (Kós Károly tér, anciennement Fő tér)– et fermée sur elle-même (image 5) –on accède à cette place centrale par des rues passant sous les immeubles d'enceinte–, deviendra « mon » Budapest. Ce quartier qui dans sa conception urbanistique même fait transition entre le modèle urbain (cité-jardin) et l'agro-ville (ou village urbain) traditionnelle de la grande plaine hongroise, est la trouvaille urbaine à laquelle je conduirai tous mes visiteur-e-s français-es.



Images 3 et 4 : photographie aérienne verticale de Vekerle-Telep, date prise de vue 01/07/2009, © GoogleEarth [accédé le 12/02/2012] et plan historique de 1922 [www.sulinet.hu/eletestodomany/archiv/1998/9847/wekerle/wekerle.html ; accédé le 17/03/2012]



Image 5 : Porte d'entrée de Kós Károly tér à Vekerle-Telep, prise de vue depuis la place centrale vers Pannónia út, 2009 [<http://www.panoramio.com/photo/29952330> ; accédé le 17/03/2012]

Un lieu à moi, c'est-à-dire où l'identité subjective se trouve identifiée à un lieu : un point d'aboutissement des dérives où le moi pouvait être déposé dans un contenant qui le supporte (le contient et le maintient) et présenté (un lieu auquel le moi s'identifie). Un lieu-enveloppe (faisant à la fois contenant, limite et interface) comme une figure reconstruite d'un Moi-peau. D'autres trouvailles de plus petite échelle avaient précédé celle-ci : les immeubles Art Nouveau de Budapest, dont l'architecture tout en courbes, niches et en encorbellements portait elle aussi le motif transitionnel de l'enveloppe. Ces éléments de l'architecture urbaine de Budapest, que représentaient particulièrement l'institut de géologie du 14^{ème} arrondissement (images 6 et 7) et la bombonnière au coin de ma rue que j'avais élue « maison de mes rêves » (image 8), constituaient le deuxième thème de ma couverture photographique de la ville –à côté de celui de l'union-séparation (cf. ci-dessus).



Images 6 et 7 : À G. Tunnel sous Várhegy (Colline du château) donnant sur le Lánchíd (Pont de chaînes) ; à D. L'institut de Géologie, bâtiment Art nouveau © Anne Volvey, 1992



Image 8 : Au coin de ma rue, la maison de mes rêves © Anne Volvey, 1992

Les auteurs de la transitionnalité insistent sur un autre indice de la crise : l'érotisation et/ou la sexualisation des relations avec l'environnement actuel. Un comportement auquel ils donnent une interprétation narcissique-identitaire et non pas névrotique-œdipien. Kaës, Anzieu et Kaspi, dans l'ouvrage collectif *Crise, rupture et dépassement* (Kaës et al., 1997) où

ils présentent un propos théorique appuyé sur des descriptions d'exemples cliniques en groupe et individuels de personnes qui sont parfois en grande souffrance psychique (cf. Mme Oggi, ci-dessous), insistent sur l'importance des scénarios sexuels comme formes de « symptomatologie à expression corporelle » des « traumatismes primaires » (les non ou mal advenus de l'expérience corpo-relationnelle précoce en quête de reconnaissance et de symbolisation). Ainsi les extraits du compte-rendu de la cure de Mme Oggi par Raymond Kaspi (1997) montrent le rapport entre la présentation scénarisée de la demande narcissique de Mme Oggi via le registre sexuel et la souffrance identitaire primaire provoquée, pour ce qui la concerne, par un sevrage maternel brutal, doublé d'un rejet grand-maternel, ayant consécutivement bridé la créativité :

« Je suis parfois submergé par l'attitude séductrice de cette belle jeune femme, et je me demande comment poursuivre, et pourquoi poursuivre cette psychothérapie impossible. Je me contente de l'accompagner, ne percevant parfois que de façon très indistincte l'aspect archaïque de cet attachement, mais persuadé que quelque chose se prépare dans cette situation transférentielle. L'intensité des émotions [qui] apparaissent dans ces séances, m'assaille et l'angoisse est très souvent lourde à supporter. C'est pourtant, à partir de ce moment, et après une longue réflexion personnelle, que je peux comprendre que sa difficulté à transmettre des émotions aussi prégnantes l'amène à se servir de son corps pour les exprimer. Mme Oggi est comme un bébé qui, si sa peau touche celle de sa mère, se sent rassuré près d'elle, mais qui est terrorisé à distance, si elle est incapable de matérialiser un objet transitionnel : ... la mère ne réapparaît pas. (...) [Plus loin] Ses propositions sont de plus en plus évidentes et dites. C'est dans un langage génitalisé qu'elle présente une demande affective bien plus archaïque (...). [Plus loin] Elle vient un jour en urgence (...). Je la reçois et elle me dit qu'elle vient pour faire l'amour, se remplir de moi. (...) Je lui dis à ce moment qu'il semble que la communication se soit arrêtée pour elle, le jour où elle a été séparée du corps de sa mère par le sevrage. Ce qui paraît expliquer pourquoi elle a ce besoin de se rassurer par le contact corporel, et que son 'strip-tease' thérapeutique¹¹⁰ est une façon de se trouver au plus près du sein de la bonne mère. (...) Elle se rassure dans le toucher du corps, et son exigence affective devient de plus en plus grande. [Plus loin] Pourtant elle se sent coupable, à chaque fois de cette situation, mais ses demandes au niveau du corps maternel, correspondent aux besoins de son Moi corporel, qui se reconstruit. (...) Moi : – Nous avons fait ensemble un long chemin qui a fait apparaître votre manque, votre douleur. Le vide en vous, c'est le sein de votre mère qu'elle vous a enlevé. (...) Il faudra une '*Séance Marathon*' dramatique pour amener l'élaboration et l'abandon de la situation narcissique primaire. (...) Je réponds : – 'En travaillant ensemble, nous avons pu ainsi déterminer la cause de votre manque. Maintenant, vous pouvez en faire le deuil. Vous savez aussi que je ne peux pas vous apporter le lait du sein maternel, mais que je ne vous lâche pas. Je vous en apporte l'équivalent : c'est-à-dire la possibilité de reconnaître ce manque, de l'élaborer et de le réparer. C'est là mon sein à moi'. » (Kaspi, 1997: 155-177) ;

L'interprétation transitionnelle proposée par R. Kaspi dans ces extraits, du comportement de séduction sexuelle répétitif de Mme Oggi à l'égard de son analyste, se trouve redoublée par celle d'Anzieu (1997) : malgré les apparences, ce comportement sexuel révélerait une problématique identitaire subjective et non pas névrotique-oedipienne. Anzieu, qui supervisait Kaspi au moment de cette cure, démontre les ruses de la sexualisation des relations chez les personnalités narcissiques-identitaires, qui font un usage sexuel de leur corps afin de (dé)poser dans l'environnement une plainte de type primaire, la faire reconnaître et tenter de la (faire) réparer :

« Il fut très important pour Mme Oggi de sentir qu'elle avait le pouvoir de troubler l'homme à travers le psychanalyste –qu'elle était donc capable d'intéresser et de retenir

¹¹⁰ Mme Oggi se déshabille complètement en séance après avoir organisé un champ sur le divan pour s'allonger.

quelqu'un— et d'entendre en même temps ce dernier lui dire qu'il n'était pas là pour lui apporter des satisfactions sexuelles, qu'il était nécessaire à la bonne marche de la cure de s'en abstenir, et qu'ils avaient, elle et lui, à chercher ce que signifiait cette compulsion chez elle à se montrer si crûment désirante et désirable. Il devint évident que la sollicitation sexuelle était, de la part de Mme Oggi, une façon consciente d'attirer un partenaire dont elle attendait inconsciemment la satisfaction des besoins du Moi que la carence de soins et de l'investissement maternels avait laissé insuffisamment exercés. (...) le Moi psychique était chez Mme Oggi mal différencié du Moi corporel. Perdre sa mère avait été perdre son Moi naissant. Toucher la peau de l'autre et être touchée sur sa peau par l'autre restait pour elle une nécessité constante pour se sentir assurée de son être. C'était rétablir le premier échange signifiant entre le corps de l'enfant et le corps de la mère, échange qui avait été défaillant avant l'abandon de celle-ci ; c'était aussi recoller à elle sa mère disparue. (Anzieu, *ibid.*: 195).

Quant à Kaës, il insiste sur les visées identitaires des phénomènes d'érotisation dans les situations de vécu de rupture observées chez les migrants et les exilés, pour lesquels la libidinisation devient un moyen de narcissisation ou de fabrication d'un *faux-self* adaptatif.

« La perte du code (...) suscite, selon les sujets, ou bien avec le reflux narcissique sur soi, une érotisation intense des propres productions internes par lesquelles s'affirment la pure subjectivité (...); ou bien la tentative d'incorporer maniaquement l'objet et de l'instaurer de force à l'intérieur, à la place de la subjectivité : par là s'affirme l'allégeance au code externe, la constitution ou l'accentuation du faux-soi » (Kaës, 1997: 34).

Il est donc possible d'analyser transitionnellement la sexualité budapestoise qui a été la mienne et que j'ai évoquée précédemment. Elle correspondait à l'expression corporelle et sexualisée d'une demande plus archaïque, au fondement moins névrotique (secondarisé) que narcissique-identitaire (primaire), et à une tentative d'enclenchement d'un premier processus de recharge narcissique par étayage sur des partenaires qui servaient alors de « moi-relais » (Kaspi, 1997) pour le rejeu dans l'actuel d'un non advenu de moi. Un scénario agi, faute de pouvoir être représenté, et nécessairement répétitif —puisque la satisfaction des besoins du Moi renvoyait à une forme de dépendance anaclitique à ces objets d'investissement sexuel. La « fixation symbiotique » (sur ces partenaires sexuels), selon l'expression de Anzieu (1997), aurait alors permis une sorte de procuration transitoire d'identité : une opportunité pour une exploration, voire une première tentative de rétablissement, de la fonction inhibée (du non advenu de moi), via son exercice par d'autres personnes choisies pour la manière même qu'ils avaient de l'exercer et d'incarner à travers elle l'identité afférente qui me faisait défaut et que je désirais. Ainsi, le besoin du Moi inhibé, « rest[ait] caché en arrière-plan et attend[ait] silencieusement de se faire reconnaître à travers la mise en avant [et en scène] de ces désirs » (Anzieu, 1997: 208). Cette « fixation symbiotique » concernait essentiellement d'autres chercheurs ou personnels académiques et non pas les membres du groupe intermédiaire évoqués ci-dessus —des « mois-relais » académiques dont il est aisé d'appréhender le sens attaché à la fonction : l'activité créatrice scientifique et l'identité de chercheur qui s'en nourrit. Ma sexualité budapestoise jouait avec des objets partenaires. La plus valeur de cette fixation n'est pas œdipienne mais narcissique-identitaire. Souligner les enjeux inconscients et les gains psychiques de cette pratique et de son expérience, qui rattachent le désir à la pulsion d'attachement et non pas à la pulsion libidinale, n'évacue pas la dimension sensuelle du plaisir sexuelle qui leur est associée, ils l'incluent.

Cette approche transitionnelle des pratiques et vécus de ma situation de recherche hongroise, me ramène en dernier lieu à leur contexte d'effectuation et d'expérience, et aux quelques tentatives ratées d'élaboration scientifique. Ce retour met en avant le sens

transitionnel qui leur est attaché : la transition était sans aucun doute l'attracteur de mon choix de terrain hongrois et ce qui y était à symboliser –du moins en partie.

Dès l'origine du projet doctoral, mon choix d'un terrain de thèse hongrois entraînait en résonance avec le motif même de la transition –et cela d'autant clairement que ce n'est pas la Hongrie que j'avais choisie à l'époque mais l'État de l'ex-Europe socialiste dans lequel, selon Violette Rey, je pouvais espérer trouver de la documentation en anglais et des interlocuteurs parlant anglais, puisque je ne connaissais ni l'allemand ni le russe¹¹¹. Au début des années 1990, dans la littérature géographique française que je lisais, on assiste, en effet, à une opération de reconversion des appellations scientifiques servant à qualifier cette partie de l'Europe. Ce travail de redénomination ne fonde plus l'ontologie régionale sur la centralité comme l'avait fait la géographie française des années 1930 à 1960¹¹², qui opposait sa définition de martonnienne (essentiellement physique) de « l'Europe centrale » à la vision « mitteleuropéenne » construite par la géopolitique allemande sur un principe linguistique. Il ne la fonde plus non plus sur le périphérisme à l'instar de la géographie française des années 1970 et 1980¹¹³, qui avait finalement entériné la vision géostratégique mackinderienne du basculement de l'Europe de l'Est dans le giron du *heartland* soviétique –vision développée par la géographie anglophone. Dorénavant, il tend à la fonder sur l'idée d'intermédialité. Ainsi, « Europe médiane¹¹⁴ » devient la nouvelle appellation de cette partie de l'Europe à géométrie variable, dont les amarres sont soit européennes (la France et l'Autriche des Habsbourg, la Prusse des Hohenzollern ou l'Allemagne Nazie), soit périphériques (les deux superpuissances de la Guerre froide). Sous cette figure géométrique de l'entre-deux (non plus le centre en soi, mais entre deux), il s'agissait de penser son repositionnement européen : sa mise en interface avec l'Europe (nécessairement de l'ouest) et les restes de l'empire soviétique. Car dans les années 1990, les géographes français trouvaient à cette ontologie une nouvelle actualité historique dans la sortie de l'Europe de l'Est hors de l'aire d'influence soviétique¹¹⁵ et dans sa recherche d'un modèle de développement global. Cette nouvelle dimension est aussi qualifiée de transitionnelle parce que, dans une perspective développementaliste, l'Europe médiane était supposée faire son chemin historique entre socialisme passé et libéralisme à venir, et aussi trouver son chemin géographique entre l'ensemble des modèles de développement, synchroniques mais localisés, qui s'offraient à

¹¹¹ Avant de choisir la Hongrie, j'avais fait plusieurs séjours en Tchécoslovaquie dont un séjour d'une semaine autour du 31 décembre 1989.

¹¹² Par exemples : Emmanuel de Martonne, « l'Europe centrale », Tome IV de la *Géographie Universelle* P. Vidal de la Blache et L. Gallois (dir.), Paris: Hachette, 1931 ; Pierre George et Jean Tricart, *L'Europe centrale*, Paris: PUF, 1954 ; André Blanc, P. George et Henri Smotkine., *Les républiques socialistes d'Europe centrale*, Paris: PUF, 1967 ; P. George, *Géographie de l'Europe centrale slave et danubienne*, Paris: PUF, Que sais-je ?, 1968.

¹¹³ A. Blanc, *L'Europe socialiste*, Paris: PUF, 1974 ; V. Rey, *Les pays de l'Europe de l'Est*, Paris: La Documentation Française, 1985 ; Marie-Claude Maurel, Jean Schultz et V. Rey, *Intégration territoriale en Europe de l'Est et en Union Soviétique*, numéro spécial, BSLG, 1987.

¹¹⁴ L'expression lancée par Yves Lacoste, *L'Europe médiane ?*, Hérodote, numéro spécial, n°48, 1988, est reprise abondamment dans les années 1990 : Michel Foucher, *Fragments d'Europe: atlas de l'Europe médiane et orientale*, Paris: Fayard, 1993 ; Y. Lacoste et Béatrice Giblin, *Géo-histoire de l'Europe médiane, mutations d'hier et d'aujourd'hui*, Hérodote, numéro spécial, 1998. Elle sera convertie en question de géographie aux agrégations d'histoire et de géographie à la fin des années 1990 : « L'Europe médiane en mutation », et diffusée via la production éditoriale qui lui sera associée (par exemple, Brigitte Dumortier (dir.), *L'Europe médiane en mutation*, Paris: Editions du temps, 1997).

¹¹⁵ V. Rey, « Après l'Europe de l'Est ? », in *L'Espace géographique*, n°1, 1990 ; V. Rey, « Feu l'Europe de l'Est ? », in *Annales de géographie*, n°555, 1990.

elle. Ainsi l'« Europe en transition » ou l'« Europe de la transition » –des formulations mettant l'accent sur le processus de transformation complexe et non finalisé qui fait de l'intermédiarité le moyen du changement–, sont préférées par la géographie française à celle de « *postsocialist Europe* » des géographes anglophones –une dénomination, quant à elle, arrimée à une culture scientifique du « post » (*postcolonialism*, etc.) et privilégiant une vision de la rupture (la dichotomie avant/après) pour ouvrir une nouvelle frontière au développement. Ainsi quand je pars pour la Hongrie et m'installe à Budapest en septembre 1992 pour travailler à une thèse de doctorat sur l'industrie hongroise, c'est cette idée d'intermédiarité de transition qui m'attire et m'occupe, celle-ci échoisant dans le registre scientifique ma problématique narcissique-identitaire. Cette idée place la possibilité d'un processus de transformation dans la nécessité d'une double expérience : rompre avec la dépendance et reconstruire une entité fonctionnelle (une identité ?) sur l'intermédiarité. L'intermédiarité, notion centrale de la transitionnalité qui, selon R. Kaës (1997: 13), « précise l'image du sas d'étayage » convoquée dans la gestion des phénomènes d'union-séparation et de transformation. Kaës (*ibid.*: 13) lui reconnaît les propriétés suivantes : c'est une instance de « communication » entre des ensembles distants, d'« articulation de la différence » et de « conflictualisation » qui assure une « fonction de pontage sur une rupture maintenue : un passage, une reprise ». Il ajoute : « d'une certaine manière, la crise est, du point de vue du sujet, dans les ratés de cette articulation ».

Cette idée d'intermédiarité transitionnelle était donc un pré-construit, intégré en tant que motif à mon projet scientifique hongrois, depuis ma proposition de recherche pour le DEA ATEG qui se développait à partir d'une représentation graphique de l'intermédiarité (figure géométrique de l'inclusion d'ensembles distants) –telle une sorte de viatique pour le voyage–, jusqu'à mes entretiens préliminaires de recherche qui, je l'ai dit, m'amènèrent à poser l'hypothèse d'un paradoxe de la première transition industrielle –soit, la réintégration dans le cycle d'approvisionnement des entreprises rachetées ou privatisées de formes socialistes de relation inter-entreprises. Cette hypothèse de recherche fait paradoxe : elle est, en effet, paradoxale avec l'idée d'une transition libérale fondée sur la rupture post-socialiste – une transition qui solderait les comptes–, puisqu'elle lui préfère au contraire l'idée que les entreprises investissaient l'opportunité de la première transition pour conduire une stratégie paradoxale de changement de type trouver/créer et utilisaient, dans cette perspective, des éléments de l'environnement industriel hérité de la période socialiste. Cette hypothèse, que je posais, indique donc un certain niveau d'élaboration dans le registre scientifique de la crise narcissique-identitaire ou en tout cas d'un chemin possible pour son dépassement.

« L'étude du paradoxe est, pour le dire dans la perspective d'E. Morin, une tentative de formuler par la recherche des composantes de la crise, une solution à la crise : par rapport au système en crise, l'étude du paradoxe suppose la résolution du mode de relation paradoxale, et donc une certaine extériorité par rapport à la crise. (...) Le paradoxe se caractérise par une turbulence dans les niveaux logiques des systèmes en présence. Il est au cœur de la problématique du *changement* car, selon Watzlawick 'le changement implique toujours le niveau immédiatement supérieur : pour passer par exemple de l'immobilité au mouvement, il faut faire un pas *en dehors* du cadre théorique de l'immobilité'. A partir de ces prémisses, Watzlawick et ses collaborateurs définissent deux niveaux de changement (...). (...) L'autre type de changement, le *niveau 2*, oblige à sortir hors du système à l'intérieur duquel le changement opère, il est passage à un autre système. Le paradoxe est la formation du saut logique d'un niveau dans l'autre, d'un système à un autre ; mais aussi, comme le note de manière fort éclairante R. Roussillon, parce que le paradoxe participe de deux niveaux différents, il est un *pont* lancé entre ces deux niveaux, *permettant ainsi que la continuité*

psychique s'établit. Le niveau paradoxal est un niveau intermédiaire entre le niveau 1 et le niveau 2 : c'est à ce niveau que s'établit une coexistence et une continuité entre les deux niveaux. L'intolérance au paradoxe interdit cette continuité. Une telle perspective situe le paradoxe dans le processus de la transitionnalité : l'élaboration de la rupture requiert une phase paradoxale. » (Kaës, 1997: 55-56).

Mais l'incapacité psychologique dans laquelle j'étais de la faire travailler via l'engagement dans une méthodologie de terrain a scellé son sort et, avec celui-ci, frappé d'échec le dépassement de la crise narcissique-identitaire dans le registre scientifique via la symbolisation même des éléments de sens engrammés dans l'objet et sa mise en hypothèse. Ma pratique scientifique de terrain bloquait sur les expériences mêmes qui avaient à voir avec les éléments du motif transitionnel qui œuvrait au cœur de mon projet de recherche : je travaillais sur les échanges inter-entreprises et j'étais incapable de contact et de déplacement – alors que je les multipliais et les déployais dans ma pratique urbaine parallèle.

Quant à ma conférence annuelle au Collegium Budapest (cf. Chapitre 1–2.3.), « Lectures géographiques de l'Europe centrale. Un siècle de géographie française face à l'autre Europe », elle travaillait l'entre-deux –le face-à-face géographique entre entités séparées et différentes, l'altérité de l'Europe centrale du point de vue français–, mais lui associait la figure du géographe français, resserrant la problématique autour du sujet de la recherche et de l'auteur de textes scientifiques –celui qui produit du savoir sur l'Europe centrale et la représente dans ses textes. On peut la concevoir comme un dispositif de construction de l'intermédiarité au sens où elle mettait en communication, articulait les différences et conflictualisait les deux Europes et leurs pensées géographiques, pour tenter de penser le « pontage » entre des systèmes de référents distincts (deux écoles nationales distinctes). Un travail de pontage à partir des travaux des autres (autres auteurs) que je me fixais pour tâche : devenir auteur en appui sur d'autres auteurs. J'ai raconté l'échec de cette tentative de porter le chapeau (cf. 1–2.1.).

2– 3. Cure transitionnelle et relance de la créativité géographique

2– 3.1. Cure et textes transitionnels

« J'ai proposé que l'*analyse transitionnelle* soit l'exercice d'une pratique psychanalytique établissant les conditions nécessaires au travail de la pensée dans l'élaboration du vécu de l'expérience de rupture entre deux états. Ces conditions tiennent à l'instauration d'un cadre (et d'un dispositif) apte à produire les processus nécessaires, pour chaque sujet à l'élaboration du vécu critique ; elles tiennent aussi à l'établissement de fonctions, dépendantes de l'existence du cadre, adéquates pour cette élaboration. Ces fonctions sont décrites en termes de conteneur et d'espace potentiel. La fonction *conteneur* correspond au rétablissement du processus psychique grâce au travail de transformation de contenus destructeurs par un contenant humain actif et apte à rendre possible cette métabolisation. La fonction *transitionnelle* est le rétablissement de la capacité d'articuler des symboles d'union dans un espace paradoxal de jeu, par-delà l'expérience contraignante de la division-séparation ou de l'union-fusion. Ces trois éléments (le cadre, les fonctions conteneur et transitionnelle) sont indispensables pour que s'exerce le jeu interprétatif, ou créatif. L'analyse transitionnelle est la mise en place de stratégies assurant le rétablissement ou l'établissement de ces fonctions. L'objectif de l'analyse transitionnelle est de rendre disponible par un travail psychanalytique spécifique les ressources psychiques individuelles et intersubjectives requises pour l'élaboration du vécu critique, et

libérées par les déliaisons (ou les dérégulations) constitutives de l'état de crise. » (Kaës, 1997: 65-66).

« L'expression d'analyse transitionnelle a été forgée par René Kaës vers 1976 (...). Une fois que j'en eus pris connaissance, je passais par une période de résistance épistémologique et d'hésitation conceptuelle (...). (...) Mais après plusieurs discussions avec René Kaës, et pour des raisons complémentaires et différentes des siennes, j'adoptai l'expression. En effet, elle convenait tout à fait aux modifications techniques de la psychanalyse individuelle dont la cure de certains types de patients, à pathologie caractérielle ou narcissique prédominante, m'avait enseigné l'utilité ou la nécessité (...). Leur bien fondé m'avait été confirmé par ma pratique des réanalyses : une première psychanalyse, classiquement conduite par un confrère ou par moi-même, avait éclairé les problèmes névrotiques et « œdipiens » du patient, sans le guérir nécessairement de ses inhibitions, de son vide interne, de son mal être (...). Des pathologies psychiques de cette sorte s'avéraient améliorables à condition de réorganiser la situation psychanalytique de façon qu'elle permette : a) le rétablissement chez le patient d'une aire d'illusion, au sens Winicottien du terme ; b) l'analyse dans le transfert, du type d'empiètements destructeurs de cette illusion et responsables, par là-même des failles du Soi, des arrêts brusques de certaines fonctions du Moi et de la fragilité de l'équilibre psychosomatique du sujet. Les expériences que René Kaës et moi-même avions menées (...) en matière de formation-intervention auprès des personnels d'institutions éducatives ou soignantes apportaient la confirmation de ce principe fondamental : l'instauration d'une aire potentielle est aussi nécessaire, pour leur évolution, à un groupe, à un organisme social, à une culture qu'à un nourrisson, ou qu'à un adulte exposé à la blessure et à l'hémorragie narcissiques, et marqué par l'inhibition de certaines fonctions du Moi et par une dépendance anaclitique à l'objet. Cette aire d'illusion est transitionnelle en ce qu'elle assure la transition vers un changement qui ne soit pas catastrophique. (...) Ainsi l'analyse transitionnelle (...) s'applique d'abord à la cure psychanalytique individuelle d'où elle tire son origine et continue de lui fournir un champ privilégié quant à sa mise à l'épreuve théorique, quant à sa fécondité, clinique et quant à ses conséquences cliniques. » (Anzieu, 1997: 187-188).

Le départ pour Budapest avait été précédé d'un tout début de cure d'une durée de deux mois avec, je crois, une psychanalyste jungienne : la décision d'entamer une cure ayant été consécutive à la décision de partir pour Budapest –la crainte sans doute des conséquences du désertage. Le retour de Budapest a été suivi d'une cure de plusieurs années qui a encadré ma reprise d'une thèse en géographie et son aboutissement. Ce sont les échecs et les tensions paradoxales de la situation de transfert budapestoise que j'ai traités en analyse, puis celle-ci a accompagné les différentes formes de relance de ma créativité. Cette cure psychanalytique de 7 ans, qui accompagnera d'abord une phase d'éloignement de la géographie puis qui soutiendra une phase de réintégration de celle-ci, si elle a favorisé quelque chose du domaine de la reconstruction narcissique-identitaire, a aussi donné une direction à mes recherches –une problématique, un objet, des outils intellectuels, etc.– et un environnement facilitateur pour que je m'y engage et que je les conduise. Par son style clinique, par les contenus psychiques inconscients que j'y ai travaillés et par les rencontres bibliographiques qui s'y sont associées, cette cure m'a permis de comprendre et de conceptualiser l'importance de la question spatiale pour moi et, au-delà, le rôle du spatial dans le processus d'appropriation subjective ou de construction de l'identité narcissique. Elle m'a donné les moyens d'aborder scientifiquement la question des dimensions spatiales de la pratique de terrain en géographie et en art contemporain, de les penser ensemble dans un modèle transitionnel aux prolongements épistémologiques (cf. Chapitre 5– 3.).

Le cadre mis en place par A. J.-C., la thérapeute avec qui j'ai fait cette tranche d'analyse, était de type transitionnel¹¹⁶ (Anzieu, 1997). Il visait la mise en place d'une aire transitionnelle pour un voyage d'appropriation subjective et de relance de la créativité. Il se caractérisait en particulier par son allure éminemment plastique et exploratoire. Je me réfère ici à l'intégration de différentes approches et techniques thérapeutiques dans la cure avec elle, dont l'haptonomie¹¹⁷, et à l'appui secondaire sur un réseau complémentaire de psychothérapeutes –thérapeutes corporels, dont des spécialistes de la psychologie biodynamique¹¹⁸, ou praticiens des constellations familiales¹¹⁹, etc. (sur le rapport de ces

¹¹⁶ J'établis ici la liste des points principaux : modalité relationnelle de la pratique où le thérapeute fonctionne en auxiliaire des besoins du moi, travaille avec l'empathie et interprète en première personne (y compris en exprimant son ressenti à l'analysant) ; alternance du face-à-face et du divan ; souplesse du cadre quant à sa temporalité (son rythme, à la durée et aux horaires des séances), quant à sa spatialité (plusieurs positions occupables possibles dans l'espace analytique), quant aux moyens de communication (possibilité d'écrire, de téléphoner au thérapeute en dehors des séances proprement dites), quant aux techniques mobilisées (techniques psychanalytiques, haptonomie, constellation familiale, etc.) ; accueil de ce qui se passe dans les anti-chambres du cabinet (espaces intermédiaires entre le monde extérieur et le cadre matériel de la cure) ; place des dimensions du corps dans la cure (affects, actes-signes, symptômes, etc.) ; place des dépôts et emprunts d'objets et des présentations de matériel non verbal (cf. Chapitre 2– 4.) ; manière de poser, d'interroger et de faire travailler le cadre et en particulier les attaques contre le cadre ou les progrès de la cure.

¹¹⁷ L'haptonomie, connue du grand public comme pratique d'accompagnement pré-natal, est une pratique thérapeutique individuelle de type phénoménologique fondée sur l'usage thérapeutique du toucher et l'exploration perceptivo-affective de celui-ci par le patient. Le contact tactile dit « affectivo-confirmant » sert à confirmer le patient dans son existence, à lui donner le sentiment d'une continuité et d'une entièresité –sentiments sur la base desquels il développe sa capacité à rencontrer l'autre, le monde. Ainsi, l'intégration de techniques haptonomiques dans la cure psychanalytique n'est pas une mince affaire, puisqu'elle implique ce qui est un interdit des cures par la parole, le toucher (cf. chapitre 5– 3.1.). Le toucher, dont l'interdit est réaffirmé par Anzieu (1995), est néanmoins utilisé par Kaspi (1997) dans le cours de la cure transitionnelle de Mme Oggi et analysé par Anzieu (1997).

¹¹⁸ La psychologie biodynamique est une thérapeutique corporelle individuelle d'inspiration reichienne, fondée par la thérapeute norvégienne Gerda Boyesen dans les années 1970. La pratique thérapeutique repose sur l'idée que dans un effort pour intégrer les défaillances environnementales et les traumatismes liés à celles-ci le sujet construit une personnalité secondaire adaptative. Celle-ci s'organise et fonctionne autour de fixations mentales, d'émotions bloquées et de cuirasses musculaires ou tissulaires qui servent à « encapsuler » les vécus problématiques et constituent donc autant de formes de la somatisation psychique du sujet. Les techniques thérapeutiques sont centrées sur la prise en compte du corps dans ses dimensions expressives afin de retrouver l'émotion et la mémoire des situations traumatiques liées à ces expressions somatiques : facilitation de la parole enracinée, massage biodynamique, végétothérapie (accompagnement et amplification des petits mouvements ou des sensations incontrôlés), etc.

¹¹⁹ La pratique thérapeutique groupale transgénérationnelle des constellations familiales ou « *familienstellen* » (« poser la famille dans l'espace ») a été conçue dans les années 1980 par Bert Hellinger, un ancien prêtre catholique, missionnaire auprès des communautés zoulous d'Afrique du Sud dans les années 1960-70, devenu psychothérapeute à son retour en Allemagne, dans les années 1980. La pratique repose sur l'idée que la souffrance psychique est le fait d'« intrications » inconscientes entre la vie du patient et des conflits non réglés dans son passé familial –en particulier ceux liés au destin familial d'une personne rabaissée, oubliée ou cachée que le patient rejouerait dans le scénario de sa vie. La technique thérapeutique fonctionne sur le principe du psychodrame thérapeutique et des jeux de rôle, et vise la résolution de la problématique apportée en séance par le patient, par le travail du groupe dans et avec l'espace. Elle consiste en une mise en résonance émotionnelle de représentants familiaux du patient (membres passés et présents, connus, oubliés ou rejetés), sur la base de l'énoncé préliminaire de son problème (ou de sa souffrance) –cet énoncé permettant le dégagement d'une « réminiscence partagée » entre les représentants du scénario familial mal conflictualisé et irrésolu. Le procédé thérapeutique est spatial (d'où l'idée de constellation ou *familienstellen*, et son descripteur « poser la famille dans l'espace »), il consiste en un travail de transformation spatiale du placement initial et de la mise en relation initiale des représentants des membres de la famille du patient, transformation accompagnée de paroles et de gestes de réparation échangés entre les représentants de la constellation. Cette technique, utilisée aujourd'hui en thérapie aussi bien qu'en conseil (*counselling*), pose des problèmes philosophiques certains puisqu'elle laisse

thérapies émotionnelles et corporelles à la cure psychanalytique voir Anzieu et Martin, 2007 [1968])–, et de praticiens de techniques corporelles permettant, comme l’indique Anzieu (1995: 137), de reconformer périodiquement par des expériences concrètes le sentiment de base d’un Moi. Au-delà du contenu de l’analyse, c’est bien les potentialités du déploiement multidimensionnel de ce cadre que j’ai reconverties dans quelque chose que je définirai comme ma manière de faire dans le champ scientifique, peut-être comme un style scientifique fait d’emprunts et de circulations entre domaines de la pensée distincts et le plus souvent maintenus séparés : le pontage interdisciplinaire inédit entre géographie, art, psychanalyse ; la non hiérarchie d’ordre logique entre ces disciplines qui seront tour à tour objets et instruments de la recherche ; le centrage théorique et méthodologique sur le sujet de la pratique scientifique ou artistique, et son expérience. C’est dans ce cadre par ailleurs, que j’ai découvert le corpus de textes des auteurs de la transitionnalité –un corpus auquel m’a introduite ma thérapeute et qui a fait l’objet de nombreux emprunts (d’ouvrages ou de références bibliographiques). Si, au sein du cadre transitionnel, ma thérapeute exerçait la « fonction *conteneur* » évoquée par R. Kaës (cf. citation placée en introduction de cette sous-partie, p. 86) en assurant le « contenant humain actif » propre à permettre l’accueil et la transformation du rejeu dans l’actuel de la cure des interactions problématiques d’autrefois via une relation intersubjective vivante, le corpus lui relevait de la « fonction *transitionnelle* ». Il remplissait, en effet, la fonction d’opérateur de la créativité, de sa relance, par l’offre de modèles symboliques en quelque sorte (des « fictions régulatrices » comme l’écrit Séchaud, *infra*) aptes à supporter la symbolisation de ce rejeu, et des éprouvés qui lui sont associés, via un « jeu intérieur » (comme l’écrit Kestemberg, *infra*) ou un « parcours appropriatif interne » (comme l’écrit Roussillon, *infra*).

Ces textes, à commencer par le *Moi-peau* (Anzieu, 1995) –premier emprunt dans la bibliothèque de A.-J. C.– et par *Jeu et réalité* (Winnicott, 1975), sont devenus autant de facilitateurs de la pensée, de la créativité, confirmant sur moi l’effet qui leur est habituellement reconnu. Car n’est-ce pas cet effet de *holding* de la pensée créatrice (dans le champ théorique ou dans le champ clinique), réalisé par le texte ou le style de Winnicott, qu’évoquent, ci-dessous, les psychanalystes interviewés par A. Clancier (1999) ? N’est-ce pas l’effet que fait le texte winnicottien : instaurer un « cadre facilitateur » pour penser et, en particulier, pour penser les souffrances identitaires narcissiques, leurs situations d’expérience, leurs expériences ? Ou, comme l’écrit J.-B. Pontalis (1977: 14), jouant sur une célèbre expression winnicottienne (« la mère suffisamment bonne ») : « une pensée ‘suffisamment bonne’ pour donner à penser »¹²⁰.

« E. K. : Je me suis servie de Winnicott pas forcément pour aller dans son sens mais comme levain de pensée. Je veux dire qu’il m’a toujours donné à penser. A. C. : J’aime votre formule, car elle me paraît répondre tout à fait à l’impression que j’ai eue en étudiant Winnicott. E. K. : Oui, il fait lever des tas de choses. Il suscite l’auto-érotisme et le jeu intérieur. A. C. : On retire toujours quelque chose de lui. Winnicott fait inventer. » (Entretien E. Kestemberg et A. Clancier, in Kestemberg, 1999: 183).

irrésolue les bases théoriques et idéologiques de son fonctionnement, sinon à convoquer des références à la spiritualité et à la morale chrétiennes, et aux pratiques médiumniques.

¹²⁰ L’expression reprend et transforme l’expression winnicottienne de « mère suffisamment bonne », c’est-à-dire d’une mère répondant, de façon adéquate aux « besoins du moi » du nourrisson, par les soins maternants (*holding, handling, object presenting*).

« D. W. : En schématisant beaucoup, je dirais qu'il y a deux catégories d'ouvrages psychanalytiques, ceux qui apportent des théories, des concepts métapsychologiques dans le langage formalisé de la science, c'est-à-dire très rationnel, et puis ceux qui apportent ce que l'on pourrait appeler, selon les cas, une poésie psychanalytique ou un roman psychanalytique. Ce n'est pas du tout péjoratif ce que je veux dire là : je veux simplement souligner qu'il y a des ouvrages qui offrent au lecteur moins une connaissance de théories ou d'hypothèses qu'une aide à penser analytiquement en lisant le livre. A. C. : On pourrait dire que cela permet le fonctionnement d'une pensée imaginante. [Et plus loin] D. W. : Pour conclure, je mettrai à nouveau l'accent sur la liberté de pensée que Winnicott aide à acquérir. » (Entretien D. Widlöcher et A. Clancier, in Widlöcher, 1999: 202 et 205). »

« La lecture de Winnicott 'soigne' le lecteur, elle pense l'âme, et rend possible un plus d'être (...). Par la transitionnalité qui se manifeste 'en acte' dans son écriture Winnicott dépasse l'habituelle dissociation entre l'objet et le sujet qui accompagne les réflexions métapsychologiques courantes sur la psyché humaine, celles qui sont obligées de maintenir une distance 'scientifique' avec leur objet d'analyse. C'est peut-être la raison pour laquelle, d'ailleurs, la théorisation antérieure avait évité de poser comme il le fait, la question de l'être (...); elle butait sur la question du ton requis pour en traiter, sur l'aménagement de la distance de soi à soi. (...) Winnicott, et en ceci il accomplit dans et par son écriture ce qu'il décrit dans sa pensée, a trouvé la bonne distance 'théorique' pour laisser l'être en souffrance exprimer l'essence de celle-ci, celle qui, dépassant l'opposition du dedans et du dehors, laisse être la transitionnalité. (...) Aussi bien Winnicott ne cherche-t-il que rarement à convaincre. S'il emporte la conviction de son lecteur, c'est plus par le parcours appropriatif interne qu'il permet, que par la force de son argumentation 'scientifique'. Ceci ne veut évidemment pas dire qu'il manque de rigueur, mais que celle-ci est plus à chercher dans la finesse et la subtilité avec laquelle il accompagne le processus, dans son respect des faits de la réalité psychique, dans son repérage de la pertinence de ceux-ci, plus que dans l'affirmation d'une thèse savamment exposée. » (Roussillon, 1999: 11-12).

C'est la même qualité « phorique » qui est reconnue aux textes d'Anzieu, à ses trouvailles conceptuelles¹²¹.

« De fait le Moi-peau, en tant que métaphore, parle à chacun, même si précisément il ne dit pas à chacun la même chose ! Il sert de stimulation à l'imaginaire et il arrive que chacun file la métaphore dans une direction différente, ce qui s'observe dans un certain nombre d'écrits se référant au Moi-peau. » (Séchaud, 1995: 7).

Une qualité revendiquée par l'auteur quand il écrit : « Avant d'être un concept le Moi-peau est, volontairement, une vaste métaphore –plus exactement elle me semble relever de cette oscillation métaphoro-métonymique (...). » (Anzieu, 1995: 28), ou encore quand il répond à R. Kaës :

« D. A. : (...); pour que le savoir reste –comme dit André Green– un discours vivant, il faut qu'il soit transmis afin de redonner 'un sens plus pur aux mots de la tribu', y compris de la tribu psychanalytique. Je crois que ma théorie du moi-peau n'apporte pas grand-chose de nouveau du point de vue de la pensée, mais le mot fait *tilt*, il pousse à avoir des pensées nouvelles, ou à repenser d'une façon vivante des pensées qui s'étaient affadiées. R. K. : C'est là la puissance de la métaphore. D. A. : Exactement, la métaphore est à l'origine même du sens. Et au point où nous en sommes dans notre débat, je dirais que le travail de recherche et de transmission s'effectuerait entre deux pôles, le pôle de la métaphore et le pôle du concept, plus abstrait, qui garantirait une certaine rigueur. Mais ce que l'on gagne en rigueur, on risque de le perdre en appauvrissement. » (in Kaës, 1994: 45).

¹²¹ Le Moi-peau est, à son tour, présenté comme une « fiction régulatrice ».

Et mise en avant par Chabert (1996: 77) dans son commentaire de la « démarche épistémologique » d'Anzieu « qui tend à construire des modèles de fonctionnement aptes à rendre compte, par la fiction, de modalités de fonctionnement psychiques singulières ».

Les textes transitionnels sont empreints de la théorie de la créativité qui anime l'approche transitionnelle des faits psychiques. Le principe qui règle leur textualité est transitionnel : ces textes non seulement disent leur intelligibilité de la souffrance psychique via la métaphore qui du coup a une fonction dénotative et non pas seulement rhétorique –la métaphore, servant de schéma descriptif et interprétatif de la réalité empirique à laquelle elle se réfère, transmet (de) la connaissance (et non pas (de) la fiction)–, mais ils ont aussi pour fonction, induite ou choisie, de supporter la relance de la créativité chez leur lecteur via l'opération d'un processus métaphorique ou « imageant » (voir ci-dessus la citation de Clancier) –une fonction poétique par conséquent. Ces textes ont le pouvoir de faire de leur lecture l'opérateur d'une expérience transitionnelle chez leur lecteur, parce qu'ils inscrivent comme possibilité de leur réception le jeu –le jeu de l'« explosion sémantique » qui fonctionne par déplacements et liaisons, y compris biographiques, conscientes et inconscientes (voir Passeron, 2000). Comme l'analyse Passeron (2000, 24) à propos de sa propre réception du vers de P. Eluard « la terre est bleue comme une orange » : « puisque la chose a été dite, le récepteur est mis en demeure, dès lors qu'il ressent ou entend quelque chose dans cette comparaison, de trouver lui-même un cheminement du sens capable d'arracher au non-sens son impression d'avoir entendu une métaphore intensément signifiante en son inattendu ou son obscurité mêmes ». Le lecteur est mis en demeure de prolonger pour lui dans le registre de la signification le « retentissement » en lui de la comparaison métaphorique, dans un jeu qui articule comparant (la métaphore retentissante) et comparé (le réseau des associations pertinentes pour lui, tissé de réminiscences et d'actualités). L'« espace d'explosion sémantique » de la métaphore permet la projection de significations sur la métaphore où s'originent le sens par résonnance et la relance de la symbolisation pour dire ce sens. Ainsi, par leur textualité métaphorique, imageante ou fictionnante qui crée du jeu –celui de la comparaison ou de l'analogie entre des configurations ou des états observables dont certains sont des comparants et d'autres des comparés–, ces textes « libèrent la pensée » ou « poussent à avoir de nouvelles idées » –comme il est dit ci-dessus. Ils ont donc à voir avec le processus d'appropriation subjective tel que défini par la théorie psychogénétique transitionnelle –soit l'intégration des états multiples du sujet (je) tramés dans son histoire dans une représentation stabilisée de soi (moi). L'expérience de lecture décrite dans les citations ci-dessus a effectivement été la mienne. Je me souviens en particulier du « retentissement » du *Moi-peau*, des phénomènes de résonnance profonds et cheminements mentaux (un mixte d'imaginaire et de raisonnement) qu'ont déclenchés en moi sa lecture et sa relecture, de l'« espace d'explosion sémantique » pour reprendre le terme de Passeron (2000) que ce texte a ouvert et que j'ai investi. A l'époque, les textes de la transitionnalité remplissaient à eux-seuls la quasi intégralité de mon programme de lectures scientifiques.

Dans ce cadre thérapeutique transitionnel, les deux fonctions *conteneur* et *transitionnelle*, l'une tissée d'intersubjectivité vivante, éprouvée dans une approche perceptive, affectivo-émotionnelle et motrice, l'autre de textualité, voire d'intertextualité (les textes et les métaphores transitionnels résonnant entre eux en moi), reçue avec ces deux fonctions dénotatives et poétiques, étaient toutes deux facilitatrices d'un processus d'appropriation subjective par relance de la créativité. Entre psychothérapeute, moi et corpus

s'établissait une triangulation qui instruisait le corpus de textes comme un « objet », au sens défini par Roussillon (2001 ; 2008) d'objet pour symboliser et à symboliser par le truchement du jeu libre exercé dans un cadre ou au sein d'un dispositif. La qualité métaphorique même de ce corpus en faisait un objet malléable, en quête de configuration, énigmatique et utilisable pour la relance de la symbolisation dans la mesure où il était bon à/pour échoïser mes ressentis ainsi que le sens qui leur était attaché. Sur le modèle du *care* qui organise le cadre thérapeutique transitionnel, A. J.-C. me présentait les textes au moment où *je* en avais besoin et je m'en saisissais –je pouvais les emprunter ou récupérer les références bibliographiques–, ce mouvement de présentation de l'objet (*object presenting*) par elle et d'utilisation de l'objet (*use of the object, playing*) par moi enclenchant un processus de type trouvé/créé qui facilitait la relance de la créativité. Dans ce mouvement conjoint, le corpus de textes a soutenu un voyage de l'expérience de la lecture à l'expérience de l'écriture. Car au-delà de la réparation de l'inhibition de la fonction symbolique, la mobilisation de ce corpus ouvrait à la reconnaissance de l'identité du chercheur et de sa condition de possibilité : la créativité scientifique. Cette mobilisation ouvrait à la reconnaissance progressive que, pour moi, la question de l'identité narcissique passait par le travail psychique de la création scientifique (symbolisation d'expériences cognitives), par sa représentation dans l'écriture (autorat) et son tramage dans un texte scientifique (construction de significations à visée explicative et mise en visibilité de celles-ci). Alors, le rôle de la relation intersubjective vivante avec A. J.-C. a été primordial dans la mesure où par le *holding* de mon travail de lecture, puis de lecture-écriture autour des textes de la transitionnalité (une première fiche de lecture sur *Jeu et réalité*), puis d'écriture à partir de ceux-ci (Volvey, 2000), elle m'a donné l'autorisation de symboliser qui me faisait défaut –le contraire du « qu'elle se taise » par moi fantasmé, que j'ai évoqué plus tôt (Chapitre 1– 2.3.). C'est bien alors la pensée comme créativité qui devient l'objet du travail analytique, supportée d'une part, par la relation vivante au thérapeute et d'autre part, par l'investissement d'un corpus de textes à la fonction transitionnelle, un objet. La cure est devenue condition de possibilité et condition d'effectuation non négligeable de la deuxième thèse que j'ai engagée en 1998 et achevée en 2003, *Art et spatialités d'après l'œuvre in situ outdoors de Christo et Jeanne-Claude*. L'achèvement de la thèse sera suivi par l'arrêt de ce premier travail thérapeutique.

2– 3.2. Dans les textes transitionnels, une conversion épistémologique

Ce faisant, cette expérience de cure a eu une autre conséquence intellectuelle, plus immédiatement scientifique celle-ci, elle m'a permis d'entrer de biais dans ce que j'appellerais maintenant, suivant en partie la terminologie anglophone, le « *cultural turn* », l'« *interpretative turn* », le post-modernisme et le constructivisme réaliste –pour conserver la terminologie de Lussault (2003a)–, et d'y trouver des bases philosophiques, théoriques et, en partie, méthodologiques de la relance d'un projet scientifique en géographie. C'est d'ailleurs ce qu'énonce clairement le titre de ma thèse (*Art et spatialités d'après l'œuvre in situ outdoors de Christo et Jeanne-Claude. Objet textile, objet d'art et œuvre d'art dans l'action artistique et l'expérience esthétique* –Volvey, 2003a) commencée en 1997, qui parle de spatialités au pluriel pour les rapporter à une pratique artistique conduite par un couple d'artistes et à une expérience esthétique –un énoncé plus clair que ne l'était la conscience que j'avais alors de ma transformation épistémologique (cf. Chapitre 3– 1.1.). C'est aussi ce que montre la série d'une trentaine d'entretiens que je conduis, entre 1999 et 2001, avec des

géographes français-e-s hommes et femmes (respectivement 20 et 9), de terrain ou pas (respectivement 25 et 4), spécialistes de géographie physique et de géographie humaine (respectivement 10 et 19), de géographie régionale ou générale, doctorant-e-s et chercheur-e-s confirmé-e-s, entretiens centrés sur leur pratique et leur expérience de terrain. Organisés selon un protocole de deux entretiens libres enregistrés, séparés par le temps de la retranscription *in extenso* du premier et son envoi pour relecture à l'interviewé-e, indifféremment réalisés sur le terrain, dans les bureaux des interviewé-e-s, chez eux/elles ou même dans des cafés (rarement), ces entretiens avaient une durée moyenne unitaire de 2 heures et 45 minutes, mais certains ont duré jusqu'à 3 heures et trente minutes –me dotant d'un matériau de recherche considérable, qui, excédant mes capacités personnelles ou budgétaires de retranscription, a entraîné l'arrêt du protocole et l'abandon provisoire de l'élaboration du matériau (cf. Chapitre 3– 1.1.). Ces entretiens individuels, en face-à-face, qui donc interrogeaient l'objet du terrain, la pratique de terrain (procédures, protocoles, rôle des intermédiaires, manières de faire ritualisées ou non) et l'expérience du terrain (motricité, émotion, sensation) (cf. Chapitre 5– 3.3.) étaient extrêmement libres par leur durée, leur lieu (déterminé par l'interviewé-e en fonction d'un critère unique de confort personnel matériel et psychique), mais aussi le caractère non déterminé des questions et le caractère indéterminé de leur déroulement effectif. Lancé par un très large et confondant « est-ce que tu peux/vous pouvez me décrire ton/votre terrain ? », suivi d'un « peux-tu/pouvez-vous me parler de tes/vos problématiques et de tes/vos objets de recherche », j'invitais rapidement les personnes que j'interviewais à quitter l'exposé du savoir géographique élaboré à partir du terrain dans des textes académiques, pour les engager à entrer dans leurs souvenirs vécus, leurs sensations/ressentis moteurs, émotionnels, affectifs. L'entretien se construisait alors autour de récits portant sur des souvenirs ou bien sur des artefacts produits pendant celui-ci (objets rapportés du terrain, croquis de terrain), sur des pages publiées d'article ou de thèse, autour de dessins ou de croquis réalisés pendant l'entretien, mais aussi de scènes rejouées pendant l'entretien. La dynamique (du récit de l'anecdote à l'approche réflexive de l'expérience de soi au terrain), la durée et la répétition de l'entretien étaient uniquement liées à la qualité de l'interaction (verbale, graphique et corpo-gestuelle) entre l'interviewé-e et moi-même. J'essayais, dans la mesure de mes moyens débutants, d'être malléable pour me laisser utiliser par l'interviewé-e comme un appui pour construire son récit : j'essayais... d'atteindre un point de détente qui me permette d'accueillir n'importe quel contenu de sens du récit, n'importe quelle forme d'interaction, n'importe quel silence, et qui me permette d'y répondre adéquatement (sans jugement, dans l'ouverture et, le plus difficile..., sans anticipation) soit verbalement, soit émotionnellement, soit physiquement, et par conséquent de faciliter le déploiement de ses dimensions émotionnelles, imaginaires, fantasmatiques. Par la mise en jeu d'une forte empathie (échoïsation des émotions, des gestes, du ton et du rythme de la voix, mais aussi des images et des idées, etc.), par une implication dans les dessins (interactions dans le processus et l'acte graphique) et les interactions corpo-gestuelles (regard impliqué, position en miroir, toucher d'accompagnement des émotions, participation aux scènes jouées du récit), et aussi par le développement de formes d'identification aux éléments du récit, je mettais en pratique, de manière mimétique, le *holding* dont je faisais l'expérience en cure et que je découvrais dans les textes transitionnels. La longueur des entretiens, le fait qu'aucune des transcriptions envoyées aux interviewé-e-s n'ait entraîné le refus d'un deuxième entretien, le fait qu'au contraire elles aient ouvert la possibilité d'un deuxième entretien plus que souvent introduit par un « j'ai réfléchi depuis la dernière fois et je pense que tu tiens là quelque chose » ou un

« j'aimerais bien faire ce deuxième entretien mais 'off record' » montrent le besoin dans lequel se trouvent les géographes, qui n'ont pas de genre para-scientifique pour le faire à la différence des anthropologues ou des ethnologues à travers les carnets de terrain publiés, de dire leur expérience subjective de terrain et aussi leur malaise par rapport à celle-ci. Il me semble que seule l'expérience de cure psychanalytique que je faisais alors me donnait, dans l'interaction, la légitimité et le moyen de faciliter et de recevoir ces récits. La cure, où je revenais sur ces entretiens, servait de caisse de résonance, d'enregistrement, d'élaboration et surtout de mise en perspective de ma propre expérience de terrain. Sans le savoir, j'étais alors très proche des techniques d'entretien qualitatif issues de la psychothérapie humaniste présentées par les géographes féministes anglaises Bingley (2002, 2003), Avis (2002) et théorisées par Bondi (2003b), mais au contraire des objectifs présentés par ces chercheuses, c'était bien la problématique identitaire-narcissique, l'enjeu inconscient narcissique-identitaire mis en mouvement par, « trouvé/créé » dans/avec la situation de terrain, dont je me proposais de faire un sujet de recherche (cf. Chapitre 5– 1.2. et 5– 3.3.). Ces entretiens qui interrogeaient la pratique et l'expérience de terrain pour atteindre le sujet au terrain et sa créativité géographique marquaient (pour moi-même) non seulement mon retour en géographie, mais le sens de ce retour : dans un cadre posé par moi mais investi par les autres, j'interrogeais chez les autres ce qui avait fait problème pour moi et que j'essayais de retrouver chez eux, je faisais de cette situation un moyen pour moi de dépasser le problème et je la transformais en condition de possibilité théorique et méthodologique d'un futur sujet de recherche en géographie. Le *holding* ici fonctionnait dans les deux sens, introduisant l'horizon spéculaire de la réflexivité dans le principe de symétrie (Latour et Woolgar, 1996). Dans l'application à l'activité de recherche des géographes des questionnements, outils théoriques et méthodologiques similaires à ceux qu'ils mobilisent pour travailler sur les activités de leurs sujets de recherche, soit un programme scientifique, je mettais en évidence le fait qu'à travers eux c'était moi que je cherchais mais qu'à travers moi c'était eux, comme représentants d'une science sociale dont l'identité repose dans la pratique interrogée, que j'abordais.

Adossée à un courant de la psychanalyse qui abordait la question du sujet du point de vue de la créativité, une créativité qui trouve son point d'origine dans des relations qui agissent (avec) le dispositif de soin et qui est tournée vers la symbolisation, j'ai été peu à peu en mesure à la fois de prendre la créativité (artistique et géographique) en actes comme champ d'étude et d'inscrire l'approche de celle-ci dans une nouvelle anthropologie post-structuraliste et post-moderniste, centrée sur le sujet (considéré du point de vue de son intériorité, de sa capacité réflexive, de sa conscience de soi et de son affirmation identitaire) et augmentée d'un accent mis sur les dimensions inconscientes de la subjectivité ou de la subjectivation. De ce point de vue, c'est bien la fréquentation du corpus de textes de la psychanalyse transitionnelle qui m'a servi de véhicule dans ce « tournant culturel » : compris, pour ce qui me concerne, à la fois comme approche culturelle *-i.e.* comme accès aux dimensions idéelles significantes de ce qui se passe et se construit *avec* l'espace pour les individus, les collectifs sociaux et les sujets-, comme champ d'étude *-i.e.* les phénomènes culturels de créativité (art et science) à travers lesquels la géographie explore l'idéalité du spatial- et comme perspective dans ce champ *-i.e.* les objets culturels (objets ou formes d'art, objets scientifiques) sont placés en tant qu'idéalités stabilisées et concrétisées dans la perspective des manières de faire et d'éprouver « avec » l'espace (Volvey, 2003a). Le centrage sur le sujet du terrain artistique ou scientifique, sur les motifs identitaires

inconscients de ses manières de faire avec l'espace, de même que la mise en correspondance des objets construits avec ces manières de faire artistiques et scientifiques via les données produites, relèvent pour leur part, de thématiques post-modernistes dans la mesure où, non seulement elles se placent sur le versant subjectif de la science, mais elles conduisent à un questionnement sur/de la coupure épistémique entre activités/expériences culturelles/créatives (cf. Chapitre 5–2. et 5–3.4.). Cette conversion, pour ce qui me concerne, n'est donc pas à trouver dans la fréquentation des textes de la géographie française ou anglophone, qui interviendra plus tard –essentiellement après la thèse (Volvey, 2004, 2012a et 2012c –à paraître).

Ce passage par la bande d'urgence psychanalytique est d'ailleurs la raison de mon positionnement décalé par rapport à la géographie anglophone, globalement « culturelle », dont je ne partage pas, je l'ai dit (cf. Chapitre 2–1.1), la définition sociale de l'identité subjective, bien que je me retrouve dans ses retournements (Volvey, 2012c –à paraître). Un positionnement « bilexique » compliqué mais non pas isolé –puisqu'il évoque le déchirement décrit par L. Bondi (1999) entre deux langues psychanalytiques (lacanisme/winnicottisme) inégalement reconnues et mobilisables en géographie–, un positionnement qui facilitera d'ailleurs l'étude critique de ces textes (cf. Chapitre 5–1.2.). Cet adossement à la psychanalyse transitionnelle est aussi, par voie de conséquence, la raison de mon décalage par rapport aux géographes français de ma génération qui ont trouvé dans la géographie anglophone l'appui pour réaliser leur propre conversion paradigmatique. Ils ont adopté par là-même ses postulats philosophiques, en particulier pour ce qui concerne la définition de l'identité comme sociale, et ses thématiques, produisant au sein de la géographie française un phénomène de migration intellectuelle¹²².

Mais inversement mon attachement disciplinaire est cause du long travail de mise en évidence et de construction de la dimension spatiale de la psychogenèse transitionnelle (Volvey, 2000, 2004, 2012a, 2012c –à paraître). Il s'agira alors de démontrer, avec le point de vue spatial et les outils du géographe, comment la dimension spatiale des agir relationnels humains opère au cœur de cette théorie de la symbolisation et de l'appropriation subjective, et de ses échecs (cf. Chapitre 5–3.1.). Ce retournement de l'analyse géographique sur la

¹²² Ce décalage est patent quand je compare, par exemple, mon parcours intellectuel à ce que je peux reconstruire de celui de Jean-François Staszak –un condisciple à l'ENS de Fontenay–Saint-Cloud (cf. Chapitre 4–2.2.). Staszak a rapidement pris le pli des problématiques et approches de la géographie anglophone, suivant en cela l'exemple de Paul Claval, qui a été son directeur de thèse, jusqu'à parcourir successivement les mêmes champs que lui (épistémologie de la géographie, géographie économique et géographie culturelle). Il emprunte donc rapidement la voie ouverte par la géographie anglophone post-moderne, post-coloniale et du genre, prenant la relève de Paul Claval pour produire une sorte d'état des lieux de celle-ci dans *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines* (Staszak, 2001). Mais, si la géographie anglophone est le moyen de sa conversion scientifique, contrairement à Paul Claval, il cherchera moins à jouer le rôle d'un passeur de celle-ci dans la géographie française, que celui d'un géographe de culture scientifique « anglo » écrivant en langue française dans le contexte scientifique « franco » (depuis la France d'abord –Universités de Picardie et de Paris I – Sorbonne, puis depuis la Suisse –Université de Genève où il est nommé professeur en 2004) et pour une audience française –soit, en quelque sorte le rôle d'un émigré de l'intérieur–, transformant la géographie anglophone en un gisement de ressources thématiques pour un projet scientifique. Son *Géographies de Gauguin* (Staszak, 2003), qui emprunte à la géographie post-coloniale et aux études de genre, est de ce point de vue exemplaire : il y travaille la question de l'imaginaire artistique à partir de la perspective de l'identité sociale et des rapports de pouvoir (ceux complexes qui s'établissent entre Gauguin et la population bretonne ou polynésienne rencontrée en ces lieux et représentée en ses tableaux), pour rejoindre la question de l'exotisme –un de ses thèmes de prédilection (Staszak, 2008a, 2008b)– et l'articuler à celle de l'érotisme –des catégories faites pour construire l'altérité nécessairement dissymétrique entre un peintre venu de la métropole coloniale et des populations indigènes dominées/colonisées.

psychanalyse, a été la condition théorique pour mettre les pratiques à dimension spatiale artistiques et scientifiques sur lesquelles je travaillais, les expériences qui leur sont associées, en perspective d'enjeux narcissiques-identitaires inconscients –en l'occurrence ceux des artistes et des géographes. Un travail inédit pour ce courant de la psychanalyse, qui utilisera comme pivot et premier instrument un texte confidentiel d'un psychanalyste transitionnel, J. Guillaumin (1975), sur le paysage, augmenté de la contribution de M. Collot (1985) à une analyse littéraire du paysage et de celle de J.-J. Wunenburger (1996) à une philosophie de « l'attitude empirique » en géographie¹²³ (cf. Chapitre 5– 3.4.). Un travail qui deviendra en retour la condition de la pertinence de cet appareil théorique dans le champ de l'épistémologie de la géographie –soit une tâche véritable d'interdisciplinarité.

2– 4. Transition artistique : dans le tissu l'image du corps, l'image du monde et le « grincement de la parole »

Les années 1990 sont aussi, pour moi, une phase d'investissement d'une pratique artistique. Celle-ci viendra s'entrelacer à la cure pour compléter l'expérience transitionnelle de créativité, condition de possibilité d'un retour en géographie. Je passe l'été 1993 dans le studio d'une amie à Budapest, j'y apporte des tissus africains achetés en France, y complète la collection de tissus fabriqués en Europe centrale et amorce une activité artistique mobilisant un médium textile et procédant par assemblages de pièces de tissu au moyen d'une machine à coudre. Les années 1994, 1995 et 1996 seront dédiées à la production et à l'exposition de ces « tissus-cousus » sur papier. Les deux photographies ci-dessous montrent des réalisations du début de cette période –celle de gauche, le premier tissu-cousu, réalisé à Budapest pendant l'été 1993, associe des tissus africains et une toile rayée achetée sur place.

¹²³ Les textes de Guillaumin et de Collot sont tous deux issus de rencontres avec des géographes. Pour le premier une rencontre dans le cadre d'un colloque dont il dit de manière sybilline qu'elle prolonge une fréquentation plus ancienne : « Quand j'étais enfant –je dévoile un peu ici les sources inconscientes de mon propre attrait pour l'espace et la géographie, et vous me permettrez de ne pas en dire davantage– je m'amusais parfois à suivre avec un compte-fil sur les cartes d'un grand atlas, les chemins du monde » (Guillaumin, *ibid.*: 14). Pour le second une rencontre dans le cadre du débat sur le paysage qui a eu lieu à *L'espace Géographique* en 1986 et a rassemblé R. Brunet, P. Claval, Ph. Pinchemel.



Images 9 et 10 : Premiers tissus-cousus, Anne Volvey, fin 1993 et début 1994. Formats : à G. A4, à D. format demi-raisin (32,5 x 50 cm).

Les tissus-cousus se sont faits progressivement palimpsestes –les voiles synthétiques du dessus sont brûlées ou déchirées– et bas-reliefs –les assemblages sont montés sur des baleines, elles-mêmes recouvertes de tissu et entrelacées pour former un treillage plus ou moins lâche (images 9 à 14). Les éléments notables de ce travail d’élaboration artistique du medium textile sont les suivants : la fixation sur une feuille de papier non travaillée en/pour elle-même ; le découpage de bouts de tissus de type *wax block print*¹²⁴ majoritairement ; l’assemblage de ces coupons par un procédé de couture (type *patch-work*) ou d’entrelacs ; l’évolution de l’aplat au relief (images 11 à 14) et du format moyen (demi-raisin ou raisin) au grand format (double-raisin –image 11) ; l’apparition de la signature.

¹²⁴ Les *wax block prints* sont des tissus de toile caractérisés par le procédé d’impression de motifs qui associe d’une part, les techniques de la réserve (la cire, *wax*, recouvre les zones du tissu qui ne doivent pas être imprimées) et du *crackling* (le tissu couvert de cire est froissé avant d’être plongé dans le bain de teinture) dessinant des motifs en négatif, et d’autre part, la technique de la planche gravée (des tampons de bois gravés, les *blocks*) et parfois du rouleau gravé pour former les motifs imprimés.



Images 11 et 12 : Tissus-cousus de type bas-relief (détail à D.), Anne Volvey, début 1994. Formats : à G. double-raisin (65 x 100 cm), à D. raisin (50 x 65 cm).



Images 13 et 14 : Tissu-cousu type bas-relief et un détail, Anne Volvey, année 1995. Format raisin.

Dans les années 1994 et 1996, j'expose ces tableaux en plusieurs endroits, en particulier aux Portes ouvertes des Ateliers d'artistes de Belleville aux printemps 1994, 1995 et 1996, au Collegium Budapest¹²⁵ en février 1995 et au Centre culturel des Amandiers, Paris 20^{ème} en 1996 (image 15).

¹²⁵ Le Collegium avait inauguré en janvier 1994 un cycle d'expositions d'artistes, dont les œuvres étaient régulièrement accrochées dans la grande salle commune du bâtiment.

2- 4.1. « L'auteur(e) travaillée par la création¹²⁶ »



Image 15 : Exposition personnelle « tissus cousus », Anne Volvey, Centre culturel des Amandiers, Ménilmontant, Paris 20^{ème}, 1996.

J'ai rassemblé dans un prélude artistique à mes futures recherches en géographie un ensemble de dimensions non scientifiques de ma vie –en particulier la confection vestimentaire que je pratique depuis l'âge de 16 ans. Là encore, il ne s'agit pas de décrire par le menu cette pratique extrascientifique, mais de mettre au jour sa participation à la libération d'un « potentiel créatif » jusque là entravé (pour le dire en termes transitionnels), et, partant, sa participation à mon parcours contemporain de recherche, et, ce faisant, de déplier le complexe de pratiques et d'enjeux qui accompagne ma, créativité scientifique. Il s'agit de rendre compte ici de l'issue créatrice de la crise narcissique-identitaire et la manière dont elle a informé mon projet scientifique. Ainsi, dans une perspective transitionnelle, un certain nombre de points me semblent devoir être relevés, ils dessinent alors les contours d'une « auteur[e] travaillé[e] par la création » (Anzieu, 1981) pour faire évoluer une problématique narcissique-identitaire, et non pas ceux d'un auteur travaillant à affirmer sa position (au sens de positionnalité) via l'écriture de sa voix dans une perspective identitaire sociale. Pour Anzieu, l'« auteur travaillé par la création » devient auteur, c'est-à-dire créateur de son identité subjective, en 1- trouvant un médium pour concrétiser en une forme, dotée d'un régime de visibilité, l'élaboration primaire ou secondaire des représentants psychiques d'une expérience originellement et transférentiellement (à travers ses résurgences) traumatique, 2- déplaçant cet état ou produit psychique d'une position périphérique et déliée à une position centrale et structurante, une position matricielle donc, 3- faisant de son corps, tel qu'éprouvé dans l'activité créatrice, la peau et la chair de l'œuvre, et enfin 4- « produisant l'œuvre au-

¹²⁶ Titre du premier chapitre de D. Anzieu (1981: 13).

dehors », en exposant l'œuvre à un public auquel il offre ce faisant un espace transitionnel à habiter via l'expérience esthétique. Anzieu (1981: 121) résume ainsi les 3 premières phases du travail créateur : « saisir un code dans un représentant psychique marginal et isolé, choisir un matériau qu'on sait manier pour y matérialiser ce code, projeter son propre corps comme peau et chair de l'œuvre ».

« 1) Devenir créateur, c'est se laisser produire, au moment opportun d'une crise intérieure (mais ce moment, toujours risqué, ne sera reconnu opportun qu'après coup), une dissociation ou une régression du Moi, partielles, brusques et profondes : c'est l'état de saisissement. 2) La partie du Moi restée consciente (...) rapporte de cet état un matériel inconscient, réprimé, ou refoulé, ou même jamais encore mobilisé, sur lequel la pensée préconsciente, jusque-là court-circuitée, reprend ses droits. 3) Celle-ci exerce alors son activité de liaison, mais sous la juridiction du Moi idéal, pour transformer en noyau central, organisateur d'une découverte ou d'une création possibles, un ou plusieurs de ces représentants de processus, d'états ou de produits psychiques primaires, jusque là ignorés ou excentrés. Ce noyau organisateur devient donc un code, au double sens de grille permettant de décoder de façon nouvelle certaines données de la réalité extérieure ou intérieure, et de systèmes de termes, d'opérations et d'opérateurs permettant de générer une œuvre originale. Ce décodage, cet engendrement requièrent un matériau concret auquel ils donnent forme (...). Toute œuvre à cette phase donne un corps à un code. » (Anzieu, 1981: 93).

« Le saisissement (du futur créateur par une sensation-image-affect dont il fera le thème directeur de son œuvre) est inséparable d'un dessaisissement (de soi-même, du contrôle habituel du Moi, des représentations établies de son être, des investissements dans des buts et dans des objets censés épuiser l'intensité pulsionnelle). Cette mise en question de l'unité de sa personne, cette effraction de son enveloppe psychique, cette rupture dans son narcissisme sont éprouvantes, toujours dans un premier temps extrêmement angoissantes. En un second temps, qui peut ou non suivre immédiatement, la prise de conscience particulièrement vive d'un représentant psychique inconscient vient déclencher non seulement l'illusion élationnelle d'omnipotence, mais l'entreprise de reconstituer, par le projet de composer l'œuvre, une peau mi-matérielle mi-psychique venant réparer l'effraction. » (Anzieu, 1981: 102).

D'un point de vue transitionnelle, ce que je relève tout d'abord, les conditions mêmes de cette expérience artistique : le cadre analytique dans lequel non seulement j'en parle, mais j'apporte des tableaux qui sont alors déposés physiquement ou symboliquement dans ce cadre et qui quelques fois font l'objet d'une interprétation. Je relève ensuite les éléments de la pratique artistique elle-même. Premièrement, je travaille avec des coupons ou fragments. Ces bouts de tissu ont été dans un premier temps récupérés auprès de tailleurs africains du quartier Château Rouge à Paris 18^{ème}, puis ils ont été achetés dans les magasins de tissu africain de la rue Polonceau (Paris 18^{ème}) ou découpés directement dans les vêtements de ma grand-mère paternelle¹²⁷ et dans le reste des découpes de mon propre travail de confection vestimentaire que je poursuis par ailleurs. Cette fragmentation, *a fortiori* quand elles renvoient à des découpes de vêtements ou des chutes liées au travail de confection¹²⁸, évoquent le défaut d'intégration subjective qui est le propre des personnalités identitaires-narcissiques et qui accompagne leur

¹²⁷ Ma grand-mère paternelle avait longtemps vécu au Congo-Brazzaville, de l'après-guerre aux années 1959-60 de l'indépendance et de la proclamation de la République du Congo. Elle s'était fait confectionner toute une série de robes et de chemises dans des tissus africains, dont j'avais hérité à sa mort et que j'ai réutilisées dans mes tissus cousus.

¹²⁸ Le deuxième tableau en partant de la gauche dans l'exposition présentée ci-dessus (image 9) est composé à partir de la chute d'une manche pour une veste que je m'étais confectionnée (tissu bleu marine) dans laquelle vient s'insérer un bout de tissu découpé dans une robe en *batik* (les motifs sont imprimés suivant le procédé de la réserve à la cire) de ma grand-mère.

crise quand, dans des situations de transfert (en l'occurrence l'expérience budapestoise et sa reprise dans le cadre analytique), les zones traumatiques primaires se trouvent réactivées de sorte que ré-émergent des expériences primaires non intégrées narcissiquement. Elle renvoie à la fois à l'impossibilité historique et à la difficulté actuelle (transférentielle) de rassembler les éprouvés de la « nébuleuse subjective » en une image de soi primaire cohérente et au « dessaisissement de soi » qui signe la crise, dont parle Anzieu. Si le travail avec les fragments signale la non intégration identitaire derrière la bannière d'un je-moi, l'assemblage par le procédé de couture indique, de son côté, l'effort narcissique que j'entreprends alors pour intégrer coûte que coûte les traces traumatiques et les éléments contemporains de la crise dans une représentation stabilisée, consistante, durable de moi. Ce travail avec les fragments évoque l'analyse que fait Anzieu (1995: 87) du cas de Juanito, un enfant qui arrache en séance des bouts de papier peint et s'en fait recouvrir totalement le corps par son analyste pour soutenir une tentative de reconfiguration de son Moi-peau endommagé par un syndrome d'hospitalisme. Le choix du tissu comme médium –*a fortiori* le tissu associé à de la confection–, l'assemblage comme procédé, l'évolution vers les grands formats, l'évolution formelle vers le palimpseste et/ou le bas-relief concourent à augmenter la pertinence de cette interprétation transitionnelle. Ils invitent, en effet, à recentrer l'analyse de cette pratique artistique et de ses produits sur la relance et l'effort de recomposition, de recréation d'une image du corps¹²⁹ –précisément de « figurations » de type « Moi-peau » (Anzieu, 1995). Comme l'écrit Anzieu usant d'une métaphore textile justement :

« Autour des traces de ce surgissement traumatique, l'œuvre tisse sa toile pour les capter, pour suturer les déchirures, pour accomplir, par une peau symbolique de mots, par un entrelacs d'images plastiques ou sonores, la restauration de l'intégrité narcissique de la personne. » (Anzieu, 1981: 210).

On est bien là, dans la seconde phase du travail créateur dont parle Anzieu. Et c'est dans ce sens que ces différents éléments ont été analysés dans le cadre de la cure et à l'aide de mes lectures.

« Le retournement épistémologique, qui constitue l'acte créateur par excellence, transforme en noyau générateur d'une œuvre d'art ou de pensée ce qui aurait pu rester un simple objet de curiosité, d'inquiétude ou de recueillement silencieux, et qui le plus souvent le reste et se trouve tout au plus consigné comme tel en passant, dans un journal intime, une lettre (...). Là réside une nouvelle différence majeure entre la créativité et la création. De périphérique, ce représentant psychique est instauré comme central (...); de non relié au reste, source d'enchaînements rigoureux; de désordonné, structurant. (...) Il y va d'un remaniement d'un statut topique: (...) ou, dit autrement, ce représentant inconscient d'un processus ou d'un état psychique primaire fournit le dynamisme organisateur de toute une série, de toute une complexité de processus psychiques secondaires. (...) Ce noyau psychique d'origine archaïque fait dès lors fonction de code. Il lui reste à lui faire engendrer l'œuvre, ce qui requiert le choix d'un matériau, sonore, plastique, verbal, etc., maniable par le créateur et organisable selon le code. » (Anzieu, 1981: 116-117).

Il faudrait y ajouter une réflexion sur les techniques qui rendent possible cette mise en œuvre créative d'un médium malléable et qui permettent que soit associée à cette approche transitionnelle de ma pratique artistique la question des éprouvés corporels et relationnels. Les manières de faire avec ce médium souple et tactile créent, en effet, des situations motrices,

¹²⁹ Le premier tableau en partant de la gauche dans l'exposition présentée ci-dessus (image 9), un bas-relief, est d'un point de vue formel, assimilable à une image de corps (volume du squelette et peau), de même que le bas-relief des images 7 et 8 (masque et peau).

perceptives et émotionnelles. Découper des pièces de tissu dans des vêtements ou dans des toiles de *wax block print* vendues en « complets » (un complet est équivalent à 3 pagnes de 2 yards, soit 5,5 mètres) ou en « pièces » (équivalent à 6 pagnes, soit 11 mètres), les monter sur de longues baleines flexibles, les assembler à la machine à coudre sur une feuille de papier raisin (50 x 65 cm) ou double-raisin (65 x 100 cm) donnent à l'ensemble des manipulations impliquées par la pratique une dimension physique (motrice et perceptive) et, partant, émotionnelle non négligeable. Je travaillais horizontalement soit penchée sur les grandes feuilles de papier support, soit couverte par les tissus, leur manipulation et leur assemblage étaient techniquement laborieux et imposaient une sorte de corps à corps physique avec le papier. Le rapport primaire entre le textile et/ou le vêtement, la peau et l'environnement maternant, tel qu'éprouvé dans et élaboré via des agir, a d'ailleurs été traité par les psychanalystes transitionnels, depuis le morceau d'étoffe fait objet transitionnel jusqu'à l'enveloppe du tissu-vêtement « élevé[é] à une fonction maternelle » :

« La mère textile [sous-titre]. Le langage peut être défaillant pour exprimer le manque : manque de bras, de mains, de mots, de corps maternel. Manque éprouvé vraiment ou simplement à peine esquissé et dont le deuil reste interminable. (...) Même si les mots s'enchaînent et s'enchevêtrent sur une feuille de papier, les sentiments s'agrippent à des choses : à des vêtements ou à des meubles par exemple. Car si la mère, première figure d'attachement, n'a pas répondu aux demandes primitives, aux appels originaires –donc aux besoins– (...). Et les étoffes arrivent, intermédiaires réparateurs plus ou moins doux et douillets entre la mère et l'enfant, entre celle qui aurait pu donner et celui qui aurait eu à recevoir en tant qu'enfant. (...) Le textile aménage la distance : celle de la relation et de l'amour à la fois. (...) A double face, tel un vêtement. (...) Comme le langage est insuffisant, les objets-vêtements permettent de toucher –dans tous les sens du terme– ses propres et étranges lieux d'amour disparus. (...) Geste intense de possession, de reprise de soi et d'unification de ses propres 'trous' physiques ou psychiques. [Plus loin] Vêtement élevé à une fonction maternelle « porteuse » et contenante grâce auquel les zones de cramponnement défaillantes sont enfin matérialisées sur le corps lui-même. » (Papetti-Tisseron, 2004: 11-12 et 14).

2– 4.2. Du langage figuratif à la possibilité du texte

Cette relance de la créativité autour du motif primaire de l'image du corps et de sa figuration passe par un travail de symbolisation de type figuratif –cette symbolisation est primaire au sens où elle ne passe pas par la symbolisation verbale. En effet, c'est bien une pratique figurative que j'avais développée avec mes tissus-cousus, du fait de son aptitude –reconnue, on l'a vu, par la transitionnalité– à faciliter le rassemblement et l'intégration en première une synthèse subjective, des états ou produits psychiques primaires historiquement non liés (dans la secondarité du langage) qui émergent transférentiellement dans l'actuel de la crise et/ou de la clinique.

« La double capacité du Moi de régresser et de tolérer ce qui surgit alors –fantasmes inattendus, accès d'angoisse, autres affects intenses, approche d'un vide où se perd la substance de l'être, instauration d'une immobilité posturale mortifère ou déclenchement d'une agitation motrice forcenée– constitue la condition du passage à la seconde phase du travail créateur. (...) le décollage créateur opère enfin une régression formelle : les idées rationnelles, la pensée verbale, les concepts élaborés sont abandonnés pour les images, la pensée figurative, les modes de communication primaires. » (Anzieu, 1981: 98).

Cependant, il est possible de tourner autour des éléments relevés ci-dessus pour les appréhender autrement et montrer comment s'ouvre avec eux la voie de la secondarisation

justement. Car ils s'inscrivent dans une tension vers la symbolisation verbale et jouent de ce point de vue une autre fonction transitionnelle vers la reprise du travail scientifique. En effet, textile (qui plus est africain) comme matériau concret, papier comme subjectile, et assemblage par couture ou entrelacs posent la question du langage et du texte, et seront aussi replacés dans cette perspective problématique pendant la cure. Pendant toute cette période, j'ai lu beaucoup d'ouvrages traitant du textile, de sa mise en œuvre, de ses fonctions symboliques, et en particulier du textile africain que j'utilisais de manière privilégiée. Ces textes venaient soutenir et conforter les représentations et l'imaginaire qui accompagnaient ma pratique artistique avec le textile. Ainsi, l'accent y est continuellement mis sur la fonction de médiation du tissu qui met en relation et fait lien entre les mondes :

« Maintenir l'existence d'un lien, telle pourrait être la fonction symbolique la plus générale du textile : lien de la tradition (...), lien avec le monde de la nature (...) et entre les différents âges et étapes de la vie, lien assistant le passage de la vie à la mort » (Coquet, 1993: 28).

Une fonction transitionnelle qui est, par ailleurs, associée au rapport entre textile et langage, et écriture. En substance, l'argumentation est la suivante : le tissu est une surface obtenue par l'assemblage régulier de fibres ou de fils, solidarisés par leur entrelacement. Cet entrelacement forme une unité de base qui s'appelle « rapport » et dont la répétition, potentiellement infinie, conditionne et structure l'édifice textile en entier. La dimension de cette cellule fondamentale est indiquée par le nombre de fils de chaîne et de duites nécessaires pour l'inclure entièrement. Ce croisement régulier de fils de trame et de fils de chaîne souvent colorés permet le développement de motifs en une combinatoire de signes codifiés (*patterns*), tandis que la surface ainsi façonnée se fait support pour des motifs peints/imprimés, éventuellement porteurs de messages. Le textile fonctionne donc à la fois, dans son procédé, comme une combinatoire comparable au langage tandis que, dans sa matérialité, il se fait notation de celui-ci –le textile comme texte et inversement.

« En pays dogon, on raconte comment l'un des descendants du couple primordial répartit les fils de coton entre ses dents, croisant les fils de chaîne par ouverture et fermeture des mâchoires et poussant le fil de trame avec sa langue fourchue, dans un acte étroitement associé à celui de la parole. » (Thomas *et al.*, 1985: 102).

Nombre de mythologies africaines racontent que la parole a été donnée aux hommes par le tisserand, ce qui explique que les pièces du métier à tisser sont rapportées à la bouche qui parle –chez les Dogons toujours, les lices sont des mâchoires et le peigne des dents, la poulie soutenant les lices, dont le bruit caractéristique se fait entendre loin dans les villages, porte le nom de « grincement de la parole » et son étrier sculpté représente le plus souvent des têtes d'homme. Tandis que l'étoffe est conçue comme un ensemble de « paroles » concrétisées –chez les Dogons, le mot *so* désigne aussi bien l'étoffe tissée que la parole parlée¹³⁰. Cette assimilation de la production textile à la production langagière et de leurs produits respectifs (tissu, paroles) renforce la fonction transitionnelle du tissu qui, parce qu'il est transportable, peut faire jouer son message dans des contextes d'usage et des mondes spécifiques.

« Dans les sociétés sans écriture que sont les sociétés africaines, la parole orale, mais aussi les systèmes de dessins sur lesquels elle s'appuie, sont chargés de tous les messages, de

¹³⁰ Un rapprochement proposé par G. Calame-Griaule en 1965 (in *Ethnologie et langage : la parole chez les Dogons*) et, depuis, qui est régulièrement repris par les ethnologues.

tous les récits d'événements réels ou mythiques qui, pour chaque communauté, sont fondateurs de son histoire et de son identité. (...) [l'étoffe] Plus elle est riche en motifs, plus elle est riche en 'paroles'. Si les textiles jouent un si grand rôle au moment des funérailles, c'est que non seulement ils sont l'offrande nécessaire des vivants aux morts, la trace d'un lien qui se voudrait indestructible entre deux mondes, mais c'est qu'ils sont chargés dans leurs fibres des 'paroles' de la communauté des vivants, bribes de récits tissés ou brodés qui permettront au défunt de se faire reconnaître dans l'au-delà par la société des morts. Les Dogon, employant dans leur langue un mot très voisin pour désigner la parole et le tissu, ont développé un ensemble de concepts associant étroitement production textile et production langagière. Beaucoup de populations tisserandes comprennent le tissage et l'énonciation d'un discours comme deux activités comparables et toujours intrinsèquement liées (...). L'étoffe est conçue comme un ensemble de 'paroles' par sa structure –le croisement des fils–, par le nombre de morceaux qui la composent, par les motifs qui l'ornent, par le processus même de sa production. » (Coquet, 1993: 40).

Par là-même, il est reconnu aux tissus africains une fonction sémantique et énonciative, et partant sémaphorique. Une fonction que je m'appliquais à décrire dans l'article « Tissus africains » rédigé pour *L'Afrique*, un ouvrage que j'ai dirigé en 2005.

« Le 26 mars 2002, pour l'ouverture de la Coupe d'Afrique des nations, l'artiste malien Abdoulaye Konaté fait installer sur la pelouse du stade de Bamako (Mali), devant un public de 50 000 personnes, un *patchwork* multicolore d'une superficie totale de 6 000m². Cette installation d'un assemblage textile dans l'espace public à la faveur d'un événement international et populaire signale l'importance socioéconomique et symbolique de la filière textile en Afrique subsaharienne. Le tissu y a toujours été investi d'une valeur d'échange : façonnable et teignable, il est producteur de liens avec les mondes invisible et naturel, entre les hommes (individus, groupes), entre les âges et les étapes de la vie ; mobile et transportable, il est garant du maintien de ces liens. (...) [Plus loin] Le tissu traditionnel ou industriel est soumis à une intention de communiquer, qui traduit un rapport au monde ou un rapport à l'autre autour desquels il s'est avéré possible de développer quelques pistes de réflexion géographique¹³¹. (...) Le monde est tissé dans le tissu qui enrobe le corps, le corps qui s'engage par des actions matérielles ou symboliques dans le monde : ce sont les qualités de surface informable et d'artéfact transportable du tissu qui sont utilisées pour ces cartes textiles qui accompagnent l'acteur (chasseur, pasteur, etc.) dans son champ d'action tout en le protégeant magiquement. Les *wax-print* et *fancy*¹³², quant à eux, se font les sémaphores, allégoriques ou figuratifs, d'un rapport au monde et à l'autre (individu ou groupe). En effet, certains motifs sont dénommés ('rendez-vous au carrefour', 'je cours plus vite que ma rivale', 'mon mari est capable', 'les trois banques', 'alphabet', par exemple), ce qui signale leur succès particulier et constitue une preuve générale de la capacité énonciative [et sémantique] attachée aux tissus en Afrique occidentale et centrale. Les motifs imprimés sont interprétés et dénommés pour devenir une forme possible d'une signification du monde et son véhicule dans un espace de vie donné. En effet, un individu recouvert d'un pagne endosse le message de son motif et le colporte dans des contextes d'usages où il détient une certaine aptitude à être délivré (...). Le corps, comme véhicule [du message], et l'espace de vie, comme cadre et [ressource] de diffusion, sont alors articulés par une intention de communiquer. » (Volvey, 2005b₈: 158, 162)

Je me faisais l'écho dans ce texte des interprétations des motifs textiles (motifs tissés, teints ou imprimés) africains proposées par M. Coquet (1993). Dans le prolongement de son approche linguistique de la production textile, cette auteure les fait accéder au statut de représentations d'une géographie adossée à une cosmographie –qu'elle range d'ailleurs sous

¹³¹ Je fais référence ici à l'interprétation des *bogolans* et *kaasa* faite par M. Coquet (1993) et citée ci-dessous, interprétation qui les élève au statut de construits cartographiques.

¹³² Les *fancy* sont des tissus imprimés mécaniquement sur l'endroit, ils présentent donc, à la différence du *wax print* dont les deux faces sont identiques, un endroit et un envers. Les *fancy* sont de production exclusivement locale et accompagnent souvent des événements ou des inventions dont ils font la publicité.

l'appellation « paysage ». Elle engage la production textile africaine dans la cartographie et passe, ainsi, de la question de la parole à celle de l'écriture –non seulement parce que le message est confié à un support extérieur, mais aussi parce que ce transfert suppose la définition et la maîtrise de signes codifiés servant à noter et à transcrire le contenu du message.

« Leur [textiles africains] surface plane les rend aussi propices à l'expression de schémas spatiaux et de trajectoires. Parmi les planches reproduites ici, un tissu *bogolan* de chasseur évoque particulièrement bien cette idée : il nous montre la confusion et le désordre des herbes séchées de la brousse par les giclures de boue brune (...) Les seules lignes qui cernent cet espace, le géométrisent, lui donnent enfin une frontière, sont les chemins suivis par le chasseur lui-même, qui traversent de part en part la surface du pagne : c'est en effet le rôle du chasseur que d'affronter et d'apprendre à maîtriser cette partie de l'espace où les paysans hésitent à circuler. (...) Les couvertures à damier noir et blanc des Dogons, différenciées les unes des autres par l'adjonction de motifs diversifiés, ont toutes un rôle à jouer lors des activités rituelles (...). Les carreaux y sont à l'image des champs organisés par la main de l'homme : les blancs sont la terre 'blanche' et fertile de la plaine, les noirs, la terre 'noire' et aride du plateau. Ces champs sont tous ceux des chefs de famille ; le motif central de la couverture est le village lui-même composé de trois rangées de quatre carreaux, les deux nombres dont la somme, sept, exprime l'harmonie, ornés de dessins géométriques représentant les édifices importants de la communauté (...). Cernant ce motif, des rayures de couleurs jaune, bleu et rouge forment une bande dessinant l'eau du ciel accolée à l'eau de la terre ; à l'intérieur de très petits damiers représentent la multitude des êtres du monde animal et végétal. Les Dogon placent l'homme au centre, dans le village, avec ses règles, ses institutions et ses rites, l'eau tout autour, dont on cherche constamment à maîtriser le flux car elle donne vie à tous (...) et, à la périphérie, les champs. L'espace désorganisé de la brousse n'est pas présent, seul l'est celui maîtrisé par les hommes. (...) La représentation de l'espace n'est pas propre aux Dogons et aux agriculteurs. Des nomades semi-sédentarisés, éleveurs de bétail comme les Peuls, ont eux aussi une lecture paysagère des motifs qui ornent leur couverture de laine, appelée *kaasa*. Le motif situé au bas de chaque bande de la couverture, par lequel commence tout tisserand peul, représente un récipient à eau et s'appelle 'mère de la *kaasa*'. (...) Tout le paysage représenté sur l'espace de la couverture est à interpréter en fonction de ce signe ; en particulier le motif central appelé *landal*, dont les grands triangles (répartis en symétrie de chaque côté de la couverture centrale) figurent les buttes de terre émergeant de la plaine sur lesquelles les Peul édifient leur village afin qu'il demeure hors d'atteinte des eaux durant la saison des pluies. Les lignes noires horizontales tracent les chemins de transhumance ou les sentiers reliant les buttes entre elles tandis que les deux larges bandes blanches parsemées de motifs en croix de quatre ou cinq rectangles sont la terre blanche ponctuée de racines d'arbres. Dispersés dans l'espace blanc de l'étoffe (couleur de la plaine durant presque toute l'année), de petits triangles accolés par leur base, à l'image du motif central, figurent les habitations des familles. Chaque motif est doublé symétriquement selon l'axe central, pareil à la ligne d'horizon de part et d'autre de laquelle, sous l'effet de la chaleur des mois de la fin de la saison sèche, le paysage semble se refléter comme dans un miroir, buttes de terre, arbres, chemins, campements, rochers, trous, points de repère nécessaires aux nomades dans les espaces semi-désertiques du Sahel ; les hommes y sont peu nombreux, clairsemés sur un fond uniforme. (...) Qu'il s'agisse des Dogon ou des Peul, l'idée est la même : une certaine conception du monde est tissée, où le village est au centre de tout et l'eau présentée comme la source indispensable de toute vie. » (Coquet, 1993: 44-46).

Cette inscription du textile africain dans l'écriture se joue pour cette auteure non pas du côté du texte (paroles écrites), mais du côté d'une écriture figurative (écriture fonctionnant sur un code graphique), en l'occurrence cartographique. Cette interprétation de M. Coquet montrait bien le rapport non seulement entre textile et langage figuratif, mais entre textile (surface tissée) et langage spatial (Lévy, 2003: 128), pour aboutir au rapport entre textile et processus de spatialisation par le truchement d'une écriture figurative. Un rapport qu'on

retrouve, par exemple, dans le mot anglais *map* par lequel le produit cartographique est désigné par son support textile qui guide concrètement la spatialisation représentée¹³³, tandis que le mot *mapping* marque aujourd'hui l'extrapolation à tous les types de formalisations graphiques du positionnement de quelque chose par rapport à quelque chose d'autre et de la relation que ces choses entretiennent entre elles, et dont on peut penser qu'elle mobilise, dans le registre métaphorique cette fois, le modèle de l'entrelacs textile.

Cette analyse de la participation du tissu africain à la question de la parole, de l'écriture, de la transmission de messages à travers des situations ou contextes d'usage, tout particulièrement de messages « géographiques » (*i.e.* ayant trait à la spatialité), a été fondamentale pour moi. Elle a eu un grand écho dans cette période transitionnelle. Ce texte de Coquet, parce qu'il fait du tissu et de son élaboration le moyen d'une transition vers l'activité langagière et l'écriture, m'a permis de placer mes tissus-cousus dans la perspective de la créativité spécifique qu'est l'écriture. C'est-à-dire qu'il m'a permis d'appriivoiser, dans la forme intermédiaire concrète des tissus-cousus, le problème que constituait pour moi la symbolisation verbale (orale ou écrite) et d'appriivoiser aussi, dans les situations d'exposition de ces tissus-cousus, les résistances et les angoisses liées au fait de soumettre la forme achevée d'un processus créateur aux réactions et aux jugements extérieurs. Je l'avais formulé dans un petit texte qui accompagnait mon exposition personnelle au Collegium Budapest en 1995 et qui évoquait les rapports entre tissu africain et parole/écriture, et faisait de mes tissus-cousus des « morceaux de textes », des concrétisations de parole sur un support de transcription, exposées dans une galerie. Un petit texte qui soulignait le rôle de cette exposition en ce lieu : entre réparation d'un précédent, soit l'inhibition de ma créativité lors de mon séjour pour raisons scientifiques au Collegium, et perspective du dépassement de la crise narcissique-identitaire dans la libération primaire (figurative) d'une créativité secondaire (verbale –textuelle). Cette perspective de l'écriture comme forme de créativité sur mes tissus-cousus explique, par exemple, la systématisation du papier comme support de l'assemblage textile¹³⁴ –la feuille de papier dessinait l'horizon d'écriture de cette pratique plastique figurative ; elle explique aussi le rôle de la machine à coudre dans l'assemblage –à l'instar des étriers des poulies des métiers à tisser africains, je la décrivais explicitement comme une bouche qui parle– ou encore le rôle du tressage des baleines. C'est pourquoi la question de la signature, et de la signature par mon nom (et non par un pseudonyme), de mes tableaux n'est pas anecdotique. Elle renvoie à la fonction et à la structure nécessairement narcissique-identitaire de l'œuvre d'art (Anzieu, 1981: 141). En effet, l'horizon textuel de ma pratique artistique figurative ne renvoie pas ici à une problématique de construction, d'affirmation et

¹³³ « Dans son ouvrage *L'Empire des cartes*, C. Jacob (1992: 37), rappelle que l'étymologie latine du mot *map* en anglais, *mappa* en espagnol, mais aussi en polonais, en portugais et partiellement en italien, renvoie à une serviette de table ou à la pièce d'étoffe que l'on jetait dans le cirque pour donner le signal du commencement des jeux. On retrouve cette dénomination de la carte par son support matériel dans le mot français mappemonde. Le tissu a été, en effet, l'un des premiers supports mobiles des cartes rendues autonomes de leur support terrestre par opposition aux cartes concrétisées à même le sol ou la paroi rocheuse. Le tissu offrait à la fois sa souplesse (pliage, enroulement) pour faciliter le transport de la carte et les marques de son façonnement pour guider le geste graphique de localisation des objets, à l'entrecroisement des fils de chaîne et des fils de trame tenant lieu de quadrillage (Jacob, 1992: 76). » (Volvey, 2003a: 390). Le mot carte, en français, renvoie l'objet cartographique à un autre support de figuration : le carton.

¹³⁴ Ce choix me posait de nombreux problèmes techniques dans la mesure où j'utilisais une machine à coudre –le papier est moins flexible que le tissu, les dents de la griffe placée en opposition du pied de biche ne le mordent pas bien, tissu et papier réagissent différemment à la tension du fil et glissent l'un sur l'autre, etc. Une difficulté qui signalait peut-être le passage délicat entre symbolisation primaire et symbolisation secondaire.

de revendication d'une identité sociale : il ne s'agit pas de donner la voix à un sujet totalement défini par son identité sociale, qui, ce faisant, subvertit le rapport de domination qui le réduisait au silence dans une représentation textuelle de celle-ci –comme l'énonce la littérature anglophone qui associe l'*empowerment* à « *giving voice to and representing the silenced* » (Crang, 2002: 648). Il renvoie plutôt à l'acte de créativité par lequel l'appropriation subjective s'accomplit dans une identité narcissique. La signature au stylo de mes tissus-cousus par laquelle s'affirmait comme sujet l'« auteure travaillée par la création » ne s'est imposée que progressivement¹³⁵. Ce retard était-il porteur d'un questionnement sur l'activité pertinente (activité artistique, activité scientifique ?) du point de vue de l'appropriation subjective ? J'ai en tout cas apposé ma signature sur la feuille de papier-support de l'assemblage textile et non pas sur les parties textiles.

2– 4.3. *Image de la terre, image du corps : la question cartographique*

Par ailleurs, l'interprétation cartographique de la sémiologie des textiles africains proposée par Coquet rapportée à l'interprétation psychanalytique que je faisais de mes tissus-cousus (comme formes primaires de l'identité ou figurations de type Moi-peau) m'ouvrait un champ de réflexion au croisement de la géographie et de la transitionnalité.

L'analogie entre image de la terre et image du corps est un thème classique de la littérature. Anthropto-topographique, elle construit le blason de l'amante avec des images hydro- ou topographiques (cf. de nombreux poèmes des *Fleurs du mal* de Baudelaire, parmi lesquels *La Chevelure*). Topo-anthropomorphe, elle encode la description morphologique de la terre (terre-mère ou terre-femme) sur le modèle du blason féminin ou inversement, ou elle ordonne l'image de la terre sur celle du corps humain comme dans le *Corpus Hermeticum* (Rivière, 1980: 86). C'est aussi un motif classique de l'art visuel (Bucci-Glucksmann, 1996), on pense, par exemple, aux têtes composées d'Arcimboldo et à l'intégration qu'elles réalisent d'éléments de la terre dans la figure humaine pour une mise à mesure humaine du monde de la Renaissance ; aux cartes anthropomorphes du bassin méditerranéen et de ses alentours dessinées par Opicino de Canistris deux siècles plus tôt ; ou à celle dessinée en 1537 par J. Bucci *L'Europe sous les traits d'une femme* (pour ces deux exemples, voir Gandelman, 1984: 8). Selon Gandelman (1984), cette analogie peut prendre la forme des *landscape-heads* à la Arcimboldo¹³⁶ étendue à la dimension du corps-paysage chez Joyce (*Finnegans Wake*, 1939), ou bien la forme d'une cartographie anthropomorphe dans laquelle le corps humain se fait physionomie de la terre représentée. Le corps humain est alors un microcosme qui contient et figure le monde extérieur, lui donnant forme et mesure : il se fait miroir du monde. Ce motif anthropomorphe se retrouve jusque dans l'art contemporain qui connaît, par ailleurs, une véritable inflation cartographique (voir Brayer, 1995 ; Bucci-Glucksmann, 1996¹³⁷ ; *L'art même*, 2004 ; Tiberghien, 2007 ; Cosgrove, 2008 ; Dennis Wood, 2010) –donnée à voir sous

¹³⁵ Les tissus-cousus correspondant aux images 3 et 5 ci-dessus et datant de la fin de l'année 1993 et du début de l'année 1994 ne sont pas signés, au contraire du tableau montré sur l'image 4 qui leur est contemporain. Ce dernier est le premier tissu-cousu que j'ai signé.

¹³⁶ Voir aussi, en peinture, les Maniéristes ou Expressionnistes allemands, *Das Matterhorn Lächelt*, 1897 de Nolde, par exemple.

¹³⁷ Bucci-Glucksmann (1996: 74 et 81) parle à propos de la carte d'un « nouveau paradigme de l'art contemporain, un 'plateau' au sens précis de Deleuze et Guattari. » et identifie un « tournant cartographique des années 1955-65 ». Car la carte constitue, par excellence, le « plan-transfert » de la réalité, la surface propre à se laisser envahir à nouveau par le monde pour le construire et le donner à voir.

la forme d'expositions dédiées (*Mapping*, New York, 1994, *Orbis Terrarum. Ways of worldmaking / Cartography and contemporary Art*, Gand, 2000, *Dessus des cartes. Art et cartographie*, ISELP, Bruxelles, 2004). La liste est longue, mais on peut citer par exemple la carte de W. N. Copley, *New World Map, 1948* qui rassemble des fragments de cartes dans le cadre formel d'une silhouette féminine (voir Brayer, 1995: 10) et prolonge se faisant la série des allégories féminines de la terre ; le *Jardin de France*, 1962 de Max Ernst qui, dans une veine fantasmagorique similaire, entrelace le dessin d'un Nu féminin et le dessin cartographique de la Loire ; les *Pages d'Atlas Universel*, 1984 ou dans *L'Europe, Leçons de géographie*, 1980 d'Alechinsky où le peintre anthropomorphise des cartes politiques du 19^{ème} siècle (Alechinsky et al., 1984). En 2010, dans l'exposition *Creative Compass* présentée à la Royal Geographical Society de Londres, les artistes Agnès Poitevin-Navarre et Susan Stockwell présentent une série d'œuvres cartographiques parmi lesquelles la *Colonial Dress*, 2008 de Susan Stockwell –une robe victorienne en pied façonnée dans une collection de cartes topographiques de la Royal Geographical Society– et *The Age of Innocence. Colour coding Julien and Jasper*, 2004 d'Agnès Poitevin-Navarre –les variations de pigmentation sur les visages des deux enfants sont encodées à la manière des variations d'altitude sur des cartes de relief. C'est un travail critique portant sur l'encodage de l'autre et de son monde que permet ainsi le recours à la carte –qui, via l'acte d'appropriation territoriale matérielle et idéale qu'elle réalise et par glissement de la représentation du territoire à celle de l'humanité qui l'occupe, constitue en quelque sorte l'archétype de la domination et de l'encodage dont elle est l'opérateur. Ce travail avec les cartes vient ajouter son point de vue post-colonial à une longue tradition de représentation politico-allégorique (mais aussi politico-satirique) de la terre/du territoire « en corps », voire de la terre/territoire en corps de femme pour signifier graphiquement son statut de dominé-e. D'une manière plus métonymique et conceptuelle encore, *Identity Stretch, 1970-1975* du land artist Dennis Oppenheim (image 16) –œuvre réalisée dans Artpark, à Lewiston (New York) et documentée ci-dessous– évoque conquête territoriale et encodage du monde, via l'association visuelle entre les dermatoglyphes (lignes des plis et crêtes dermiques) d'une empreinte digitale et les courbes de niveau (lignes d'altitude imaginaires des reliefs terrestres) d'une carte topographique. Les dermatoglyphes précédemment relevés sur une matière caoutchouteuse sont apposés à même le sol par le truchement de la feuille de caoutchouc transformée en pochoir étiré à la dimension du lieu, sur lequel l'artiste fait épandre du goudron. Mais cette réduction de l'image du corps à l'empreinte digitale confère une toute autre dimension à la carte anthropomorphique dans la mesure où le dactylogramme est la marque même de l'identité –unique, propre à chacun d'entre nous, elle est utilisée en biométrie aux fins d'identification– et qu'en l'occurrence, il est celui des pouces de l'artiste et de son fils.



Image 16 : Documentation d'*Identity Stretch*, 1970-1975 Artpark, Lewinston (New York), Dennis Oppenheim.

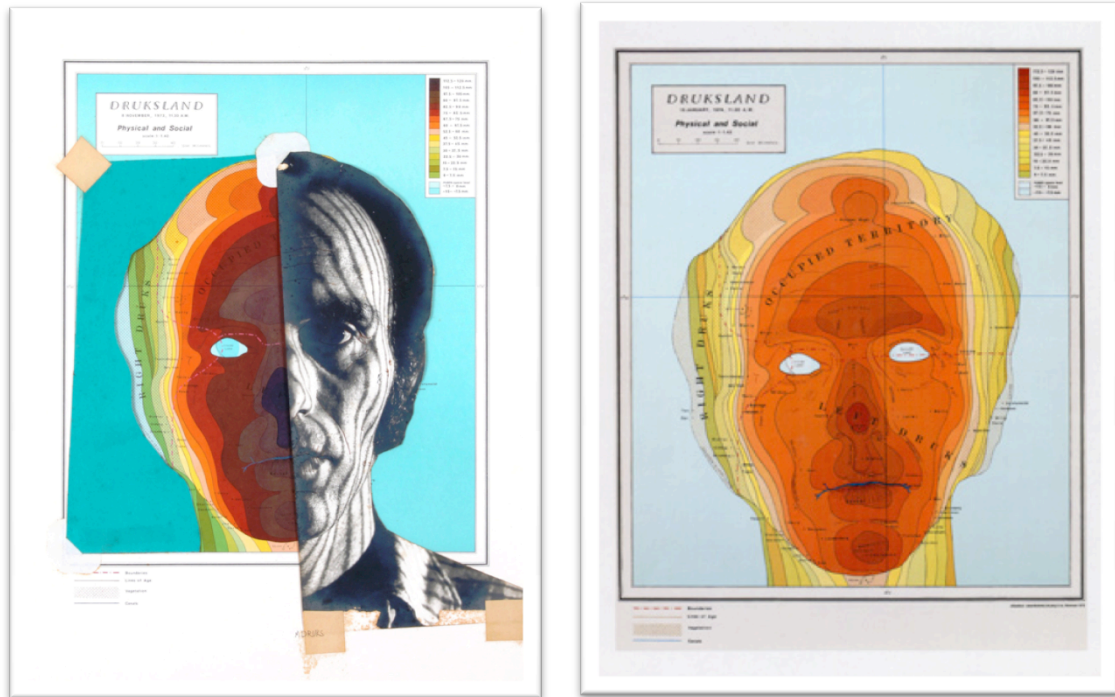
Née de la projection des contours anatomiques sur la terre pour des raisons érotico-fantasmatiques, politico-allégoriques ou politico-satiriques, la carte du territoire peut en effet, dans un retournement de référent, se faire miroir de l'homme « en terre/territoire », comme chez Borgès :

« Un homme fait le projet de dessiner le monde. Les années passent : il peuple une surface d'images de provinces, de royaumes, de Montagnes, de golfes, de navires, d'îles, de poissons, de maisons, d'instruments, d'astres, de chevaux, de gens. Peu avant sa mort, il s'aperçoit que ce patient labyrinthe de formes n'est rien d'autre que son portrait. » (Borges, 1960),

voire miroir de l'auteur lui-même, son double. Chez le poète John Donne, par exemple, qui se décrit lui-même en « *flat map* » (Gandelman, 1984), la carte du territoire (« *No man is an Island, entire of it selve / every man is a piece of a continent (...)* ») devient miroir de soi. Dans *Hymn to God, my god, in my sickness*, 1896, la carte anthropomorphe est le moyen d'un autoportrait dont les traits dessinent moins une physionomie qu'ils n'évoquent une intériorité subjective¹³⁸. Dans sa série *Flexible Geography*, 1974 l'artiste israélien

¹³⁸ Cette évolution de la carte anthropomorphe vers l'autoportrait cartographique à dimension subjective Gandelman (1984: 16) la prolonge jusqu'à *L'Odyssée de l'espace* de S. Kubrik : « Vers la fin du film les effluves colorées dans lesquelles se déroule le voyage du héros –et que l'on avait d'abord prises pour des vallées interstellaires ou des reliefs planétaires survolées par la fusée– se révèlent être les traits du héros lui-même. Ainsi le voyage spatial se métamorphose (...) en voyage du héros dans son propre espace intérieur. »

Michael Druks prolonge dans le registre des arts visuels la liste des auto-portraits cartographiques avec ses *Druksland, self portraits* (voir Rivière, 1980: 85). Ceux-ci ressemblent à radiographies et des I.R.M. (images 17 et 18) : s'ils réalisent un rapprochement formel entre image cartographique et image du corps, l'intériorité à laquelle ils donnent accès est aussi psychique (émotions et pensées)¹³⁹.



Images 17 et 18 : Druksland, self portrait, 1974, Michael Druks. A droite : Druksland, self portrait, 15 January 1974, 11.30 A.M. Physical and Social Scale 1 : 1, 42.

De façon plus indirecte, c'est-à-dire sans l'anthropomorphisme de la représentation mais par le truchement d'un miroir (ou d'un artéfact faisant office de miroir) cette fois, les cartes de Jasper Jones ou celles de Robert Smithson ont à voir avec cette confusion entre image du corps et image de la terre. L'image du corps de celui qui regarde se superpose par réflexion à l'image de la terre représentée. A ce sujet H. Regnauld (1998) remarque fort à propos que les cartes que Jasper Jones peint à partir de 1961 (*Map*, 1961 et 1963, *Two Maps II*, 1966, *Study for first version of Map*, 1967) étaient non seulement marouflées sur la toile mais recouvertes elles-mêmes d'une vitre sur laquelle se reflétait celui qui la regardait (artiste ou spectateur) permettant le glissement du regard de l'observateur du territoire à son espace intérieur, à son « moi intime »¹⁴⁰. Cette analyse fait écho à la remarque de Winnicott (1975: 157) sur les portraits de Francis Bacon, reprise par Anzieu (1981: 339) en conclusion de sa

¹³⁹ A partir de 1971 l'artiste Michael Druks a réalisé une série de photographies retravaillées sur la base d'une sémiologie cartographique intitulée *Flexible Geography*. *Druksland, 15 January 1974, 11.30 A.M. Physical and Social Scale 1 : 1, 42* (image 18) est une carte anthropomorphe construite sur le principe des cartes physiques : des iso-courbes (*lines of age*), des lignes (*boundaries, canals*), une représentation en plages colorées graduées du jaune clair au jaune foncé figurant un relief, une trame surfacique (*vegetation*), une toponymie (parfois associée à des points). Un ensemble de symboles qui recouvre la tête photographiée de l'auteur et qui représente les cheveux, les éléments du squelette facial, et nomme des activités mentales ou émotionnelles. La composition s'inscrit dans un cadre, est dotée d'une échelle et d'une légende.

¹⁴⁰ « De là l'idée que la carte marouflée est un peu comme l'analogie de la peau de l'artiste au contact du monde réel et que ce qui est cartographié est une sorte de "moi" intime. » (Regnauld, 1998: 74).

monographie sur le peintre. Winnicott analyse, en effet, le rôle de la vitre que Bacon pose sur ses tableaux : par le truchement de ce dispositif, le visiteur en regardant le portrait voit sa propre image reflétée fusionner à la représentation et il éprouve ainsi la souffrance intérieure du peintre liée au vide de la non-reconnaissance maternelle et à l'angoisse consécutive de l'effacement de soi, représentés par le peintre en ce sujet. Quant aux commentateurs de l'œuvre de Jones (voir Buci-Glucksmann, 1996: 75-76), ils insistent sur les liens chronologiques et artistiques entre la série des *Maps* et celle des *Studies for skin* –sorte d'image-trace parcellaire de soi de l'artiste obtenue par contact de sa peau huilée sur la feuille de papier saupoudrée de mine de plomb. Les cartes faites de miroirs brisés de R. Smithson *Map of Broken Clear Glass (Atlantis)*, 1969 et 1975, ou *9 mirror Displacements (Incident of Mirror-Travel in Yucatan)*, 1969, s'inscrivent dans cette même perspective, tout en mettant en évidence la fonction de sommation et d'ordonnement des fragments en figures cohérentes que réalisent l'image cartographique comme l'image du corps. Quant à l'artiste sud-africain Malcolm Payne, il explore plus avant le rapport entre cartographie et intériorité subjective, dans son *Rorschach Test*, 1999¹⁴¹ (image 20). Sous la déclinaison alphabétique de son propre nom (Payne), il fait de la carte géologique de l'Afrique du Sud partiellement recouverte de la tâche noire correspondant à la première des dix planches du test de personnalité de Rorschach, le support d'un examen psychopathologique pour son spectateur. Instrument du contrôle de l'espace de la « scandaleuse géologie » sud-africaine par les Blancs et signe de la domination politique blanche –le titre de la carte et la légende, qui est aussi une nomenclature, sont en afrikaans et en anglais–, outil de la révélation du « continent noir » sous la forme d'une planche anatomique (face antérieure du bassin ?), empreinte du rouleau compresseur d'un jeu d'écriture anthropo-linguistico-toponymique¹⁴² dont ressort l'idée de douleur –Payne se prononce aussi *pain*–, la carte-Rorschach devient pour le spectateur le support d'une projection et d'une libre interprétation toutes deux révélatrices de son inconscient sud-africain –un inconscient qui l'identifie comme sujet.

¹⁴¹ Je remercie Myriam Houssay-Holzschuch pour m'avoir signalé cette carte qui se trouve dans la première partie de son HDR, qu'elle m'a donnée à relire.

¹⁴² Le nom de l'artiste fait signature, mais traité comme un nom posé sur la représentation cartographique du territoire il introduit d'une part, une problème toponymique (dénomination par les Blancs des lieux qu'ils ont colonisés et représentés sur la carte), et d'autre part, un problème linguistique (le nom anglais se transforme en quelque chose d'imprononçable à l'instar des noms xhosa, zoulou, soto, etc. des Noirs sud-africains réputés imprononçables pour leurs colonisateurs qui les renommaient dans leurs langues européennes).

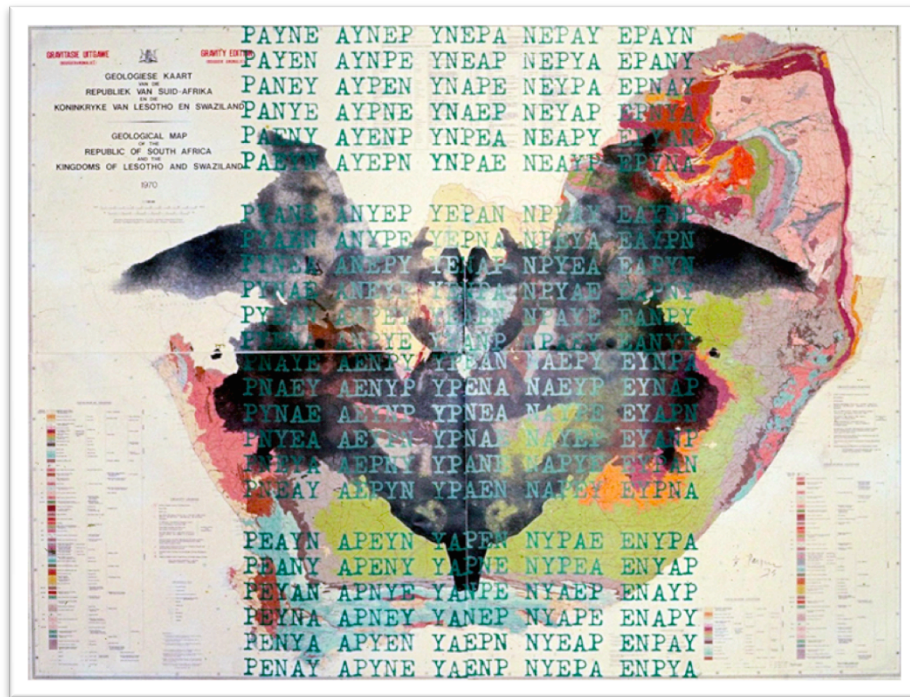


Image 20 : Rorschach Test, 1999, M. Payne.

Si une approche politique de ce rapport entre image du corps, le plus souvent féminin, et image de la terre/territoire au sein de la tradition cartographique en art, nous invite à analyser les cartes anthropomorphes (et des *landscape-heads*) à la manière de ce que fait G. Rose (1993) à propos de l'objet géographique paysage (*landscape*) –c'est-à-dire en mobilisant la grille d'analyse des rapports de domination pour en faire le produit de la science masculine (sur la « *politics* » des cartes produites par les artistes, voir aussi Cosgrove, 2008)–, une approche transitionnelle a aussi sa pertinence. La grille d'analyse féministe permet de montrer que la mise en corps du *land* le plus souvent sous les traits d'une femme sert à signifier sa « position », *i.e.* son statut de conquête, de dominée, et à permettre le redoublement des actes de conquête et de possession dans le plaisir scopique (un plaisir défini comme masculin) (cf. Chapitre 5– 1.2.).

« The (hetero)sexuality of the active gaze is structured as masculine in phallogocentric cultures and societies, and feminists argue that it is central to the construction of sexual difference. (...) The active look is constituted as masculine, and to be looked at is the feminine position. » (Rose, 1993: 104).

La carte anthropomorphe qu'elle soit politico-allégorique/satirique ou fantasmatico-érotique sert à l'encodage et à la consolidation des identités sexuelles, et au-delà à l'encodage et à la consolidation de toutes les identités sociales (de genre et de race en particulier) impliquées dans tous les types de rapports de domination, comme le montraient les œuvres post-coloniales contemporaines de *Creative Compass* ou *Rorschach Test*. Mais une autre lecture transitionnelle et non positionnelle est aussi possible. Dans ce rapport entre image du corps –figuration qui, dans la théorie transitionnelle, fonde et organise l'identité subjective–, et image de la terre –figuration de notre écoumène ou habitat–, il y a cette figure de l'ellipse dont parle Anzieu (1995) et que souligne sa commentatrice, E. Séchaud (1995: 5), qui « fait sortir » la question de l'identité subjective « du solipsisme et l'engage dans la relation à

l'autre » –l'environnement-maternant dont on reconnaît qu'il est sa condition de possibilité¹⁴³. Le corps propre et l'environnement-support forme « une figure englobante à double foyer » (Séchaud, 1995: 5), sur laquelle vient s'étayer le travail figuratif d'appropriation subjective, qui prend chez Anzieu la forme du Moi-peau. On tient là d'ailleurs un complément transitionnel possible de l'interprétation identitaire d'*Identity stretch* d'Oppenheim dans laquelle l'image du corps se résout à l'empreinte du doigt qui symbolise le toucher (sens relationnel et réflexif) par lequel s'opère la conversion des éprouvés attachés à l'expérience de l'environnement-support et à celle de son corps propre en image du corps placée au fondement de l'identité subjective. On retrouve aussi la fonction intégrative et synthétisante de tout travail de *mapping* qui vise la mise en ordre et en relation des parties dans un tout qui se tient et qui a du/fait sens, et sert à rassembler aussi bien les fragments de la terre en une figure cohérente du monde que la « nébuleuse subjective » en une image de soi cohérente et consistante. L'homme en image du monde, c'est alors la « nébuleuse subjective » (cf. les *Druksland, self portraits*) qui a pour origine l'environnement-maternant sur lequel les expériences précoces s'étayaient et qui, dans un mouvement réflexif, doit être sommée, intégrée et construite en une image de soi dont la peau constitue le modèle primaire. On retrouve aussi sans doute l'importance du caractère portatif de l'un et de l'autre : une image de soi transportable dans le monde, une image du monde transportable sur/avec soi.

Ces rapports de la figure cartographique de la terre et de l'image du corps, bien que formant un champ factuel de l'art relativement important et somme toute peu confidentiel, ont été peu travaillés, à ma connaissance, par les disciplines interprétatives de l'art d'une part –on ne trouve aucune analyse de ces dimensions dans les textes de G. Tiberghien¹⁴⁴ (2007), de Ch. Buci-Glucksmann¹⁴⁵ (1996) ou de M.-A. Brayer (1995, 2000) sur l'art cartographique contemporain, quant à *L'Atlas imaginaire* de Baridon (2011), il s'attache essentiellement aux dimensions allégoriques et satiriques qui motivent l'anthropomorphisation des territoires–, et par la géographie d'autre part. Je reviendrai sur cette dimension graphique de la transitionnalité dans le chapitre 5 (cf. 5– 3.1. et 3.2.), après avoir élaboré la dimension spatiale des phénomènes transitionnels théorisés par la transitionnalité.

¹⁴³ Notons d'ailleurs que G. Rose (1993: 105) dans son interprétation du *land* comme mère, à laquelle est envoyée la construction du paysage (*landscape*) comme objet géographique, évoque cette figure de la mère-environnement : « Implicit in the metaphor of land-as-woman was both the regressive pull of maternal containment and the seductive invitation to sexual assertion. »

¹⁴⁴ L'avant-dernier chapitre de cet ouvrage intitulé « Indicateurs, traces et sismographes du corps en mouvement » est consacré au rôle de la carte comme instrument de repérage et comme outil d'enregistrement, d'inscription ou de représentation de l'expérience de la présence orientée et en mouvement de l'artiste ou du spectateur au monde –comme un prolongement de l'analyse des *Walks* du land artiste anglais Richard Long ou des dérives situationnistes. Ainsi, la première partie de ce chapitre « Cartes mnémoniques et biographiques » traite de cartes qui enregistrent la mémoire d'un état d'être au monde ou narrent une expérience personnelle et contextualisée du monde, mais n'évoque pas les cartographies anthropomorphiques : « les cartes 'biographiques', comme les appelle J. Harley dans le *Pouvoir des cartes* (...) sont des biographies en tant qu'elles sont liées aux personnes qui les ont conçues à une certaine époque, dans la mesure où elles traduisent à la fois quelque chose d'elles-mêmes et de l'époque en question. » (Tiberghien, 2007: 176).

¹⁴⁵ Cette absence est d'autant plus remarquable dans ce cas, que l'auteure, dans le prolongement de sa réflexion sur le rapport entre les *Maps* et les *Studies for skin* de Jasper Johns, qualifie les premières de « carte-peau » (1996: 76) et envisage un « modèle haptique de l'art ». Un modèle dans lequel « la peau est le *flatbed* d'un 'pictural' élargi » où il s'agit de « mettre au jour la surface et peindre la chair intérieure définiss[ant] un inconscient de la peinture délivré de la distance du pur visuel » (*ibid.*: 88). Elle renvoie alors aux théories du Moi-peau d'Anzieu : « Un inconscient haptique, où la peau est tout à la fois un plan-limite entre extérieur et intérieur et un plan-fantasme (...). Aussi la peau renvoie-t-elle à un stade précoce du soi, à ce 'Moi-peau' qu'analyse Didier Anzieu, qui nous introduit à la fonction maternelle et féminine du mental en art. » (*ibid.*: 89).

2– 4.4. Une thèse sur les *wrapping-artists* du land

Ce moment de créativité artistique est en tout cas à l'origine de la définition d'un second sujet de thèse en 1997, sujet centré cette fois sur la spatialité de l'art contemporain telle que mise en évidence dans l'œuvre du couple états-unien Christo et Jeanne-Claude. En 1995, à la Cinémathèque Française, la projection commémorative du film documentaire réalisé par les frères Maysles sur le *Wrapped Pont-Neuf, Paris, 1975-1985* et intitulé *Christo in Paris* (1990), suivie d'une soirée thématique « Christo et Jeanne-Claude » sur Arte où sont montrés trois films des Maysles *Running Fence* (1977), *Islands* (1985) et *Christo in Paris* et le premier montage du film des frères Hissen *Dem Deutschen Volke – Verhüllter Reichstag* (achevé en 1996) sur les réalisations christo-jeanneclaudiennes, sert de déclencheur à ce nouveau projet de thèse. J'accompagne à cette projection mon conjoint de l'époque, V. Gaillard, qui a été assistant réalisateur sur le film *Christo in Paris* (Maysles, 1990), et qui est invité à ce titre. Ces films dont la trame diégétique s'organise autour de la pratique artistique de Christo et Jeanne-Claude avec le tissu et avec les lieux, m'ouvrent un champ factuel dans lequel je m'imagine pouvoir tisser en géographie les problématiques qui m'habitent et les pratiques qui m'occupent alors.

En 1997, je reprends le chemin de l'UMR 8504, GéographieCités, mais évite cette fois la rue Dufour où l'équipe PARIS est hébergée, pour déposer mon projet rue Malher qui abrite alors l'équipe EHGO (Epistémologie et histoire de la géographie), auprès de M.-C. Robic. Faire de l'art contemporain un champ factuel de la géographie est à l'époque une gageure qui m'est d'ailleurs très vite notifiée par Denise Pumain de la part de qui je reçois le traditionnel « mais ce n'est pas de la géographie ! ». Aborder l'art ni par l'espace dédié à l'art (cf. Chapitre 4– 2.1.) ni par l'objet d'art (cf. Chapitre 4– 2.2. et 4– 2.3.), mais les placer tous deux (espace et objet) dans la perspective de la pratique et de l'expérience artistiques (cf. Chapitre 4– 3.1.) est un défi épistémologique lancé à la fois à la géographie et aux disciplines analytiques de l'art (esthétique, histoire de l'art et critique d'art). Le travailler via une méthodologie de terrain secondée par un dépouillement d'archives pour une mise en abyme réflexive de la pratique même est un drôle de cheminement épistémologique (cf. Chapitre 4– 1.). Construire une théorie du Land Art états-unien à partir d'une œuvre dont la question de l'appartenance à ce courant de l'art contemporain est débattue, est épineux. La nouveauté du champ et l'absence de théorie géographique sur l'art à l'époque me conduiront à lire les textes des disciplines analytiques et interprétatives traditionnelles de l'art avec une attention géographique portée à la triple question spatiale de l'*in situ*, de l'*outdoor* et de l'échelle –les trois stratégies au fondement théorique et pratique du Land Art (cf. Chapitre 4– 3.1.). Un nouveau corpus extra-disciplinaire viendra alors s'ajouter au corpus de textes psychanalytiques pour alimenter cette pluridisciplinarité qui est aujourd'hui au cœur de mon travail de recherche.

Le centrage exclusif sur l'œuvre de ce couple d'artistes textiles fait, en outre, écho à la question de l'enveloppe par laquelle la critique a pris l'habitude de désigner leur pratique. Christo et Jeanne-Claude sont des « *wrapping artists* », qui installent des recouvrements textiles sur des portions de territoires. Les commentateurs de l'œuvre ont pu rapprocher leurs objets textiles de productions cartographiques (Brayer, 1995 ; Tiberghien, 1995) et interroger leur rapport au territoire –rapport de mesure (échelle 1/1), rapport de représentation, etc. J'avais l'intuition que cet enveloppement tégumentaire du *land* prolongeait mes réflexions transitionnelles sur image du corps/image de la terre (Volvey, 2003a) (cf. Chapitre 5– 3.2.). Si

ce champ factuel n'était pas immédiatement assimilable par la communauté des géographes, il me semblait en revanche que l'approche géographique de cette pratique land artistique permettait d'aborder et de comprendre des dimensions de l'art contemporain jusque là méconnues. Installer la géographie dans le concert des disciplines de l'art contemporain en faisant travailler autrement et de manière pertinente les concepts clés (l'*in situ*, l'*outdoor*, l'échelle) et les objets émergents (la carte) de l'analyse qu'elles faisaient de celui-ci, correspondait à une double entreprise : construire un champ factuel inédit pour soutenir une conversion épistémologique en géographie garante d'une proposition théorique en esthétique (cf. Chapitre 4).

Conclusion

« En gros, on peut affirmer sans trop de risques que la subjectivité des chercheurs fait partie des facteurs de production de la recherche. Cette hypothèse paraît fondée même si l'on pense, ce qui est mon cas, que le travail scientifique consiste à tendre vers de l'objectif, c'est-à-dire vers une validité des énoncés indépendante de la personnalité de son auteur –vers un 'procès sans sujet', comme on le disait naguère. Si tel est le but recherché, nul doute que l'atteindre suppose une attitude déterminée et stable, un effort continu, bref un *travail*. (...) Autrement dit, fabriquer de la science implique de mettre en œuvre des dispositions étrangères à l'univers des discours scientifiques. Si l'on cherche à améliorer sa productivité, on peut donc avoir intérêt à s'interroger sur le fonctionnement du dispositif productif que constitue l'individu. Comprendre comment fonctionne une subjectivité cognitive, n'importe laquelle en général et la sienne en particulier, devrait faire partie de l'entraînement à la recherche. J'ai voulu essayer de comprendre la logique de l'évolution, faite de continuités et de ruptures, qui avait été la mienne. Mais pourquoi ne pas imaginer que ce genre de travail se généralise, devienne 'routine' presque standardisée du travail du chercheur et, plus largement, qu'une psychosociologie de la recherche, ouvrant sur des technologies permettant aux individus-chercheurs d'améliorer leurs capacités, prenne son essor ? (...) La démarche qui prévaut ici (...) part de l'idée que les activités d'invention, de création ne sont pas aisément intelligibles parce qu'elles sont fondées sur la rencontre le plus souvent aléatoire de représentations très éloignées les unes des autres au sein de l'espace mental. (...) Reconnaissons toutefois que, dans son principe même, ce type de travail pose un problème épistémologique de fond : peut-il y avoir une biographie (ou une étude du psychisme) qui *ne soit que* cognitive ? Le schéma théorique dans lequel je me situe repose justement sur l'idée d'interactions fondatrices entre ce que j'appelle le *cognitif* et l'*affectif*. Comment dès lors aborder l'un en laissant l'autre dans l'ombre. (...) J'ai opté pour un compromis qu'on peut certainement discuter. L'affectif y est présent, mais seulement lorsque les relations avec le cognitif sont directes. » (Lévy, 1995: 10-15).

Ce long chapitre réalise un double travail : il expose une théorie psychanalytique du rapport entre créativité et naissance psychique, ses fondements métathéoriques, ses objets, ses champs de compétence ; il met au travail cette théorie autour de ma propre expérience de recherche personnelle pour constituer un premier matériau d'étude qui pourra être remobilisé plus tard et comparé avec un autre corpus dont j'ai montré les conditions de recueil et de constitution. Il met au jour et expose des éléments concernant les motifs subjectifs inconscients qui fondent mon parcours, ma créativité scientifique, et place la pratique du terrain budapestoise et l'activité artistique qui a été la mienne dans la perspective de ceux-ci. Il construit la manière dont le terrain est passé pour moi du statut de problème personnel à celui de question scientifique. Il ne s'est donc pas agi ici d'établir les conditions d'un « processus [scientifique] sans sujet », comme l'écrit J. Lévy ci-dessus en introduction de son égogéographie, en opérant par une sorte de distillation du sujet cognitif par le truchement

d'une méthode réflexive, encore moins de faire un procès du sujet qui déboucherait sur une invalidation de la prétention du sujet cognitif à produire de la connaissance, mais de faire procéder le sujet, c'est-à-dire de reconnaître le travail de sa subjectivité, ici dans ses motifs inconscients, et de l'objectiver pour le reconnaître *in fine*, dans la dimension cognitive de la production scientifique. Cet exposé est donc narcissique et ce narcissisme n'est pas une complaisance par rapport à soi : il est narcissique parce que l'identité narcissique est considérée ici comme le problème et l'enjeu du travail scientifique – problème et enjeu objectivés par la démarche biographique réflexive informée de psychanalyse transitionnelle. Je prolongerai cette réflexion sous la forme de l'itinéraire de recherche dans le chapitre 3 de ce premier tome, avant de la travailler dans une proposition scientifique dans le deuxième tome.

Articuler le savoir géographique à la transitionnalité, c'est poser un certain nombre d'hypothèses que cette HDR se propose d'élaborer : que les phénomènes de créativité que décrit et explique la psychanalyse transitionnelle sont des phénomènes psychiques non seulement caractéristiques de la période contemporaine, mais qu'on retrouve particulièrement bien représentés dans des champs culturels donnés, en l'occurrence l'art et la géographie ; que ces phénomènes ont à voir avec ce qu'on appelle communément le « tournant spatial » et qu'ils interpellent la capacité de la géographie comme science de l'espace à en rendre compte ; qu'ils concernent spécifiquement la production d'objets en art et en géographie par le truchement de leur méthodologie de terrain. Cependant, pour valider l'hypothèse générale selon laquelle le terrain est une situation de transfert transitionnelle et que celle-ci a à voir avec les objets spatiaux produits via une méthode empirique en géographie et en art (cf. Chapitre 5–3. et 5–4.), il me faut d'une part, établir la question du terrain en art contemporain et placer dans sa perspective la question de la production de savoirs spatiaux (cf. Chapitre 4 et chapitre 5–2.), il me faut d'autre part, accéder à un niveau de généralisation suffisant des formes du terrain contemporain en géographie à partir d'un travail d'interprétation sur mon corpus d'entretiens auprès de géographes et (cf. Chapitre 5–3.3.) et positionner ma proposition par rapport au travail de refonte théorique de la question du terrain dans l'épistémologie anglophone, particulièrement féministe (cf. Chapitre 5–1.2.), il me faut, enfin, élaborer la question spatiale de la transitionnalité (cf. Chapitre 5–3.1.).

Chapitre 3– Sur le terrain de la géographie, à nouveau !

En 1998, j'écris à D. Anzieu pour lui exposer mon projet de recherche en géographie – soit le placement de deux formes de créativité en acte, la pratique artistique christo-jeanneclaudienne et de la pratique de terrain des géographes, dans la perspective de la transitionnalité–, espérant entrer ainsi en dialogue avec les principaux représentants du courant transitionnel en France. Ce que j'ignore, c'est qu'il est très malade à l'époque (il mourra fin 1999), mais il prend néanmoins la peine de me répondre une lettre rédigée par sa femme et signée par lui, qui me plonge dans la perplexité. J'ai perdu cette lettre, je ne peux donc m'y référer que de mémoire... mais en substance, elle disait d'une part, qu'il détestait l'œuvre de Christo et Jeanne-Claude et, d'autre part, qu'il ne voyait pas très bien le sens de s'interroger sur le terrain des géographes, puisque cette pratique est un impératif méthodologique. Il contestait le bien fondé de mon projet. Au-delà du jugement de goût avancé contre l'œuvre des *wrapping artists* (cf. Chapitre 2– 4.4.), il argumentait, ce faisant, contre ses propres recherches, puisqu'il avait lui-même travaillé à appuyer sa théorie du Moi-peau sur l'analyse de pratiques artistiques (Anzieu, 1981 –cf. Chapitre 2– 1.1.) et que celle-ci s'était développée à partir d'une analyse de l'évolution du rapport des analysants à la cure (Anzieu, 1995, voir aussi Roussillon, 1995a –cf. Chapitre 2– 1.3.), signalant par là que ce n'est pas l'existence du cadre qui est à interroger, mais ce que l'analysant vient y chercher et ce qui s'y joue pour la personnalité narcissique-identitaire –bref l'enjeu n'est pas dans le cadre mais dans le transfert par le sujet de sa problématique narcissique-identitaire sur le cadre, la situation de transfert. Ajoutons que, dans cette lettre, Anzieu allait à l'encontre des idées exposées plus tôt par un autre psychanalyste transitionnel, J. Guillaumin (1975), à propos de l'expérience paysagère et reprises par le philosophe J.-J. Wunenburger (1996) (cf. Chapitre 5– 3.4.). Celui-ci envisageait, en effet, une « prédisposition (...) psychogéographique » derrière l'« attitude empirique » du géographe et mobilisait partiellement les concepts winnicottiens pour traiter de l'enjeu inconscient qui « asservit [la] stratégie de connaissance [du géographe] à des mobiles subjectifs cachés » (Wunenburger, 1996: 401) –soit une « pulsion topophile ». Il allait à l'encontre de ma conviction, de mon désir de recherche, des enjeux qui font qu'une recherche est parfois une aventure personnelle totale.

Ce dernier chapitre de l'exposé de mon parcours est une réflexion sur une recherche, c'est-à-dire sur le long travail solitaire d'élaboration théorique et méthodologique, et le long travail de mise au jour d'une proposition de recherche qui couvre des champs factuels relativement inédits ou émergents (cf. Chapitres 4 et 5), et mobilise des outils théoriques inhabituels dans la géographie française, éventuellement problématiques pour elle. Une situation décalée dont Michel Lussault, dans le débat qui avait suivi la présentation de mes travaux au colloque de Cerisy « Logiques de l'espace, esprit des lieux », en 1999, avait d'ailleurs rappelé le risque –risque non pour le doctorant en l'occurrence mais pour le directeur qui le suivait en thèse. Ce chapitre met en évidence la manière dont cette recherche s'est construite sur une quinzaine d'années, le rôle des rencontres et la manière dont celles-ci ont transitionnellement accompagné la construction progressive d'une proposition de recherche, le rôle aussi de l'enseignement à l'université d'Artois. Parti de la pratique et de

l'expérience du terrain comme problème personnel (cf. Chapitres 1– 2. et 2– 2.) et comme objet d'une cure psychanalytique, ce parcours revient au terrain comme problème scientifique et problématique de recherche, en passant par le terrain comme méthode de la recherche. Les fils tirés ici par dessus les plis d'une recherche permettront alors de composer un portrait scientifique.

3– 1. Repositionnements épistémologiques en géographie

3– 1.1. Poser une géographie de la créativité en pratique...

En regard de ses origines cliniques et de ces fondements théoriques dans la transitionnalité (cf. Chapitre 2– 3.2.), ma thèse de doctorat, *Art et spatialités d'après l'œuvre in situ outdoors de Christo et Jeanne-Claude. Objet textile, objet d'art et œuvre d'art dans l'action artistique et l'expérience esthétique*, a un statut scientifique paradoxal : c'est autour d'elle que je construirai, dans le champ de la géographie, les éléments de ma conversion épistémologique, que je les rattacherai à un corpus théorique en géographie (notamment dans la géographie française), mais c'est aussi avec elle que j'abandonnerai provisoirement l'horizon de la transitionnalité elle-même.

Dans le cadre de l'ensemble du travail accompli pendant la cure transitionnelle, il m'est apparu clairement et au demeurant très rapidement que comprendre la dimension spatiale des réalités matérielles socio-économiques (transition industrielle ou commerce de gros..., par exemple) –soit, adopter une compréhension et une approche physicaliste de la spatialité comme la répartition d'un phénomène– ne m'intéressait pas, mais m'intéressait plutôt la dimension spatiale des rapports au monde signifiants des individus ou des collectifs d'individus, tels que ces rapports se manifestent et se construisent dans leurs manières de faire avec l'espace et les autres localisés, tels qu'ils s'entendent dans les discours portant sur ces pratiques ou sur les expériences qui y sont associées ou s'observent dans l'effectuation de ces pratiques, et tels qu'ils s'instruisent en des géographies individuelles et collectives qui configurent la spatialité du monde. Ce n'était donc pas l'espace en soi qui m'occupait, soit des entités spatiales dotées d'un statut d'antériorité et d'extériorité par rapport au social (ou aux individus qui le composent), mais l'espace comme dimension de relations signifiantes – sociales (entre acteurs d'une société), subjectives ou intersubjectives–, l'espace pour autant qu'il est noué à la pratique conduite et/ou l'expérience vécue par un individu/sujet (ou un collectif d'individus/ensemble de sujets), et pour autant qu'il est travaillé par celles-ci en ses dimensions matérielles et idéelles pour faire advenir des idéalités, pour les traduire, les concrétiser et leur donner un régime spatial de visibilité (Lévy et Lussault, 2003 ; Lussault, 2007 ; Chivallon, 2008). L'étude de(s) faire *avec* l'espace dans toutes ses dimensions –par opposition au produire *de* l'espace matériel *dans* l'espace– s'est progressivement installée au cœur de la thèse portant sur la pratique artistique du couple d'artistes états-uniens Christo et Jeanne-Claude que j'ai lancée fin 1997 et achevée en 2003. A l'époque, cette étude m'a ramenée peu à peu sur la voie d'un corpus de textes géographiques –tout particulièrement, les textes de M. Lussault autour de la spatialité et de la pratique des lieux (en particulier, « Action(s) ! », 2000) et ceux d'A. Berque autour des différentes acceptions de la notion de lieu en géographie (2000, 2003) et de l'idée de chorésie (cf. Chapitre 4– 3.). Ces références

viendront architecturer mon texte de thèse pour assurer sa lisibilité géographique, au risque avéré d'une perte de substance psychanalytique.

Ce travail, qui avait trouvé son point d'origine dans la psychanalyse et qui, au-delà, tendra vers elle, relevait finalement d'une approche culturelle... du culturel, saisi non pas à l'endroit de ses produits (les objets d'art) ou de ses lieux (les espaces créatifs), mais des phénomènes de créativité –phénomènes abordés depuis les faire *avec* l'espace/le lieu. La manière dont, dans le processus d'une créativité en acte, l'espace dans sa multidimensionnalité est pratiquement et expérimentalement mobilisé par des individus ou des collectifs d'individus dans/pour leur entreprise de mise en sens du monde, de soi et de l'autre, était devenue le champ factuel de cette géographie du projet artistique dans laquelle j'ai littéralement plongé pour en rendre compte exhaustivement –avec une visée d'exhaustivité. L'univers idéal rapporté à l'espace ou à la dimension spatiale de ce quelque chose qu'on peut appeler la géographicités (*geography* ou *lifeworld* en anglais) –soit l'ensemble des savoirs, des représentations, des imaginaires, des qualifications et des significations attachés à l'espace/au lieu–, devenu ressource de pratiques et d'expériences conduites avec l'espace/les lieux, et (re)configuré par celles-ci en des objets spatiaux (l'objet-lieu d'art), était bien le champ factuel de la géographie de l'art qui m'occupait alors. Centrée sur la pratique/l'expérience de terrain, considérée comme « manière de faire *avec* l'espace », elle plaçait les objets d'art christo-jeanneclaudiens dans sa perspective, renversant la logique de l'esthétique, de la critique d'art et de l'histoire de l'art (cf. Chapitre 4– 1.). Ce renversement sera synthétisé dans une invention cartographique¹⁴⁶ qui constitue une des jolies formalisations de ma proposition (cf. Chapitre 4– 3.1. –carte 1) : le cartogramme du Pont-Neuf Empaqueté « La dimension spatiale de l'œuvre christolienne. La polytopicités réticulaire de l'œuvre d'art au-delà de l'unicité de l'objet d'art » –publié sous le titre « Spatialités de l'œuvre et de l'objet d'art. L'exemple de *The Pont-Neuf Wrapped, Paris, 1975-1985*, Christo et Jeanne-Claude » (Volvey, 2010: 108-109). Ce champ factuel, il me fallait l'aborder de manière interprétative, c'est-à-dire en prenant au sérieux et en interprétant les dire sur les faire avec l'espace – discours concrétisés ou non dans des images et des textes– des sujets de la pratique et/ou de l'expérience, et pour l'étude duquel j'ai conduit l'étude des « éditions documentaires » (ouvrages, films, expositions) des artistes Christo et Jeanne-Claude (Volvey, 2003a), des observations de terrain et du travail d'archives corroboratifs, et des entretiens auprès des acteurs des œuvres christo-jeanneclaudiennes –parmi lesquels des membres de l'équipe christo (Tom Golden) et Christo et Jeanne-Claude (cf. Chapitre 4– 1.1.). Ce qui marque de manière assez claire la conversion non seulement factuelle et thématique mais épistémologique dont ce texte est le premier produit, c'est le décalage entre mon approche et celle qui se développe au même moment dans l'économie spatiale et la géographie économique anglophone autour des lieux créatifs, avant de se cristalliser (études et débats) autour de la théorie de la « ville créative » du géographe R. Florida (2002, 2005b) (cf.

¹⁴⁶ Celui-ci a été réalisé avec beaucoup de réticence d'abord, puis avec beaucoup d'enthousiasme par J. Domont, cartographe du département de géographie de l'université de Lille 1, vacataire à l'Université d'Arras. Sa résistance à une cartographie non topographique –soit des morceaux d'espaces juxtaposés, représentés à différentes échelles en fonction d'une logique de démonstration, et reliés par des flèches exprimant autant des déplacements matériels (flux de biens et de personnes) que des rapports immatériels et idéels et entre des lieux–, son refus qu'y soit apposé son nom à côté du mien (seule la mention de ses initiales m'a été accordée après une longue négociation), ont été des signes assez clairs que ce cartogramme ne répondait pas aux standards cartographiques et faisait invention cartographique.

Chapitre 4–2.1.). Un décalage d'autant plus significatif que cette approche émergente à l'époque s'appuie théoriquement et conceptuellement sur le courant de la géographie régionale et urbaine avec les textes duquel je m'étais familiarisée à la faveur de ma première thèse sur l'industrie hongroise –soit, la géographie des districts productifs et des clusters (cf. Chapitre 1–2.2.). Cette remarque m'en autorise une seconde qui concerne la précocité de mes recherches en géographie de l'art, puisqu'à ma connaissance, les textes proposant les premières approches performatives et relationnelles de l'art dans la géographie culturelle anglophone datent de 2003 (Massey et Rose, 2003) et 2005 (Sharp *et al.*, 2005), et ils sont quasi inexistant dans la géographie francophone qui évolue plutôt vers une approche culturelle en géographie économique (Grésillon, 2008) (cf. Chapitre 4–2.2.).

Nouveauté du champ de recherche et décalages théoriques par rapport à ce qui émerge dans ce champ à la même époque sont sans doute responsables de la longueur inhabituelle de ma thèse de doctorat qui comprend 867 pages de texte et 52 documents iconographiques originaux ou retravaillés, 35 tableaux, 11 figures, 06 cartes (sans compter les annexes), qui cherche à faire le tour de l'œuvre christo-jeanneclaudienne et qui accumule les pages de démonstration pour bétonner un terrain non déjà balisé. Cette longueur est aussi un symptôme du non aboutissement de la thèse qui non seulement n'ose pas affirmer la théorie du Land Art qui y réside en puissance et au-delà une théorie géographique des arts relationnels et contextuels actuels, mais qui abandonne ce qui lui tient le plus à cœur –la mettant dans les coins ou la glissant sous le tapis– : la transitionnalité de la créativité artistique de terrain. De ce point de vue, la longueur de la thèse est homogène au pas de temps de la maturation de mon propos scientifique. Une autre ligne d'interprétation placerait la longueur de ce texte dans la perspective transitionnelle pour dire la manière dont ce long tissu de mots sert aussi d'enveloppe contenant à une créativité au travail.

3–1.2. ... Et abandonner l'expérience transitionnelle

Inversement, ce centrage exclusif de ma thèse sur l'action artistique christo-jeanneclaudienne a été marqué par l'abandon de deux pistes et autres champs factuels : la dimension expérientielle attachée à la pratique du terrain du sujet artiste et la dimension expérientielle attachée à la pratique du terrain des géographes. Je les avais pourtant travaillés pendant la durée de celle-ci (cf. Chapitre 2–3.2.) et ils étaient intimement liés à l'approche transitionnelle de la créativité qui était la mienne.

« La signification d'une recherche ne se comprend complètement qu'en référence à l'histoire du chercheur. Décliner son itinéraire c'est un peu décliner son identité. Surtout lorsqu'il s'agit d'une discipline de 'terrain' comme la géographie. (...) [plus loin] Ce vécu n'est pour ainsi dire pas restituable dans le cadre d'une recherche construite sur des catégories qui laissent peu de place à la subjectivité. (...) Toute une part du terrain se trouve reléguée en un jardin secret. Les sensations, les émotions, la mémoire nostalgique du corps ne passent cependant pas entièrement à la trappe : quand on s'est frotté à la peau de ses semblables on ne procède probablement pas, au moment de la construction scientifique de son objet, à la manière d'un entomologiste qui épingle les espèces selon leur singularité, car les manifestations singulières de la vie qui ont excité notre désir de connaissance sont celles de notre propre espèce. S'extraire du terrain représente souvent une épreuve. Il faut émonder dans le foisonnement des impressions reçues (...). La question se pose du choix des faits qu'il sera jugé opportun de retenir pour rendre une situation intelligible. Or le savoir géographique relève

fondamentalement d'un 'ça-voir'. Que signifie voir 'ça' ? Quel est ce 'ça' auquel sera reconnue cette géographicité dont parle Yves Lacoste. » (Pourtier, 1991: 91 et 95).

Je l'ai dit, la psychanalyse transitionnelle est fondatrice du centrage de ma réflexion sur le sujet –le sujet en relation–, elle m'a aidée à concevoir le versant subjectif de mon intérêt scientifique pour les pratiques et expériences de créativité et m'a permis d'étayer d'un appareil théorique le principe de symétrie et l'horizon comparatif qui animeront de plus en plus mes recherches : comprendre l'enjeu narcissique-identitaire inconscient des manières de faire avec l'espace, telle qu'il se révèle dans les pratiques et expériences en art et en géographie, les données empiriques collectées en celles-ci et les objets construits sur ces dernières (cf. Chapitre 2– 3.2.). Ainsi, l'analyse transitionnelle m'a conduite d'une part, à mettre la géographie, comme science, au rang de ces pratiques et expériences de créativité, et ses objets, en tant que construits scientifiques, au rang de leurs idéalités concrétisées. D'autre part, l'expérience de cure et de lecture des textes transitionnels a déterminé chez moi la conviction qu'il y a un certain paradoxe pour la géographie et pour les géographes à placer au fondement de l'identité collective et du savoir disciplinaires, mais surtout au fondement de l'identité subjective et du savoir géographique de chacun d'entre eux –comme l'écrit ci-dessus Pourtier– une pratique à forte dimension spatiale, sans interroger cette dimension même et son rapport à la question identitaire. C'est donc la psychanalyse transitionnelle qui m'a mise sur la piste du terrain comme faire avec l'espace des géographes et non pas, je l'ai dit, la lecture des géographes féministes anglophones (Rose, 1993, 1996 ; Duncan, 1996) qui ont aussi travaillé ces questions (l'idée de deux spatialités distinctes et opposées des terrains masculiniste et féministe), mais dont je n'ai rencontré les textes que plus tard (cf. Chapitre 5– 1.2.). Elle m'a, par conséquent, convaincue d'appliquer un principe de symétrie à ces pratiques/expériences afin d'en aborder les motifs subjectifs, les modalités, les données générées, les idéalités régulatrices et leurs concrétisations (ou leurs régimes de visibilité). Un principe de symétrie (Latour et Woolgar, 1996) qui revient, en l'occurrence, à examiner le géographe qui s'engage dans une pratique/expérience de terrain –soit le nouage du rapport sujet cherchant et espace multidimensionnel par la pratique et/ou l'expérience associée– avec les mêmes questionnements, les mêmes outils théoriques et méthodologiques que ceux qu'il utilise pour travailler les faire avec l'espace des sujets enquêtés (ou sujets de sa recherche¹⁴⁷) en général. J'ai dit aussi qu'en 1999, j'avais commencé à réfléchir aux conditions de possibilité méthodologiques de cette investigation et que j'avais travaillé entre 1999 et 2001 à la constitution d'un corpus d'entretiens (cf. Chapitre 2– 3.2.). J'ai aussi dit que l'ampleur qu'avait pris ce corpus m'avait conduit à arrêter le protocole. Mais, son élaboration dans le travail de thèse butait sur plusieurs écueils à la fois sociaux, psychanalytiques et épistémologiques.

D'abord, je rencontrais un problème épistémologique et, par rapport à celui-ci, le recentrage sur le travail des Christo était une solution temporaire. Ainsi, je ne savais pas articuler en une question scientifique portant sur la créativité, la double perspective

¹⁴⁷ Les géographes de langue anglaise emploient les expressions de « *research subjects* », « *researched subjects* » ou « *research.ed community* » pour désigner les personnes (ou collectifs sociaux) enquêtées ou interviewées par un « *researcher* » dans le cadre d'une recherche géographique portant sur le « *life-world* » ou les « *geographical knowledges* » de ces personnes –quel que soit le terme finalement utilisé pour désigner le thème du rapport au monde, espace, lieu, d'appartenance phénoménologique ou plutôt constructiviste.

transitionnelle sur le terrain, comme « faire *avec* l'espace », en art contemporain et en géographie, et en tirer la question de la coupure épistémologique.

« Je suis un farouche défenseur du terrain au nom de principes hédonistes. (...) Pour plagier Lacan : le terrain c'est le '*ça-voir*'. Le ça je le trouve quelque part sur le terrain. Mais revenons à des sujets plus scientifiques... » (R. Pourtier, Journée de l'AGF, décembre 2006)

Ensuite, malgré l'appui sur le texte wunenburgien évoqué en introduction du chapitre (Wunenburger, 1996), il m'était alors difficile d'assumer l'approche psychanalytique d'une pratique scientifique conduite dans le cadre d'un travail de thèse appelé à être évalué par la communauté scientifique même qu'il transformait en autant de sujets de la recherche. Cidessus, cette citation d'une intervention de Roland Pourtier aux Journées de l'AGF du 09 décembre 2006 dédiées au terrain (« Le 'terrain' pour les géographes hier et aujourd'hui »), qui, en déniant toute pertinence scientifique à l'inconscient pulsionnel (le Ça) et au principe (le plaisir) qu'il place pourtant au fondement de sa pratique et son expérience de terrain, interdit que ceux-ci soient interrogés et examinés comme des problèmes scientifiques, dit radicalement la difficulté à privilégier une telle approche du terrain¹⁴⁸. Mais, suivant cet auteur dans l'emprunt d'un vocabulaire freudo-lacanien, on pourrait aussi formuler les choses de la manière suivante : est-ce que je ne faisais pas jouer à la communauté des géographes le rôle de juge et de censeur des entreprises scientifiques d'un Moi dont les besoins et les défaillances s'étaient justement actualisés dans la situation autour de laquelle le projet scientifique tournait –le terrain ? Un rôle fantasmé pour une communauté fantasmatique et des interdits supposés mettant en relief les enjeux personnels d'un projet scientifique et servant à mettre en creux la fragilité subjective ? Marque temporaire de la limite de symbolisation ? Ou bien, au contraire, intériorisation d'un Surmoi disciplinaire autour d'un véritable problème disciplinaire qui, à l'instar de la longue citation de R. Pourtier en introduction de paragraphe, sépare systématiquement terrain comme expérience vécue et identité subjective, inconscient moteur de l'expérience et raison scientifique, données générées par/dans l'expérience et construction-représentation légitime de ces données en des objets de savoir dans le discours scientifique ? Les réactions exacerbées à mon intervention sur ces questions au Colloque de Cerisy « Logiques de l'espace, esprit des lieux », organisé par J. Lévy et M. Lussault en 1999, ont bien fonctionné pour moi, à cette époque, comme la manifestation du caractère répressif d'un Surmoi disciplinaire –incarné en l'occurrence par les représentants de la communauté des géographes présents–, à la fois juge et censeur dans sa tentative de mise au pas de ce qui remet en cause l'ordre établi du positivisme scientifique, ses convictions, ses valeurs (cf. aussi Chapitre 3–2.). Quelle que soit l'interprétation privilégiée (communauté juge et censeur fantasmée / Surmoi disciplinaire intériorisé), on voit bien d'ailleurs le rôle qu'a pu jouer la rencontre avec les textes de la géographie anglaise, qui, s'ils n'ont pas été au fondement de mes réflexions, ont néanmoins fonctionné comme le topos d'une communauté alternative plus permissive (Rose, 1993 ; Bondi, 1999, 2003 ; Bingley, 2003 ; *Social and Cultural Geography*, 2003), propre à soutenir la validité de mes questionnements et de mes postulats, et la légitimité de la mobilisation de la psychanalyse en épistémologie (cf. Chapitre 5–1.2.). Corrélativement, il m'était difficile d'assumer une

¹⁴⁸ Cet interdit rappelle les limites de la politique de réflexivité scientifique énoncées par G. Rose (1997: 314), entre constat et interdit : l'accès à la dimension inconsciente de la subjectivité du chercheur (cf. Chapitre 2–2.1.).

définition non seulement psychanalytique –c’est-à-dire mettant l’inconscient au fondement du travail géographique, plaçant l’identité narcissique-identitaire à son horizon (et non pas le savoir ou la *politics*, voire l’activisme¹⁴⁹) et faisant des objets scientifiques construits sur la base des données générées dans la pratique/expérience de terrain son régime de visibilité–, mais aussi transitionnelle du sujet géographe –définition égoïque du sujet–, quand cette communauté promouvait éventuellement et au mieux une définition sociale de l’identité subjective. D’autre part, la pertinence d’une approche transitionnelle de cette articulation terrain (pratique/expérience) / identité narcissique-identitaire / savoir géographique (faits et objets scientifiques) en géographie, nécessitait un travail préalable de dégagement de la question spatiale dans sa théorie de la psychogenèse et de ses échecs. Cette approche psychanalytique de la psychogenèse ouvre, en effet, une perspective inédite et intéressante sur les questions de spatialité rapportée à l’identité subjective et à la créativité (cf. Chapitre 5–3.1.). En creusant la question spatiale en psychanalyse transitionnelle –un point dont l’importance avait été reconnue (Chabert, 1996) mais dont le développement était resté embryonnaire–, en faisant de l’espace une dimension essentielle de l’appropriation subjective et en construisant sérieusement la spatialité transitionnelle en un « *spatial turn* » en psychanalyse (Volvey, 2000, 2004, 2012a et 2012c –à paraître), j’étais en mesure de faire du problème du terrain en géographie, entendu comme faire du géographe avec l’espace, une question d’épistémologie de la géographie, et je me dotais d’outils pertinents pour le traiter. Cette élaboration me conduira bien au-delà du temps de la thèse.

Ces écueils sont donc restés indépassables dans le cadre de la thèse, entraînant progressivement, pour ce qui la concerne, un dessaisissement de la psychanalyse, comme outil théorique et méthodologique, au profit d’un recentrage progressif sur la dimension spatiale de la pratique artistique christo-jeanneclaudienne et de l’expérience esthétique des objets d’art christo-jeanneclaudienne. Un dessaisissement dont les conséquences immédiates ont été l’abandon provisoire de l’étude transitionnelle de la pratique/l’expérience de terrain des géographes, et, consécutivement, le non traitement de la vingtaine d’entretiens réalisés en 1999 et 2001, ainsi que l’organisation de leur quasi invisibilité dans le texte même de la thèse. Mais aussi, le choix d’une articulation exclusive de l’art et de la transitionnalité autour de la seule question de l’appréhension esthétique de l’objet d’art christo-jeanneclaudien dans les troisième et cinquième chapitres de ma thèse, respectivement intitulés « D’un art textile à un art spatial » et « L’expérience *in situ outdoors* : l’enjeu transitionnel de l’enveloppe christolienne ». Une articulation incomplète puisqu’elle laissait en dehors du champ transitionnel l’étude de la pratique/l’expérience artistique (analysée au demeurant dans le quatrième chapitre de la thèse intitulé « Un art du projet *in situ outdoors* : la dimension

¹⁴⁹ Comme c’est le cas, par exemple, de la géographie féministe et critique en général (Nast, 1994 ; Kobayashi, 1994) qui travaille la question de la pratique et de l’expérience de terrain en géographie dans la double perspective de la dénonciation de la science comme participant à la consolidation des rapports de domination (*politics of the field*) et de leur nécessaire renversement (le terrain comme moyen de l’*empowerment* respectif du chercheur et de l’enquêté) : « The political is not only personal, it is a commitment to deconstruct the barrier between the academy and the lives of the people it professes to represent. That commitment has affected profoundly the way I conduct research. (...) The issue (...) is not just about moving from the margins to the centre, braking silence with a new voice of strength. (...) This issue is about (...) redefining scholarly endeavors, as a means not only to interpreting, but also of effecting, social change. (...) I have been engaged in political efforts to align my academic objectives with community activism to the point I could not distinguish the two. (...) If one’s objective is to combine the political and the academic, such committed fieldwork is very effective. » (Kobayashi, 1994: 73-74) (cf. Chapitre 5–1.2.).

spatiale de l'action artistique christolienne »). Elle me permettait néanmoins de déployer autour de l'analyse des objets d'art des *wrapping artists*, de leur forme et de leur réception, des thèmes abordés ici dans la partie précédente : la problématique de l'enveloppe, la confusion afférente entre image du corps et image de la terre (soit le thème de la carte anthropomorphe) d'une part, la dimension transitionnelle de l'expérience de l'objet objet-environnement d'art d'autre part. L'expérience esthétique transitionnelle de l'objet d'art est d'ailleurs, pour Anzieu (1981), la conséquence de la dimension transitionnelle du processus créatif dont procède ce dernier. Cette dimension transitionnelle de l'expérience esthétique de l'objet s'énonce clairement dans l'échantillon de citations ci-dessous –citations de Christo et Jeanne-Claude, et de commentateurs de l'œuvre–, dans lesquelles circulent les thèmes de l'enveloppe, de l'image du corps, du toucher, de l'expérience intime et archaïque et du sentiment d'être seul en présence.

« Jeanne-Claude : Nous disons que la peau est une *second skin*, mais ce n'est généralement pas vrai, parce qu'elle est comme ça [geste mimant la peau fripée]... c'est une peau de vieille dame. (...) Vous savez cette référence que vous avez dû trouver, elle est récente. Parce que P. Restany, sur le Pont-Neuf, a dit ça. Et moi, j'ai aimé et souvent dans les conférences nous le disons (...). [Mais] *second skin* je crois que nous l'avons volée à Pierre, parce que j'ai vu le film et j'ai beaucoup aimé ce qu'il disait. » (Entretien Anne Volvey avec Christo et Jeanne-Claude du 02 et 03 juillet 2003).

« An hour later, on Meacham hill, watching panel after panel being pulled out by the workers, the documentary-film maker David Maysles is reminded of illustrations for "Gulliver's Travels"- the ladders, the guy cables stretched out on either side of the posts, the elongated white curtain shivering in the wind like a live giant beset by tiny creatures. » (Tomkins, 1978: 32) [à propos de *Running Fence*];

« At one point I was walking along one long section of completed Fence and found myself alone on the hillside next to it. Taking advantage of the strip of shade it created, I walked close to the material itself. As I ran my hand along it, it felt like the belly of some benign and protective creature, always just behind you and forever just in front of you. On one side Valley Ford lay below and on the other it was just the Fence and me. I had a great impulse to hug it. » (Whitney, 1978: 419) [à propos de *Running Fence*].

3– 1.3. *Tirer les fils à travers l'expérience de vie*

Ce dessaisissement s'effectuait dans le temps même où la cure transitionnelle me permettait de penser la question du terrain pour moi dans une perspective narcissique-identitaire associant créativité, corps interagissant et appropriation subjective, et d'effectuer un retour libérateur sur la crise budapestoise. Cependant, il ne concernait que la thèse, puisqu'en 2000, sur la base de mon intervention au Colloque de Cerisy, je rédige un texte qui juxtapose de manière problématisée, à défaut de bien les articuler, des extraits de ces entretiens de géographes portant sur leur expérience de terrain, une présentation de la dimension spatiale de la psychogenèse transitionnelle et une analyse des objets d'art christojeanne-claudiens saisis dans la perspective de la pratique artistique (Volvey, 2000). En 2001, je rédige aussi les notices « Psychanalyse », « Winnicott », « Land Art » et « Terrain » du dictionnaire dirigé par J. Lévy et M. Lussault (Volvey, 2003b₃, 4, 1, 2), dans lesquelles je présente aussi bien une première analyse de la spatio-psychogenèse transitionnelle¹⁵⁰, que

¹⁵⁰ Ainsi, la notice « Psychanalyse » : « On s'attache ici aux courants génétiques (...) de la psychanalyse contemporaine appliqués à traiter des souffrances identitaires narcissiques et des structures *border lines*, à partir d'une définition spatiale de la psychogenèse. » (Volvey, 2003b₃: 751). Et la notice « Winnicott » : « Le concept

l'hypothèse de ses rapports possibles avec le faire avec l'espace du géographe de terrain¹⁵¹ – des thématiques qui seront développées dans des textes postérieurs à la thèse (Volvey, 2004, 2012a). En conséquence, ce n'est que bien plus tard que j'ai associé au sein d'une approche transitionnelle des faire avec l'espace la question comparée du terrain en art et du terrain en géographie (Volvey, 2012c –à paraître), commencé à penser les conditions de leur étude comparée, et posé les questions de type épistémologique afférentes qui portent sur l'identification d'un régime transitionnel (ou haptique) commun de production des savoirs spatiaux et, au-delà, commencé à interroger la rupture épistémique entre art et science. Des thèmes aujourd'hui à la fois travaillés et au travail, et qui seront présentés dans le Chapitre 5–3.

« Mon travail sur la relation entre le corps et la géographie, se situe à l'articulation de deux intérêts, celui esthétique, pour l'œuvre de Christo et celui disciplinaire et théorique pour l'équivalence, faisant souvent définition, entre géographie et terrain. Ce croisement d'intérêts s'effectue dans l'entrelacement consciencieux de deux démarches opposées. Dans un premier temps, je me suis attachée à qualifier l'expérience *in situ* à laquelle les dessins préparatoires et les installations de Christo nous convient. La qualification de cette expérience m'a conduite à emprunter un certain nombre d'outils conceptuels aux champs de la psychopathologie et de la psychanalyse, avec lesquels, alors, j'ai entrepris d'interroger la relation de la géographie et du terrain. Les recouvrements textiles de la surface de la Terre par Christo, dans la double évocation de la Terre et du corps humain, figurent la relation entre la spatialisation humaine du monde et l'image du corps. L'équivalence entre géographie et terrain, place, en amont du discours géographique, l'expérience de terrain du géographe. Elle invite à inscrire la pratique de terrain du géographe dans la problématique générale, antérieure à la séparation sujet-objet, de la spatialisation du monde et à interroger la production des objets géographiques du point de vue de la spatialité psychique et de son étayage sur le corps. Ainsi une problématique commune unit, à mon sens, l'œuvre de Christo et l'entreprise géographique : l'ontogenèse spatiale et son étayage sur le corps vécu et représenté. Quelles sont les modalités et les formes de cette expérience ontogénique ? Dans quelle mesure la géographie, comme science, constitue-t-elle le prolongement et la traduction de l'expérience ontogénique de terrain ? Face à ce questionnement, ce texte est une présentation partielle d'hypothèses de travail et doit être pris dans son statut de *work in progress*. (...) La récurrence passée et présente d'un discours académique sur l'équivalence géographie-terrain, n'a d'égale que la négligence de sa

d'espace transitionnel est la clef de la théorie winnicottienne du développement psychique. (...) Mais confondu avec l'espace anaclitique assuré par le *holding* maternel, il est alors le lieu et le cadre rythmique d'un processus d'individuation (personnalisation, intégration, établissement du sentiment du réel), par élaboration imaginaire et symbolique progressive des éprouvés tactiles, kinesthésiques, scopiques, émotionnels, liés à des expériences de contact et d'écartement. A la fois continuum-support et rapports d'espace, il est la condition du passage d'un état d'union imaginaire avec la mère, au vécu de la différence et de la séparation, c'est-à-dire de l'état de relation. »

¹⁵¹ Ainsi, dans la notice « Terrain », avec quelques imprécisions terminologiques : « Enfin compte tenu de la mobilisation spontanée des registres du contact ('coller à la réalité') et de l'identification [j'écrirais aujourd'hui 'identité'] ('mon terrain') par le géographe pour qualifier son terrain, on peut envisager une signification psychogénétique du terrain comme *expérience*. On peut faire l'hypothèse que le terrain constitue l'environnement 'facilitateur' (...) d'une expérience archaïque d'être-au-monde, vécue dans une actualité transférentielle. Ainsi, le terrain serait aussi l'espace support d'un processus d'individuation [j'écrirais aujourd'hui 'subjectivation' ou 'appropriation subjective'], analogue à celui décrit par les théories psychanalytiques de la transitionnalité (...). L'étude du terrain comme *expérience* [j'écrirais aujourd'hui 'expérience associée à une pratique], en s'inscrivant dans une perspective métagéographique qui mettrait en avant les enjeux psychiques contenus dans l'engagement interactif et corporel du chercheur et dans l'identification [j'écrirais aujourd'hui 'identité'], pourrait s'élaborer dans cette interdisciplinarité autour du concept winnicottien d' 'espace transitionnel'. (...) Les objets géographiques (...) qui sont issus de l'expérience de terrain peuvent être ainsi interprétés comme une élaboration symbolique de configurations psychiques. » (Volvey, 2003b₂: 905).

problématisation. Du côté de la récurrence, ce discours tend à définir la géographie par le terrain, à distinguer les bons des mauvais géographes par la pratique (...) du terrain (...). Du côté de la négligence, le discours omet d'élucider les relations implicites de quasi équivalence entre deux notions qui ne sont pas sur le même plan, et de considérer, le géographe, c'est-à-dire celui qui, par sa pratique, relie terrain et géographie. (...) Cette pratique ne se dit pas dans le discours disciplinaire. Elle est fondatrice mais semble ineffable, pourtant nombre de géographes semblent avoir trouvé dans la discipline un prétexte et une légitimité à leur propension à 'faire du terrain'. C'est dire que la pratique de terrain correspond alors à une modalité profonde de leur expérience d'exister comme sujet. (...) Tirillée entre lapsus et déni problématique, l'expression 'mon terrain' pose une relation simple entre 'se faire une place' et 'naître/être à soi-même'. Interroger les géographes sur leur pratique de terrain, c'est se donner les moyens de comprendre cette articulation entre un lieu, une expérience corporelle, un processus de subjectivation, d'abord et une production d'objets disciplinaires, ensuite. [plus loin] Pour appréhender l'ontogenèse géographique qui s'articule sur la dyade géographe/terrain, je m'appuie sur trois courants phénoménologiques et existentiels de la psychanalyse : la *Self psychology* qui qualifie l'environnement transférentiel support du processus d'individuation, la psychanalyse de l'image du corps qui qualifie l'étayage corporel du processus interne de subjectivation, la psychanalyse existentielle qui évoque les formes de la spatialisation du monde. L'ensemble de ces courants de la pensée psychanalytique (...) définissent plus ou moins explicitement l'espace comme la forme du processus d'individuation. » (Volvey, 2000: 319-320 et 324).

L'ensemble de ces questions et perspectives était donc en puissance et au travail dès le début des années 2000 (Volvey, 2000). Elles mettront une dizaine d'années à s'épanouir à travers des textes portant alternativement sur le pratique artistique (cf. Chapitre 4) et sur la transitionnalité de la pratique de terrain en géographie (cf. Chapitre 5–3.2.), à trouver leur régime épistémologique, et à se rencontrer autour de l'idée d'un régime transitionnel de connaissance en art et en géographie (cf. Chapitre 5–3.). Les textes portant sur la pratique artistique étendront le travail sur les « manières de faire avec l'espace » christo-Jeanneclaudiennes (Volvey, 2001, 2002, 2005a, 2010) au Land Art états-unien, jusqu'à faire du fonctionnement des stratégies spatiales land artistiques (l'*outdoor*, de l'*in situ* et la gradation scalaire) telles qu'elles jouent dans le contexte foncier états-unien, le fondement d'une définition cohérente du Land Art comme art du *land* (Volvey, 2003b₁, 2007, 2012c –à paraître) ; et, au-delà jusqu'à faire du terrain, que ces stratégies mettent de fait au cœur de la créativité land artistique, le principe spatial radical de la forme relationnelle (Bourriaud, 2001 ; Ardenne, 2002) reconnue à l'art contemporain aujourd'hui (Volvey, 2007, 2012c –à paraître ; Volvey et Houssay-Holzschuch, 2007). Cette approche théorique centrée sur la manière de faire avec l'espace/les lieux propose une alternative à l'analyse esthétique ou géographique de la spatialité de l'art respectivement tournée vers l'objet mis en vue ou vers l'espace où il est mis en vu, toutes deux construites sur le postulat d'un rapport d'extériorité entre objet et espace (cf. Chapitre 4–1 et 2) (Boissière et Volvey, 2010 ; Volvey, 2011 ; Volvey, 2012c –à paraître). Cette géographie de l'art qui met et l'objet et l'espace/le lieu dans la perspective de la pratique (le terrain) qui les co-construit ou les co-concrétise ensemble (chorésie –Berque, 2003) tout en questionnant leurs rapports de commensurabilité (échelle, métrique et substance) (cf. le cartogramme du Pont-Neuf Empaqueté présenté ci-dessus), permet d'une part, de saisir et de rendre compte de la puissance politique de l'art contemporain, d'autre part, de sa portée globale¹⁵². Ce faisant, sortant du face à face objet/lieu, cette géographie de l'art permet de proposer une analyse géographique critique des

¹⁵² J'entends par là sa capacité à traverser et articuler entre elles toutes les sphères du social, soit sa globalité.

approches de la créativité territoriale et rejoint certaines propositions de la géographie performatives et non-représentationnelles (Massey et Rose, 2003 ; Sharp, 2005 ; Hall, 2007 ; Hawkins, 2011) (cf. Chapitre 4– 2.2.).

Dans un premier temps, ces textes ont été publiés en dehors du champ éditorial de la géographie et essentiellement à l'instigation de spécialistes d'esthétique. Cela jusqu'à la direction du numéro thématique des Travaux de l'Institut de Géographie de Reims (T.I.G.R., n°129-130, 2007), intitulé « Spatialités de l'art » et publié en 2009, qui marque ma première incursion assumée dans le champ de la géographie –un numéro dans lequel la géographie comme les disciplines traditionnelles de l'interprétation de l'art se trouveront représentées. Depuis mes deux propositions de conférence les plus récentes, d'une part, les deux sessions « *Spatialities of Art: between policy and politics* » que j'organise au 32^{ème} congrès de l'IGU qui se tient à Cologne, en août 2012, et d'autre part, le colloque international « Art et géographie : esthétiques et pratiques des savoirs spatiaux » / « *Art and geography: esthetics and practices of spatial knowledges* » que j'organise, en collaboration avec M. Drozd, dans la cadre de l'ANR Médiagéographie, à l'université de Lyon en février 2013, marquent non seulement un investissement de champ académique de la géographie, mais un désir de mise en dialogue et d'analyse critique respective des approches géographiques de l'art aujourd'hui.

« This session is about the spatialities of art. It aims at putting forward, discussing, and possibly articulating geographical approaches of the today's political dimension of art through space. It proposes a discussion within a binary framework. (...) The session adopts a theoretical positioning, and it calls for either case studies developments or for in-depth debates. Though the chairs of the session assume that there are about two running ways to combine geographical concerns about art, spatiality, they would like to maintain open the scope of this binary theoretical framework. » (Extrait de l'appel à propositions pour les sessions « Spatialities of Art: between policy and politics », UGI 2012, Cologne¹⁵³ –Appel *in extenso* Annexe 1).

« Le colloque 'Art et géographie : esthétiques et pratiques des savoirs spatiaux' (...) propose d'aborder d'une part, la question des nouvelles approches géographiques de l'art contemporain et, d'autre part, la question des formes d'hybridation des pratiques et de médiation des savoirs géographiques développées par l'art contemporain, pour les articuler dans une réflexion sur le statut respectif de leurs écritures et de leurs savoirs. Ce colloque s'inscrit résolument dans les champs contemporains de l'art et de la géographie, pour prendre en charge le « tournant spatial » qui qualifie l'œuvre des arts contemporains avec l'espace/les lieux et pour interroger la pertinence des géographies contemporaines à s'en saisir, pour croiser finalement les tenants et les aboutissants (factuels, méthodologiques, théoriques, épistémologiques) de leur convergence. Du fait de son double positionnement problématique, ce colloque s'adresse aux géographes (chercheurs, enseignants et aménageurs) et aux artistes (art visuel, art numérique, danse, etc.), dans la grande diversité de leurs approches, pratiques, objets, mais aussi à l'ensemble des sciences sociales ou humaines que la dimension spatiale ou géographique de l'art contemporain intéresse. » (Extrait de l'appel à propositions pour le colloque 'Art et Géographie : esthétique et pratique des savoirs spatiaux'¹⁵⁴ –Appel *in extenso* Annexe 2).

En décembre 2011, la commande d'un dossier sur le thème art et géographie par le comité de rédaction de la revue *EchoGéo* pour sa rubrique « Sur le métier » (Volvey, 2012b) montre combien l'art est aujourd'hui en passe de devenir un champ factuel établi de la géographie française : dorénavant, pour qui en doutait, c'est de la géographie ! Le dossier comprend des entretiens que j'ai réalisés avec des artistes (Till Roeskens et le collectif La

¹⁵³ URL : https://igc2012.org/frontend/index.php?page_id=410&ses_id=ac062b30019780adb0417b6e395f4d.

¹⁵⁴ URL : <http://www.sciencesconf.org/browse/conference/?confid=406>.

Luna) sur le thème de la dimension spatiale de leur pratique et un chapeau qui articulera de manière problématisée leurs réponses à mes questions (Volvey, 2012b).

De leur côté, les textes portant sur la pratique et l'expérience de terrain en géographie après avoir recentré leur propos sur le sujet, sur la corporalité et sur la spatialité de la pratique (Volvey, 2000, 2003b₂), ont pris deux voies d'élaboration distinctes : d'une part, celle d'une étude des textes de la géographie anglophone féministe et qualitative¹⁵⁵ des années 1990, 2000 et 2010 sur la question du terrain (Volvey, 2004), d'autre part, celle d'une étude des textes de la psychanalyse transitionnelle afin d'approfondir la question de la spatialité dans la psychogenèse transitionnelle (Volvey, 2003b₃, 2003b₄, 2004). Pour ce qui concerne l'étude critique des textes de la géographie anglophone, j'ai mis en avant le modèle du *care* qui inspire les méthodologies empiriques qualitatives, à la suite des développements des auteur(e)s féministes, et en évidence la question de la subjectivité qui en découle –c'est-à-dire à la fois le problème du sujet (sujet, intersubjectivité) et la question de la définition de son identité (sociale/égoïque, consciente/inconsciente)–, ce faisant, j'ai montré l'intérêt de mobiliser les théories transitionnelles pour construire l'intelligibilité du régime de connaissance qualitatif et déployer l'articulation, en ce régime, d'enjeux subjectifs inconscients, de modalités de collecte de données et de types d'objets scientifiques produits (cf. Chapitre 5– 3.). Pour ce qui concerne la psychanalyse transitionnelle, il s'agissait de compléter avec les écrits des transitionnalistes français l'approche spatiale de la psychogenèse avancée dans ses textes par Winnicott, en lui articulant le rôle du toucher (le sens réflexif) comme médiateur et analyseur de cette spatialité et comme opérateur de sa transformation en données pour une symbolisation primaire, et en lui associant la problématique de la symbolisation figurative. Cela afin de se donner les moyens de penser un régime transitionnel (ou haptique) de connaissance en géographie, fondée sur une pratique de terrain qualitative inspirée du modèle du *care* et, partant, l'articulation propre à la géographie entre pratique de terrain et pratique/représentation graphique (cf. Chapitre 5– 3.2). Ces deux axes d'étude se rejoindront en 2012 dans la tentative de définition d'un régime transitionnel (ou haptique) de connaissance en géographie (Volvey 2012/a) –ce qui nécessitera, au demeurant, un travail de positionnement par rapport à l'idée d'hapticité travaillée depuis 2003 dans la géographie anglophone¹⁵⁶ (Crang, 2003 ; Paterson, 2009) et un travail de questionnement des limites à

¹⁵⁵ J'utilise le terme de « géographie qualitative », alors qu'on parle plutôt de méthodes ou de méthodologies qualitatives et aussi d'études qualitatives (*qualitative studies*), compte tenu du fait que la part de l'analyse du terrain comme objet dans la géographie critique post-structuraliste et post-moderne fait de sa définition, comme pratique et comme méthode, un instrument de la redéfinition épistémologique de la géographie en général. De la même manière que les géographes féministes (voir en particulier Rose, 1993) ont mis en évidence le rapport entre pratique scientifique, définition du sujet et production d'objet scientifique dans le régime de connaissance « scopique » qui définit la géographie classique, le développement des méthodes qualitatives ont eu toutes une série de conséquences épistémologiques, en particulier, la mise en rapport de l'approche culturelle, soit l'*interpretative turn* (l'accès aux géographies intérieures, aux *lifeworlds*, à la dimension idéale du rapport aux lieux/à l'espace), avec le *linguistic turn* (le mode d'accès interdiscursif), ou de l'approche émotionnelle (le contenu accédé *Emotional geography*, –Davidson *et al.*, 2007 ; *Haptic geography* –Paterson, 2009) avec les méthodes de la psychanalyse humaniste (la « *psychoanalytically informed geography* » de Oliver, 2003: 313) qui permettent de définir une matrice géographique (cf. Chapitre 5– 1.2. et 5– 3.3.). Ce rapport dialogique entre définition de la méthode et définition d'une matrice disciplinaire est assumé par la géographie quantitative quand elle associe explicitement analyse mathématique de données statistiques et paradigme scientifique, celui de l'analyse spatiale, par exemple, et se réfère à elle même comme « géographie quantitative ».

¹⁵⁶ Ce positionnement m'amènera à privilégier le terme d'haptique, choisi par la géographie anglophone (Crang, 2003 et Paterson, 2009), sur celui de tactile et aussi

l'intérieur desquelles la géographie féministe anglophone inspirée de psychothérapie humaniste mobilise la pensée transitionnelle (Bondi, 1999, 2003a, 2003b, 2005 ; Aitken et Herman, 1997, Aitken, 2001a et 2001b ; Kneale, 2001 ; Bingley, 2003).

A l'exception de ce que j'ai écrit pour le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* à la demande de J. Lévy (Volvey, 2003b_{2, 3, 4}), j'ai publié ces textes en dehors du champ éditorial de ma communauté scientifique nationale, en allemand dans *Geographische Zeitschrift*¹⁵⁷ (Volvey, 2004) et en anglais pour le 5^{ème} chapitre de *Touching Space, Placing Touch* édité par M. Paterson et M. Dodge (2012). J'ai saisi deux opportunités d'élaborer ma réflexion dans un travail d'écriture et de publier ces élaborations pour et dans des communautés scientifiques que j'imaginai réceptives (ou plus réceptives que la mienne), et aussi, pour le dernier, une opportunité de dialoguer avec la géographie anglophone que je traitais comme un corpus¹⁵⁸ – ce qu'indique bien la première partie du titre « Fieldwork : how to get in(to) touch. Towards a haptic regime of knowledge in geography » (Volvey, 2012a). Cependant, les questions de la dimension spatiale de la pratique du terrain et du sujet-chercheur formaient l'angle problématique proposé pour les débats du colloque international « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » / « *Mapping Practices: Doing fieldwork in geography* » que j'ai co-organisé avec M. Houssay-Holzschuch, Y. Calbérac, I. Surun, H. Vélasco-Graciet et Ch. Giusti, en juin 2008 à l'Université d'Artois, marquant la première installation et acclimatation de cette perspective sur le terrain, sur la place publique de la science géographique française.

« Le colloque 'À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie' s'adresse aux géographes pour les inviter à considérer l'éventail des significations que recouvre pour eux le terrain. (...) Ce colloque propose donc de s'attacher à travailler les différents sens que recèle la polysémie, volontiers mise en avant par la communauté des géographes, les procédures d'investigation auxquelles il recourt, les objets spatiaux qu'il construit et les lieux du déploiement de ses pratiques. C'est donc dans une approche centrée sur le sujet géographe – ses pratiques, ses médiations et ses construits –, et dans la perspective spatiale qu'implique la méthode, que nous inscrivons la problématique de ce colloque. Dans un contexte de renouveau des études d'épistémologie de la géographie, le terrain est devenu un objet d'étude à part entière. Alors qu'il est longtemps resté une « boîte noire » des recherches en géographie, à la fois impensé et allant de soi, il fait actuellement l'objet d'un réexamen critique de la part de géographes. (...) En géographie, [les termes du débat contemporain] ont été pris en charge par les courants phénoménologiques et post-structuralistes anglophones qui, faisant des méthodes dites qualitatives un instrument privilégié de l'investigation des significations attachées à l'espace, ont objectivé le problème des rapports du chercheur au terrain. (...) Il ne s'agit donc pas d'interroger plus longuement cette opposition [terrain mythifié de l'induction / terrain démythifié de l'hypothético-déduction], mais de déplacer la réflexion : se restreindre à la visée cognitive et à la dimension méthodologique ne permet pas d'envisager la richesse et la complexité du terrain. L'éventail de ses dimensions recouvre à la fois les champs de la méthodologie, de la pratique, de l'expérience, de la représentation, etc., champs que le chercheur investit de significations dans une tension entre habitus disciplinaire, action militante et projet de vie. Inscrit dans ce contexte, ce colloque entend contribuer à l'appréhension *théorique* du « terrain » et s'adresse à tous les géographes intéressés par une approche réflexive de leurs pratiques. Il sera l'occasion d'une réflexion sur les dimensions spatiales du terrain et

¹⁵⁷ Numéro thématique *Raumgeister – Beiträge aus der französischen Theoriediskussion* (Contributions issues des discussions théoriques dans la géographie française).

¹⁵⁸ A. Bingley, l'un des auteurs qui a mobilisé la pensée winnicottienne dans la géographie anglophone, en particulier dans une perspective méthodologique (Bingley, 2002 et 2003) et qui travaille dans le champ de l'*Emotional geography*, a écrit le chapitre 3 de cet ouvrage « Touching space in hurt and healing: exploring experiences of illness and recovery through tactile art. » (Bingley, 2012).

sur les significations qui leur sont attachées. Dimensions et significations qu'une science de l'espace ou de la dimension spatiale des pratiques ne saurait négliger, et à travers la puissance re-configurante desquelles elle pourrait reconsidérer son projet cognitif. » (Extrait de l'appel à propositions du colloque¹⁵⁹ –Appel *in extenso* Annexe 3).

Cette approche du terrain, doublée d'une volonté de faire dialoguer les géographies française et anglophone, a fourni le thème du numéro *Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique* que j'ai co-édité avec Y. Calbérac et Myriam Houssay-Holzschuch aux *Annales de Géographie* (2012) et pour lequel nous avons rédigé une introduction éponyme qui présente et fait dialoguer ces positions par ailleurs exposées dans les articles du numéro (Volvey, Calbérac et Houssay-Holzschuch, 2012 –à paraître). Et en 2011, en collaboration avec Yann Calbérac, j'ai proposé à *Géographies et Culture* un numéro thématique intitulé *Egogéographies / géographies du je* (titre provisoire) –accepté par le comité de rédaction de la revue, il est en cours de réalisation– portant sur l'égogéographie, dont l'appel interroge clairement le rôle du terrain dans la géographie du « je » et inversement l'effet que fait le « je(u) » de terrain à la géographie contemporaine :

« [tandis que] l'investigation des mondes intérieurs s'est étendue au sujet cherchant qui, appelé à adopter un principe de symétrie pour réfléchir avec ses outils scientifiques à la manière dont sa propre subjectivité est mise en jeu, transformée, consolidée dans des situations de recherche éminemment relationnelles, est devenu pour lui-même un sujet de préoccupation scientifique. Cela explique le regain d'intérêt récent dans la géographie pour les démarches autobiographiques (Moss, 2001) qui deviennent un moyen fécond pour les chercheurs d'interroger leurs pratiques, leurs médiations et leurs objets à l'aune d'un parcours intellectuel reconstruit par ce projet autobiographique. On peut y associer le développement substantiel des rendus de terrain et des textes réflexifs ou méthodologiques sur les pratiques (*Geographical Review*, 2001) : ils sont des moyens pour construire le sujet géographe, voire la figure du géographe, à travers l'évocation d'une pratique spatiale. (...) C'est [l]e genre égogéographique que nous souhaitons questionner dans ce numéro thématique de *Géographie et cultures*, que celui-ci soit assumé ou déguisé, et ce qu'il fait à la géographie. La diversité formelle du genre – qui ne saurait sans doute se réduire tout à fait au texte –, les intérêts et les limites de la démarche réflexive, les finalités de l'exercice, les modalités de la mise en texte d'un parcours intellectuel, mais aussi la manière dont la géographie se trouve mobilisée, instruite et construite dans ce projet sont autant de thèmes à la fois « égo-graphiques » et « égo-géographiques » que nous souhaitons développer. » (Extrait de l'appel à propositions, publié in *Géographie et cultures*, 76, p. 80 –Appel *in extenso* Annexe 4).

Enfin, les perspectives creusées dans ces champs de réflexion se rejoindront autour des manières de faire avec les lieux en art et en géographie, particulièrement la pratique commune de terrain, pour envisager la question d'un régime transitionnel (ou haptique) de connaissance partagé entre des activités culturelles distinctes (Volvey, 2010 et 2012c –à paraître), et, partant, pour revisiter la question de la coupure épistémologique entre art et géographie via une attention portée à la construction de savoirs avec et sur les lieux (Volvey, 2007 et 2012c– à paraître). Cette perspective explicitement épistémologique est mise en débat dans l'appel à colloque « Art et géographie : esthétiques et pratiques des savoirs spatiaux » (Université de Lyon, février 2013).

« Corrélativement à « l'œuvre de l'art » contemporain avec le lieu/l'espace, les modalités et les formes traditionnellement associées à la géographie ou au géographique se développent dans l'art contemporain. (...) C'est la question de la participation de l'art

¹⁵⁹ URL : http://terrain.ens-lyon.fr/appel-a-communication-13158.kjsp?RH=TERRAIN010200_ANG.

contemporain aux savoirs et aux représentations de type géographique que le colloque propose aussi de questionner –et cela quel que soit son degré d’hybridation, pratique, méthodologique ou théorique, avec les sciences de l’espace (géographie ou sciences de l’ingénierie spatiale). (...) Cette perspective médiagéographique déboucherait alors sur une question d’ordre épistémologique : dans quelle mesure, avec quels outils (théoriques, méthodologiques) et avec quelle profondeur réflexive ou critique, l’art contemporain constitue-t-il aujourd’hui, dans des contextes sociaux et scientifiques variés, une alternative à la construction scientifique du savoir de l’espace et du lieu (ou du rapport à l’espace et au lieu), une alternative en termes de production de savoir géographique ? » (Extrait de l’appel à propositions du colloque –pour l’appel voir Annexe 2).

Ce pas de temps (2000-2012) porte témoignage d’une part, d’un processus de maturation intellectuelle : le temps qu’il faut pour penser des objets nouveaux et complexes sur des champs factuels inédits pour ma discipline d’origine et dans le mouvement d’une interdisciplinarité non hiérarchique¹⁶⁰, sur la base d’un corpus très disparate existant ou à constituer (textes/images, archives/entretiens, élaborations théoriques/compte rendus/récits, etc.). Et d’autre part, d’un processus psychique : le temps qu’il (me) faut pour assumer une proposition scientifique et pour la mettre en visibilité. De ce point de vue, les choses n’étaient effectivement pas si simples puisque décalées en tous points par le fait du rôle de la psychanalyse transitionnelle (cure et théorie) dans ce parcours : il semblait que je parlais géographie anglophone sans la parler en fait, que je parlais psychanalyse mais ni freudienne ni lacanienne, et je parlais d’art mais pas d’espace ou d’objet d’art, je parlais de terrain mais pas méthode, etc. Et puis enfin/surtout je parlais épistémologie de la géographie en passant par l’art et la psychanalyse.

Ce pas de temps porte aussi témoignage des difficultés qui naissent à la croisée d’un parcours intellectuel et d’une expérience de vie, quand le premier se fait caisse de résonance douloureuse de la seconde et y trouve son affaiblissement temporaire. Si l’achèvement de ma thèse de doctorat passe par le rabattement de mon projet scientifique sur une problématique moins complexe (dimension spatiale de l’activité artistique), mes intuitions, mes hypothèses, mes outils, mes matériaux de recherche, je l’ai dit, sont au travail dès le début des années 2000 (Volvey, 2000 et 2003b_{1, 2, 3, 4}) pour faire de la transitionnalité la pierre de touche de mes réflexions. Or en 2002-2003, je me trouve confrontée à des problèmes de fécondité qui me conduisent aux lourds traitements hospitaliers de PMA (procréation médicale assistée). Du point de vue de l’horizon scientifique qui est le mien, la chose n’est pas anecdotique, c’est pourquoi j’en parle, puisqu’elle me place dans une situation intellectuelle délicate : je mobilise et travaille sur des textes d’un courant de la psychanalyse qui traite exclusivement des relations vivantes et vécues environnement maternant-nourrisson alors que je me trouve dans l’impossibilité même de vivre l’expérience de la maternité. Il faut considérer réflexivement cette situation de non expérience de maternité (ou d’expérience de PMA) du point de vue de sa manière d’entrer en résonance avec mon rapport personnel à la théorie transitionnelle et, par là même, de son effet sur mon travail de recherche. A cette époque, la mise en jeu de la problématique narcissique-identitaire sur des textes-objets dépend moins pour moi des conditions d’une expérience vécue, à la différence de la situation transférentielle budapestoise de terrain évoquée précédemment (cf. Chapitre 2– 2.2.), que des conditions d’un

¹⁶⁰ Interdisciplinarité puisqu’il s’agit bien de faire travailler en leur dimension spatiale des théories issues de champs disciplinaires différents ou des objets conceptualisés par ces théories, et non hiérarchique puisque chacune de celles-ci ou de ceux-ci se fait tour à tour outil et objet d’étude.

travail de lecture active et d'élaboration d'un corpus dont j'ai souligné plus tôt la qualité « phorique » (Cf. Chapitre 2– 3.1.). Les commentateurs de Winnicott et Anzieu soulignent la manière qu'ont leurs textes de toucher le lecteur en fonctionnant comme une « poésie psychanalytique » (Widlöcher, 1999: 202) qui « laisse l'être en souffrance s'exprimer » (Roussillon, 1999: 12) et l'aide à inventer des solutions réflexives via une « pensée imageante » (Clancier in Widlöcher, *ibid.*). Au contraire, la non expérience de maternité impose une situation vécue, au cœur de laquelle se joue la question relationnelle originelle des rapports environnement maternant-nourrisson. Ainsi, sur le versant subjectif et subjectiviste de la science et de ses conditions de possibilité cognitives, la question de la manière dont la connaissance dérive de l'expérience et de ses conditions s'élargit, d'une part parce qu'elle s'ouvre à la considération de la totalité de l'expérience –le « socle » de l'expérience empirique de laquelle dérive la connaissance factuelle et sa généralisation théorique n'est pas que sensible mais aussi émotionnel (c'est la question de l'esthétique dans la science)–, d'autre part, parce qu'elle repousse le terrain au-delà des limites posées par les protocoles et procédures scientifiquement encodées qui d'ordinaire le constituent –c'est la question du cadre méthodologique–, et, enfin, parce que elle pose la question de la validité scientifique de l'expérience personnelle, de sa généralisation –c'est le problème de l'individualisme méthodologique augmenté par un post-modernisme qui revalorise le sujet-chercheur et ses expériences (cf. Chapitre 5– 1.1 et 3.3.). C'est toute l'expérience vivante et vécue qui entre empiriquement en résonance avec l'entreprise d'interprétation et de généralisation théorique, le terrain constituant par rapport à cette expérience un des cadres privilégiés de sa mise en jeu –un cadre investi alors pour la revivre et la dépasser.

Cette difficulté personnelle (2003-2007) a donc correspondu à un moment problématique de latence scientifique, pendant lequel je me suis essentiellement occupée à diriger des manuels de concours chez l'éditeur Atlande (cf. ci-dessous) et à éditer la collection afférente. C'est le déroulement d'une procédure d'adoption et la rencontre avec mes filles à l'été 2007, à Kigali (Rwanda), puis la vie avec elles, qui, libérant l'expérience de maternité, relanceront le parcours scientifique.

3– 2. Repositionnement institutionnel : devenir Maître de conférences en géographie

Compte tenu de ma longévité arrageoise, l'université est aussi le lieu non seulement dépositaire de mon évolution par rapport à la discipline mais un lieu facilitateur de celle-ci. Je vais tenter ici de ressaisir ce rapport de la maturation scientifique à l'engagement pédagogique en revenant sur mon parcours d'enseignement à l'Artois. La mise en perspective de ma manière d'arriver à l'Artois –comme prolongement « géographique » d'un geste de rupture par rapport à la géographie comme science et pratique (cf. Chapitre 1– 3.)– et de la durée de mon séjour arrageois interroge d'emblée la place de cette institution, comme lieu et environnement de travail, dans mon parcours d'enseignant-chercheur ultérieur. Sur le temps long, en effet, l'Artois s'est faite caisse de résonance de mes déplacements intellectuels. Ce pour quoi j'ai été nommée à l'Artois, un service d'enseignement, sera resté jusqu'au bout le principe de mon implication arrageoise, le « ce » qui a travaillé et m'a fait travailler sur la longue durée. C'est pourquoi j'aborde ici les aspects pédagogiques (manières de faire) et didactiques (contenus disciplinaires) de cette implication.

Paradoxalement, la faible institutionnalisation de l'université du fait de sa jeunesse et de sa taille réduite, son régionalisme (recrutement et orientation scientifique), le rapport numérique entre les représentants des différents statuts de l'enseignement supérieur, mais aussi de sa structure multipolaire qui plaçait la géographie sous la tutelle de l'histoire et dans la proximité des lettres (cf. Chapitre 1– 3.), allaient constituer des facteurs non négligeables d'une reprise d'un parcours scientifique en géographie. Celle-ci s'est effectuée via l'expérimentation pédagogique de voies scientifiques et paradigmatiques, et via des choix didactiques personnels. Dans ce contexte universitaire français, ma position dans le champ des rapports de pouvoir entre des collègues dotés d'identités sociales et disciplinaires distinctes, allait constituer une base favorable au déploiement d'une idée scientifique via un investissement pédagogique, alors même que mes choix intellectuels ne s'accordaient pas avec le type de géographie régionale, spatiale ou environnementale, qui constituait le *main stream* scientifique et pédagogique arrageois. Quand je m'installe dans mon poste en 1994, je suis certes P.R.A.G., mais normalienne, agrégée, parisienne¹⁶¹ et de retour d'un séjour hongrois de plus d'un an et demi. J'ai fortuitement travaillé en 1990 avec Didier Paris sur un dossier de la Documentation photographique, *Nord et Est. Régions frontières*, dont j'étais l'éditrice. Reconnue en ces qualités, le département m'attribue les cours magistraux de D. Paris –sur le départ pour Lille I– et m'autorise à leur donner les intitulés et les contenus que je souhaite, dès ma deuxième année d'enseignement. Et tandis que la pratique courante chez les enseignants non régionaux est d'utiliser l'université d'Artois comme un moyen pour obtenir un premier poste de MCF ou de Pr avant de muter dans une université plus centrale, mieux dotée, mieux classée, le fait que je m'y établisse sur le temps long va me permettre d'installer mes cours dans la durée et de les faire évoluer en fonction de mon évolution intellectuelle scientifique et disciplinaire. Mes cours vont progressivement devenir pour moi le reflet de cette maturation et le lieu de sa mise à l'épreuve réflexive.

Lors de mon recrutement comme maître de conférences dans le département de géographie de l'université d'Artois, au printemps 2002, les dimensions contradictoires de ce décalage entre un profil de formation parisien et une stabilité institutionnelle arrageoise allaient apparaître en plein jour. J'avais fait cette demande de recrutement au titre d'une procédure rare et spécifique, le détachement¹⁶², et, par conséquent, en cours de thèse –celle-ci

¹⁶¹ En 18 ans de carrière à l'Artois, parmi les titulaires, j'ai côtoyé quatre autres ancien-ne-s élèves des ENS (Ecoles normales supérieures) : sur le temps long Bernard Calas, MCF ; sur des temps courts, Brigitte Dumortier, MCF, Olivier Sevin, PR et Christophe Quéva, MCF. J'ai côtoyé onze agrégé-e-s de géographie : soit en plus des précédent-e-s, sur le temps long Jeanne Hoeblich, PRAG, Albert Colas, PRAG, Sylvie Letniowska-Swiat, PRAG puis MCF, et Jean-Pierre Renard PR ; sur des temps courts, Eric Glon, MCF, Colette Vallat, PR et Jean Rieucou, PR. Les parisiens (c'est-à-dire ceux dont la résidence personnelle est parisienne) sont relativement nombreux en poste à l'Artois, dans la mesure où l'université est accessible en moins d'une heure depuis Paris grâce à la connexion TGV. A côté des régionaux (comprenant les Lillois-es et les pas-de-calaisien-ne-s), ils forment un sous-groupe dont le lieu de sociabilité privilégié est le TGV où ils/elles se retrouvent pour échanger des informations institutionnelles, s'organiser pédagogiquement et discuter expériences de recherche. Les deux catégories précédentes (normalien-ne-s et agrégé-e-s) recourent en partie celle des parisiens.

¹⁶² Le recrutement sur un poste de MCF au titre du détachement est, depuis 1992, une procédure spécifique ouverte aux doctorants, anciens élèves des grandes écoles (ENS, Polytechnique et ENA) en fin de thèse. Comme les autres types de recrutement, la candidature est déclenchée par la publication des postes, se fait sur un dossier (CV et présentation des travaux et de leur état d'aboutissement) qui est évalué par des rapporteurs, et est examinée par la commission de spécialistes, après examen des dossiers de recrutement déposés au titre de la mutation et avant celui des dossiers déposés au titre du concours. Comme pour le recrutement au titre de la

sera achevée à l'automne 2003. C'est donc sur un dossier présentant une proposition de thèse non encore aboutie, mais tentant de nouer les premiers fils d'une interdisciplinarité entre géographie, art et psychanalyse, que les membres de la commission de spécialistes ont dû se prononcer sur la base des rapports de J.-P. Bondue, professeur à l'UFR de géographie de l'université de Lille I et de M.-T. Grégoris, maître de conférences à l'UFR de géographie de l'université de Lille I. Dans son procédé rhétorique et ses arguments, le rapport de J.-P. Bondue –rapport auquel j'ai eu accès plus tard et par hasard, malgré la saine tradition qui veut que l'heureux candidat n'ait pas connaissance des tenants et des aboutissants de son élection– en dit long sur la réaction épidermique d'un spécialiste du commerce de gros dans l'agglomération lilloise à ce qu'il qualifie de « très grande hardiesse dans la démarche scientifique »¹⁶³, ainsi que sur la position ironico-défensive d'un géographe qui « a beaucoup de mal à apprécier l'intérêt de ces interactions [avec la psychanalyse et l'esthétique] pour la progression de la recherche dans sa discipline ». Après avoir souligné l'excellence de mon parcours (élève de l'ENS Fontenay–Saint-Cloud, agrégation de géographie, AMN à Créteil, *Fellow* du Collegium Budapest), autour d'un « mais » dont on sent le rôle de pivot argumentatif, il s'autorise non seulement à changer mon nom (Volvey devient Vervey¹⁶⁴), à condamner l'intérêt de mon approche psychanalytique de ce qu'il reconnaît être « un sujet passionnant » (le géographe et l'expérience de terrain) en des termes pour le moins tendancieux (« les découvertes psychanalytiques du docteur Winnicott ») et au nom d'arguments applicables, à mon sens, à n'importe quelle pluridisciplinarité –y compris celle avec l'économie spatiale qu'il pratiquait– (« l'hermétisme d'un vocabulaire et de concepts empruntés essentiellement à la psychanalyse »), à moquer les propos de ma directrice de thèse (« Emportée par son admiration Marie-Claire Robic conclut ainsi : 'cette thèse devrait faire date' »), mais aussi à conclure sur une disqualification sans appel du discours scientifique (« Laissons à un admirateur de l'humour de Queneau l'audace de conclure ainsi : 'tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire' répétait à Zazie le perroquet... ») –sans se prononcer sur ce dont il s'agit, une candidature à un poste de MCF. Mon élection au poste 0041 de Maître de conférences à l'université d'Artois reposera alors sur le rapport au contraire élogieux de M.-T. Grégoris, spécialiste du rôle des dynamiques culturelles dans la métropolisation et le renouveau urbain lillois, dont on peut penser qu'elle était plus au fait des développements de la géographie culturelle contemporaine. M.-T. Grégoris prendra au sérieux mes propositions (thématique, problématique, champs factuels –pratiques de terrain en art et en géographie– et appareil théorique –psychanalyse transitionnelle), mettra en avant les arguments développés en soutien de ma candidature par M.-C. Robic (soit, ma capacité à transférer les concepts issus d'autres champs à la géographie, l'ambition et originalité de mes travaux) et tiendra compte de mes états de service pédagogiques et administratifs à l'Artois, pour se prononcer favorablement sur mon recrutement (« Compte tenu de la qualité de cette expérience universitaire et de l'état avancé des travaux de thèse, la demande de détachement sur un poste de maître de conférences est plus que justifiée »). Entre l'homme, professeur de

mutation, le recrutement d'un-e candidat-e au titre du détachement, qui peut donner lieu ou non à son audition par la commission de spécialistes, entraîne la non organisation du concours. Le/la candidat-e est recruté-e sous réserve qu'il soutienne sa thèse et qu'il/elle soit qualifié-e au CNU dans les deux années suivant son recrutement, puis confirmé-e par la commission de spécialistes de son université de recrutement.

¹⁶³ Les termes entre guillemets sont issus dudit rapport.

¹⁶⁴ Faut-il y voir un rapport avec le singe Vervet, compte tenu de la tournure oulipienne que prend le rapport par la suite ?

géographie en fin de carrière, mandarin dans une institution de rang national et dans le département de géographie où il a été formé, qui joue de ses références littéraires avec les ficelles anti intellectuelles pour snober et anéantir dans l'ironie une proposition de recherche différente (dérangante ?) qu'il veut mettre hors-champ de « sa discipline », et la femme maître de conférences dans la même institution lilloise mais formée à Toulouse, de la même génération que moi, qui cherche à comprendre une proposition scientifique pour ce qu'elle est et sans contester d'emblée sa légitimité disciplinaire, qui la relie à ce qu'elle identifie comme une « ligne conductrice » pédagogique (l'épistémologie de la géographie) et pour qui « l'expérience universitaire » (soit, le sérieux de l'investissement pédagogique et administratif) contrebalance l'éventuelle étrangeté scientifique du dossier : il y a bien deux manières différentes de se rapporter au travail de recherche, deux manières différentes de traduire en actes son pouvoir institutionnel. Il s'agit pour le premier de consolider sa vision paradigmatique de la discipline en disqualifiant pour l'écarter ce qu'il conçoit au fond comme une déviance, il s'agit au contraire pour l'autre d'ouvrir l'institution universitaire aux alternatives scientifiques pour autant qu'elles sont soutenues par un directeur de thèse légitime et qu'elles respectent les termes d'un contrat pédagogique et administratif. Et dans le fait que le point de vue de cette dernière l'ait finalement emporté, il y a sans doute d'abord le jeu de mon installation durable à Arras (8 ans à l'époque), à la faveur de laquelle j'avais construit mon appartenance pleine et entière à l'équipe pédagogique, et ensuite le jeu de mon investissement pédagogique et administratif artésien, à la faveur duquel ce qui était périphérique était devenu, si non central, en tout cas un peu acclimaté (cf. Chapitre 1–3.). Au-delà de la procédure spécifique du détachement qui impose aux commissions de recrutement de miser sur un doctorant (et non sur un docteur) et favorise le recrutement interne¹⁶⁵, je reste persuadée qu'un recrutement dans une autre université que l'Artois aurait été difficile à l'époque, compte tenu de la thématique de mes travaux de recherche.

Dès ma seconde année à l'Artois et bien avant, par conséquent, mon recrutement en tant que maître de conférences, j'avais donc été en position d'assurer des cours d'histoire et d'épistémologie de la géographie (pour l'épreuve sur dossier du Capes d'abord, puis en Deug et Licence), de géographie politique de l'Europe (et en particulier de l'Europe Centrale et Orientale), et personne ne m'interdisait plus d'appuyer mes enseignements sur des documents littéraires ou artistiques. Ce faisant, c'est aussi à travers ces cours que j'ai à la fois réglé ma situation par rapport à Budapest et développé le genre de géographie que j'aimais faire. Les cours de géographie politique de l'Europe Centrale et Orientale m'ont permis de payer symboliquement ce que j'appréhendais comme ma « dette » hongroise, de produire et diffuser *in fine* une forme de savoir géographique « de terrain » sur l'Europe centrale, tout en épuisant ma tentation de faire de la géographie politique sous la forme classique de la géopolitique (étude des rapports entre peuples, nations et Etats) ou de la géostratégie (étude des rapports de force entre Etats ou Etats ou groupes politiques organisés à l'échelle internationale). Cette tentation, associée à une culture familiale très forte –celle de la famille Jospin– trouvera à se redéployer à travers les nouveaux objets des cours de géographie de l'art et du développement culturel des territoires. Les cours d'épistémologie et d'histoire de la discipline, quant à eux, m'ont permis de renouer avec ce que j'avais aimé dans le DEA A.T.E.G., la dimension

¹⁶⁵ Emmanuel Jaurand, par exemple, a lui aussi été détaché, entre 1993 et 1995, sur un poste de Maître de Conférences dans l'université où il était A.T.E.R., l'université de Paris XII – Val de Marne, avant d'y être titularisé.

intellectuelle de la géographie, et d'appréhender en géographie et chez les géographes l'ampleur d'une tradition d'interrogation critique portant sur la manière dont le savoir géographique sur l'espace/les lieux est produit et encodé –interrogation critique et systématique portant sur la fabrique de la science géographique. D'autre part, ces cours ont accompagné ma découverte d'autres cultures géographiques nationales, c'est-à-dire non seulement d'autres géographies, mais d'autres encodages de la science géographique et d'autres perspectives critiques sur ces encodages –en particulier l'interrogation critique de la géographie en termes d'identité sociale (genre, classe, race, etc.) et de *politics* (rapports de pouvoir entre ces identités et mises en jeu de ces identités) qui est au cœur de la géographie anglophone, la dimension réflexive de cette interrogation. Ce voyage dans l'épistémologie de la géographie et les cultures géographiques m'a permis d'affermir et finalement d'assumer ma manière de faire de la géographie dans un contexte relativement favorable en termes positionnels. Cette transformation contextualisée de la légitimité intellectuelle via le pédagogique s'épanouira dans la création d'un cours de géographie de l'art en 2005 (d'abord en 3^{ème} année de Licence générale, puis de Licence filière aménagement, et enfin en Master DTAE et Patrimoine), puis, en 2010, dans celles d'un cours de développement culturel des territoires en Master DTAE et d'un cours de patrimoine et aménagement en Master Patrimoine, tous deux centrés sur les projets artistiques, et enfin, dans celle d'une prise en charge de séances d'histoire de l'art pour les périodes contemporaines dans ce dernier Master (cf. Chapitre 4– 2.). Ce déploiement dans les enseignements de mes problématiques de recherche et leur mise au travail via l'enseignement, a été rendu possible par la modification de maquette à l'occasion de la mise en place du LMD, en 2004. Celle-ci donne lieu à une réflexion du département sur le positionnement pédagogique de l'Artois. La stratégie alors collectivement définie est celle de la « niche » censée assurer le rayonnement de l'Artois dans la région, voire au-delà, par opposition à une stratégie de consolidation du grade de Licence dans une structure de type collège universitaire –que je défends. Compte tenu de ses effectifs et de ses moyens financiers restreints, une petite université a deux manières d'envisager la mise en perspective de sa ressource humaine et de sa mission éducative : la diversification de la ressource afin d'assurer une mission d'enseignement disciplinaire général, la spécialisation afin d'occuper une niche, de rayonner à partir de celle-ci et d'attirer des étudiants de Master et de doctorat. Le choix stratégique fait par le département à ce moment-là est un compromis entre les deux : tourner la diversité effective des profils enseignants en autant de niches spécialisées ayant vocation à attirer les étudiants.

Tableau 2 : Récapitulatif des Services d'enseignement pour les années 2008 à 2011

<i>Année</i>	<i>Niveau de formation</i>	<i>Intitulé des unités d'enseignement</i>	<i>heures CM</i>	<i>heures TD</i>	<i>Total</i>	
2008-2009	L1	Techniques d'expression	-	19,5	19,5	66%
	L1	Encadrement de stage de terrain	-	8	8	
	L3, Mention Enseignement	Epistémologie de la Géographie	19,5	19,5	48,75	
	L3, Mention Aménagement	Art, Sport et Espace urbain	26	-	39	
	Master1, Géo., TD	Epistémologie	10	5	20	34%

	Capes	Epistémologie, Méthodologie	12	21	39	
			58%	42%		

2009-2010	L1	Techniques d'expression	-	19,5	19,5	67%
	L3, Mention Enseignement	Epistémologie de la Géographie	19,5	19,5	48,75	
	L3, Mention Aménagement	Art, sport et espace urbain	26	-	39	
	Capes	Epistémologie et Méthodologie	18	21	48	33%
	Master1 pro., Hist., MVP	Histoire de l'art	3	-	4,5	
			62%	38%		

2010-2011	L1	Techniques d'expression	-	26	26	60%
	L1	Culture Générale (géographie)	-	19,5	19,5	
	L3, Mention Aménagement	Art, Sport et Espace urbain	19,5	19,5	48,75	
	Master1 pro., Géo., DTAE	Dév. Culturel des Territoires	15	5	20	40%
	Master1 pro., Hist., MVP	Histoire de l'art	3	-	4,5	
	Master1 pro., Hist., MVP	Patrimoine et Aménagement	6	-	9	
	Master, Métier Enseignement	Epistémologie de la géographie	9	9	22,5	
	Master, Métier Enseignement	Méthodologie	-	9	9	
			37%	63%		

2011-2012	L3, Mention Aménagement	Art, Sport et Espace urbain	19,5	19,5	48,75	54%
	Master1 pro., Géo., DTAE	Dév. Culturel des Territoires	15	5	20	46%
	Master, Métier Enseignement	Epistémologie de la géographie	9	9	22,5	
			56%	44%		

2012-2013	L2, Géographie	Cult. Gén. Discipl.	-	13	13	61%
	Licence Pro, Aménagement des paysages	Divers	18	4	24	
	L3, Mention Préparation MEF	Epistémologie	-	19,5	19,5	
	L3, Mention Aménagement	Art, Sport et Espace urbain	19,5	19,5	48,75	
	Agrégation Interne	L'artiste nomade, figure de la mobilité ctp		3	4,5	2%

Master1 pro., Géo., DTAE	Dév. Culturel des Territoires	15	8	23	37%
Master1 pro., Hist., MVP	Histoire de l'art	3	3	7,5	
Master1 pro., Hist., MVP	Patrimoine et Aménagement	6	3	12	
Master, Métier Enseignement	Epistémologie de la géographie	9	9	22,5	
		46%	54%		

3– 3. Les collaborations scientifiques comme situations transitionnelles

3– 3.1. Collaborations éditoriales

En 2004, au cœur de la crise personnelle décrite plus haut (cf. Chapitre 3– 1.3.), je prends la direction de la collection *Clés-concours géographie*, aux Editions Atlande. Il s'agit, comme avec le poste de PRAG dix ans plus tôt, de garder néanmoins le contact avec la géographie, et, au-delà, de commencer à développer quelques manières de penser autour de la spatialité et à réduire mon isolement dans la communauté par un travail collaboratif. En 2004 et 2005, je dirige l'ouvrage *Afrique* (Volvey, 2005b) pour lequel j'ai réuni un ensemble d'auteur.e.s, géographes et historien.ne.s spécialistes de l'Afrique, porteurs d'approches plutôt culturelles et épistémo-historiographiques. A la faveur d'une réunion de conception de l'ouvrage, j'impose trois lignes éditoriales aux auteur.e.s de cet ouvrage destiné aux étudiants préparant les concours du Capes et de l'Agrégation : une dimension réflexive, voire épistémo-historiographique, forte (Volvey, 2005b₂), afin de déconstruire ou rendre visible la construction des objets géographiques et de questionner la naturalisation d'un découpage régional ou continental ; une approche culturelle qui œuvre à rendre compte des dimensions autant idéelles que matérielles des rapports des individus et collectifs d'individus à leur monde et aux autres situés, mais aussi privilégie les objets culturels ; un travail sur la dimension spatiale de phénomènes de société plutôt que sur de l'espace. Celles-ci sont clairement posées dans l'introduction de l'ouvrage que je co-rédige avec Myriam Houssay-Holzschuch, où elles forment un positionnement didactique en rupture avec les autres manuels de concours (plutôt régionalistes, spatialistes ou socio-spatialistes, physicalistes, etc.).

« Cet ouvrage souhaite aborder la question proposée au programme des concours, 'L'Afrique', dans une perspective réflexive et problématique : nous posons 'L'Afrique' comme un objet de l'interrogation géographique. (...) »

Notre ouvrage fait le choix de proposer aux candidats aux concours une approche spécifique, une lecture particulière de l'objet 'Afrique', destinée à les aider à problématiser et mettre en perspective leurs connaissances. Cette approche s'inscrit résolument dans une définition de la géographie comme science sociale, discipline qui étudie des faits sociaux et instaure la dimension spatiale de la société comme horizon scientifique. En particulier, les rapports hommes/milieus sont ici vus et traités comme des faits sociaux. Nous sommes ici proches d'une démarche de géographie culturelle, qui s'intéresse à la fois à la dimension spatiale de la culture et aux discours (par exemple le discours scientifique sur l'Afrique, mais aussi le discours des acteurs passés et présents) comme productions culturelles présentant la propriété de parler du monde, d'en rendre compte de manière référentielle, de sorte que non

seulement ils donnent sens à l'espace mais aussi le façonnent et le configurent. Ce choix s'impose une fois la dimension idéale de l'objet 'Afrique' mise au jour à côté de sa réalité matérielle. En même temps, l'esprit que nous défendons ici est politique : les rapports de pouvoir sont bien souvent au centre de l'analyse et sont analysés à toutes les échelles dans la perspective générale de la place de l'Afrique dans la mondialisation. L'ouvrage s'inscrit donc dans ce que les auteurs anglo-saxons appellent le second *cultural turn*, expression qui renvoie à l'articulation à toutes les échelles de problématiques culturelles et de pouvoir (de l'encadrement), c'est-à-dire à une analyse géographique qui sort du cadre originel de la région (échelle du premier *cultural turn*).

Dans ce cadre, nous avons choisi de mettre l'accent sur une approche à la fois réflexive et problématique, voire critique : cet ouvrage met l'accent sur la construction et la déconstruction de l'objet 'Afrique' dans l'histoire et dans les discours scientifiques et médiatiques. Il tente aussi de montrer comment cet objet peut se découper –suivant les questionnements de recherche adoptés– et comment il a été découpé. L'esprit dans lequel nous l'avons conçu est celui d'une approche des spatialités africaines plus que de l'espace proprement dit. Chaque fait social étudié, dans les espaces africains, est traité comme un ensemble de dimensions en relations. Chaque objet sélectionné pour ce qu'il a à dire sur l'Afrique est analysé de manière multidimensionnelle. Les catégories d'analyse couramment mobilisées autour de l'objet 'Afrique', comme l'ethnie, le développement, l'Etat, sont déconstruites. D'autres, qui pourraient apparaître comme décalées ou originales, ont été choisies pour offrir un éclairage complémentaire, inédit, et sont incluses dans un dispositif qui construit l'objet 'Afrique' en multipliant les facettes. En bref, nous n'avons pas le projet de faire une géographie africaniste mais de montrer comment on peut accéder ici à un type de raisonnement géographique, alliant notions théoriques, illustrations précises et perspectives historico-épistémologiques. Une démarche reconnaissant la complexité de l'objet social soumis à l'analyse et cherchant à en rendre compte.

Cette approche et les choix éditoriaux de la collection ont pour conséquence une absence d'exhaustivité. Elle tient à un choix assumé et reflète en partie les domaines de spécialités des auteurs (...). » (Volvey, 2005b₁: 10).

Dans mon esprit, il s'agit alors clairement de faire travailler et de mettre en jeu les éléments de la conversion épistémologique qui est alors la mienne, en bâtissant l'architecture de l'ouvrage sur ce positionnement culturel et réflexif, en en partageant le principe avec d'autres auteurs et en en assurant la diffusion auprès des étudiants de concours et potentiels futurs enseignants. Il s'agit aussi de la faire entrer en résonance avec ce qui se fait alors en géographie française autour de la question de la spatialité, chez Lussault (2000) ou chez Berque (1999 ; 2003) –auxquels le texte se réfère plus ou moins explicitement. Et il s'agit, enfin, de lui articuler des objets qui alors m'importent –comme l'art (objets ou artistes), par exemple– afin de créer autour d'eux un début de visibilité éditoriale.

« Le principe des fiches intermédiaires doit être ici explicité. Il s'agit, à travers celles traitant des 'acteurs', de déployer les dimensions spatiales d'actions menées par des acteurs ou des systèmes d'acteurs telles qu'elles sont analysables dans ce qu'ils font et/ou ce qu'ils disent sur ce qu'ils font dans le cadre d'une certaine actualité spatio-temporelle. Celles traitant des 'objets' construisent les dimensions spatiales d'objets matériels ou idéels (objet de la représentation ou de l'expérience) telles qu'elles sont analysables à travers leur production ou leur construction et leur utilisation par des acteurs (...). Enfin, plus classiquement, celles traitant des 'espaces' décrivent et expliquent des agencements spatiaux de dimension et configuration variables. Il faut comprendre la catégorie intermédiaire des 'objets' un peu à la manière dont les 'géogrammes' ou des 'motifs éco-techno-symboliques' sont construits par Berque (1999) et que l'auteur explicite avec l'exemple du crayon, mais sans leur visée ontologique spécifique : le contour physique des choses ne limite pas l'actualité spatio-temporelle de la chose qui dépend d'un 'tissu relationnel' (matériel et symbolique) qui conditionne sa production et son utilisation.

Entre particularisation, généralisation et abstraction, les acteurs, artéfacts et configurations spatiales proposées à l'analyse sont indifféremment des catégories d'objet (par exemple, le parc national) dont le traitement suppose l'illustration par l'exemple, ou bien des figures particulières (par exemple, les Nana-Benz) dont éventuellement le texte assure la généralisation ou la mise en perspective. » (Volvey, 2005b₁: 9).

Ainsi, je rédige seule ou co-rédige des textes sur des figures africaines, les Nana Benz (Volvey, 2005b₃) ou le chanteur malien Salif Keita (Volvey, 2005b₄), sur des objets, Francs CFA (Volvey, 2005b₅), la Pietà sud-africaine d'Ernest Pignon-Ernest (Volvey, 2005b₆), les préservatifs (Volvey, 2005b₇), les tissus africains (Volvey, 2005b₈), le téléphone et Internet (Volvey, 2005b₉) et sur des agencements spatiaux, Château Rouge – Goutte d'or (Volvey, 2005b¹⁰).

« L'ouvrage a été conçu et en grande partie rédigé de manière collective, il est par conséquent signé dans sa totalité par un collectif d'auteurs. Ce faisant, l'ouvrage ne fonctionne pas selon le principe canonique du manuel de concours comme une collection d'articles, mais comme un texte intégré dans ses parties et dont l'allure multiface constitue un dispositif conçu pour répondre à un mode de construction et de déconstruction de l'objet géographique proposé à l'étude par le jury. (...) Etant donné que le texte s'organise en une succession de courts textes aux vocations variées (fiches réflexives, fiches cognitives, fiches de synthèse), une attention particulière a été portée au système de circulation entre les fiches entre elles, les fiches et le glossaire, les fiches et la bibliographie, les fiches et le tableau de données. Les fiches forment les unités de base du texte général, c'est-à-dire les multiples entrées corrélables d'un métatexte transversal construit autour de l'objet 'Afrique'. (...) Dans son ensemble le texte n'est pas un 'prêt-à-penser' : l'étudiant n'y trouvera ni conclusion partielle ou générale, ni corrigé de dissertation. C'est la circulation entre les textes qui permet à l'étudiant de construire, avec une réflexion originale et problématique, une réponse argumentée et illustrée à un sujet qu'on lui propose. » (Volvey, 2005b₁: 9, 11-12).

Cet ouvrage est aussi le produit d'une écriture collective, menée de la conception de l'ouvrage jusqu'à sa fabrication –une pratique que j'ai beaucoup aimée et que j'ai trouvée particulièrement fructueuse. Voulu par l'éditeur pour des raisons économiques (paiement de droits d'auteur réduits puisque le droit d'auteur est partagé), j'ai investi la dimension collective signature pour en faire un principe rédactionnel de l'ouvrage (et au-delà une pragmatique de l'ouvrage). Plus ou moins prolongée et aboutie suivant les interactions entre auteur-e-s, l'écriture à quatre ou six mains a été particulièrement dense avec Myriam Houssay-Holzschuch et Yveline Déverin –pour moi particulièrement qui portait une idée du contenu de l'ouvrage, de son soubassement épistémologique et théorique, et qui multipliait les propositions de fiches, mais qui n'avait pas fréquenté l'Afrique... scientifiquement. Cette écriture collaborative, rendue possible par l'usage intensif du traitement de texte et de l'Email associé aux décalages de rythme entre les auteures (les *patchworks* et reprises textuels circulent entre celles du soir et celles du matin), ressemblait à un tissage appuyé sur un jeu de couleurs permettant l'identification des versions de texte et aussi leurs mises en question ou leurs commentaires –un jeu de couleurs que j'avais proposé et que j'ai depuis développé en mode d'écriture personnelle ou collective, plutôt que la correction automatique. L'expérience d'écriture collaborative est, pour moi, un moyen transitionnel de travailler dans le sens de la créativité scientifique : inter-scripturalité relationnelle –l'environnement-support constitué par ces quelques membres de ma communauté scientifique est condition facilitatrice de la créativité et du placement dans la réalité extérieure de son produit, le texte–, évolutive –la fiche concernée est à la fois cadre de la créativité et forme à penser de celle-ci, elle vient

s'insérer dans l'espace texte de l'ouvrage fonctionnant en hypertexte–, et au travail avec un matériau –le texte (en ses mots, sa ponctuation, ses paragraphes) qui visiblement se transforme en circulant entre les auteur-e-s jusqu'à ressembler à un palimpseste coloré qui compte autant par sa forme que par son contenu de sens¹⁶⁶. D. Anzieu donne dans la citation suivante quelques éléments pour comprendre transitionnellement le fonctionnement et l'enjeu de la collaboration dans la créativité :

« Un moyen de surmonter cette résistance¹⁶⁷ réside dans la rencontre d'un interlocuteur privilégié (...) avec lequel le créateur entretient une connivence décisive sur plusieurs des quatre plans suivants –intellectuel, fantasmatique, affectif, narcissique– mais non pas sur tous (un écart est indispensable pour qu'un échange mutuel et soutenu s'établisse). (...) Ce soutien apporté par l'ami(e)-témoin donne au créateur la confiance nécessaire envers sa propre réalité psychique interne pour contrebalancer son premier mouvement de défiance (persécutive ou dépressive) envers celle-ci. La recherche psychanalytique s'est intéressée à ce rôle de l'ami(e) du créateur (...) en insistant sur le rôle 'catalytique' de l'ami : la notion winicottienne d' 'illusion' me semble s'imposer là : la mère, en s'occupant pour l'enfant de la réalité externe, apporte à ce dernier l'illusion que le monde s'accorde à ses désirs ; illusion positive car elle amène l'enfant à une prise en compte progressive de cette réalité externe, dont il se détournerait si elle infligeait un démenti trop brutal, trop répété, à sa réalité interne. De même en témoignant combien les premières ébauches de l'œuvre provoquent en lui ou en elle un écho émotionnel, intellectuel, fantasmatique, l'ami(e) procure au futur créateur l'illusion indispensable pour se résoudre à transformer des morceaux de sa réalité subjective en une réalité externe (l'œuvre créée). Le créateur est ainsi aidé à maintenir préservée du reste de sa vie une aire d'illusion, où il y a continuité et non opposition entre le principe de plaisir et celui de réalité. (...) Pour revenir à l'ami(e), une de ses fonctions est de contrebalancer dans la réalité extérieure l'effet généralement négatif d'un personnage imaginaire de la réalité psychique, auquel de M'Uzan a donné le nom de 'public intérieur'. » (Anzieu, 1981: 114-15).

Pour ce qui me concerne, en effet, cette transitionnalité aménagée dans/par l'écriture à plusieurs, dans le cadre des fiches concernées et autour de son corps de texte, avait vocation à supporter la créativité –celle associée à cet ouvrage qui mettait en jeu des questions épistémologiques, théoriques et thématiques, et à une autre échelle, celle associée plus généralement à mon projet scientifique (organisé autour de ces mêmes dimensions). Elle créait et maintenait un premier seuil d'accordage entre réalité intérieure et réceptivité extérieure, condition de possibilité de l'existence de l'ouvrage et, au-delà, de textes scientifiques à venir. Il me semble, d'ailleurs, que la structure en hypertexte de l'ouvrage choisie pour pragmatique de sa réception allait dans le même sens, déplaçant l'effet de transitionnalité de l'écriture à la lecture du texte. L'hypertexte que nous avons fondé sur une circulation non hiérarchique rendue visible entre les textes pour en faire le procédé alternatif à l'exhaustivité (l'horizon ordinaire de ce type d'ouvrage) dans la construction d'un savoir de/sur l'Afrique, a, je pense, le même effet phorique pour le lecteur que la qualité métaphorique reconnue aux textes transitionnels. Avec l'hypertexte, c'est entre les points

¹⁶⁶ Ces textes qui se construisent par destructions, reconstructions et amendements successifs, tout en gardant l'historique des traces anciennes via le jeu des couleurs, ne sont d'ailleurs pas éloignés, dans le procédé et la forme, de mes tissus-cousus. Les plages de couleurs forment un *patchwork* où, visuellement, la juxtaposition des plages colorées finit par l'emporter sur la séquentialité du texte, redonnant un pouvoir graphique ou figuratif au texte.

¹⁶⁷ « Le créateur est assailli de doutes (...) : ce qu'il est en train de saisir –redoute-t-il– n'a aucune valeur ; c'est un simple délire personnel ; c'est faux, laid, mal, pis même, cela le fera apparaître différent des autres, qui ne le lui pardonneront pas. A quoi l'on reconnaît –rétrospectivement– l'intervention corrosive de la pulsion d'autodestruction, dont Freud a constaté d'expérience qu'elle se précipite sur toute création en train de se faire pour tenter de l'annihiler dans son germe. » (Anzieu, 1981: 113-114).

d'accrochage constitués par les fiches, dans les ouvertures pratiquées dans la structure du texte et au croisement des rencontres entre fiches qu'il ordonne lui-même, que l'étudiant pense l'objet (en l'occurrence, l'Afrique) qui lui est donné, il est invité à le faire créativement en mobilisant ses propres connaissances.

Ainsi les pratiques collaboratives, qu'on trouve dans l'écriture scientifique aujourd'hui comme dans les pratiques artistiques –où se développent les collectifs–, sont des modalités contemporaines de cette transitionnalité. La collaboration avec Myriam Houssay-Holzschuch se prolongera au-delà de la pratique de l'écriture et de l'édition de manuels dans les deux directions thématiques du terrain des géographes et de la dimension spatiale des pratiques artistiques contemporaines : l'organisation du colloque d'Arras en juin 2008, *A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie* et le travail d'éditeur.e.s invité.e.s du numéro spécial *Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique des Annales de Géographie* (Volvey, Houssay-Holzschuch, Calbérac, 2012) et de co-rédacteur.e-s de l'introduction éponyme ; la co-rédaction d'un article « La rue comme palette. *La Pietà sud-africaine*, Soweto/Warwick, mai 2002, Ernest Pignon-Ernest » (Volvey et Houssay-Holzschuch, 2007) pour le numéro thématique du *T.I.G.R. (Travaux de l'institut de géographie de Reims)* que j'ai dirigé sur *Spatialités de l'art* –article qui prolonge notre première approche de la Pietà d'Ernest Pignon pour Atlande– ; le développement d'un projet de recherche commun sur les pratiques artistiques contemporaines en Afrique du Sud enfin, qui me ramènera sur le terrain en 2010. C'est encore à elle que je propose d'être *co-chair* de la Session « Spatialities of Art : between Policy and politics », dans la commission Approche culturelle en géographie (C08.07) du 32^{ème} Congrès de l'UGI, à Cologne, en août 2012. Dans le tome 1 « Itinéraire scientifique » de son HDR *Crossing boundaries*, Myriam Houssay-Holzschuch (2010: 41) témoigne pour elle-même cette manière collaborative de travailler, lui associant, pour sa part, un argument cognitif –élargissement des thèmes et des outils de recherche.

Avec cette direction d'ouvrage, je m'essaye donc à quelque(s) chose(s) et malgré ou plutôt grâce à son inscription dans le champ éditorial des manuels de concours, elle constitue véritablement un moment important de mon parcours scientifique. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai pris la direction d'ouvrage de cet opus (et des deux qui suivront), alors que du point de vue du savoir positif, je n'avais aucune qualification pour le faire. Les positionnements (épistémologiques, théoriques et objectaux) et la pragmatique qui animent cet ouvrage donneront lieu à un compte rendu de lecture dans *EspacesTemps.net* (Guyot, 2005), compte rendu dans lequel l'auteur prédira à l'ouvrage une durée de vie supérieure à celle d'un manuel de concours pour le placer dans le paysage éditorial français parmi les « grands usuels francophones sur l'Afrique, destiné à un large public ».

« Ce collectif d'enseignants-chercheurs se démarque totalement de l'approche standard de la collection d'articles, sur le fond comme sur la forme. C'est un produit hybride entre le dictionnaire, l'ébauche encyclopédique post-moderne et la « malette-pédagogique » par fiches. Il comprend l'essentiel des références, des problématiques, des symboles et des exemples qu'un public de futurs enseignants, de gens ou d'étudiants curieux a tout intérêt à connaître sur l'Afrique. Ces textes valorisent les spécificités des territoires et des réseaux africains à tous les niveaux sans aucune ambition d'exhaustivité mais en dégagant leur significativité dans l'analyse des grands problèmes contemporains. » (Guyot, 2005).

Les ouvrages suivants chez Atlande, *Echelles et temporalités* (Volvey, 2005c) et *Amérique Latine* (Volvey, 2006), ne m'apporteront pas la même satisfaction collaborative et

intellectuelle que ce premier essai, même si le deuxième opus *Echelles et temporalités* est dédié à une question d'épistémologie. Mais ils fonctionneront peu ou prou sur les mêmes principes. La co-rédaction avec André-Frédéric Hoyaux de l'introduction (« Quelles définitions ? » –Volvey, 2005c₁) d'*Echelles et temporalités*, et co-rédaction d'une synthèse critique de la « Time-geography » avec Sonia Chardonnel et Mathis Stock (Volvey, 2005c₃), ont constitué des expériences collaboratives intéressantes et fructueuses. Une manière de confirmer les enjeux qui se cachent derrière ce travail de direction d'ouvrage qui m'intéresse pour autant que les objets dont il traite s'inscrivent dans la perspective scientifique (épistémologique, théorique ou thématique) qui est la mienne, et pour autant que l'expérience transitionnelle de l'écriture fonctionne à plein. Ces ouvrages ont été néanmoins des moments clés de socialisation au sein de la communauté des géographes français.

En 2006, j'abandonne avec un grand soulagement la direction de collection et d'ouvrage chez Atlande. Ce sont, en effet, de gros chantiers conduits dans un laps de temps très court, qui ne peuvent rencontrer leur public qu'au prix d'un délit d'initié du directeur de collection –connaître avant publication les thématiques choisies par le jury–, un délit contraire à mon éthique, et d'un bachotage de la directrice d'ouvrage et des auteur-e-s –un bachotage contraire à mes ambitions tant pédagogiques qu'intellectuelles. Délit et bachotage assurent l'éditeur de manuels de concours d'une fabrication record pendant l'été et d'une vente à l'automne. Le développement de mon projet scientifique suppose l'abandon de cette direction.

3– 3.2. *Collaborations et projets scientifiques*

Dans les faits, j'ai beaucoup travaillé en solitaire, « dans mon coin ». Mes collaborations scientifiques ont revêtu deux aspects principaux : d'une part, jusqu'à une date récente, elles ne se sont pas développées dans des cadres institutionnels collaboratifs, d'autre part, elles ont été plutôt extra-disciplinaires.

Quelques personnalités, en géographie, ont eu néanmoins un rôle de soutien de la créativité, qu'il m'importe ici de signaler dans l'ordre chronologique. Jacques Lévy¹⁶⁸, qui m'a invitée au colloque de Cerisy, *Logiques de l'espace et esprit des lieux, géographies à Cerisy*, organisé à Cerisy-La-Salle du 25 au 29 septembre 1999, et m'a demandé d'y faire au débotté une présentation de mes travaux, et qui, à cette occasion, m'a proposé d'écrire des notices en rapport avec mes préoccupations scientifiques dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Volvey, 2003b_{1, 2, 3, 4}), m'a accompagnée de sa curiosité pour mes questionnements scientifiques pendant toute la durée de ma thèse –il a d'ailleurs été le président de mon jury de thèse. Michel Lussault¹⁶⁹, qui, après Cerisy m'a demandé de prolonger l'effort dans un texte publié dans les actes élargis de cette réunion (Volvey, 2000), m'a régulièrement témoigné de son intérêt pour mon travail. Il a été membre du comité scientifique du colloque *A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, en 2008. Ces textes sur la spatialité (Lussault, 2000, 2001, 2007), sur l'image (Lussault, 2003a), résonnent fort dans mon travail, même s'ils ne sont pas toujours cités ou référencés. Hervé Regnauld¹⁷⁰, à qui il était venu en premier, dans la géographie

¹⁶⁸ Alors Professeur à l'université de Reims – Champagne-Ardenne.

¹⁶⁹ Alors Professeur à l'université François Rabelais de Tours.

¹⁷⁰ Alors Professeur à l'université de Rennes 2.

française, de penser les rapports entre espace artistique contemporain et espace géographique, et d'interpréter géographiquement le Land Art et l'art cartographique contemporain (Regnauld, 1998). C'est à ce titre que je l'ai sollicité au moment où je concevais le numéro thématique du TIGR intitulé *Spatialités de l'art* (Regnauld et Viart, 2007). Il est devenu depuis cette date un compagnon de route attentif, compréhensif et « supportant ». Outre, cette participation au numéro thématique du T.I.G.R., il a aussi été membre du comité scientifique du et intervenant au colloque *A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, il a accepté de compiler pour le colloque *Art et géographie : esthétique et pratique des savoirs spatiaux*. Il a été partie prenante du numéro thématique des Annales qui en a découlé *Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique*, en 2012, en acceptant qu'y soient publiés ses *Croquis de colloque* centrés avec humour et parfois ironie sur le questionnement du rapport du sujet-chercheur-au-terrain à lui même et à ses sujets d'enquête (image 20). Nous avons aussi collaboré dans l'écriture d'un article issu d'une intervention au colloque *Géomorphosites 2009 : imagerie, inventaire, mise en valeur et vulgarisation du patrimoine géomorphologique* organisé par Ch. Giusti à Paris, en 2009, article intitulé « Géomorphosites et collection du FRAC Bretagne : comment les Arts Plastiques actuels peuvent-ils participer à la réflexion sur les sites littoraux remarquables ? » (Regnauld, Volvey, Heulot, 2013 –à paraître), et nous envisageons d'autres collaborations en épistémologie de la géographie et à son croisement avec la géographie de l'art (cf. Chapitre 5–2.). Malgré nos origines différentes au sein de la discipline, puisqu'il est professeur de géographie physique –ses recherches en la matière portent sur la morphodynamique littorale, le comportement des littoraux face à des événements extrêmes–, nous nous accordons autour d'un intérêt commun, à la fois théorique et pratique, pour l'art contemporain (Regnauld, 1998 ; Regnauld et Viart, 2007) –notamment le Land Art–, et pour la philosophie contemporaine. Au-delà de cet intérêt commun pour des champs factuels et des approches métathéoriques novateurs en géographie, et d'un goût commun pour l'esthétique et l'abstraction, nous entrons en résonance sur la difficulté qu'il y a (qu'il y a eu) à construire son cheminement au sein d'une discipline, en dehors des chemins balisés, mais aussi sur un questionnement critique commun du projet scientifique. Nous partageons aussi, je crois, une idée commune de ce que doit être le style d'accompagnement des chercheurs-en-devenir pour faire « lever » leurs envies de recherche et leurs idées. Soit, un style, qui selon moi, fonctionne sur l'installation d'une « *supportive atmosphere* » (pour reprendre la formule winnicottienne des géographes féministes et qualitatifs à propos des entretiens de terrain), et qui rapproche la direction de mémoire/thèse du *counselling* transitionnel que décrit Bondi¹⁷¹ (1999) en mobilisant C. Rogers et Winnicott, et que développe Bingley (2002) –jusqu'à poser le principe d'une supervision pour le chercheur qui opte pour les « méthodologies qualitatives »¹⁷² (cf. Chapitre 5–1.2.). Un style transitionnel qu'Hervé Regnauld a mis en pratique avec moi.

¹⁷¹ Dans ce texte, Bondi aborde la question de l'« interpersonal dimension of academic labour » en rendant compte de sa manière d'encadrer une étudiante et conclut : « My description of shared understanding with my graduate student can be interpreted in terms of D. W. Winnicott's notion of potential space, a concept illustrative of his broader emphasis on interpersonal and environmental contexts of psychic life in which a relational understanding of space is mobilised. » (Bondi, 1999: 13).

¹⁷² « Thus the power relations between, and the vulnerabilities of, both researcher and participant within the in-depth interview are important ethical concerns for qualitative researchers. (...) As researchers we are responsible for protecting our participants and protecting ourselves. This responsibility is the Baseline of research ethics and a compelling reason to consider the use of psychotherapeutic skills to support this kind of research methodology. (...) I turn now to consider the relevance of psychotherapeutic supervision. (...) Thus, psychotherapeutic supervision is concerned with supporting and protecting both therapist and client. (...) I would suggest that



Image 20 : Principe de symétrie, *Croquis de colloque*, Arras, 2008 © Hervé Regnaud (publié dans *Annales de géographie*, 2012 –à paraître).

Depuis 2009, Isabelle Lefort¹⁷³ est devenue l'interlocutrice privilégiée de ma réflexion jusqu'à devenir ma tutrice d'HDR. C'est à la faveur du colloque Terrain d'Arras, juin 2008, que nous nous sommes rencontrées, puisque membre du comité scientifique, elle en a été une participante active. Elle a écrit dans le numéro des *Annales de géographie* issu du colloque (Lefort, 2012 –à paraître). Notre rencontre s'est prolongée dans l'ANR Médiagéo (Dynamiques et médiations des savoirs géographiques), qu'elle dirige et au sein de laquelle elle m'a confié la direction du chantier Terrain (cf. ci-dessous). Son positionnement par rapport au développement de la pensée de l'autre (doctorant-e, chercheur-e confirmé-e) est tout à fait remarquable, puisqu'elle en respecte profondément le travail, qu'elle met ses capacités au service de celui-ci et sait entendre ce qui est dit de/par l'autre sur son rapport à son travail (intentions, propositions, difficultés, etc.), tout en proposant épisodiquement le remplacement de ses questionnements ou de ses résultats dans des perspectives intellectuelles plus larges. C'est ainsi qu'elle travaille individuellement, mais aussi collectivement, par exemple dans le cadre de Médiagéographie. Je partage avec elle un goût pour l'abstraction et, au-delà, pour la philosophie (qu'elle investit directement et que j'aborde, pour ma part, dorénavant via les textes de la psychanalyse) et un intérêt pour l'épistémologie –celui, par exemple, qui alimente les débats au sein de Médiagéographie. C'est à elle que je dois la mise en relief de l'horizon épistémologique, et non pas seulement théorique, de ma réflexion sur le

psychotherapeutic supervision during fieldwork can operate effectively alongside 'conventional' academic supervision. Moreover, it is likely to be valuable for 'experienced' researchers conducting in-depth qualitative work as well as for those less experienced. » (Bingley, 2002: 210-211 et 221).

¹⁷³ Professeur à l'université Lumière – Lyon 2.

terrain en art et en géographie, ainsi que son énoncé en termes de coupure épistémique entre art et géographie du point de vue de la production de savoir sur les lieux/l'espace –une perspective qu'elle avait ouverte à la faveur d'un séminaire de Médiagéographie. En revanche nous nous distinguons, je crois, par notre investissement inégal de la question spatiale –ou de la spatialité– et, du coup, par la force de notre attachement disciplinaire, jusqu'à impliquer différemment la géographie dans notre projet intellectuel : Isabelle Lefort travaillant le géographique depuis d'autres disciplines scientifiques ou littéraires, alors que, dans un mouvement inverse, j'aborde plutôt les autres sciences ou activités créatives avec l'approche géographique. Car il me semble qu'à l'instar de ce qu'E. Soja (2009) professe dans *Spatial Turn* (Warf et Arias, 2009) en introduction d'un texte biographique intitulé « Taking space personally » (extrait ci-dessous), j'ai plutôt participé à la « spatialisation » (la mise en relief de la dimension spatiale de phénomènes et au surgissement de la pertinence de la question spatiale dans des champs où elle était négligée) et à l'interprétation depuis la géographie de domaines de réflexion ou de créativité qui tendaient à sous-estimer le spatial (psychanalyse, art, interprétation de l'art) –participant autant à instruire le *spatial turn* qu'un tournant géographique.

« There is no word for what I do, for what I passionately profess. I identified myself as a geographer at an early age and have accepted a series of qualifying labels over the years (...). But geographer no longer seems enough, even with all its adjectival baggage, to describe someone who interprets the world by assertively foregrounding a spatial perspective. I put space first, before seeing things historically or socially, or as essentially political or economic or cultural, or shaped by class, race, gender, sexual preference; or screened through discourse, linguistics, psychoanalysis, Marxism, feminism, or any other specialized disposition. I try to see the world through all these perceptive lenses, but the primary focus is insistently spatial (...). If geographer is not enough, what am I? If I foregrounded temporality rather than spatiality, naming would be easy. I would be called a historian, a transdisciplinary observer of lived time in all its multitude of expressions. (...) There is no term like historian to describe the all-encompassing spatializer, the person who believes not just that space matters but that it is a vital existential force shaping our lives, an influential aspect of everything that ever was, is, or will be, a transdisciplinary way of looking at and interpreting the world that is as insightful and revealing as that of the historian. For me, what is true for the historical applies also to the spatial and I have devoted my academic career to advocating this critical comparability. Few others, even within the discipline of geography, are so assertively spatial, so convinced that spatial thinking is central to the production of knowledge and so driven by the need to inform others of the epistemological power of a critical spatial perspective. (...)

Searching for a name is not just a playful exercise, for it opens up a distinctive viewpoint on the recent resurgence of interest in space, what is now being widely described as a Spatial Turn in the human sciences. It defines the Spatial Turn from the start as a response to a long-standing if often unperceived ontological and epistemological bias in all the human sciences, including such spatial disciplines as geography and architecture. This spatial advocacy is not against historical interpretation, an anti-history, nor is it a substitution of spatial for historical determination, as some skeptics have seen it to be. Reflecting the uneven development of historical versus spatial discourse, the Spatial Turn is fundamentally an attempt to develop a more creative and critically effective balancing of the spatial/geographical and the temporal/historical imaginations. Over the past ten years, the number of dedicated spatial thinkers across all disciplines and modes of thought has been increasing exponentially, spreading a belief that the materialized and socially constructed spatiality of human life is just as revealingly significant, ontologically and epistemologically, as life's historicity and sociality (...). (...) The Spatial Turn is still ongoing and has not yet reached into the mainstream of most academic disciplines. Its future expansion, however, has the potential to be one of the

most significant intellectual and political developments of the twenty-first century. » (Soja, 2009: 11-12).

Cela n'est pas le moindre de ses résultats que de m'avoir fait sentir et accepter cette différence essentielle.

A côté de ces rencontres scientifiques, mes collaborations, peu nombreuses mais suivies sur le temps long, ont donc surtout été extra-disciplinaires et/ou hors cadres institutionnels. C'est, d'abord, en dehors des laboratoires de recherche, des ANR ou autres projets de recherche à financement (projets CNRS « jeunes équipes »), que ces collaborations se sont développées. Toutes les tentatives de demande de financement pour des projets de recherche auxquelles j'ai été activement associée ou que j'ai portées ont, en effet, échoué jusqu'à une date récente. Dans l'ensemble, le retoquage de ces projets (2001, 2002 et 2008) était justifié par des arguments mettant en avant le peu d'intérêt scientifique de la thématique du terrain¹⁷⁴ –alors qu'à la même époque cette thématique est au cœur de la refonte épistémologique de la géographie anglophone (cf. Chapitre 5– 1.2.). Ainsi, ce sont les projets éditoriaux ou les projets de colloque que j'ai portés (seule ou en collaboration) qui ont servi de cadres à ces collaborations, en même temps qu'ils étaient des moyens de la construction de la visibilité de mes propositions scientifiques (champ factuel et/ou approche théorique).

Le numéro thématique du TIGR, *Spatialités de l'art* (2007), conçu dans le prolongement de ma thèse, visait une mise en évidence des dimensions spatiales des pratiques artistiques contemporaines (art plastique, visuel, chorégraphie et danse, spectacle vivant, etc.) afin de définir le « tournant spatial » que j'associe à certaines d'entre elles –et que je construisais dans l'introduction du numéro à côté d'un appel à un « tournant géographique » dans l'interprétation de celles-ci (Volvey, 2007). Il se voulait aussi pluridisciplinaire, associant géographes, urbanistes et architectes, et artistes. Il est à l'origine de ma collaboration avec Hervé Regnauld et avec le collectif d'artistes nantais La Luna (cf. ci-dessous) ; il a donné une nouvelle perspective, sud-africaine, à ma collaboration avec Myriam Houssay-Holzschuch.

Ce numéro thématique avait été précédé d'une collaboration en esthétique avec Anne Boissière, professeure d'esthétique à l'université de Lille 3¹⁷⁵, avec qui je suis en conversation depuis plusieurs années par le fait du partage d'un parcours intellectuel en esthétique et en psychanalyse transitionnelle. Cette collaboration avait débouché sur l'organisation d'un Symposium international pluridisciplinaire *Activité artistique et spatialité*, à Université de Lille-3, MESH du Nord – Collège International de Philosophie, Université de Lille, en mars 2007¹⁷⁶, auquel participaient des philosophes, des géographes, des psychanalystes transitionnels et des artistes (Appel à proposition, Annexe 5). La qualité des débats entre des représentants d'une interdisciplinarité inédite nous avait poussées à les faire valoir dans un

¹⁷⁴ En 2010, mon projet de publication aux Editions du CNRS d'un ouvrage intitulé *De la spatialité des Land Arts*, projet sollicité puis soutenu par B. Debarbieux, s'était heurté à un argument similaire, assorti de l'idée complémentaire que le public pour un ouvrage sur cette thématique, faisait défaut.

¹⁷⁵ Anne Boissière est spécialiste de Theodor W. Adorno et de musique, elle dirige le Centre d'Etude des Arts Contemporains (EA 3587). Elle dirige la collection Esthétique et sciences des arts aux Presses Universitaires du Septentrion. Elle a été directrice de programme au Collège international de Philosophie.

¹⁷⁶ Véronique Fabbri, professeure de philosophie en Lettres supérieures, spécialiste de la danse, membre du laboratoire LLCP de l'université de Paris 8 Vincennes – Saint-Denis (EA 4008), ex-directrice de programme au Collège international de Philosophie, a aussi participé à l'organisation de ce symposium.

ouvrage éponyme, publié en 2010 à l'Harmattan. L'introduction de l'ouvrage souligne la convergence des thèmes (pratique, sujet, espace, transitionnalité) qui fondent cette pluridisciplinarité.

« Cet ouvrage rassemble onze textes d'auteurs d'origine disciplinaire variée (philosophie, géographie, psychanalyse, arts) qui ont en partage un champ factuel commun, l'art (et le plus souvent l'art contemporain), qu'ils abordent à travers un thème commun, la spatialité. Plus fondamentalement – c'est ce qui fait l'originalité du concert de propositions qu'orchestre ce recueil –, ils rapportent la question de la dimension spatiale de l'art à l'activité artistique et non pas à l'objet d'art, qu'ils placent au contraire dans la perspective de celle-ci. Ils font de la spatialité de l'activité artistique, un problème esthétique contemporain, d'autant plus actuel qu'il est suscité par la transformation des 'manières de faire' des arts contemporains et que, en conséquence, il implique un renouvellement des approches théorique et méthodologique, une évolution des conditions et des cadres habituels d'intelligibilité posés par les disciplines de l'art (l'esthétique, la critique ou l'histoire de l'art). (...) Se saisissant de la question spatiale de manière non métaphorique, ils inscrivent donc leurs propositions dans le 'tournant spatial' des sciences sociales et humaines contemporaines ; et abordant l'art par l'activité artistique, ils se placent sur le 'versant subjectif' de la pensée scientifique et philosophique. Par ailleurs, ils ne se contentent pas de traiter de la dimension spatiale de l'activité artistique en développant un point de vue disciplinaire à partir d'une tradition disciplinaire, mais en introduisant des va-et-vient, en identifiant et en travaillant des points de correspondances et d'articulation inédits entre les disciplines, de sorte que la transdisciplinarité devient la cheville ouvrière des multiples intelligibilités proposées ici. Chacun des auteurs puise des méthodes, des concepts, des théories dans les fonds disciplinaires ici rassemblés et construit en perspective de ce problème une multidisciplinarité propre, non hiérarchique, ce qui transforme le concert en carrousel quand une discipline devient tour à tour, au gré et éventuellement au fil des textes, champ de la réflexion ou outil de la réflexion. Cet ouvrage issu d'un symposium 'Activité artistique et spatialité' (Lille, 2007) démontre la pertinence intellectuelle d'une approche par (entre)croisements disciplinaires autour d'un problème d'actualité contemporaine, la spatialité de l'activité artistique, qui intègre des thèmes de recherche traditionnellement rapportés à chacune de ces disciplines prises séparément. A l'instar du symposium, il se veut alors un 'espace potentiel' pour une interdisciplinarité à construire autour d'un problème esthétique et pour un réinvestissement de la question de l'espace en philosophie et en psychanalyse.

L'activité artistique est entendue par l'ensemble des contributeurs comme un processus (dimension de l'acteur) par opposition au projet réalisé dans une forme concrète et aboutie (dimension de l'objet). Elle est appréhendée dans son effectuation individuelle et/ou collective. C'est donc la dimension spatiale de cette effectuation qui est ici élaborée. L'activité artistique ainsi comprise n'est pas la mise en rapport et en œuvre de deux extériorités préalables, le sujet de l'activité et l'espace, mais leur construction réciproque à travers un ensemble de relations dont les auteur(e)s proposent de dégager et de décrire des dimensions et des enjeux. Ce questionnement trouve sa place dans le champ ouvert au vingtième siècle autour du corps engagé dans l'activité par la phénoménologie, la psychiatrie phénoménologique et la psychanalyse dite transitionnelle qui ont abordé l'expérience d'écriture/dessin et la danse à partir du geste et du jeu (*playing*). La question de l'espace y est centrale (...). Celle-ci se dégage d'abord et d'emblée d'une problématique relationnelle (...) qui fonde la spatialité sur la dynamique union / séparation en introduisant à des niveaux divers la question du rythme. Cette tradition fonctionne ici comme un arrière-fond ou un référent explicite, en ce que d'une part, elle aborde l'activité par la dimension de l'expérience (et non pas de l'expérimentation), en ce que d'autre part, elle a mis au jour le rapport entre activité artistique et spatialité, les articulant dans une approche relationnelle. » (Boissière et Volvey, 2010: 7-8).

Le colloque *A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras, juin 2008, et le numéro thématique *Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique* publié aux *Annales de géographie* (2012 –à paraître), s'inscrivent dans la

perspective de mes réflexions sur le terrain (pour l'appel et les résumés des interventions voir <http://terrain.ens-lyon.fr/>) et dans celle des travaux de Y. Calbérac (2010) (cf. Chapitre 5–1.1.) –ce dont témoigne l'introduction du numéro des *Annales de géographie* (Volvey *et al.*, 2012 –à paraître). Le titre du colloque en pose très clairement la visée : « A travers l'espace de la méthode » désigne l'au-delà pragmatique et expérientiel d'une réflexion sur le terrain exclusivement centrée sur la méthode, un au-delà trouvé dans une prise en compte de la dimension spatiale de la pratique. Il postule que la dimension spatiale de cette pratique canonique ne peut, sans paradoxe, être indifférente à la science de l'espace qu'est la géographie, et doit par conséquent être étudiée pour elle-même. Il en induit le principe de symétrie qui doit fonder la réflexion sur cet au-delà pragmatique et expérientiel du terrain : appliquer à l'activité de recherche des chercheurs les mêmes questionnements, outils théoriques et méthodologiques que ceux qu'ils mobilisent pour travailler sur les activités de leurs sujets de recherche, afin de faire surgir et de traiter le problème scientifique du sujet-cherchant-avec-l'espace. La deuxième partie du titre « les dimensions du terrain en géographie » invite à une prise en considération des dimensions non uniquement cognitives du terrain et pose, par le truchement d'une référence explicite à la géographie qualitative anglophone des années 1990-2000, l'horizon politique du terrain pour le sujet-cherchant, pour en appeler au dévoilement d'autres dimensions liées à d'autres enjeux et porteuses d'autres significations. *Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique* (*Annales de géographie*, 2012 –à paraître) est une proposition complémentaire, réajustée pour faire clairement travailler ces perspectives –pratique et expérience de terrain, dimension spatiale, terrain comme manière de faire avec l'espace, sujet-cherchant, etc.– à travers une sélection de textes écrits sur la base des interventions de leurs auteur-e-s au colloque. Il rassemble aussi des auteur-e-s français-e-s et des auteur-e-s issu-e-s d'autres communautés scientifiques afin de faire connaître et de jeter un pont entre les épistémologies nationales.

« Les raisons de l'engouement récent pour l'égo-géographie – le projet d'un retour du géographe sur sa pratique scientifique et de sa mise en récit selon les codes du genre autobiographique – sont à chercher dans le développement de l'épistémologie constructiviste associé au redéploiement post-moderne et post-structural du sujet, tout particulièrement dans la science de langue anglaise. La critique de la fiction du sujet de la science positiviste, qui outillé et neutralisé dans sa subjectivité peut retrouver le « réel en soi » et son ordre pour les objectiver dans des représentations scientifiques, a contribué à substituer la réflexivité portant sur la relation sujet/objet à l'objectivité, dans les procédures de validation du discours scientifique. Tandis que l'investigation des mondes intérieurs s'est étendue au sujet cherchant qui, appelé à adopter un principe de symétrie pour réfléchir avec ses outils scientifiques à la manière dont sa propre subjectivité est mise en jeu, transformée, consolidée dans des situations de recherche éminemment relationnelles, est devenu pour lui-même un sujet de préoccupation scientifique. Cela explique le regain d'intérêt récent dans la géographie pour les démarches autobiographiques (Moss, 2001) qui deviennent un moyen fécond pour les chercheurs d'interroger leurs pratiques, leurs médiations et leurs objets à l'aune d'un parcours intellectuel reconstruit par ce projet autobiographique. On peut y associer le développement substantiel des rendus de terrain et des textes réflexifs ou méthodologiques sur les pratiques (*Geographical Review*, 2001) : ils sont des moyens pour construire le sujet géographe, voire la figure du géographe, à travers l'évocation d'une pratique spatiale. (...) C'est ce genre égo-géographique que nous souhaitons questionner dans ce numéro thématique de *Géographie et cultures*, que celui-ci soit assumé ou déguisé, et ce qu'il fait à la géographie. La diversité formelle du genre – qui ne saurait sans doute se réduire tout à fait au texte –, les intérêts et les limites de la démarche réflexive, les finalités de l'exercice, les modalités de la mise en texte d'un parcours intellectuel, mais aussi la manière dont la géographie se trouve mobilisée, instruite et construite dans ce projet sont autant de thèmes à la fois 'égo-graphiques' et 'égo-géographiques' que nous

souhaitons développer. » (Extrait de l'appel à propositions, publié dans *Géographie et cultures*, 2012, 76: 80 –pour l'appel voir Annexe 4).

Le projet de numéro thématique *Egogéographies / géographies du Je* que je co-dirige avec Yann Calbérac et qui a été accepté par la revue *Géographie et cultures* en avril 2011, cherche à prolonger ces réflexions sur le sujet-cherchant-avec-l'espace dans une perspective égo-géographique. S'y s'ajoute un questionnement portant sur l'écriture ou les modalités de représentation de sa pratique/son expérience dans le discours scientifique.

L'analyse de l'ensemble de ces projets (colloque et publication) m'amène à relever deux points qui me paraissent décrire mes manières de faire. D'une part, en fin de compte le parcours est sans doute bien plus clair et linéaire que ce que j'ai toujours pensé, et il construit petit à petit une position de recherche transitionnelle à travers le développement de deux réflexions parallèles en esthétique et en géographie. D'autre part, il semble qu'il me faut toujours mettre en place un environnement éditorial, de type collaboratif, pour pouvoir publier, c'est-à-dire publiciser, une position scientifique. De fait, je réponds moins, par des articles ou des interventions dans des colloques, à des appels faits par d'autres, que je ne crée, par le truchement de mes propres appels (à colloque, à numéro spécial de revue), les conditions de l'énoncé d'une proposition scientifique (ce qui sera alors fait dans l'introduction).

Enfin, depuis 2009, je suis impliquée dans l'ANR Médiagéo (Dynamiques et médiations des savoirs géographiques), réf. ANR-09-BLAN-0351-01, dont la responsable est Isabelle Lefort, IRG – Lyon2 (UMR 5600 – Lyon3) –<http://www.e-geo.fr/mediageo/wiki>. De fait, cette ANR est la première expérience de collaboration scientifique suivie. Cette ANR rassemble une partie des personnes avec qui je travaille depuis quelques années (Myriam Houssay-Holzschuch et Yann Calbérac) et présente la particularité de rassembler des personnalités indépendantes (Thierry Joliveau, Philippe Pelletier) ou rattachés à des champs périphériques dans la discipline (certains membres de l'ANR sont issus de la didactique). Centrée sur l'idée de « médiagéographie » –soit l'extension des conditions de production et de formalisation de discours sur l'espace/le(s) lieu(x), associée en particulier au développement des outils numériques, comme productrice d'une géographie démultipliée, multiforme et hybride–, elle s'organise autour de 3 chantiers : « Terrain et production des savoirs géographiques. », que je coordonne, « Écriture géographique » (coordinatrice I. Lefort), « Demande sociale » (coordinatrice M. Houssay-Holzschuch), considérés comme autant de champs possibles de l'analyse des conditions, des formes et des conséquences (épistémologiques et politiques) de ces savoirs du/sur le monde. Mes axes de recherche recoupent les deux premiers chantiers sur la pratique de terrain en géographie et en art contemporain, sur la question d'une écriture figurative (cartographie, croquis, etc.) associée à cette manière de faire avec le lieu/l'espace et sur le questionnement de la coupure épistémologique entre science et art. Ainsi, dix ans plus tard, dans le cadre du premier chantier, l'ANR Médiagéographie finance la retranscription de mes entretiens avec des géographes de 1999-2001 et rend possible leur présentation et une interprétation plus large (cf. Chapitre 5– 3.3.) qu'auparavant (Volvey, 2000, 2004, 2012a). Les séminaires de l'ANR ont été le lieu d'échanges très fructueux, notamment avec I. Lefort et Th. Joliveau. Le colloque international « Art et géographie : esthétiques et pratiques des savoirs spatiaux » / « *Art and geography: esthetics and practices of spatial knowledges* », Lyon, février 2013, en constitue l'un des aboutissements et l'un des deux colloques de fin d'ANR. Comme le montre

les extraits de l'appel à propositions ci-dessous, il articule les problématiques médiagéographiques de l'ANR avec mes préoccupations scientifiques.

« Le colloque 'Art et géographie : esthétiques et pratiques des savoirs spatiaux' s'inscrit dans le développement des réflexions conduites dans le cadre de l'ANR Médiagéo 'Dynamiques et médiations des savoirs géographiques' (<http://www.e-geo.fr/mediageo/wiki>) autour des formes/modalités contemporaines « du géographique », et de la pertinence d'un découpage des activités culturelles en champs disjoints (art, science, etc.). Il propose d'aborder d'une part, la question des nouvelles approches géographiques de l'art contemporain et, d'autre part, la question des formes d'hybridation des pratiques et de médiation des savoirs géographiques développées par l'art contemporain, pour les articuler dans une réflexion sur le statut respectif de leurs écritures et de leurs savoirs. Ce colloque s'inscrit résolument dans les champs contemporains de l'art et de la géographie, pour prendre en charge le « tournant spatial » qui qualifie l'œuvre des arts contemporains avec l'espace/les lieux et pour interroger la pertinence des géographies contemporaines à s'en saisir, pour croiser finalement les tenants et les aboutissants (factuels, méthodologiques, théoriques, épistémologiques) de leur convergence. (...) Dans une période d'émergence et de développement consécutifs de l'intérêt de la géographie pour l'art, il importe donc de faire le point sur les intelligibilités qu'elle propose et sur les fondements théoriques et méthodologiques de celles-ci. Par conséquent, c'est la manière dont la géographie, comme science sociale, s'empare de la question spatiale dans l'art contemporain qu'il nous intéresse ici de creuser. Il importe en effet de comprendre ce que cette prise en compte du spatial par la géographie apporte à la compréhension de l'art contemporain, de son rôle social et politique, à côté des apports théoriques et conceptuels d'autres traditions analytiques mieux reconnues à son endroit (esthétique, histoire de l'art ou critique d'art, sociologie de l'art). Inversement, il importe aussi de comprendre ce que l'art, dans ses manières d'être et de faire avec le lieu/l'espace, permet en retour à la géographie de saisir ou de consolider pour elle même d'un point de vue théorique ou épistémologique. (...) Corrélativement à « l'œuvre de l'art » contemporain avec le lieu/l'espace, les modalités et les formes traditionnellement associées à la géographie ou au géographique se développent dans l'art contemporain. En témoignent par exemple le développement de la carte comme objet d'art ou du cartographique comme pratique, ou encore le développement de méthodologies d'observation et d'enquête de terrain. Mais en témoigne aussi la mise en jeu des outils numériques liés à la géolocalisation, au géoréférencement ou à la manipulation et à la représentation de données géographiques dans les pratiques artistiques comme dans les œuvres qu'elles informent. C'est la question de la participation de l'art contemporain aux savoirs et aux représentations de type géographique que le colloque propose aussi de questionner –et cela quel que soit son degré d'hybridation, pratique, méthodologique ou théorique, avec les sciences de l'espace (géographie ou sciences de l'ingénierie spatiale). (...) Cette perspective médiagéographique déboucherait alors sur une question d'ordre épistémologique : dans quelle mesure, avec quels outils (théoriques, méthodologiques) et avec quelle profondeur réflexive ou critique, l'art contemporain constitue-t-il aujourd'hui, dans des contextes sociaux et scientifiques variés, une alternative à la construction scientifique du savoir de l'espace et du lieu (ou du rapport à l'espace et au lieu), une alternative en termes de production de savoir géographique ? » (Extrait de l'appel à propositions du colloque¹⁷⁷ –pour l'appel voir Annexe 2).

3– 3.3. Collaborations et projets artistiques

Compte tenu de mes recherches sur la pratique de terrain en géographie et dans l'art contemporain, de mes questionnements sur la coupure épistémologique entre science et art, il est pertinent de traiter de mes collaborations contemporaines avec des artistes comme des collaborations scientifiques.

¹⁷⁷ URL : <http://www.sciencesconf.org/browse/conference/?confid=406>.

Mes collaborations avec les artistes se sont développées lentement, sans doute, en partie, du fait de la difficulté des acteurs du monde de l'art contemporain à identifier la place de la géographie comme discipline interprétative de l'art. Mon expérience contrastée à *Archipelagos*, Nantes, 24-30 mars 2010, est de ce point de vue intéressante. Organisé par le « laboratoire artistique » nantais APO33, *Archipelagos*¹⁷⁸ se présentait comme un « campement » pluridisciplinaire conçu pour travailler collectivement la question du territoire (images 21 à 25), à travers les figures de l'archipel, du passage, de la discontinuité. Bref une question de métrique autour de la figure du territoire et des processus de territorialisation, qui parle directement au géographe¹⁷⁹ (Debarbieux, 2003).



Image 21 : *Archipelagos*, Campement de l'île de Trentemoult, 24-30 mars 2010. Maison des îles, tentes et structure (en cours) du collectif La Luna © Anne Volvey.



¹⁷⁸ URL : <http://www.apo33.org/dokapo/doku.php?id=archipelagos>.

¹⁷⁹ Celle-ci est abordée à travers « trois axes de recherche » respectivement portés par les fondateurs d'Apo33 : « biodiversité urbaine et nouvelles pratiques usagères territorialisées », axe porté par Dom Leroy (artiste), « l'imperceptible : seuils, passages, limites, frayages », porté par Sophie Gosselin et David gé Bartoli (doctorants en philosophie), « univers parallèles et alter-perception », porté par Julien Ottavi (artiste), et complétée, le dernier jour, d'un colloque intitulé « Les lieux du passage ».



Images 22 à 25 : *Archipelagos*, tente cantine, tente conférences-débats (Pied La Biche), autres espaces conférences-débats © Anne Volvey, mars 2010.

Je suis invitée à l'événement par le collectif nantais La Luna (cf. ci-dessous) ; je m'inscris dans le premier axe « biodiversité urbaine et nouvelles pratiques usagères territorialisées » et propose de présenter au colloque une intervention construite sur la base d'un terrain que j'effectuerai sur le site, auprès des participants. Pendant le « campement » à Trentemoult, je mène donc un travail d'observation et d'entretiens avec les participants. Si ce terrain se passe très bien avec les « artistes » impliqués dans le premier axe, tout particulièrement avec le collectif Pied La Biche¹⁸⁰ (image 23) (cf. Chapitre 5– 2.), avec Dom Leroy¹⁸¹, avec Duncan Ravendall¹⁸², etc., les entretiens avec les « penseurs » sont au contraire un échec cuisant du fait de leur grande défiance vis-à-vis d'une représentante de la géographie universitaire. Au « colloque », ma tentative de restitution, qui fait travailler la forme topologique de l'archipel et la figure malinowskienne de la tente (toutes deux imposées par le « campement » d'artistes) pour penser les formes de territorialisation artistiques réalisées par les artistes pendant l'événement via leur manière de faire avec le lieu, donnera lieu à une entreprise de disqualification systématique de la part des organisateurs. Il apparaît clairement alors que, pour ces « penseurs », la géographie, science de l'espace acoquinée avec la cartographie, est appréhendée dans une perspective foucauldienne, comme une science de la domination territoriale, une science liée au pouvoir étatique qui organise sa domination par la maîtrise de l'espace. Une situation qui, pour eux, condamne d'emblée son entreprise d'interprétation de la spatialité de l'art contemporain, qui est pourtant au cœur de leur propos. Une problématique qu'ils préfèrent aborder avec la double référence philosophico-psychanalytique à Deleuze et Guattari (l'espace lisse, la re/déterritorialisation, la carte) d'une part, et à F. Deligny (les lignes d'erre et leurs tracés –cartographiques) d'autre part. Comme pour beaucoup d'autres domaines de la pensée, on voit comment, pour nombre de penseurs en philosophie, sciences sociales ou psychanalyse, le « tournant spatial » en esthétique –cette « spatialisation de la pensée et pensée de l'espace » dont parle M. Antonioli (2004) à propos justement des textes de « géo-philosophie » de Deleuze et Guattari¹⁸³, et de leur réception–

¹⁸⁰ Réalisation du projet « 30 heures pour 30 Moults » (<http://www.piedlabiche.com/trentemoult/>) (cf. Chapitre 5– 2.).

¹⁸¹ Restitution de deux de ses projets collaboratifs : projets de recyclage et de monnaie alternative à la Maison Radieuse mis au fondement d'un collectif habitant, et dispositif mobile d'enregistrement de la parole habitante conçu et réalisé avec le sociologue J.-Y. Petiteau –lui aussi présent à *Archipelagos* pour présenter sa méthodologie des itinéraires sensibles.

¹⁸² Travail de cartographie mentale participative instauré en outil de territorialisation collective.

¹⁸³ On a vu aussi dans le premier chapitre (cf. note 4), la difficulté du philosophe F. Châtelet de construire, et faire reconnaître sous l'appellation « géographie de la philosophie », son projet d'une « vision spatiale de la

doit se prendre sans « tournant géographique » (Warf et Arias, 2009). Le plus fascinant dans cette situation était le décalage paradoxal entre les postulats du discours d'APO33 sur la spatialité de l'art et son rôle dans le projet culturel nantais, La Fabrique (<http://www.lafabrique.nantes.fr/#>). La Fabrique, « quartier de la création » installé en 2010-11 sur l'île de Nantes, est un projet culturel dédié au développement d'initiatives artistiques et aménagé sur un site situé à quelques encablures d'une part, du Lieu Unique –installé dans l'usine LU réhabilitée et destinée à « l'exploration et au métissage artistiques »–, et d'autre part, des Machines de l'île –le *spot* touristique nantais basé sur l'ingénierie mécanique et la scénographie de François Delarozière et de Pierre Orefice. Une implication –APO33 est co-gestionnaire de la Fabrique avec d'autres associations et la mairie de Nantes– dans la centralisation du développement artistique nantais sur l'île de Nantes et dans le marketing et le *branding* urbain peu compatible avec les fondements philosophiques de leur approche de la territorialisation (cf. Chapitre 4– 2.1.) –fondements mis en jeu et en scène, au même moment, à travers le campement *Archipelagos*... Mais encore, le décalage entre la géographie que ces personnes me plaquaient –une discipline qui rassemblait sur elle toute leur défiance à la fois contre l'institution universitaire, contre le concept d'espace et contre la science¹⁸⁴– et la géographie que je fais et représentais.

Cette prévention contre la géographie joue moins avec les artistes qui « faisant avec l'espace » sont sensibles aux apports d'un savoir théorique de l'espace et d'une méthodologie d'enquête quand ils s'ouvrent à leurs manières de faire (voir Volvey, 2012b –l'entretien avec Till Roeskens) ; au contraire, avec eux, mon absence de collusion avec le monde de l'art institué compte plutôt en ma faveur.

Depuis 2009, au-delà des entretiens avec des artistes et de l'observation de leurs pratiques, je me suis beaucoup impliquée dans la mise en place de collaborations avec des artistes ou collectifs d'artistes. Depuis les années 1960, les artistes ont pris en charge pour eux-mêmes le « discours autorisé » sur leur œuvre, mais leur manière de faire avec les lieux, en particulier leur pratique de terrain, est par ailleurs porteuse de multiples formes d'hybridation avec les pratiques scientifiques –hybridations pratiques, méthodologiques, théoriques, etc. Une tendance consécutive à la réflexivité est née de ces hybridations, des problèmes et des questions qu'elles leur posent (cf. Chapitre 5– 2.).

La Luna (<http://www.laluna.asso.fr/>) est un collectif nantais, formé de trois artistes femmes (Marie-P. Rolland, Anne Racineux, Laure Coirier), que j'ai rencontré en 2007 à la faveur du travail d'édition du numéro thématique du T.I.G.R. *Spatialités de l'art*. Depuis 1992, date de sa fondation, La Luna est un acteur du développement culturel nantais, un analyste critique de son induration progressive en modèle de développement créatif urbain (Volvey, 2012b). Le collectif est, par exemple, à l'origine d'une proposition décentralisée et réticulaire de La Fabrique. Il est aujourd'hui installé à La Fabrique des Dervallières-Zola, dans une école réhabilitée du quartier populaire où le collectif réside (au sens d'une résidence

philosophie ». A l'instar de l'ouvrage d'Antonioni (2004) autour de Deleuze et Guattari, le film *Avec François Châtelet, un voyage différentiel* (Chaumeille, 2010) est, d'après son réalisateur, une tentative pour réinstaller cette perspective dans le discours du philosophe.

¹⁸⁴ Les échanges pendant le « campement » ont donné lieu à des propos peu informés sur l'état de la science contemporaine, *i.e.* son réalisme, son positivisme, son anti-humanisme, son matérialisme, etc. Les échanges pendant le colloque ont débouché sur des propos outranciers et, à mon sens, philosophiquement dépassés sur la mise sous coupe du temps (du côté de l'histoire en mouvement et de la libération des peuples) par l'espace (du côté du pouvoir et de la violence d'Etat, et de la concrétisation de la domination en « hétérotopies »).

artistique) et intervient depuis 1992. Au sein du collectif, Marie-P. Rolland, enseignante d'arts plastiques à l'école nationale supérieure d'architecture (ENSA) de Saint-Etienne, dans le département d'Expression artistique histoire et théorie de l'art, puis de Nantes, membre de l'équipe de recherche LAUA (Langages Actions Urbaines Altérités) de l'ENSA de Nantes, développe ce type de réflexivité sur la pratique artistique, sur ses modalités scientifiques et ses visées politiques et épistémologiques.



Images 26 et 27 : *Dessiner sa place au monde*, La Luna, 2010. À G. « campement » au Centre Nantais d'Hébergement des Réfugiés (CNHR) pour les entretiens et leur enregistrement vidéo ; à D. première forme artistique de restitution des entretiens, installée au CNHR¹⁸⁵. © La Luna.

« Parce que le monde n'est pas un cube blanc » (La Luna, 2007), le texte écrit par le collectif pour le numéro thématique du T.I.G.R., *Spatialités de l'art*, est un manifeste de l'art *outdoor* (le cube blanc renvoie à la galerie¹⁸⁶ et, inversement, à la couleur de leurs campements) et *in situ* (le monde en dehors de la galerie) contemporain. Il est « exemplaire [de] ces formes discrètes des Land Arts contemporains, quand il rend compte des micro procédures de terrain par lesquelles se crée 'la relation dialogique de la forme artistique à la sphère publique' –le 'campement urbain' ou 'l'espace à vivre' conçu comme un espace de captation et d'élaboration de matières sources [image 26]–, ou quand il présente son projet [image 27] » (Volvey, 2007: 21). Mais « son horizon [réflexif] s'ouvre encore quand, définissant l'objet-lieu d'art comme 'laboratoire de sensibilisation' ou 'cellule de veille', les artistes/auteurs énoncent leur ambition de participer à la formation d'un savoir critique empirique pluridisciplinaire sur la ville, base opérationnelle de la construction de l'urbanité contemporaine » (Volvey, 2007: 22). Ce texte est d'ailleurs le fruit d'une collaboration avec Marie Laure Guennoc, sociologue, membre du LAUA, qui est à l'origine du projet *En fait c'est pas si loin, Saint-Herblain, 2002-2003* sur lequel le texte appuie son argumentaire. Ce positionnement théorique nourrit la réflexion qui est la leur sur la place de l'art contemporain

¹⁸⁵ Le dispositif de « l'igloo » au sein duquel un montage des vidéos des entretiens est projeté, associé à une carte tissée et à des médaillons renfermant des photos des objets transitionnels conservés par les réfugiés interviewés, a été présenté à trois occasions en 2010 et 2011 : dans les expositions collectives *Nantes itinéraires artistiques* (Galerie le Rayon Vert, Nantes) et *Nantais venus d'ailleurs* (Château des Ducs de Bretagne, Nantes), dans l'exposition personnelle *La coopérative publique de La Luna* (atelier Alain Le Bras, Nantes). Au musée d'histoire (Château des Ducs de Bretagne), l'installation est présentée à côté du travail d'historiens et d'anthropologues ; elle a donc sa place au sein d'un dispositif muséographique fait pour porter un discours de sciences sociales sur le thème de l'immigration.

¹⁸⁶ La White Cube Gallery est un ensemble de 4 galeries londonniennes, leaders sur le marché de l'art contemporain.

dans le développement urbain, leur servant de point critique pour une observation et une mise en question du développement territorial mené sur le modèle de la ville créative avant la lettre, par la mairie de Nantes. Cette critique, qui est formulée dans le long entretien que j'ai fait avec les trois membres du collectif le 24 avril 2012 (cf. Chapitre 5– 3.2.), constitue la matière d'interventions artistiques dans l'espace urbain –ainsi, *Des souris... souris-moi*, installée en mai 2008 sur l'île de Nantes (Volvey, 2012b). C'est cette réflexion générale, qui va des méthodologies de terrain aux formes esthétiques de la représentation de ce qui s'y construit (parmi lesquelles, la cartographie) et, aussi, du terrain au questionnement de la coupure épistémologique entre les arts du *land* contemporains et les sciences de l'espace (ingénierie spatiale et géographie), que nous avons mise au cœur de notre collaboration en cours qui devrait bientôt prendre la forme de textes de synthèse (cf. Chapitre 5– 3.2. et 5– 2.).

Depuis octobre 2010, je collabore avec le collectif Gugulective dans le cadre d'un programme de recherche commun initié avec Myriam Houssay-Holzschuch. Gugulective (<http://gugulective.net/>) est un collectif de jeunes artistes noir-e-s sud-africain-e-s, créé en 2007, à Cape Town. Sa composition a varié depuis sa création, il comprend aujourd'hui deux femmes (Khanyisile "Mintho" Mbongwa, Ziphokenkosi Dayile) et cinq hommes (Unathi Sigenu, Dathini Mzayiya, Themba Tsotsi, Athi Mongezeleli Joja, Kemang Wa-Lehulere), et associe un ancien membre du groupe Lonwabo Kilani. Le nom du collectif joue sur une référence à Gugulethu, un township noir du Cap dont le nom est lui-même fondé sur un terme Xhosa qui signifie « notre fierté » – certains des membres du collectif sont originaires et parfois encore résidents de ce township. Ce collectif d'artistes traite de et met en jeu la spatialité de l'apartheid et de la période post-apartheid à travers des œuvres dédiées à la ségrégation raciale par l'espace, pour faire travailler la condition noire sud-africaine. Le collectif est aujourd'hui doté d'une certaine renommée, ce dont témoigne aussi bien leur participation (individuelle ou collective) à des manifestations artistiques à travers le monde¹⁸⁷ ou leur intégration particulière dans l'exposition *1910-2010, From Pierneef to Gugulective* qui s'est tenue pendant l'été 2010, à la South African National Gallery (SANG) de Cape Town – exposition qui revendiquait l'usage du musée national pour faire place à l'art des populations noire et coloured dans la construction territoriale sud-africaine passée et présente, au-delà des et en relation avec les marqueurs paysagers du peintre afrikaner J. F. Pierneef (<http://www.iziko.org.za/calendar/event/1910-2010-from-pierneef-to-gugulective>). A l'issue de notre texte d'interprétation de la Pietà d'Ernest Pignon-Ernest, Myriam Houssay Holzschuch et moi-même avons décidé de travailler sur la création artistique au Cap, dont Myriam est spécialiste. Il lui semblait, en effet, que ma proposition théorique sur la spatialité de l'art contemporain –précisément sur l'association *land claiming* (revendication du sol) / *land working* (usage artistique du sol et pratique de terrain) (cf. Chapitre 4– 3.)– trouvait un terrain particulièrement adapté dans l'Afrique du sud post-apartheid –un pays où l'espace (son appropriation, son aménagement, son équipement et son usage) avait été l'instrument décliné à toutes les échelles de l'entreprise de domination raciale blanche. Une interview de Khanyisile Mbongwa par Nathalie Rosabucher, journaliste *freelance* basée à Cape Town, en

¹⁸⁷ Par exemple, Gugulective a été invité à *Performing South Africa*, Berlin, 2008, au *Subvision.art.festival.off.* (<http://www.subvision-hamburg.de/blog/en.html>), Hambourg, été 2009 –festival dédié aux stratégies alternatives de présentation et de médiation des formes d'art développées par les artistes eux-mêmes–, ainsi que dans des galeries (MU à Eindhoven en 2010, Goodman Gallery à Johannesburg en 2010). A titre individuel, Kemang Wa-Lehulere a été artiste invité de la Biennale de Lyon en 2011.

septembre 2009, interview qui met en avant la question spatiale en Afrique du sud post-apartheid et décrit les interventions du collectif chez Kwa Mlamli, un *shebeen* de Gugulethu (images 28 à 30), comme des actes de revendications artistiques de l'espace, fonde notre décision de travailler avec eux. Selon ses propres termes, Gugulective s'empare des dimensions spatiales de son expérience de vie (ou de celles des populations des townships) pour les traduire en concepts artistiques et œuvres d'art (images 31 et 32).

« There's a shack at the back and he basically opened the entire space. We created murals and [he] Mlamli didn't object to that we have some writing, text by Frantz Fanon, talking about that talks about the black person and the white master. (...) There's a shack at the back and a big space we've utilised in many different ways. We've changed the shack into resident gallery space. When it needs to be a gallery, it becomes a gallery, when it needs to become a residence it becomes that. We've even changed his bathroom outside and his toilet. He just opened his entire space for us to reinvent every time we have an exhibition. (...) The one thing we've learned is that black people create a space where there isn't any. They always have this imagined space. In a four-roomed house where there are only 2 bedrooms, a kitchen and a dining room you'd find 11 to 20 people living there. Those people live in imagined spaces they create a space where there isn't any. » (Interview de Khanyisile Mbongwa par N. Rosabucher, septembre 2009 –non publié¹⁸⁸).



Images 28-29-30 : *Shebeen* de Mlamli, Cape Town, Gugulethu. À G. 2 photographies de l'avant cour avec fresque de Gugulective et citations peintes de Franz Fanon; à D. l'arrière cour avec *shacks* et w-c servant de « *resident gallery space* ». La coccinelle de Gugulective remise. © Anne Volvey, 2011.

¹⁸⁸ Je remercie N. Rosabucher de m'avoir communiqué ce texte et de m'avoir autorisée à le citer.



Image 31 : *Shebeen* de Mlamli, Cape Town, Gugulethu : photographie de l'arrière-cour, inscriptions de Gugulective © Anne Volvey, 2011.



Image 32 : *Building in a man*¹⁸⁹, Gugulective, dans l'exposition *Upstairs/Downstairs*, Mlamli / AVA Gallery, Cape Town, 2008 © Gugulective.

Deux terrains successifs de quinze jours chacun, pendant les vacances de la Toussaint 2010 et 2011, à Cape Town (Gugulethu), ainsi qu'une longue résidence d'Unathi Sigenu à Paris dans le cadre de *Scénographies Urbaines*¹⁹⁰ pendant l'été 2011, jettent les bases d'un projet de collaboration. Au-delà de la forme que prend leur production artistique collective (cf. Chapitre 4-3.), leur programme artistique et ses modalités pratiques retiennent notre attention : 1- création d'un « *Creative Centre* » à Gugulethu servant à la fois de lieu de résidence pour des artistes invités et de centre pédagogique pour les jeunes, 2- enquêtes et

¹⁸⁹ L'installation sera présentée, avec de légères variantes, deux autres fois à *Performing South Africa*, Berlin, 2008 (comme dispositif pour une performance de Kemang Wa-Lehulere) et à *Dada South*, SANG, Cape Town, 2010.

¹⁹⁰ URL : <http://www.eternalnetwork.org/scenographiesurbaines/>.

observations de terrain aux fins de création d'une base de données numériques (vidéo, audio, photos) sur le township pour approvisionner un « *Resource Centre* », utilisable sur le principe de l'archive ouverte par les artistes en résidence pour des formes artistiques élaborant et donnant à voir un savoir sur les lieux. Ce programme a résolument à voir avec la question de la production d'un savoir sur le township –un lieu réputé construit via les pratiques et dans les représentations de la science occidentale que le collectif dénonce en mobilisant les concepts et outils scientifiques des *post-colonial studies*, et politiques du mouvement de la Black Consciousness. Ainsi, au sein du collectif, la réflexion sur la pratique et les conditions de la pratique artistique est très importante, elle est portée en particulier par Khanyisile Mbongwa, qui est par ailleurs étudiante en sociologie à l'université de Stellenbosch où elle est à la fois formée aux pratiques méthodologiques des sciences sociales et aux questionnements critiques portant sur leur légitimité. Pour Myriam Houssay-Holzschuch et moi-même, l'approche du collectif, sa rencontre et la définition d'un projet de collaboration ont été particulièrement complexes, compte tenu donc du contexte des rapports raciaux post-apartheid en Afrique du Sud et de la place historique des sciences sociales occidentales dans la construction de ces rapports. Mais en octobre 2011, nous avons défini collectivement plusieurs pistes collaboratives¹⁹¹ autour d'une thématique centrale provisoirement intitulée *Contemporary art challenges social sciences* dans les contextes post-coloniaux et post-apartheid, dont la visée est clairement la question de la production empirique de savoirs sur les lieux/l'espace en art et en géographie (cf. Chapitre 5–2.). Nous travaillons actuellement les conditions d'une première expérience de terrain croisé pour fin 2012 sur « Township futures » de *Coffeebeans Route* (<http://www.coffeebeansroutes.com/capetownroutes/township-futures>) : un des tours opérateurs d'un tourisme auto-promu « responsable », qui se développe dorénavant dans les townships sud-africains, jusqu'à l'intérieur des maisons (*matchboxes* ou *shacks*). C'est ce projet, dans ses aspects méthodologiques et dans son horizon épistémologique, que nous comptons présenter au colloque « Art et géographie : esthétiques et pratiques des savoirs spatiaux » (Lyon, février 2013).

Plus récemment, j'ai entamé des collaborations avec l'artiste Till Roeskens¹⁹² (<http://documentsdartistes.org/artistes/roeskens/repro.html>) et le tandem Julie Perrin, Maître de Conférences en esthétique de l'université de Paris 8 (département danse) / Laurent Pichaud, danseur et chorégraphe (C^{ie} X-sud).

¹⁹¹ Un travail sur la manière dont les miradors (*watchtowers*) fonctionnaient en tant que dispositif intégré de contrôle de l'espace d'apartheid, comment les populations les court-circuitaient effectivement dans leurs pratiques et comment ils sont aujourd'hui réutilisés par les enfants comme des agrès sur une lisière de *buffer zone* transformée en terrain de jeu. Une deuxième piste, sur les manières de fonctionner des ONG dans les townships. La troisième piste, *Coffeebean Route*, est décrite dans le texte.

¹⁹² Till Roeskens est un artiste allemand résidant et travaillant à Marseille. Il a notamment été lauréat du salon de Montrouge (Jeunes créateurs européens, 2010) et sera pensionnaire de la Villa Médicis en 2013.



Images 33 et 34 : Plan de situation #4 : no man's land, Alma Quebec, 2005, Till Roeskens. À G. : un acte de *land claiming* artistique avec barrière, panneau de signalisation « Ceci est à moi », artiste ; à D. : évacuation de l'artiste par la police. © Till Roeskens, 2005.

Depuis 2004, l'artiste Till Roeskens, travaille des phénomènes spatiaux à partir de l'interrogation du rapport à l'espace/au lieu des individus, et construit ces observations et entretiens (les matériaux rapportées de ses « explorations ») dans une forme artistique de type documentaire et/ou cartographique, éditée sous la forme d'expositions, de livres ou de vidéos, qu'il appelle *Plans de situation* et qu'il numérote projet après projet. Comme dans une géographie radicale (ici anarchiste), c'est la question de l'appropriation du sol et du rapport politique et/ou marchand au sol qu'il travaille profondément, en questionnant les formes du découpage et de colonisation du sol par des individus ou des collectifs, publics ou privés. Son *Plan de situation #4 No Mans's Land*, 2005, à Alma (Québec), par exemple, entre lecture du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* et enquêtes *in situ*, fait travailler et donne un régime de visibilité artistique à ces questions (Volvey, 2012b) (cf. Chapitre 4– 3.2.). Ce faisant, au-delà de la spatialité des phénomènes, ce sont des objets du savoir géographique (par exemple, la notion de frontière dans *Plan de situation #3 : frontières*, Collioure, 2004-2005) qu'il interroge par le truchement d'un protocole d'enquête et qu'il reconstruit dans un savoir spatial dont la forme est artistique.

« L'exploration numéro cinq a embrassé tout le littoral lagunaire de Perpignan jusqu'à la Camargue, pour y traquer la 'cabanisation' : régionalisme administratif qui désigne l'urbanisation illégale des rivages du Languedoc. Ce qui commence par les mobil-homes pour finir avec les villas. Où s'arrête le droit des humains de bricoler leur vie comme ils l'entendent ? Où commence la nécessaire protection de la nature contre ses habitants ? Allant à la rencontre aussi bien des personnes qui par choix ou par nécessité s'adonnent à ces pratiques de construction, que des administrations qui se battent désespérément contre le phénomène, il s'agissait d'interroger ce face à face entre les hommes et la loi, la relation conflictuelle entre libertés individuelles et volonté politique de contrôle du territoire. » (Extrait de *Plan de situation #5 : Cabanisation*, Sète 2006-2007, Till Roeskens. Source : <http://documentsdartistes.org/artistes/roeskens/repro1-5.html>).

Autour de son travail, c'est directement la question de la méthode de terrain de l'art contemporain que je me propose de travailler (cf. Chapitre 4– 3.2.), ainsi que celle de la coupure épistémologique entre art et géographie (cf. Chapitre 5– 3.4.).

Si ces collaborations en sont encore à leurs prémisses, elles ont déjà pris une orientation nouvelle et intéressante. Les collaborations précédemment décrites mobilisent de

ma part, au-delà du savoir géographique, un savoir-faire scientifique : terrain (méthodes de) et représentation des données du terrain dans une écriture de type académique. Cette tendance signale bien la tension « épistémologique » de l'art contemporain, mais ne permet pas que je construis, en miroir, une autre manière de représenter le savoir géographique sur les lieux/l'espace, une manière informée par un savoir-faire artistique –un peu à l'image de ce que font les architectes depuis quelques années. Avec Till Roeskens et Perrin/Pichaud, c'est la représentation du savoir scientifique dans une forme artistique (plutôt figurative, corporelle, etc.) qui tend à s'élaborer –sans exclure d'ailleurs qu'elle puisse se développer avec La Luna ou avec Gugulective, auxquels cette ligne d'horizon a été présentée. Ainsi, en avril 2012, dans le cadre de la résidence Interim#04 - libre circulation à l'université de Nantes, Till Roeskens et moi-même, avons programmé une conférence-projection intitulée « Sitting on the Fence ». Si son contenu positif avait à voir avec la question du traitement de la barrière-frontière dans des œuvres du Land Art (notamment *Running Fence* de Christo et Jeanne-Claude) d'une part, et de Till Roeskens d'autre part (en particulier, *Little Fence Music*, 2005, *Plan de situation #4 : No man's land*, *Vidéocartographies : Aïda – Palestine*, 2009), une des formes choisies pour sa présentation questionnait les limites entre représentation du discours scientifique et représentation du discours artistique¹⁹³. Autour de *Plan de situation #4 : No man's land*, un *land claiming* artistique sous forme d'installation-performance donné à Alma (Québec) en 2005 (images 33 et 34), nous avons performé ensemble la lecture d'une charte –*Charter of the town of Isle Maligne, 1924* (Annexe 6)– qui servit, à défaut d'une carte ou d'un cadastre, à arpenter textuellement un ensemble de terres situées sur le finage communal d'Alma au Québec, aux fins de leur exploitation par une compagnie minière et de leur futur lotissement. Notre performance consistait en l'association de la lecture du texte et d'un arpentage avec les pieds conduit dans la salle de conférence, elle était rythmée par la répétition d'items linguistiques et de références géographiques (azimuts, longitudes/latitudes, toponymes).

Avec Perrin/Pichaud, c'est plutôt la question de la pratique et de la forme artistiques, l'*outdoors* et l'*in situ* (thème de recherche en esthétique de Julie Perrin –Perrin, 2009), augmentée d'une circulation disciplinaire entre art/philosophie/sciences, mais aussi entre arts visuels et arts chorégraphiques (L. Pichaud chorégraphie et performe *in situ outdoors*), qui fonde notre collaboration. Après avoir échangé dans des cadres académiques normés, le symposium *Activité artistique et spatialité* (Lille, 2009) à l'issue duquel Perrin a publié un article (Perrin et Richard, 2010), le Forum « Lieux de l'art » de l'université de Paris 8 où Julie Perrin m'avait conviée, nous montons le projet d'un « trilogue public »¹⁹⁴ pour l'Ecole des Beaux Arts de Montpellier (ESBAMA), Atelier de recherche Espace scénique/Espace urbain, où Laurent Pichaud est artiste associé.

¹⁹³ « Sitting on the fence », une expression qui signifie en anglais « avoir le cul entre deux chaises », désigne bien ce point d'indécision dans une situation conflictuelle, une dispute ou une controverse dans laquelle il est pourtant fait injonction à quelqu'un de choisir son côté...

¹⁹⁴ Une formule de « dialogue devant un public » que Perrin et Pichaud ont déjà plusieurs fois expérimentée, en particulier pendant la Semaine des Arts de l'université de Paris 8, en 2012 : « Voir la danse *in situ* » faisait porter leur dialogue sur l'histoire de la danse et de ses questionnements du lieu, sur le type de représentation de l'espace inventé par la danse contemporaine –un dialogue soutenu par des extractions interactives d'images et de citations depuis leur banque de données numérique respective.

3– 4. Sur le terrain...

Ces collaborations m'ont ramenée sur le terrain... en particulier depuis deux ans sur un terrain sud-africain –un terrain complexe et difficile, s'il en est. C'est pour moi l'occasion de reprendre l'expérience de terrain où je l'avais laissée et de rendre compte de cette nouvelle expérience en termes identitaires.

Je reviendrai d'abord rapidement sur l'expérience de terrain que j'ai faite pendant mes années de thèse (1997-2003) afin de mettre en relief quelques points importants. Celui-ci a consisté en un terrain californien d'un mois pendant l'été 2000 sur les sites de deux installations de Christo et Jeanne-Claude *Running Fence, Sonoma and Marin Counties, California, 1972-1976* et de *The Umbrellas, Japan-USA, Ibaraki Prefecture, Kern and Los Angeles Counties, California, 1984-91* ; en un terrain de quelques jours dans la double exposition documentaire commémorative des premières œuvres des Christo « *Christo and Jeanne-Claude : Early Works 1958-69* » et de l'installation *The Reichstag Wrapped, Berlin, 1971-1995*, au musée Martin-Gropius-Bau de Berlin, en décembre 2001 ; en une quasi-résidence de deux jours chez les Christo à New York, à l'été 2003. Dans les trois cas, les procédures méthodologiques sont très classiques, comprenant des enquêtes, entretiens et observations de terrain, du travail d'archives (au siège administratif des comtés), un recensement et une étude de la scénographie (dans l'exposition berlinoise), associées à des prises de photographies et à des croquis. Néanmoins, le terrain californien a participé à ma conversion épistémologique, puisque c'est la situation dans laquelle je me suis trouvée de faire du terrain sur le site d'un objet d'art disparu, 20 ans après son démantèlement, qui m'a orientée vers une compréhension actorielle de l'art christo-jeanneclaudien. Mon terrain de géographe (méthode) avait levé le terrain des artistes (méthode) pour l'instaurer en objet de ma recherche et de ma théorie de la spatialité du Land Art, puis de l'art contemporain (cf. Chapitre 4– 1.1.). C'est le terrain enfin, tel qu'il m'a permis de comprendre les enjeux épistémologiques d'un art tourné, via ses protocoles et en procédures, vers la production de savoir sur les lieux/l'espace et vers la représentation de celui-ci dans des formes artistiques, qui m'a ramenée à des questionnements épistémologiques en géographie (cf. Chapitre 5– 3.).

« Je suis entrée dans le Land Art états-unien par le terrain, cette pratique constituant à la fois une thématique de l'étude et une méthode pour l'étude de ce moment de l'art contemporain. Alors qu'à mon sens il est devenu depuis une pratique massive et abondamment documentée de nombreux artistes contemporains, le terrain reste un angle mort des disciplines traditionnelles de l'art (esthétique, histoire de l'art, critique) autant que de la géographie de l'art aujourd'hui émergente. Centrant leur analyse sur l'objet d'art –appréhendé alternativement comme paysage ou comme sculpture minimaliste– et faisant tourner la question de la spatialité de l'art autour de celui-ci, les spécialistes d'esthétique ratent, à mon sens, le principe spatial qui est au fondement du Land Art, pour des raisons théoriques autant que méthodologiques. (...) De leur côté, les quelques géographes qui s'intéressent à l' 'industrie de la création', en adoptant une approche de l'art informée par l'économie spatiale pour focaliser leur analyse sur l'espace dédié à la fonction artistique par l'ingénierie spatiale (district culturel) ou par les artistes (*artist-run space*), ratent eux aussi la spatialité attachée à la pratique artistique contemporaine. Aucune de ces deux approches, qui pensent le lieu et l'objet dans un rapport d'extériorité et d'occupation (ou de remplissage), n'est en mesure d'élaborer le principe proprement 'chorésique' de concrétisation réciproque du lieu et de l'objet dans le jeu d'une activité de terrain qui me semble faire la radicalité, l'unité et la postérité contemporaine de la matrice land artistique. » (Volvey, 2012c –à paraître) [les notes de bas de page de la version originale ont été supprimées].

Au-delà, mon travail de terrain (enquêtes, observations et entretiens) sur l'art contemporain et les formes de plus en plus qualitatives et collaboratives que celui-ci prend (cf. Chapitre 4– 3.2.) ont pour origine l'analyse de la manière dont les Christo ont embarqué les chercheurs dans la « *Christo team* » en leur donnant un rôle dans la construction de ce que Poinot (1999) appelle le « discours autorisé¹⁹⁵ » (par exemple, Yanagi, 1989) et en fondant cette fonction sur une observation participative (c'est-à-dire non pas seulement participante, mais découlant d'une participation à l'activité artistique), et l'interprétation comme une résistance de ma demande de rencontre tardive avec les Christo (à l'été 2003) –la peur d'être happée et engloutie par cette équipe–, mais aussi mon regret contraire de ne pas avoir participé à l'aventure (par exemple, sur le projet *The Gates* qui sera installé à New York en 2005). J'ai analysé dans ma thèse le caractère fusionnel des relations d'intersubjectivité au sein de l'équipe Christo et de son fonctionnement (Volvey, 2003), y compris les éléments fantasmatiques de cette fusion (la « gémellité » du couple Christo et Jeanne-Claude, l'analyse de *Surrounded Islands* comme le moment utérin fondateur du groupe, les œuvres traitées comme des enfants et la jalousie du fils, Cyril, envers celles-ci, etc.), un caractère fusionnel qui impose en particulier une rythmicité des rencontres qui fait alterner des périodes de contact intense (un vivre-ensemble et un engagement physique très forts) et des périodes de séparation des membres de l'équipe qui vivent par ailleurs partout dans le monde. Mais j'ai pu aussi mesurer alors l'*insight* lié à ce positionnement d'*insider* du chercheur participatif et imaginer que cela puisse être la base d'une méthode de recherche augmentée d'un plaisir esthétique fonder sur la relation. Il y a bien quelque chose de la méthode relationnelle (intersubjective et performative) de travail des Christo en art que j'ai importé dans ma manière de faire scientifique sur l'art avant de le retrouver formalisé dans les écrits méthodologiques des féministes anglophones (cf. Chapitre 5– 1.2.).

Le deuxième point concerne la question de l'expérience personnelle associée à la pratique de terrain. Cette fois, je suis allée au bout de mon terrain : j'ai suivi les pistes définies dans mon protocole de recherche et celles qui se sont dégagées des rencontres sur le et relations de terrain ; j'en ai représenté les données dans un discours académique (une thèse soutenue en décembre 2003 ; des articles : Volvey, 2002, 2003b₁, 2005a, 2007, 2010, 2012c – à paraître). La découverte, en cure et en ses textes, de la théorie transitionnelle –j'avais pris avec moi le *Moi-peau* de D. Anzieu (1995) sur mon terrain californien, comme une sorte d'objet transitionnel– et la présence de mes compagnons sur mes deux terrains états-uniens successifs (Californie, 2001 et New York, 2003), ont été des conditions de possibilité de cet aboutissement, de même que la rencontre fortuite avec Tom Golden –un membre de l'équipe Christo– dans le Sonoma County, en 2000. Ce dernier m'a ouvert les portes qu'il fallait, me mettant en relation avec des acteurs des deux projets californiens, et en m'offrant un talisman : deux lithographies signées de Christo du projet *Over the River* (projet en cours depuis 1992). Il s'agit en fait d'expériences de terrain en appui : non pas un appui technique ou intellectuel (aucun de mes compagnons, l'un situé en-dehors et l'autre situé au dedans de la sphère académique, n'ont joué le rôle de « *field assistant* »), mais plutôt un soutien (*holding*) des émotions qui me rendait apte à gérer les appréhensions, les déceptions, les excitations, les problèmes, etc., bref à me gérer moi-même, émotionnellement, dans ma relation à cette pratique et aux éprouvés associés à celle-ci. P. Starrs (2002), décrivant une

¹⁹⁵ Le discours autorisé c'est ce qui « se donne[nt] à lire comme représentation[s] de la prestation esthétique, de l'œuvre dans son ensemble ou de l'artiste » (Poinot, 1999: 135).

expérience de terrain d'une durée de quatre mois avec femme et enfants en Espagne, en 1999, insiste sur le plaisir malgré les contraintes logistiques et sur l'assistance pratique que sa famille lui apporte, tout en donnant peu d'éléments pour qualifier et expliquer ce plaisir. En particulier, il n'aborde jamais la dimension émotionnelle de ce qu'il appelle « *fieldwork-with-entourage* » (y compris quand il relate un voyage d'étude avec sa fille transformée en « *field assistant* ») –sauf à souligner « *you do not lack for company with family along* » (*ibid.*: 77). Ainsi, il compose un portrait du terrain « avec famille » centré sur l'interférence de la situation familiale avec le méthodologique. H. Hapke et D. Ayyankeveril (2002), quand ils rendent compte ensemble de leur expérience de terrain commune en Inde, en 1993, comme chercheure (« *a Western, white, female researcher* ») et assistant (« *an Indian, male research assistant* ») et/ou puis comme épouse et mari, ne s'intéressent aux effets de leur conjugalité que pour autant qu'ils l'inscrivent dans une perspective d'extimité –soit les éléments de l'intimité tournés vers l'extérieur pour être en prise ou pour communiquer avec le monde extérieur. La conjugalité renvoie alors à la manière stratégique et consciente dont ils gèrent chacun et ensemble leur relation de pouvoir (*politics of the field*) au contexte de leur recherche et aux sujets-enquêtés (*positionality*), c'est-à-dire à la manière dont il font travailler leur identité sociale respective comme *insider* et/ou *outsider* dans le processus de génération de données de terrain :

« We draw on recent theory of the body and performance (...), and on disciplinary interest in what has come to be known as researcher positionality, to discuss our relationship as it was mediated by local contingencies: We encountered a number of issues connected to our identities/bodies and our Relationship that influenced the research we conducted, and together we both formed and adapted to others' constructions of ourselves to navigate 'the field'. (...) Contained in this dynamic are at least two separate, if related, issues: How our relationship affected and was affected by the field (...), and the role our relationship played in research and interview events. (...) Devan, in particular, adopted strategies that stretched the boundaries of his identity, creating ambiguity about his positionality. (...) [plus loin] In all these acts, we together were able to negotiate –indeed manipulate– our identities and positionalities in multiple ways to establish relationships with our research subjects. » (Hapke et Ayyankeveril, 2002: 342-43 et 350).

D'autres auteures, ont mis en avant le fait que leur maternité, rendue évidente par la présence de leur(s) enfant(s) sur le terrain avec elles, avait fonctionné comme une clé d'entrée et d'interaction sur le terrain (voir Lloyd *et al.*, 2012 –à paraître). Cependant, la manière dont avec la famille ou le couple le/la chercheur-e transporte avec lui de l'intimité (même si celle-ci doit s'adapter aux contraintes du contexte de vie et de recherche), la manière dont avec le mariage ou la mise en couple, il/elle crée de l'intimité, et la manière dont cette situation d'intériorité familiale et/ou conjugale fait « intermédiation » dans le contexte de la recherche (l'ailleurs, l'exotisme, l'Autre –les sujets-enquêtés–, etc.) est quelque chose qui me semble devoir être travaillé. La manière dont l'« entourage » –pour reprendre le terme de Starrs ci-dessus– peut « contenir » l'état émotionnel du sujet-chercheur au terrain en assurant son *caring*. La manière dont les interactions familiales et intimes peuvent instaurer un premier « espace intermédiaire » de relations dans lequel le sujet-chercheur « nidifie » (Kaës, 1997) dans une situation potentiellement transférentielle où, du fait du déracinement, du dépaysement, etc., des problématiques identitaires-narcissiques peuvent rejouer, un « espace intermédiaire » sur le fondement duquel il/elle peut ensuite déployer une pratique de terrain, est une perspective transitionnelle qui demande à être considérée (cf. Chapitre 5– 3.3.). Elle demande à l'être à l'aune de ma propre expérience de terrain avec des proches, ou à l'aune de

ces entretiens que j'ai effectués avec des chercheurs français (cf. Chapitre 2– 3.1.). Sa considération est un des éléments de la théorie que je propose d'un régime haptique (ou transitionnel) de connaissance en géographie à partir de la pratique et de l'expérience de terrain (cf. Chapitre 5– 3.3.).

Ce *holding* émotionnel, qui peut être assuré par la famille, le couple, un-e ami-e, etc., est d'autant plus important dans les situations relationnelles de terrain objectivement difficiles –à l'instar, par exemple, d'un terrain dans les townships noirs de Cape Town. Dans le tome 1 de son HDR, à la faveur d'une sous-partie intitulée « Que vais-je faire dans cette... », Myriam Houssay-Holzschuch (2010: 31-37) –géographe, spécialiste de l'Afrique du Sud, 15 ans de terrain principalement dans les township noirs du Cap– décrit les multiples difficultés de la pratique et de l'expérience de terrain en Afrique du Sud, pour une femme blanche européenne. Elle emprunte la perspective positionnelle de la géographie anglophone pour en rendre compte, faisant du corps tout particulièrement le site, le marqueur et l'opérateur de l'identité sociale dans la relation de recherche. Elle décline l'identité sociale qui est au fondement de la positionnalité en termes de race (la différence phénotypale), le genre (la différence sexuelle) et de nationalité, placée dans le contexte des rapports de domination post-coloniaux version post-apartheid.

« Genre et phénotype, ainsi que la combinaison des deux, en sont des éléments centraux : je suis une femme blanche, française, qui travaille avant tout sur des quartiers noirs, dans un pays de ségrégation raciale, de violence sexuelle et de xénophobie exacerbées. Les rapports quotidiens peuvent y être d'une chaleur exceptionnelle mais sont souvent d'une violence extrême, loin du racisme latent que l'on peut trouver ailleurs. » (Houssay-Holzschuch, 2010: 31)

Elle rappelle la persistance de la racialisation fondamentale des rapports entre les Blancs, les Noirs et les *Coloured*, racialisation qui soumet chaque geste du/de la chercheur-e à une interprétation coloniale/post-coloniale, apartheid/post-apartheid, et le/la force à la réflexivité jusqu'à l'anéantir sous le poids de cette complexité politique, jusqu'à le/la tétaniser sous le poids de la conscience du risque de néocolonialisme. Elle évoque la sexualisation extrême des rapports, qui place la chercheuse blanche occidentale à la fois dans la position dominante du Blanc et dans la position vulnérable de la femme –une balance à deux plateaux qui pèsent plus ou moins suivant les situations relationnelles (de recherche, de vie, etc.). Elle souligne cette position si particulière de l'Européen blanc qui n'est pas le sud-africain blanc, mais qui néanmoins incarne l'origine géographique des théories ségrégationnistes et la domination coloniale. Tout en Afrique du Sud, en effet, ébranle les fondamentaux identitaires... *a fortiori* dans mon cas où cela entre en résonance avec ma maternité –mes deux filles adoptives sont originaires du Rwanda– et mon environnement de vie – Saint-Denis où j'habite est une des villes les plus mixtes de France (en termes de phénotype, d'origine nationale et de condition sociale). Cette situation de terrain sud-africaine a chez moi de profondes résonances intimes qui se nouent autour de la question de la manière dont je prends soin de mes filles, et aussi de moi à travers elles, dans le contexte de la mixité dyonisienne et de ses enjeux de vivre-ensemble – pour le dire rapidement.

« Conséquence : comme femme, à moins de prendre des risques cette fois franchement inconsidérés, je ne peux faire du terrain autant que je le souhaiterais ni comme je le voudrais. Loger dans le township lui-même, comme des hommes blancs ont pu le faire (...) ne me paraît pas envisageable –ce que confirment de nombreuses discussions avec d'autres chercheuses partageant mon phénotype. La pratique du terrain de nuit, qui le révèle sous d'autres jours (...) fort intéressants pour qui pratique la géographie culturelle, est également difficile. De manière

générale, les jours et les heures d'enquête doivent être modulés en fonction d'exigences très basiques de sécurité, à réactualiser de manière permanente en fonction du contexte : les nuits, les jours de paye et les samedis soirs sont des *no-go areas* permanentes ; les guerres des taxis, des gangs, des factions politiques ou entre bistrotiers clandestins introduisent des temporalités plus courtes et aléatoires dans le planning du terrain. Pour l'instant, il ne m'est rien arrivé de grave sur le terrain –même si j'y ai souvent peur et si je crois être 'passée près' un certain nombre de fois. Si ma présence blanche dans les townships est une exception statistique, mon genre féminin me met du mauvais côté de la violence subie. (...) Malgré ou à cause de ces difficultés réelles, de la géographie comme sport dangereux et probablement à déconseiller aux gonzesses, malgré le soulagement que j'éprouve régulièrement en reprenant l'avion ('ils ne m'ont pas eue'), mon désir de terrain reste intact, aiguisé même par la frustration de n'en faire pas assez – quasi un *drive*. Ce qui me fait persister dans le choix de l'Afrique du Sud, outre ce qu'on en rapporte et la fécondité scientifique, heuristique et politique de travailler en un tel lieu, c'est l'intensité et l'urgence d'une expérience parfois sur le fil du rasoir. Terrain grisant (*exhilarating*) et dangereux sans doute, mais aussi pour ce qui s'y joue de soi. La situation y porte des contraires ; elle pose de manière radicale, dramatique des questions essentielles en même temps que l'espoir de les dépasser. Le tout dans un cadre d'une beauté stupéfiante, invitant à la contemplation. L'essentiel est là d'emblée, à toucher, à mettre en vue même si on ne peut faire que l'effleurer. » (Houssay-Holzschuch, 2010: 35-36).

Je suis allée sur le terrain à Cape Town avec Myriam Houssay-Holzschuch aux vacances de la Toussaint en 2010 et en 2011. Notre programme de recherche était centré sur l'idée de *land claiming* et de *land working* artistiques dans l'Afrique du sud post-apartheid et incluait essentiellement deux terrains d'enquête : d'une part, le District Six Public Sculpture Project commissionné par le District Six Museum sur les terrains du District Six en 1997 ; d'autre part, les pratiques et œuvres de Gugulective à Gugulethu et dans les galeries du centre-ville (pour ces deux projets cf. Chapitre 4– 3.). La qualité transitionnelle de ces deux expériences de terrain apparaît ici double, le *caring*, et plus précisément les dimensions de l'empathie et du toucher, ayant fonctionné comme moyen de la rencontre entre les acteurs de la situation de recherche dans leur ensemble (chercheuses, artistes, responsables du District Six Museum), comme moyen relationnel et *sine qua non* (mais néanmoins toujours incertain) de la génération de données de terrain. La transitionnalité est alors non seulement une qualité de l'expérience relationnelle de terrain, mais un moyen pour le sujet-chercheur de faire du terrain et aussi un moyen de l'évolution de la relation d'enquête entre sujet-chercheur et sujets-enquêtés vers des pratiques relationnelles collaboratives (Bondi, 2003b, 2005 ; Bingley, 2002 et 2003 ; Volvey, 2004, 2012a, 2012c –à paraître ; Volvey *et al.*, 2012 –à paraître). En plus d'avoir été vécu, le *caring* a été énoncé comme une condition réciproque de la relation de collaboration, par exemple entre Unathi (Gugulective) et moi-même à l'été 2011, lors de son séjour parisien.

Le *caring*, c'est d'abord le soutien amical de mes expériences sud-africaines par Myriam Houssay-Holzschuch, à la faveur du premier séjour –celui qu'elle exerce avec ses étudiants (Master et doctorants) et les chercheurs non africanistes qu'elle amène sur ce terrain. Il concerne l'accompagnement du terrain par le discours (énoncés des codes, explications, blagues, etc.), mais aussi l'accompagnement en actes via la gestion des rythmes de présence/absence sur les lieux (résidence hors et dans le township) et d'engagements-désengagements avec les sujets-enquêtés (rencontres, entretiens, repas partagés ou pas, etc.), via l'organisation de rencontres avec des groupes intermédiaires permettant les premiers

accordages¹⁹⁶, et enfin le soutien des émotions (par exemple, après la première grosse difficulté relationnelle avec Gugulethu¹⁹⁷). De son côté Myriam Houssay-Holzschuch (2010) signale, sans en expliciter les rôle et fonctionnement, l'importance des compagnonnages (avec Philippe Guillaume pendant la thèse, avec Annika Tempo, Olivier Ninot et moi-même plus récemment) dans sa pratique de terrain –qu'elle a aussi conduit en famille. Mais le modèle du *care* informe plus généralement notre pratique de terrain et cela d'autant plus que la rencontre entre Blancs et Noirs en Afrique du sud passe d'abord par l'enjeu du toucher. Par le toucher, le Blanc montre sa capacité à être dans une proximité physique, à être au contact avec le Noir (ou le Coloured), capacité posée comme condition de dépassement micro-scalaire de l'apartheid –soit la ségrégation raciale par la séparation et la domination spatiales. De-là toutes les manières d'« être avec », du toucher inter-individuel à la résidence dans une *guesthouse* de Gugulethu en passant par manger dans la même assiette, boire dans le même verre, fumer la même cigarette, voyager entasser dans la même voiture, etc., mais aussi toutes ces manières d'être au contact, au plus près, ensemble, dans la transgression des marqueurs spatiaux et temporels (des frontières) de l'apartheid (des quartiers blancs aux quartiers noirs, des restaurants du centre ville de Stellenbosch ou d'Observatory à Cape Town aux *shebeens* de Gugulethu, du jour au cœur de la nuit, etc.), deviennent des conditions de la construction d'une intermédialité (la « *withness* », la « *betweeness* » invoquées par les féministes anglophones –cf. Chapitre 5– 1.2.) sans laquelle la collaboration n'est pas possible. Le toucher physique ou émotionnel (l'empathie) devient outil de la relation de terrain (Bondi, 2003b, 2005). Celle-ci peut alors se déployer dans un « faire avec » eux et les lieux –par exemple, le projet de recherche commun sur le *Coffebean Tour*, dont le thème est défini mais pas encore la forme. Cette transgression spatio-temporelle est rendue possible par l'usage de la voiture que nous louons¹⁹⁸, qui crée pour nous tous un « espace transitionnel », que nous habitons ensemble (musique, nourriture, etc.), et avec laquelle nous allons à Stellenbosch pour retrouver Khanyisile afin de définir notre projet de

¹⁹⁶ Par exemple, le groupe des couturières du township de Khayelitsha non concernées par notre programme mais liées d'amitié avec Myriam : elles dessinaient un horizon possible de confiance réciproque entre chercheure et sujets-enquêtés.

¹⁹⁷ Notre première rencontre avec Khanyisile Mbongwa dans un restaurant de Stellenbosch... Environ 6 heures d'entretien informel non enregistré, qui fonctionne bien sur un partage d'expériences entre femmes et touche en plusieurs occasions à l'intime, avant de se crispier terriblement sur une maladresse de ma part, interprétée comme néocolonialiste par Khanyisile Mbongwa. Cette interprétation déclenche un repli de type Black Consciousness, dont l'enjeu général est la reconstruction identitaire post-apartheid des Noirs sans les Blancs et dont la conséquence, pour nous, est le risque patent d'un refus de collaboration. Mon propos, soit la traduction dans un vocabulaire de type transitionnel de l'expérience relationnelle que nous étions en train de vivre ensemble, toutes les trois, dans cette rencontre, et son instauration comme modalité de collaboration possible entre nous, est possiblement néocolonial parce qu'elle consiste à dire (et donc à édicter) la position respective de chacun dans la relation (le Blanc désigne sa position au Noir) –comme me l'explique Myriam devant Khanyisile Mbongwa.

¹⁹⁸ Cette situation trouve d'ailleurs un écho dans l'usage multi-transgressif que Gugulethu a fait de la coccinelle que les membres du collectif ont achetée en commun pour faire du terrain, pour se déplacer et éventuellement transporter leurs œuvres, et qu'ils ont impliquée dans l'exposition *Scratching the surface*, en septembre 2008. La voiture leur avait alors servi à conduire leur enquête sur la néotoponymie dans Gugulethu, au transport de la borne NY7 (*Native Yard 7*, nom de rue numéroté des townships sud-africains) qu'ils avaient trouvée dans le complexe sportif du sud de Gugulethu jusqu'à la AVA Gallery (Woodstock, quartier alternatif des docks) où ils l'avaient exposée sur velours et sous verre, au changement illégal des noms de rue de la City par « taggage » du NY7 sur les plaques de rue et enfin à la performance collective qu'ils avaient proposée devant la galerie (cf. Chapitre 5– 2.). Aujourd'hui remise dans l'arrière cour de Mlamli (image 30), elle était fortement investie par le collectif comme facilitateur de leurs actions artistiques entre quartiers blancs et quartiers noirs. Elle est le pendant de la *matchboxe* qu'ils avaient louée à côté de chez Mlamli et partagée pendant cette même année 2008 pour une première expérience d'un « *operational space* » pour le collectif à Gugulethu.

collaboration, dans les *shebeens* ou dans les restaurants d'Observatory le midi ou le soir, avec laquelle nous passons prendre et raccompagnons chacun chez lui (à Gugulethu, à Khayelitsha) à la nuit tombée et rentrons dans notre *guesthouse* de Gugulethu ou celle de Rondebosch (quartier blanc libéral à proximité de l'université). Cette intermédiation créée par la voiture – entre nous, entre les lieux et les temporalités du Cap – nous permet finalement la fréquentation des *no-go areas* (Houssay-Holzschuch, 2010: 35). Cependant, si tout cela en est la condition de possibilité, elle n'en est pas la condition suffisante et définitive, comme le montre le texte d'un SMS que m'a envoyé Unathi Sigenu lors de mon deuxième terrain cape townien (et après un été d'appriovissement réciproque à Paris) : « *I am not sure if it is my deformed intellect that is incapable to conceive certain humour or I have similar features to a clown. But I guess this big joke must stop now* ». La situation qui a déclenché son envoi montre aussi la difficulté qu'il y a à gérer ce type d'engagement de terrain « au contact » dès qu'il y a distance : je suis dans un supermarché *Woolworths*, il est dans un minibus, nous tentons d'organiser au téléphone un rendez-vous de travail pour le lendemain, à un moment je ris, Unathi trouve ce rire moqueur et par conséquent dépréciateur, voire hautain, caractéristique de la position du Blanc vis-à-vis du Noir. La relation est mise en péril, mais, et c'est l'avantage du collectif, Dathini Mzayiya, Themba Tsotsi et Ziphokenkosi Dayile, prendront la relève de la collaboration (écriture collective du projet avec Dathini) – à la demande d'Unathi.

Conclusion

Rendre compte de mon parcours scientifique en géographie et rendre visible ses questionnements, ses circonvolutions, ses aboutissements et même ses potentialités aujourd'hui, m'imposait de placer au cœur de cet exercice de réflexivité la question du sujet, de la créativité et des conditions relationnelles de celle-ci, en science – plus précisément en géographie. J'ai tenté à travers ces trois premiers chapitres du tome 1 de mettre au jour et d'organiser les éléments d'un voyage d'appropriation subjective imposant le renversement de la perspective habituelle sur un sujet-cherchant déjà-là ou d'emblée présent (même si mal dégrossi, à l'origine), à la tête d'un projet de recherche qu'il aboutit en une proposition scientifique à travers une série de procédures académiquement normées, de rencontres scientifiques et de cadres ou d'aides institutionnels avec lesquels il s'accorde et/ou qu'il mobilise, et qu'il représente dans des textes. J'ai essayé de montrer au contraire comment le sujet-cherchant se construit relationnellement à travers des actes *de recherche* qui trouvent et créent à la fois des situations, parfois hétérogènes à la science, situations dont il fait usage, souvent inconsciemment, pour un travail de construction de son identité subjective narcissique et dont la production scientifique est une des formes possibles de symbolisation.

Curriculum Vitae (détailé)

1– Parcours de Formation

- ✓ 1997-2003, Doctorat en géographie de l'Université de Paris I – Panthéon-Sorbonne, sous la direction de M.-C. Robic.
Mention très honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité.
Intitulé : *Art et spatialités d'après l'œuvre in situ outdoors de Christo et Jeanne-Claude*.
- ✓ 1991-1993, Inscription en thèse, sous la direction de V. Rey. Thématique : *La reconversion de l'appareil productif hongrois*. (Thèse abandonnée fin 1993).
- ✓ 1990, DEA de géographie, mention Analyse théorique et épistémologique en Géographie, Université, Paris I – Panthéon-Sorbonne, Mention très bien.
- ✓ 1989, Agrégation de géographie.
- ✓ 1988, Maîtrise de Géographie, Université Paris I – Panthéon-Sorbonne, Spécialité Géographie Urbaine, sous la direction de M. Rochefort, Mention très bien.
Intitulé : *Organisation du processus de production dans la région Rhône-Alpes*.
- ✓ 1985-1990, Élève de l'École Normale Supérieure de Fontenay Saint-Cloud.
- ✓ 1982-1984, Classes Préparatoires, Lycée Fénelon (Paris).
- ✓ 1982, Baccalauréat, Série Philosophie-Lettres, Mention bien.

2– Parcours professionnel

- ✓ Depuis 2002, MCF en géographie à l'Université d'Artois (pôle Arras) – au 9^e échelon depuis août 2010.
 - . Détachement septembre 2002. Intégration septembre 2004.
 - . Congé d'Adoption de jumelles, juillet-décembre 2007.
 - . Congé Parental, janvier-juin 2008.
 - . Temps partiel à 80% pour l'éducation d'enfants, septembre 2008 – août 2011.
 - . CRCT au titre du CNU – Section 23, 1^{er} semestre 2011-12.
- ✓ 1994-2002, PRAG de géographie à l'Université d'Artois (pôle Arras).
 - . Décharge de service (128h, puis 192h), 2000-2002.
- ✓ 1993-1997, Plasticienne. Production de reliefs et palimpsestes textiles. Expositions.
- ✓ 1993-1994 ATER, Université de Paris XII – Val de Marne, Département de géographie (à partir du 2^{ème} semestre 1993).
- ✓ 1992-1993, *Research Fellow* au Collegium Budapest, *Institute for Advanced Studies*, Hongrie (jusqu'au 31 décembre 1993).
- ✓ 1990-1992, . AMN, Université de Paris Est – Créteil Val de Marne, Département de géographie.
 - . Chargée de Recherches Documentaires (Editrice des *Documentations Photographiques*), Documentation Française.

✓ 1989-1990, Chargée de cours, Université de Paris I – Panthéon-Sorbonne.

3– Activités d’Enseignement et d’Encadrement Pédagogique

3– 1. Enseignement

✓ Depuis 1994, Université d’Artois (pôle d’Arras), Faculté d’histoire-géographie.

✓ 1993-1994,

1990-1992, Université de Paris Est – Créteil Val de Marne, Département de géographie.

✓ 1989-1990, Université de Paris I – Panthéon-Sorbonne, Département de géographie.

Récapitulatif, Service d’enseignement pour les années 2008 à 2012

Année	Niveau de formation	Intitulé des unités d’enseignement	heures CM	heures TD	Total	
2008-2009	L1	Techniques d’expression	-	19,5	19,5	66%
	L1	Encadrement de stage de terrain	-	8	8	
	L3, Mention Enseignement	Epistémologie de la Géographie	19,5	19,5	48,75	
	L3, Mention Aménagement	Art, Sport et Espace urbain	26	-	39	
	Master1, Géo., TD	Epistémologie	10	5	20	34%
	Capes	Epistémologie, Méthodologie	12	21	39	
			58%	42%		
2009-2010	L1	Techniques d’expression	-	19,5	19,5	67%
	L3, Mention Enseignement	Epistémologie de la Géographie	19,5	19,5	48,75	
	L3, Mention Aménagement	Art, sport et espace urbain	26	-	39	
	Capes	Epistémologie et Méthodologie	18	21	48	33%
	Master1 pro., Hist., MVP	Histoire de l’art	3	-	4,5	
			62%	38%		
2010-2011	L1	Techniques d’expression	-	26	26	60%
	L1	Culture Générale (géographie)	-	19,5	19,5	
	L3, Mention	Art, Sport et Espace urbain	19,5	19,5	48,75	

	Aménagement					
	Master1 pro., Géo., DTAE	Dév. Culturel des Territoires	15	5	20	40%
	Master1 pro., Hist., MVP	Histoire de l'art	3	-	4,5	
	Master1 pro., Hist., MVP	Patrimoine et Aménagement	6	-	9	
	Master, Métier Enseignement	Epistémologie de la géographie	9	9	22,5	
	Master, Métier Enseignement	Méthodologie	-	9	9	
			37%	63%		

2011- 2012	L3, Mention Aménagement	Art, Sport et Espace urbain	19,5	19,5	48,75	54%
	Master1 pro., Géo., DTAE	Dév. Culturel des Territoires	15	5	20	46%
	Master, Métier Enseignement	Epistémologie de la géographie	9	9	22,5	
			56%	44%		

2012- 2013	L2, Géographie	Cult. Gén. Discipl.	-	13	13	61%
	Licence Pro, Aménagement des paysages	Divers	18	4	24	
	L3, Mention Préparation MEF	Epistémologie	-	19,5	19,5	
	L3, Mention Aménagement	Art, Sport et Espace urbain	19,5	19,5	48,75	
	Agrégation Interne	L'artiste nomade, figure de la mobilité ctp		3	4,5	2%
	Master1 pro., Géo., DTAE	Dév. Culturel des Territoires	15	8	23	37%
	Master1 pro., Hist., MVP	Histoire de l'art	3	3	7,5	
	Master1 pro., Hist., MVP	Patrimoine et Aménagement	6	3	12	
Master, Métier Enseignement	Epistémologie de la géographie	9	9	22,5		
			46%	54%		

3– 2. Encadrement de Mémoires

- ✓ **2012**, Encadrement d'un Master 2 DTAE, Zhang Yingzi « Institut Confucius de l'Artois, pour construire un modèle de l'espace transculturel »
- ✓ **2010**, Encadrement d'un Master 1 Recherche. Krzekotowski Benoît, « Ville et environnement : qualité et cadre de vie dans la métropole lilloise ».
- ✓ **1997-2003**, Encadrement de 5 Maîtrises traitant de l'art, du sport et de l'identité régionale.

3– 3. Responsabilités Pédagogiques universitaires

- ✓ **2010-2012**, Montage et Responsabilité de la Licence Professionnelle « Aménagement du paysage ».
Spécialité : « Gestion durable des espaces urbains et ruraux », Université d'Artois – Lycée Agricole Tilloy-Lès Mofflaines.
- ✓ **2006-2007**, Co-responsable de la Licence (L1 à L3).
- ✓ **2004-2005**, Responsable de la Licence (L1 à L3).
- ✓ **1999-2003**, Responsable de Deug 2.
- ✓ **1999-2002**, Responsable des Stages de terrain.

3– 4. Activités Administratives et Collectives universitaires

- ✓ **2007-2009**, Membre élue (titulaire) de la Commission de spécialiste de Géographie de l'Université d'Artois.
- ✓ **2005-2006**, Membre élue (suppléante) de la Commission de spécialiste de Géographie de l'Université d'Artois.
- ✓ **2001-2002**, Membre élue du CA, Université d'Artois.
- ✓ **1996-2000**, Membre élue du CEVU, Université d'Artois.

4– Activités de Recherche

4– 1. Affiliations de Recherche

- ✓ **depuis 2009**, Membre de l'UMR 5600 EVS (Environnement Ville Société), composante IRG (Institut de Recherches Géographiques), CNRS-Universités de Lyon.
- ✓ **2002-2011**, Membre associée de l'EA 2468 DYRT (Dynamiques des Réseaux et des Territoires), Université d'Artois, Faculté d'histoire-géographie, Université d'Artois.
- ✓ **1997-2009**, Membre de l'UMR 8405 Géographie-Cités, équipe Ehgo (Epistémologie et histoire de la géographie), CNRS-Universités de Paris.

4– 2. Congé pour Recherche

- ✓ **2011-2012**, CRCT au titre du CNU – Section 23 (1^{er} semestre académique).

4– 3. Contrats de Recherche

- ✓ **2009-2012**, . Membre de l'ANR Médiagéo (Dynamiques et médiations des savoirs géographiques), réf. ANR-09-BLAN-0351-01, Resp. I. Lefort, IRG (UMR 5600).
. Responsable du Chantier « Terrain ».
. Coordinatrice de l'Axe « Décrypter » (dans le Chantier « Ecriture »).
- ✓ **2011**, Financement d'une mission, IFAS (Institut Français d'Afrique du Sud), sur le thème « Les stratégies spatiales de la pratique artistique contemporaine dans l'Afrique du Sud post-Apartheid : enjeux politiques contemporains du *land claiming* et le *land use* artistique des artistes noirs et *coloured* sud-africains ».

4– 4. Evaluation et Organisation de la Recherche

- ✓ **2012-2016**, Membre du *Steering committee* de la commission « Approche culturelle en géographie » de l'Union Géographique Internationale (UGI) (président : Benno Werlen).
- ✓ **2012**, Membre du Comité Scientifique du Colloque « Dépasser les dichotomies : Penser autrement les Amériques ? », RITA – CREDA, 03-04 mai 2012.
- ✓ **Depuis 2011**, Membre du CNU – Section 23 (nommée par le ministère).
- ✓ **2010-2011**, Membre du Comité de thèse d'A. Jégou, *La durabilité urbaine, indicateurs, perceptions et politiques publiques, entre urbanité et développement durable*, Université de Paris I – Sorbonne, sous la direction de P. Pech (thèse soutenue 2011)
- ✓ **2007**, Membre du jury de la thèse de M.-P. Corcuff, *Penser l'espace et les formes*, sous la direction de H. Regnauld, soutenue à l'Université de Rennes-2.
- ✓ **Depuis 2005**, Evaluatrice occasionnelle pour les revues :
. *EspacesTemps.net*.
. *Géographies et culture*
. *Territoire en mouvement* (TEM).
. *EchoGéo*.

4– 4. Organisation de colloques internationaux ou de sessions dans une conférence internationale

- ✓ **2013**, Organisatrice (avec Martine Droz) du Colloque international « Art et géographie : esthétique et pratique des savoirs spatiaux », Université Louis Lumière – Lyon 2, février 2013, colloque organisé dans le cadre de L'ANR Médigéo et avec le soutien de la commission « Approche culturelle en géographie » de l'Union Géographique Internationale (UGI) –URL : <http://artgeographie.sciencesconf.org/>
- 1. **2012**, Co-Chair (avec Myriam Houssay-Holzschuch), 2 Sessions « Spatialities of Art : between policy and politics » in C08.07 Approche culturelle en géographie, 32^{ème} Congrès International de Géographie (UGI), Cologne, 26-30 août 2012.
- ✓ **2008**, Organisatrice (avec M. Houssay-Holzschuch, Y. Calbérac, Isabelle Surun, Ch. Giusti) du Colloque international de géographie, *A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Université d'Artois, Arras, juin 2008 –URL : <http://terrain.ens-lyon.fr/>
- ✓ **2007**, Organisatrice (avec A. Boissière et V. Fabbri, Philosophes) du Symposium international pluridisciplinaire *Activité artistique et spatialité*, Université de Lille-3, MESH du Nord – Collège International de Philosophie, Université de Lille, mars 2007.

4– 5. Direction de Collection et Comité de rédaction

- ✓ **Depuis 2012**, Membre du Comité scientifique de la collection Géographie des Presses de l'Artois.
- ✓ **Depuis 2012**, Membre du Comité de lecture de la revue *Géographie et Cultures*.
- ✓ **2004-2006**, Directrice de Collection, *Clés-concours géographie*, Editions Atlande (cf. DO).

4– 6. Autres Activités de Valorisation de la Recherche

- ✓ **2012**, Intervenante invitée dans le Séminaire « Femmes au travail, questions de genre, XVe-XXe siècles », Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR CNRS/ ENS Ulm), M. Sonnet (org.), juin 2012. Titre de l'intervention : « Terrain masculiniste, terrain féministe : le genre de la méthode en géographie » –URL : <http://fht.hypotheses.org/>
- ✓ **2012**, Discutante dans le Séminaire « Espace et identités en mouvement », A. Mareuge et C. Voisin-Bormuth (org.), Paris Sorbonne – Centre Malsherbes, Avril 2012. Répondante de la communication de Chloé Voisin-Bormuth (doctorante) « A Dresde, le rêve se conjugue au passé. La difficulté de Dresde pour redéfinir son identité lue à travers l'art public ».
- ✓ **2012**, Intervenante invitée dans le Séminaire « Géographie, arts et littérature », E. Libourel, B. Capellari et A. Baysse (org.), ENS, février 2012. Titre de l'intervention : « Du Land Art aux arts du land, les dimensions spatiales de l'art contemporain » –URL : <http://www.geographie.ens.fr/-Geographie-arts-et-litterature-.html>
- ✓ **2011**, Intervenante invitée dans le Séminaire « La dimension sexuée du processus d'enquête : genre, sexualité et réflexivité », M. Blidon et S. Roux (org.), EHESS, janvier. Titre de l'intervention : « Le terrain transitionnellement : Vers un régime haptique de scientificité ».

- ✓ **2010**, Intervenante invitée à *Archipelagos*, « Campement artistico-scientifique », Nantes, mai.
. Collaboration avec le collectif d'artistes La Luna, dans l'axe « Biodiversité urbaine et nouvelles pratiques usagères territorialisées ».
. Communication au colloque « Lieux de passage » Titre : « Art transitionnel ».
- ✓ **2009**, Professeure invitée Université de Cluj – Napoca, Roumanie, avril. Interventions sur la géographie de l'art et l'épistémologie contemporaine.
- ✓ **2008**, Intervenante invitée à *Géor'hizon*, « Art et Géographie », Université de Savoie, Département de Géographie, Chambéry, décembre.
Titre de l'intervention : « Land Arts ? Œuvrer d'art à partir du *land*. Les fabriques spatiales de l'art contemporain ».
- ✓ **2008**, Intervenante invitée au *Café-Géo* du Flore (Paris), avec Y. Calbérac, I. Surun et Ch. Giusti, « Le terrain, 'boîte noire' ou 'bloc magique' ? », février.
- ✓ **2007**, Intervenante invitée au festival *Regards de Géographes sur le Cinéma et la Société*, « Le Pont », Université de Bordeaux, Département de Géographie, avril.
Présentation et débat autour du film de D. et A. Maysles, *Christo in Paris*, 1990, et autour du film de Ch. Volckman, *Renaissance*, 2006.
- ✓ **2006**, Intervenante invitée dans le Séminaire « Pratiques du voyage et constructions savantes du monde (XVIe-XXe siècles) », M.-N. Bourguet et I. Surun (org.), EHESS, décembre.
Titre de l'intervention : « Du Land Art au *Fieldwork* : le terrain des Christo ».
- ✓ **1999**, Participation au FIG, *Géographie et Nature*, Table ronde « Art et Nature », avec J.-M. Besse et G. Tiberghien. Titre de l'intervention : « La nature du Land Art », octobre 1999.

5– Publications et Présentations Orales

ACL

H. REGNAULD, A. VOLVEY et P. HEULOT (2013), « Géomorphosites et collection du FRAC Bretagne : comment les Arts Plastiques actuels peuvent-ils participer à la réflexion sur les sites littoraux remarquables ? », in *Géocarrefour* (« Géomorphosites »). (A paraître).

A. VOLVEY, Y. CALBERAC, M. HOUSSAY-HOLZSCHUCH (2012 –à paraître), « Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique », in *Annales de Géographie*, 687-688 : 5, pp. 441-459.

A. VOLVEY (2004), « 'Übergänglichkeit' : ein neuer Ansatz für die Epistemologie der Geographie », in *Geographische Zeitschrift*, 92 : 3, pp. 170-184. URL : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00428563/fr/>

A. VOLVEY (2002), « Fabrique d'espaces : trois installations de Christo et Jeanne-Claude », in *EspacesTemps* (« A quoi œuvre l'art ? Esthétique et espace public »), 78-79, pp. 68-85.

A. VOLVEY (2001), « Espace, spatialité et spatiogenèse. A propos de trois installations de Christo et Jeanne-Claude », in *Revue Roumaine d'Histoire de l'art*, Série Beaux-Arts, XXXVIII, pp. 85-98.

ACLN

A. VOLVEY (2012), « « Œuvrer d'art l'espace. Entretiens avec Till Roeskens et La Luna (artistes) », in *EchoGéo* [Revue en ligne], (rubrique « Sur le métier »), 21, mis en ligne le 10/10/2012. URL : <http://echogeo.revues.org/13170>.

A. VOLVEY (2007), « Land Arts. Les fabriques spatiales de l'art contemporain », in *T.I.G.R.*, (« Spatialités de l'art », A. Volvey (éd.)), 33 : 129-130, pp. 3-25. URL : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00426783/fr/>

A. VOLVEY et M. HOUSSAY-HOLZSCHUCH (2007), « La rue comme palette. *La Pietà sud-africaine*, Soweto/Warwick, mai 2002, Ernest Pignon-Ernest », *T.I.G.R.*, (« Spatialités de l'art », A. Volvey (éd.)), 33 : 129-130, pp. 145-174. URL : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00426890/fr/>

ASCL

A. VOLVEY (2005), « Christo et le Land Art. Dans la carte du territoire la monumentalité christolienne », in *Ligéia. Dossiers sur l'art*, numéro thématique *Brancusi et la sculpture*, 57-58-59-60 (janvier-juin 2005), pp. 221-232.

A. VOLVEY (2002), « L'œuvre de Christo et Jeanne-Claude : 'Révélation par dissimulation' ? », in *Zodiaque. La revue*, numéro spécial *Voiler Dévoiler*, 10, pp. 28-31.

INV

A. VOLVEY (2012), *Keynote speaker* invitée au Congrès CREDA (Centre de recherches et de documentation sur les Amériques) / RITA (Revue Interdisciplinaire de Travaux sur les Amériques), « Dépasser les dichotomies : Penser autrement les Amériques », Conférence de clôture (04/05/2012).

A. VOLVEY (2012), « Sitting on the Fence » : Conférence et Performance en collaboration avec Till Roesken, artiste, à Université de Nantes, dans le cadre de la Résidence Interim #04 – Libre Circulation, avril 2012.

. Titre de l'Intervention « Running Fence ou l'engagement artistique comme "manière de faire avec les lieux" ».

. Titre de la Performance à deux : « All the land contained within the polygon hereinafter described... ».

–URL : http://www.univ-nantes.fr/1330437649049/0/fiche_actualite/&RH=CULT

A. VOLVEY (2012), Intervenante invitée au Forum « Lieux de l'art », Université de Paris 8 Vincennes – Saint-Denis (UFR Arts, Philosophie, Esthétique), dans le cadre de la *Semaine des Arts*.

. Titre de l'intervention : « Arts du land. Penser la question du 'Lieu de l'art' contemporain à partir du Land Art états-unien ».

–URL : <http://www-artweb.univ-paris8.fr/UFR/semainedesarts/>

–URL : <http://www-artweb.univ-paris8.fr/spip.php?article1488>

A. VOLVEY (2010), Intervenante invitée au colloque international organisé pour les 40 ans de l'Université Paris Ouest Nanterre – La Défense, *Les Sciences humaines et sociales (1970–2010) : Nanterre en débat !*, les 16 et 17 décembre 2010.

. Titre de l'intervention : « Le terrain transitionnellement : une transdisciplinarité entre Géographie, Art et Psychanalyse ».

A. VOLVEY (2008), *Keynote speaker* à *Questioning the Field. Research practices and methods in contemporary geography*, CUSO (Conférence Universitaire de Suisse Occidentale), Vevey, 28-30 mai 2008.

. Titre de l'intervention : « Fieldwork : Transitional Activity of Research ».

A. VOLVEY (2007), Répondante invitée au colloque Tropicalités en géographie, Thème 2 « transition ou rupture épistémologique ? », Maisons des Suds et MSH, Université de Bordeaux-3, 26-27 janvier 2007.

A. VOLVEY (2006), Auditrice invitée à l'École d'été de Géographie sociale, *L'espace social : méthodes et outils, objets et éthique(s)*, atelier « Terrain », Rennes, 04-05 septembre 2006. (Compte rendu de l'École d'été, « L'espace social : méthodes et outils, objets et éthique(s) », in *Travaux et documents de l'unité Mixte de Recherche ESO*, 27, mars 2008, pp. 41-53.).

A. VOLVEY (1999), « Logique de l'espace, Esprit des lieux », intervention à *Géographies à Cerisy*, organisé par J. Lévy et M. Lussault, Centre culturel international de Cerisy, Cerisy-La-Salle, 21-26 septembre 1999.

COM

A. VOLVEY (2012), « When art claims the land in District Six (Cape Town, SA): principle and methodology of the politics of doing with space in today's contemporary art », intervention au 32^{ème} colloque international de l'UGI, Session *Spatialities of Art : between Policy and politics*, C08.07 Approche culturelle en géographie, A. Volvey et Myriam Houssay-Holzschuch org. août 2012.

H. REGNAULD et A. VOLVEY (2009), « Géomorphosites et collection du FRAC Bretagne », Colloque international « Géomorphosites 2009 : imagerie, inventaire, mise en valeur et vulgarisation du patrimoine géomorphologique », Paris 10-12 juin 2009.

A. VOLVEY (2007), « Terrain et dessins de Christo et Jeanne-Claude : des espaces transitionnels pour une activité artistique », Symposium international pluridisciplinaire « Activité artistique et spatialité », Université de Lille-3, MESH du Nord, 21-22 mars 2007.

A. VOLVEY (2006), « From transitional Psychoanalysis to transitional Geography: Space Matters », intervention à Annual Meeting AAG, Session *French Theories*, Chicago, mars 2006.

A. VOLVEY (2004), « Art and Spatiality from Christo and Jeanne-Claude's *outdoors in situ* work of art », intervention au 30^{ème} Congrès de l'UGI, Session *Historical Geographies of Art and the Environment : Visual encounters*, Glasgow, août 2004.

A. VOLVEY (2001), « Œuvre d'art : les installations de Christo et Jeanne-Claude », intervention au Colloque *Arts et sociabilité*, organisé par Ch. Ruby et B.-N. Abouddrar, CERPHI, à ENS-LSH Lyon, juin 2001.

OS

A. VOLVEY et R. KNAFOU (2013), « Art et Géographie », in J. Lévy et M. Lussault (éd.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin. (A paraître).

A. VOLVEY (2012 –à paraître), « Le terrain transitionnellement : une transdisciplinarité entre Géographie, Art et Psychanalyse », in *1970-2010 : Les sciences de l'homme en débat*, Actes du colloque sur les transformations des sciences humaines et sociales depuis 1970, célébré à l'occasion du 40^{ème} anniversaire de la création de l'université de Nanterre, Nanterre : Presses Universitaires de Paris Ouest – PUF. (A paraître).

A. VOLVEY (2012), « Fieldwork: how to get in(to) touch. Towards a haptic regime of knowledge in geography », in M. Paterson et M. Dodge (éd.), *Touching Space, Placing Touch*, Ashgate Publishing, Londres, pp. 103-130.

A. VOLVEY (2010), « Spatialités du Land Art à travers l'œuvre de Christo et Jeanne-Claude », in A. Boissière, V. Fabbri et A. Volvey (éd.), *Activité artistique et spatialité*, Paris, L'Harmattan, pp. 91-134.

A. BOISSIERE et A. VOLVEY (2010), « Introduction », in A. Boissière, V. Fabbri et A. Volvey (éd.), *Activité artistique et spatialité*, Paris, L'Harmattan, pp. 7-10.

A. VOLVEY (2006), « Introduction », in A. Volvey (éd.), *Amérique Latine*, Paris, Atlande éd, pp. 9-11.

A. VOLVEY (2006), « Découpage territorial : radiographie des modèles implicites », in A. Volvey (éd.), *Amérique Latine*, Paris, Atlande éd, pp. 35-39.

A. VOLVEY (2006), « Brasilia », in A. Volvey (éd.), *Amérique Latine*, Paris, Atlande éd, pp. 44-49.

A. VOLVEY et A.-L. Amilhat Szary (2006), « Géographie française et Amérique Latine », in A. Volvey (éd.), *Amérique Latine*, Paris, Atlande éd, pp. 21-35.

A. VOLVEY et Ph. Sierra (2006), « Cancún », in A. Volvey (éd.), *Amérique Latine*, Paris, Atlande éd, pp. 50-51

A. VOLVEY A. et A.-F. Hoyaux (2005), « Introduction », in A. Volvey (éd.), *Échelles et temporalités*, in Paris, Atlande éd., pp. 9-12.

A. VOLVEY et A.-F. Hoyaux (2005), « Quelles définitions ? », in A. Volvey (éd.), *Échelles et temporalités*, in Paris, Atlande éd., pp. 15-45.

A. VOLVEY et M. Vrac (2005), « Quelles définitions dans les programmes scolaires ? », in A. Volvey (éd.), *Échelles et temporalités*, Paris, Atlande éd., pp. 42-54.

A. VOLVEY et G. Djament (2005), « Histoire géographique, géographie historique et géohistoire », in A. Volvey (éd.), *Échelles et temporalités*, Paris, Atlande éd., pp. 72-81

A. VOLVEY, E. Ployon et Ph. Martin (2005), « Photographies aériennes et photo-interprétation », in A. Volvey (éd.), *Échelles et temporalités*, Paris, Atlande éd., pp. 89-95

A. VOLVEY (2005), « Tissus africains », in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. 158-162.

A. VOLVEY (2005), « Nana Benz » in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. 88-89.

A. VOLVEY (2005), « Salif Keita, Un acteur de la *World Music* », in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. 94-99.

A. VOLVEY et M. Houssay-Holzschuch (2005), « Introduction » in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. 9-12.

A. VOLVEY et M. Houssay-Holzschuch (2005), « La place de l'Afrique dans la géographie française » in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. 20-25.

A. VOLVEY et M. Houssay-Holzschuch (2005), « Pietà d'Ernest Pignon-Ernest » in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. 146-147.

A. VOLVEY et Y. Déverin (2005), « Francs CFA, 'Faux CFA' et 'Sales CFA' », in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. 129-133

A. VOLVEY et Y. Déverin (2005), « Téléphone et Internet », in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. 152-158

A. VOLVEY, DEVERIN Y. et M. Houssay-Holzschuch (2005), « Trithérapie, traitement médical du VIH/Sida » in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. pp. 163-165

A. VOLVEY, DEVERIN Y. et M. Houssay-Holzschuch (2005), « « Préservatifs, prévention comportementale du Sida » in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. pp. 148-151

A. VOLVEY et I. Surun (2005), « Château Rouge – Goutte d'or », in A. Volvey (éd.), *Afrique*, Paris, Atlande éd., pp. 174-180.

A. VOLVEY (2003), « Land Art », in J. Lévy et M. Lussault (éd.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 540-541.

A. VOLVEY (2003), « Psychanalyse et Géographie », in J. Lévy et M. Lussault (éd.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 751-753.

A. VOLVEY (2003), « Terrain », in J. Lévy et M. Lussault (éd.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 904-906.

A. VOLVEY (2003), « Winnicott, Donald W. », in J. Lévy et M. Lussault (éd.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 1002-1003

A. VOLVEY et Stock M. (2003), « Sexualité », in J. Lévy et M. Lussault (éd.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 837-838

A. VOLVEY (2000), « L'espace vu du corps », in J. Lévy et M. Lussault (éd.), *Logiques de l'espace, Esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, pp. 319-332.

DO

A. VOLVEY et Y. CALBERAC (éd.) (2013 –à paraître), *Egogéographie / Géographie du je*, in *Géographie et Cultures*, numéro thématique. (Projet accepté, en cours de réalisation).

A. VOLVEY, M. HOUSSAY-HOLZSCHUCH et Y. CALBERAC (éd.) (2012), *Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique*, in *Annales de Géographie*, 687-688 : 5, septembre-décembre 2012.

A. BOISSIERE, V. FABBRI et A. VOLVEY (éd.) (2010), *Activité artistique et spatialité*, Coll. Esthétiques, L'Harmattan.

A. VOLVEY (éd.) (2007), *Spatialités de l'art*, numéro thématique du *T.I.G.R. (Travaux de l'Institut de Géographie de Reims)*, 129-130, 2007. (Publié en 2009).

A. VOLVEY (éd.) (2006), *Amérique Latine*, Paris, Atlande éd.

A. VOLVEY (éd.) (2005), *Afrique*, Paris, Atlande éd.

A. VOLVEY (éd.) (2005), *Échelles et temporalités*, Paris, Atlande éd.

AP

A. VOLVEY (2011), « Art et géographie dans l'esthétique environnementale », *Compte rendu de Vers une esthétique environnementale*, N. Blanc, éd. Quae, 2009, in *EspacesTemps.net*. –URL : <http://www.espacestemp.net/document8919.html>.

Présentation synthétique du Curriculum Vitae

<i>Année(s)</i>	<i>Intitulé</i>
Formation	
2003	Docteur en Géographie de l'université de Paris I – La Sorbonne
1989	Agrégation de géographie
1985-1990	Elève de l'ENS Fontenay
Activités pédagogiques universitaires	
2002-2011	MCF, Université d'Artois (Arras)
1994-2002	PRAG, Université d'Artois (Arras)
2010-2011	Responsable de la Licence Pro « Gestion durable des espaces urbains et ruraux », Faculté d'histoire géographie, Université d'Artois
2005-2007	Responsable des Licences, Faculté d'histoire géographie, Université d'Artois
1999-2003	Responsable du Deug 2, Faculté d'histoire géographie, Université d'Artois
Activités Administratives universitaires	
2005-2009	Membre élue de la Commission de Spécialiste, géographie, Université d'Artois
2001-2002	Membre élue du CA, Université d'Artois
1996-2000	Membre élue du CEVU, Université d'Artois
Activités de Recherche	
2009-2011	Membre de l'UMR 5600 (EVS), Composante IRG (Lyon)
1997-2009	Membre de l'UMR 8405 (GéographieCités), équipe Ehgo (Paris)
2009-2012	Membre ANR Médiagéo, ANR-09-BLAN-0351-01. (Responsable du chantier « Terrain »)

1992-1993	<i>Research Fellow</i> au Collegium Budapest, <i>Institute for Advanced Studies</i> (Hongrie)
Organisation et Evaluation de la recherche	
Depuis 2012	Membre du <i>Steering Committee</i> de la Commission Approche culturelle en géographie, UGI
Depuis 2012	Membre du Comité de Lecture de la revue <i>Géographie et Cultures</i>
Depuis 2012	Membre du Comité scientifique de la collection <i>Géographie des Presses de l'Artois</i>
2011-2015	Membre du CNU, Section 23
2013	co-Organisatrice du Colloque <i>Art et Géographie : esthétique et pratique des savoirs spatiaux</i> , Universités de Lyon, février 2013
2012	Membre du Comité Scientifique du Colloque « Dépasser les dichotomies : Penser autrement les Amériques ? »
2008	co-Organisatrice du Colloque International <i>A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie</i> , Université d'Artois, Arras
2007	co-Organisatrice du Symposium Pluridisciplinaire <i>Activité artistique et spatialité</i> , Lille
Direction de Publications	
2013	co-Editrice de <i>Egogéographie / Géographie du je</i> , à <i>Géographie et Cultures</i>
2012	co-Editrice de <i>Terrain de Je. (Du) Sujet (au) géographique</i> , aux <i>Annales de Géographie</i>
2010	co-Directrice de l'ouvrage <i>Activité artistique et spatialité</i> , L'Harmattan, coll. Esthétiques
2007	Editrice de <i>Spatialités de l'Art</i> , T.I.G.R, n°129-130
2004-2006	Directrice de Collection et d'ouvrages, éd. Atlande

Table des Matières

Introduction générale	3
Chapitre 1- « Budapest, Je suis contre... tout contre » : le sens de la dérive	7
1- 1. Vers la géographie	8
1- 2. Egogéographie positionnelle d'une situation de recherche	11
1- 2.1. Au fond de soi, la pratique de la ville	11
1- 2.2. Inhibition du terrain et crise scientifique	16
1- 2.3. Rapports au Collegium Budapest : bonheurs et malheurs d'une position académique	23
1- 3. A une heure de TGV : Arras, une position universitaire pour gérer la rupture avec la recherche en géographie	31
Conclusion	40
Chapitre 2- E-loignements (1993-2003) : Crise, rupture et dépassement.	41
2- 1. Analyse transitionnelle d'une crise : fondements théoriques	41
2- 1.1. De l'identité subjective, de la créativité et du corps	44
2- 1.2. L'inconscient, la souffrance psychique et le modèle du care	55
2- 1.3. Le cadre thérapeutique comme une « situation de transfert »	61
2- 2. Retours sur Budapest, une perspective transitionnelle	65
2- 2.1. La positionnalité relationnelle privée de psychanalyse	66
2- 2.2. Transitionnalités hongroises	69
2- 3. Cure transitionnelle et relance de la créativité géographique	86
2- 3.1. Cure et textes transitionnels	86
2- 3.2. Dans les textes transitionnels, une conversion épistémologique	92
2- 4. Transition artistique : dans le tissu l'image du corps, l'image du monde et le « grincement de la parole »	96
2- 4.1. « L'auteur(e) travaillée par la création »	99
2- 4.2. Du langage figuratif à la possibilité du texte	102
2- 4.3. Image de la terre, image du corps : la question cartographique	107
2- 4.4. Une thèse sur les wrapping-artists du land	114
Conclusion	115
Chapitre 3- Sur le terrain de la géographie, à nouveau !	117
3- 1. Repositionnements épistémologiques en géographie	118
3- 1.1. Poser une géographie de la créativité en pratique...	118
3- 1.2. ... Et abandonner l'expérience transitionnelle	120
3- 1.3. Tirer les fils à travers l'expérience de vie	124
3- 2. Repositionnement institutionnel : devenir Maître de conférences en géographie	132
3- 3. Les collaborations scientifiques comme situations transitionnelles	138
3- 3.1. Collaborations éditoriales	138
3- 3.2. Collaborations et projets scientifiques	143
3- 3.3. Collaborations et projets artistiques	151

<i>3- 4. Sur le terrain...</i>	162
<i>Conclusion</i>	168
Curriculum Vitae (détaillé)	169
<i>1- Parcours de Formation</i>	169
<i>2- Parcours professionnel</i>	169
<i>3- Activités d'Enseignement et d'Encadrement Pédagogique</i>	170
3- 1. Enseignement	170
3- 2. Encadrement de Mémoires	172
3- 3. Responsabilités Pédagogiques universitaires	172
3- 4. Activités Administratives et Collectives universitaires	172
<i>4- Activités de Recherche</i>	173
4- 1. Affiliations de Recherche	173
4- 2. Congé pour Recherche	173
4- 3. Contrats de Recherche	173
4- 4. Evaluation et Organisation de la Recherche	173
4- 4. Organisation de colloques internationaux ou de sessions dans une conférence internationale	174
4- 5. Direction de Collection et Comité de rédaction	174
4- 6. Autres Activités de Valorisation de la Recherche	174
<i>5- Publications et Présentations Orales</i>	175
<i>Présentation synthétique du Curriculum Vitae</i>	180